This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

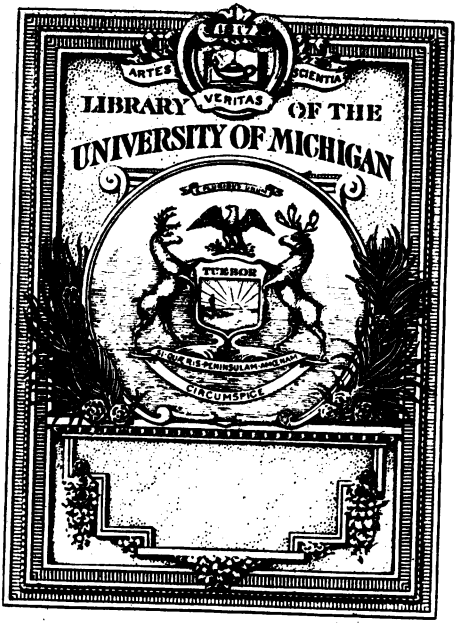
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

3031

840.8
R528
1752

LES PLUS BELLES

# LETTRES FRANÇOISES

SUR TOUTES SORTES DE SUJETS,

Tirées des meilleurs Auteurs,

Par P. RICHELET;

*Avec des Observations sur l'Art d'écrire les Lettres, par Mr. B. L. M.*

*Nouvelle Edition, augmentée de quelques Lettres, et de Notes Françoises et Allemandes, dont les dernières servent à l'explication des Gallicismes etc.*

TOME SECOND.

*A JENE*
Aux DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M DCC LIII.

# LES PETITES
# PHILOSOPHES

693800-020

# LETTRES DE CONSEIL.

## *REFLEXIONS* SUR LES LETTRES DE CONSEIL.

*L On Conſeille en perſonne amie, et nos conſeils ne doivent paroître avoir pour but, que l'intérêt et l'honneur de celui à qui ils ſe donnent: Ainſi il faut qu'il les voie ſûrs et ſincères, et lui dire avec eſprit, que les gens qui jusqu'ici les ont ſuivis, s'en étant bien trouvés, il ſera tres-ſagement de prendre pour exemple ces gens-là.*

Le Chevalier d'Her**.

## A MONSIEUR D'A...

Puisque vous êtes deſtiné à paſſer quelque tems à ** vous faites bien de me demander des conſeils ſur votre conduite; je connois la Ville, et je puis vous en donner d'aſſez bons. Je vais tâcher (1) à vous peindre les choſes de ſorte que vous pourrez tout reconnoître avec ma Lettre à la main. La Ville eſt petite, et votre mérite eſt grand; cependant je doute que votre mérite puiſſe être eſtimé dans toute la Ville. Elle eſt diviſée en deux Partis, qui reſſemblent pour l'animoſité aux Guelphes et aux Gibelins. On ſifle dans l'une de ces Cabales, ce qui eſt adoré dans l'autre. Je croi que bien-tôt elles ſe diſtingueront par les couleurs, et par les Armoiries. La ſource de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaiſanteries; et ſur cela elles en vinrent au point de faire déclarer tous leurs Amis, (2) et de n'en laiſſer aucun dans la neutralité. Les deux Dames ſont à la tête des deux Partis. S'il y a une Fête chez l'une, dans le même tems on en fait la critique chez l'autre; on n'a de l'eſprit auprès de l'une qu'autant qu'on ſait tourner l'autre en ridicule, (3) Dès que vous arriverez, les deux Factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle, car un Etranger qui ſe détermine pour l'une ou pour l'autre, eſt d'un grand poids, et principalement un Homme de Paris; on croit qu'il repréſente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire dans la Faction victorieuſe; dans l'autre on n'en croit rien; on ſoûtient que cet Homme-là ne ſe connoît pas en Gens; (4) et fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoiſſeurs de

(1) Je vais tâcher, ich will mich bemühen.

(2) de faire déclarer tous leurs amis, daß alle ihre Freunde ſich erklären muſten.

(3) tourner l'autre en ridicule, die andere lächerlich zu machen.

(4) ne ſe connoît pas en Gens, ſich nicht auf Leute verſteht.

de France auſſi bien que les meilleurs. Ainſi comptez que d'abord vous ſerez extrêmement couru, (1) mais que ſi vous faites choix d'un des deux Partis, l'autre ſe mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, et même par votre nobleſſe. Si elle paſſe là, elle paſſera bien à Malte. Il n'y aura trait dans vôtre vie qu'on ne rappelle, on écriroit plutôt dans tous les lieux où vous avez été, pour avoir des Mémoires de vos Dits et Geſtes. Le meilleur ſeroit de vous conſerver toûjours neutre, en faiſant eſpérer à l'une et à l'autre Faction que vous vous déclarerez pour elle; mais j'avoue que cette conduite eſt très-difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en ſeroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voici du moins les Portraits des deux Chefs de Parti que je vous envoye, afinque vous vous déterminiez plus aiſément. Il n'eſt point queſtion de beauté chez l'une ni chez l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'eſprit, des airs du monde, et principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre ſur cette matiére-là. Pour l'eſprit, Madame du T.... l'a plus vif et plus étourdi, et Madame de S.... plus lent et plus repoſé. Auſſi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpétuel, et quelquefois aſſez juſte, qu'elle jette ſur l'autre; et l'autre par un mépris affecté qui ſe contente de peu de paroles, mais fort empoiſonnées. Ceux qui ſe piquent de bel eſprit (2) ſont entrés dans le parti de la premiére, et la derniére a mis dans le ſien ceux qui ſe piquent davantage d'être honnêtes Gens. Si vous voulez être d'une Cohue ſouvent fort confuſe, mais auſſi aſſez réjouiſſante, allez chez Madame du T.... Si vous voulez voir des Gens plus ſérieux, et lier des converſations plus régulières, et en récompenſe plus fatiguantes et plus guindées, (3)



(1) que d'abord vous ſerez extrêmement couru, daß Sie anfangs einen groſen Anlauf haben werden.

(2) Ceux qui ſe piquent de bel eſprit, diejenigen, welche vielen Witz haben wollen.

(3) plus guindées, hochtrabender.

allez chez Madame de S... Mais enfin avant que de vous déclarer pour l'une d'elles, faites proviſion de plaiſanteries ſur l'autre. Je croi déja deviner le parti que vous ſuivrez, la Cohue vaut mieux pour peu de tems, j'aimerois mieux l'autre Maiſon pour un Commerce qui devroit avoir de la ſuite. Adieu, mandez-moi au plûtôt comment vous vous ſerez gouverné. (1)

## A MADAME DE **.

*Ceſar penſe qu'elle ne doit point renouer avec Monſieur **.*

Les plus ſages ne le ſont pas à toute heure, et ils ont de mauvais intervalles. Ainſi, Madame, quand j'ai fait une faute, je la confeſſe aſſez volontiers, et j'en témoigne du regret: mais je n'en ai aucun de vous avoir fait aimer une perſonne à qui vous ne devez de votre vie pardonner. Lorsque je ſonge aux mauvais ſuccès de cette affection, je ſuis très-marri de vous y avoir embarquée. (2) Toutefois quand je conſidére les raiſons que j'eus de vous y porter, je n'en ſaurois être fâché. Pouvoit-on croire qu'un homme qui avoit paſſé ſa vie parmi les Femmes de qualité, fût un Tyran, et qu'il pût manquer de douceur, n'ayant jamais manqué d'amour? On prévoit les accidens ordinaires: mais on ne prévoit point les effets monſtrueux. Si après vous être mal trouvée de mes conſeils, vous daignez encore les écouter, vous ne devez pas renouer avec votre Bizarre; (3) et il faut que vous le fuyiez, quelques recherches qu'il faſſe. La félicité de la vie doit être la fin des amitiés; et l'on ne ſe peut promettre

(1) comment vous vous ſerez gouverné, wie Sie ſich werden aufgeführet haben.

(2) de vous y avoir embarquée, daß ich Sie darinn verwickelt habe.

(3) vous ne devez pas renouer avec votre Bizarre, ſo müſſen Sie ſich nicht wieder mit dieſem wunderlichen Kopf einlaſſen.

mettre de bonheur, que dans une parfaite conformité d'inclinations. Concluez de-là ce que vous pouvez attendre de la contrarieté de vos deux humeurs. Il ne changera de sa vie, et vous cesseriez aussi-tôt d'être la plus aimable femme du monde, que lui, d'être le plus fier et le plus bizarre des hommes. Vous n'aurez point de peine a suivre l'avis que je vous donne. Je sai ce que peut le dépit sur une Ame comme la vôtre: et la raison est assez forte pour vaincre un amour qu'elle a produit toute seule; et sans que les yeux s'en soient mêlés. De vous consoler de n'avoir pas reçû de si solides preuves de l'estime de votre inconstant, que le méritoient votre esprit, votre beauté, et l'affection que vous lui avez témoignée, ce seroit entreprendre sur votre miroir. (1) Il vous dira toutes les fois que vous le voudrez, que vos yeux n'en ont pas moins de charmes, que votre bouche n'en est pas moins belle, et qu'en votre visage il ne s'est fait aucun changement qui puisse excuser celui de votre infidéle. C'est une légére perte que celle d'un cœur comme le sien, et vous en gagnez assez tous les jours pour ne regréter guères ceux qui vous échappent. Je suis,

MADAME,

Votre très-humble ....

## A MONSIEUR
## DE MONTREUIL.

*Costar lui conseille de se partager entre la peine et le plaisir.*

La jeunesse, Monsieur, peut jouir et acquérir; mais la vieillesse n'est capable ni de l'un, ni de l'autre: et la fleur de l'âge se considére autant pour son peu de durée, que par sa beauté. Ainsi le plaisir ne doit pas



(1) ce seroit entreprendre sur vôtre miroir, dies würde heissen, Ihrem Spiegel Eingrif zu thun.

un seul moment empêcher notre fortune, ni le soin de notre fortune nos plaisirs. La plûpart des hommes perdent, pour des espérances incertaines, le fruit des biens qu'ils possédent; et ils se privent de ce qu'il y a de plus solide dans la vie pour du bruit et de la fumée. Les voluptueux font souvent tout le contraire: Ils aiment trop le présent, et ne regardent pas assez l'avenir; encore qu'ils ne songent point à la mort, ils vivent comme s'ils ne devoient guères vivre, et ne considérent pas ce précepte, qu'il *faut fuir les courtes joies, qui produisent de longues douleurs; et rechercher les petites incommodités, qui apportent de grandes joies.* Une partie de la véritable sagesse est en ces mots: et je me réjouis de voir les progrès que vous y avez faits depuis mon absence. Vous passerez quelque jour vos Maîtres; et vous m'en ferez à moi-même des leçons. Je le souhaite, et suis tout à vous.

## A MADAME **.

*Cosiar est d'avis qu'elle quitte la Campagne.*

Vous ne croirez pas nos conseils, Madame, parceque vous les jugerez intéressés; et vous ne nous écouterez point quand nous vous dirons, que la Ville et les compagnies sont meilleures aux grandes afflictions, que la Campagne, lorsque la solitude y a mis les premiers appareils. (1) Néanmoins, si nos raisons ne vous semblent pas assez fortes, nos priéres vous doivent être assez considérables pour ne les point rejetter légérement. Revenez donc, Madame, au moins dans le tems que vous nous le faites espérer. Votre douleur est très-juste; mais vos affections le sont aussi. Il faut satisfaire à toutes les deux. Regardez ce que vous devez à trois excellentes Personnes qui partagent votre cœur: elles méritent que vous fassiez davantage pour leur conservation, que pour celle d'une mélancolie qui vous tue, et qui ne

(1) lorsque ... appareils, wenn die Einsamkeit den ersten Verband darauf gelegt.

ne reſſuſcitera jamais ce qui n'eſt plus. Je ne vous dis là que des raiſons vulgaires; mais il eſt des remédes de l'eſprit, comme de ceux du corps: les plus communs ſont ordinairement les meilleurs. Je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble...

## LETTRE

*à un jeune Homme, pour le porter à l'Etude.*

J'oſe dire qu'un Savant n'eſt pas moins au deſſus d'un ignorant, que l'homme eſt au deſſus de la bête: ainſi vous ne ſauriez mieux faire, Monſieur, que de vous appliquer ſérieuſement à vous rendre habile. Rien ne peut plus contribuer à cela, que de vous preſcire une étude réguliére. Il me ſemble que le matin eſt plus propre pour la lecture, que toute autre partie du jour: C'eſt le tems où l'eſprit ſe trouve dégagé, libre et purgé par le ſommeil, des fumées que nous reſſentons d'ordinaire après le repas: cependant je ne voudrois pas affecter de lire pluſieurs Volumes, ni même de lire avec avidité; j'aimerois mieux lire moins et avoir plus d'application: je regarderois plûtôt au choix des Livres qu'au grand nombre, etc.

## A MONSIEUR de d'O...

Le Chevalier d'Her **.

Vous m'embaraſſez fort, mon cher Couſin, en me demandant conſeil ſur vos affaires. D'un côté vous êtes fort amoureux, et de l'autre Monſieur votre Pere vous menace très-ſérieuſement de vous deshériter, ſi vous épouſez la Demoiſelle dont vous êtes amoureux. En vérité, je ne ſai que vous dire. Il y a ſur cette matiére-là deux partis à prendre, le parti héroïque, qui eſt de préférer la belle tendreſſe à tout, et le parti Bourgeois, qui eſt de ne vouloir pas perdre quinze mille livres de rente pour une Maîtreſſe. C'eſt à vous

à vous consulter. Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros; mais la difficulté n'est pas de l'être à présent, c'est de l'être à l'avenir. Je vous conseillerois de suivre votre grandeur d'ame; si vous étiez sûr qu'elle ne vous abandonnât point, mais vous ne sauriez compter sur elle, peut-être ne la retrouverez vous plus dès que l'affaire sera finie. En un mot, on se lasse d'être Héros, et on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point vû quinze mille livres de rente faire des Inconstans, comme toutes les Belles en font. Je sai que ces raisonnemens vous paroîtront assez groffiers, et qu'ils sont démentis par toute la Métaphysique amoureuse; mais je suis fâché que l'expérience que j'ai du monde, ne me permette pas de conserver des idées, que je trouverois aussi bien que vous plus nobles et plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne croi pas que l'amour suffise pour faire le bonheur de quelqu'un; j'aurois assez d'envie de le croire; mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut-être que vous trouverez mille agrémens, et mille complaisances dans la Personne que vous aurez épousée, parcequ'elle devra tout à un homme qui lui aura sacrifié sa fortune; mais prenez garde que ce ne soit là justement ce qui gâtera votre Mariage. Il pourra arriver fort aisément qu'on ne répondra pas à l'idée que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je serois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fusse en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la vôtre. Il me semble qu'on est bien malhûreux d'avoir des matiéres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une Femme ne doit déja que trop à son Mari, pourquoi en voulez-vous une qui vous devra encore davantage? Songez que par-là elle sera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, et que par conséquent elle vous rendra moins hûreux. Vous ne savez pas quel supplice ce sera pour vous, que de n'oser jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour soûtenir

ſoûtenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroiſſiez troûjours charmé de ſes maniéres pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous avoue que je ne voudrois pas me priver de la liberté de peſter hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexion ſur ces raiſons, mon cher Couſin; mais avant que de vous déterminer tout à fait, abſtenez vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un Sermon, à la maniére d'un Pere, ou d'un Oncle farouche, je ne ſuis pas aſſéz ſage pour avoir droit de prendre ce ton; cependant je croi vous avoir dit à peu près tout ce que vous pourroient dire des Gens, ou plus ſages, ou plus chagrins que moi.

## AU MÊME.

Vous m'avez écrit en vrai ſtile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtreſſe, Venus ſeroit bien hûreuſe, ſi elle lui reſſembloit; mais ce qui vous touche le plus en elle, eſt juſtement ce qui me feroit le plus ſuſpect, je veux dire, ſon eſprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites, mais je meurs de peur qu'avec l'eſprit qu'elle a, elle ne connoiſſe trop les avantages qu'elle peut tirer de votre paſſion, et n'entende trop bien ſes intérêts. Vous ſerez troûjours riche quoiqu'il arrive, du moins aſſez riche pour elle, qui n'a rien; cela peut donner de l'amour à une Perſonne d'eſprit. Vous devriez bien démeler ſes véritables ſentimens. Vous gouverne-t-elle? Prend-elle de l'empire ſur vous? (1) Se ſert-elle de ſon pouvoir pour vous diſpoſer au Mariage, et pour vous affermir dans le généreux deſſein d'être deshérité? Il eſt vrai que je ſuis fou, de vous faire toutes ces queſtions. On mene comme on veut un Homme auſſi amoureux que vous l'êtes, et il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter



(1) Prend-elle de l'empire ſur vous? Nimt ſie ſich einige Herrſchaft über Sie heraus?

pour quelques momens les yeux de votre amour, et examiner le procédé de votre Maîtreſſe? Ne ſoyez pas charmé pour lui entendre dire qu'elle eſt bien malhûreuſe de mettre de la diviſion entre Monſieur votre Pere, et vous; qu'elle ne mérite point que vous lui faſſiez le ſacrifice d'un Bien conſidérable; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle, et que vous ne la revoyiez jamais; ce ne ſont là que des diſcours, et quand même ils ſeroient ſoûtenus par quelques larmes, ces diſcours ne ſeroient encore rien; mais obſervez, ſi quand elle vous repréſente l'inconvénient de perdre quinze mille livres de rente pour elle, elle n'évite point d'approfondir trop la matiére, ſi elle ne coule point ſur cela légérement, (1) ſi dans le même tems qu'elle vous exhorte à ſuivre votre intérêt, elle ne vous inſinue point adroitement des raiſons de n'en rien faire, ſi elle ſe rend aiſément aux priéres que vous lui faites de ne vous parler plus ſur ce ton; enfin ſi elle n'eſt point généreuſe ſeulement pour le paroître, et ſi elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, ſans en eſſuyer le danger. Elle eſt dans une ſituation où elle ne peut donner des louanges à la grandeur d'ame, qui ne ſoient des preuves presque ſûres qu'elle vous trompe; et toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour ſincére et desintéreſſé, cela veut dire que le ſien ne l'eſt pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne faſſe de vrais efforts (2) pour vous bannir de ſa vûe, et je croi qu'elle ne ſauroit mieux marquer ſon peu de tendreſſe pour vous, qu'en vous épouſant. Je vous plains, mon pauvre Couſin, d'avoir à vous précautionner contre une Perſonne que vous aimez; mais quand il ne ſeroit queſtion que d'amour, la délicateſſe ſeule vous engageroit à étudier avec ſoin les maniéres que l'on a avec vous, et outre cela, il eſt queſtion de votre fortune, qui eſt une fort bonne raiſon pour vous faire redoubler votre délicateſſe. A

(1) ſi elle ne coule point ſur cela légérement, ob ſie nicht leicht darüber hin wiſcht.

(2) à moins qu'elle ne faſſe de vrais efforts, wenn ſie nicht wenigſtens aufrichtig ſich bemühet.

# A MONSIEUR DU MOULIN

Gentilhomme ordinaire de Monſieur.

*Coſtar lui découvre la conduite qu'il doit tenir envers les Grands.*

Votre prudence et votre modération ſont, Monſieur, des qualités qui contribueront à votre bonheur; pourvûque cette prudence ne ſoit, ni honteuſe, ni timide; et que votre modération ait une ardeur réglée, et ne ſoit ni lente, ni paréſſeuſe. Le proverbe dit, *C'eſt aſſez demander que de bien ſervir.* Ce ſentiment ſeroit vrai, ſi les Grands étoient juſtes, ou ſi les effrontés et les importuns leur laiſſoient la liberté de diſpenſer leurs graces ſelon leur inclination et leurs intérêts. Mais comme cela n'eſt pas, il eſt à propos de ramener dans le droit chemin leur libéralité qui s'egare; et de les avertir aux occaſions de nous donner les moyens de ſubſiſter en les ſervant. Ces avis leur ſont néceſſaires; et ils nous doivent ſavoir bon gré de les leur donner. Vous n'aurez pas oublié le mot d'un Philoſophe, à Periclès, qui ne faiſoit rien que par ſes conſeils, et qui ne ſe ſouvenoit point de ſoulager ſon extrême pauvreté, *Qui a beſoin de la lumiére de la lampe, doit prendre ſoin d'y mettre de l'huile.* Cette parole ſauva la vie au Philoſophe, qui ſeroit mort de faim, et l'honneur à Periclès, qui alloit noircir ſa vie, d'une tache que le nombre de ſes victoires, ni la ſageſſe de ſon adminiſtration n'euſſent pû effacer. Le Cardinal Ximenès qui gouverna la Caſtille avec une autorité approchante de la ſouveraine, affectoit de ne pas donner les biens et les dignités de l'Egliſe à ceux qui les lui demandoient: et cependant il ne ſongeoit point à l'avancement de l'un de ſes Aumôniers, homme de mérite, et qui ſans l'avoir jamais importuné avoit paſſé auprès de ſa perſonne, ſes plus belles années. Cet Aumônier ayant avis d'un Bénéfice qui vaquoit, et qui ſe trouvoit à ſa bienſéance, (1) s'aviſa de dire à ſon Maître:

(1) qui ſe trouvoit à ſa bienſéance, welches ihm bequem war.

Maître: *Monſeigneur, un tel Bénéfice vaque; ſi je vous le demande, vous me le refuſerez; ſi je ne vous le demande pas, vous m'oublierez ſelon vos bonnes coûtumes. Vous qui avez l'eſprit du monde le plus fertile en expédiens, faites-moi, s'il vous plaît, la faveur de m'en donner quelqu'un pour obtenir ce que je déſire de votre bonté.* Le Cardinal loua l'invention de ce galant homme, et fit pour lui ce qu'il ſouhaitoit. Ce n'eſt pas aſſez de mériter des récompenſes; il eſt quelquefois beſoin de les demander adroitement, et avec modeſtie, ſans préſumer trop de ſes forces, ſans mettre ſes ſervices à une trop haute enchére, (1) et ſe laiſſer aveugler à l'excès de ſon amour propre. Si les violens raviſſent les faveurs du Ciel, les adroits raviſſent celle de la Terre; et ſi les diſcrets et les modeſtes n'ont pas toûjours le bonheur qu'ils ſe propoſent, ils remportent au moins la bienveillance de leurs Maîtres; au lieu que les autres en attirent l'averſion. Ce n'eſt pas que je n'aie oui dire à un Courtiſan, qui s'étoit enrichi ſous le dernier Régne, qu'il n'avoit fait ſes affaires, qu'en laſſant la patience des Grands, et qu'en les perſécutant. Je ne conſeillerois nullement d'en uſer de même, ni de ſe mutiner, ſi l'on n'obtenoit pas ce qu'on avoit lieu d'eſpérer. On doit entrer dans le ſentiment de ſon Patron, (2) et conſidérer les intérêts, et connoiſſant la foibleſſe humaine, ſouffrir doucement qu'un Grand, nourri dans le ſein de la bonne fortune, ſoit plus preſſé de ſatisfaire à ſon inclination, qu'à ſon devoir; et qu'il préfere ceux qui lui plaiſent, à ceux qui le ſervent. On doit avoir toute la patience qu'il faut pour attendre les occaſions, et toute l'ardeur néceſſaire pour en profiter. Que ſi l'on voit qu'il n'y ait rien à eſpérer, on ſe retirera adroitement, ou l'on copiera ce mot d'un Bel-eſprit au plus vaillant Archevêque de l'Egliſe militante, *ſi je vous ſuis jamais, ce ne ſera qu'en Proceſſion: et ſi je vous ſers, ce ne ſera qu'à*

(1) à une trop haute enchére, auf einen gar zu hohen Preis.

(2) On ... Patron, man muß ſich die Gedanken ſeines Gönners gefallen laſſen.

*qu'à la Messe:* ou enfin on imitera cet honnête Ecclesiastique, qui également mécontent du Prince, à la fortune duquel il s'étoit long-tems attaché, et du Parlement, dont il avoit reçû une injure, s'alla enfermer dans son Prieuré, et mit en lettres d'Or sur la cheminée de sa chambre, *hors de Cour et de Procès.* Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble...

## A' MONSIEUR **.

*Le Chevalier de Méré ne lui conseille point d'imiter.*

Vous doutez en fait de Lettres, si vous devez imiter Balzac, ou Voiture. Ce sont les deux bons Ouvriers de notre Langue, et vous n'avez qu'à prendre conseil de votre génie, et à consulter en vous-même auquel des deux vous êtes le plus porté. Mais quand on se forme sur quelque Auteur, on doit bien regarder ce qu'on imite, et ne s'y pas tromper. Les meilleurs Maîtres n'excellent point en tout. Il faut essayer de les surpasser dans ce qu'ils ont de plus admirable, et ne pas copier leurs défauts. Comme on aime ordinairement les Auteurs qu'on estime, on s'attache à tout ce qui vient d'eux jusqu'aux impertinences, qu'on imite plus aisément que ce qu'ils ont de plus achevé. Toutefois, mon sentiment seroit de suivre sa pente et son goût plûtôt que d'imiter personne; et d'observer dans le monde et dans la nature tout ce qu'on y peut découvrir de plus rare et de plus excellent. Il me semble que c'est le moyen de se faire en chaque chose une idée de la perfection, et de l'avoir toûjours devant les yeux. D'ailleurs, ce qui sent l'imitation, (1) dégoûte: car rien ne sauroit plaire, qui ne soit naturel, ou du moins qui ne le paroisse: & il est presque impossible de bien jouer le personnage d'un autre. C'est ma pensée; et je suis,

Votre très-humble &c.

A MA-

(1) ce qui sent l'imitation, was nach einer Nachahmung schmeckt.

## A MADAME *.

*Le Chevalier de Méré lui conseille de s'épurer le cœur et l'esprit.*

Votre condition présente me paroît douce, et commode: et je ne crois pas, Madame, que vous en deviez si-tôt changer. Que peut-on s'imaginer de plus agréable que de plaire aux mieux faits de la Cour; et de pouvoir accorder, ou refuser vos bonnes graces de la sorte que vous le jugerez à propos? Vous dites là-dessus que vous n'aurez jamais de pensée pour le Mariage, ni pour la Galanterie, que vous n'ayez rencontré un honnête homme qui veuille de vous. (1) Mon Dieu! Madame, gardez-vous bien de vous engager à cela. Ce seroit renoncer au monde, comme si vous alliez vous enfermer dans les Carmelites. Vous ne songez pas qu'il est bien rare de trouver un honnête homme. J'ai un ami qui feroit le voyage des Indes pour en voir un seulement. Peut-être qu'il est là-dessus trop difficile; mais il m'assure toûjours, que ce n'est qu'une pure idée, et qu'on n'en voit que l'ombre et l'apparence. Quoi qu'il en soit, plus on approche de cette idée, plus on a de mérite: et les meilleurs esprits des siécles passés demeurent d'accord, que c'est principalement en cela que la félicité consiste; et je pense qu'ils en jugent bien. Car il est impossible d'avoir cette honnêteté sans la connoître, ni la connoître sans l'aimer éperduement; et c'est ce qui fait qu'on est hûreux de la posséder: mais pour le commun des hommes, la félicité de l'un feroit la misére de l'autre: et je plains beaucoup de gens qui s'imaginent être hûreux, et je sens qu'à mon tour, je leur fais pitié. Pour vous, Madame, comme je sai que vous n'estimez rien tant que le cœur et l'esprit, je vous conseille de vous attacher particuliérement à vous épurer dans l'un et dans l'autre. Vous y avez déja tant de grace naturelle, que pour vous conduire toûjours de bon air, il semble que vous n'aiez besoin, que de

suivre

(1) qui veuille de vous, der aufrichtig euch verlangt.

ſuivre leurs mouvemens et les laiſſer faire. Cependant vous y ferez toûjours du progrès, et vous ſentirez dans cette occupation une joie bien pure de vous rendre une des plus aimables perſonnes du monde.

## A MONSIEUR **.

### *Le Chevalier de Méré ne conſeille l'éclat qu'aux Grands.*

Vous me témoignez, Monſieur, que vous n'étudiez plus qu'à bien vivre, et qu'à vous rendre honnête homme. On l'eſt déja quand on le veut être ſi conſtamment; mais vous n'en jugez pas ainſi, et vous êtes plus difficile à vous ſatisfaire. C'eſt auſſi une étude infinie, et où l'on fait ſans ceſſe du progrès. Vous me conſultez pour cela comme ſi je pouvois vous donner de bons avis. Je le ſouhaite, et je ne vous déguiſe pas la moindre choſe, vous me demandez ſi l'éclat ſied bien, et ſi je vous conſeille de l'aimer? Il ſied aux Maîtres du Monde, aux Princes, aux Généraux d'Armée, et même aux Gouverneurs de Province: car ce ſeroit une choſe de mauvais air, et peu digne de ces perſonnes qui doivent paroître, que d'aller à petit bruit. (1) A l'égard des Particuliers, l'éclat et le faſte ne leur ſervent qu'à s'attirer la haine, et l'envie; et qu'à s'incommoder dans leurs affaires domeſtiques. Un train commode et réglé, avec une dépenſe honorable et modeſte, les fait eſtimer, et les rend agréables. J'ai toûjours crû, que pour être parfaitement honnête homme, on ne ſauroit avoir trop d'honneur, ni trop peu de vanité. La plus belle action du monde, qui ſe fait par vanité, n'eſt pas louable. Celles mêmes qui ne viennent que d'un principe de vertu, ne ſont point tout-a-fait hûreuſes, quand on les peut ſoupçonner de vanité. Mais, Monſieur, pour revenir aux Particuliers, je n'en connus jamais un ſeul, à qui l'eclat et la magnificence ayent réuſſi.

(1) que d'aller à petit bruit, wenn ſie ſchlechten Staat machen wollten.

réuſſi. Hé quoi, dira quelqu'un qui ſe ſentira dans l'abondance, c'eſt le moyen de le porter du bel air; (1) et puiſqu'il m'eſt aiſé de ſoutenir cette dépenſe, pourquoi vouloir épargner du bien qui me ſeroit inutile? On croiroit que celui qui parle ce langage, eſt libéral. Toutefois les plus avares que je me ſouvienne d'avoir jamais vûs, raiſonnoient de la ſorte. C'eſt qu'ils ſont auſſi vains qu'avares; et je prens garde que ces gens-la, ſi l'orgueil ne les empêche de ſuivre leur naturel, font les plus baſſes mesquineries, (2) dont un Juif ſe puiſſe aviſer: (3) et même toute ſorte d'injuſtice pour ſatisfaire leur vaine gloire. Mais afin de répondre à cet homme qui paroît ſi libéral, je dis, que de le porter du bel air comme il l'entend, c'eſt ſe mettre en parade pour attirer ſur un ſot, les yeux des ſots: et que ce bien qui lui reſteroit d'une dépenſe raiſonnable, ſeroit le ſeul dont il ſeroit riche, et qui lui rendroit la vie hûreuſe s'il avoit l'eſprit d'en uſer. C'eſt ce que je penſe là-deſſus. Et je ſuis

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant
Serviteur.

(1) de le porter du bel air, ſich galant aufzuführen.

(2) mesquineries, Knickereyen.

(3) dont un Juif ſe puiſſe aviſer, worauf ein Jude nur fallen kan.

## A MONSIEUR **.

*Gombaud lui écrit qu'il ne doit pas être sensible aux injures d'un misérable.*

Je ne puis vous rien dire de votre ennemi, sinon qu'il écrit et n'est lû de personne. Il en est de lui, comme de ces Nains qu'on ne regarde que pour leur difformité, ou qu'on prend pour des enfans encore qu'ils ayent âge d'homme. Il n'y a point de péché qui mérite la peine de lire ses Ouvrages, ni de débauche qui ne soit plus pardonnable qu'une si mauvaise occupation. Il a mis en lumière plusieurs Livres; mais à peine sait-on qu'il ait seulement fait imprimer une panse d'a. (1) Il cherche le mot pour rire, (2) et il n'a pas un seul trait d'Epigramme. Vous êtes heureux d'avoir un ennemi si doux, qui ne sauroit piquer. Ceux qui n'ont pas le pouvoir de faire du mal, et qui en ont la volonté, n'en font qu'à eux-mêmes: ils ressemblent aux Hiboux, qui voudroient troubler le repos des hommes; mais qui n'ont pas la voix assez forte pour cela. Gardez-vous bien de lui répondre, on ne sauroit qu'il eût parlé de vous, que par votre réponse. Vous feriez croire qu'il l'auroit méritée, et qu'il seroit digne de porter le nom de votre ennemi. En voudriez-vous un qu'aucun ne loue, de qui aucun ne médit, et qui n'est en état d'offenser personne? Ne soyez point seul de votre parti: n'affligez pas davantage celui qui est assez affligé de ses défauts et de ses disgraces naturelles. Ceux qui sont mal nés, ainsi que lui, ne peuvent que mal faire; et vous courriez fortune de leur ressembler, si vous en étiez estimé. Laissez aux Vipéres le venin que vous ne leur sauriez ôter, et contentez-vous des graces que le Ciel vous a faites: elles vous font honorer de tous ceux qui vous connoissent, et particuliérement,

MONSIEUR,

De votre très-humble et très-obéissant Serviteur.



(1) une panse d'a, einen einzigen Buchstaben.
(2) le mot pour rire, etwas sinnreiches, scherzhaftes.

## A MADEMOISELLE **.

*Mademoiſelle des Jardins lui conſeille de faire myſtère de ſon amour.*

Oui, Mademoiſelle, je vous l'ai dit, et je vous le répéte;

*En amour il faut ſe taire,*
*Bergére,*
*Et cacher juſqu'aux ſoupirs;*
*Car l'aimable tranſport qui charme nos deſirs,*
*S'il eſt ſans myſtère,*
*Il eſt ſans plaiſirs.*

Tout ce que l'amour produit dans nos ames, il le fait naître pour lui ſeul, et les larcins que le Public nous fait quand il prend part à nos avantures, ſont autant de tréſors du patrimoine de l'amour, dont il nous prive. Il n'eſt pas néceſſaire de parler pour ſe faire entendre.

*C'eſt dans l'amoureux martyre,*
*Tout dire,*
*Que de s'exprimer des yeux,*
*Lorſque l'on ſait par là tromper les curieux.*
*Le cœur qui ſoupire,*
*S'explique en tous lieux.*

Peut-être vous imaginerez-vous qu'on ignore ce qu'on ſent les uns pour les autres quand on interdit aux Amans l'uſage de la Langue; mais ſortez de cette erreur;

*Lorſque d'une flamme ſecréte*
*On cache les mouvemens,*
*L'amour en s'appliquant ces ſecrets ſentimens*
*Se rend interprête*
*Des vœux des Amans.*

Je ſuis Votre très-humble et très-obéiſſante Servante.

A MA-

# A MADEMOISELLE **.

*Le Chevalier d' Her ** eſt d'avis qu'elle n'apprenne point à jouer du Tuorbe.*

C'en eſt trop, Madame votre Tante me dit hier, que vous voulez encore apprendre à jouer du Tuorbe pour accompagner votre voix. A qui en voulez-vous (1), Mademoiſelle? Eſt-ce aux Roſſignols, qu'on ne daignera plus écouter? Eſt-ce aux Hommes, à qui vous ferez tourner la tête? (2) Eſt-ce aux Femmes que vous rendrez folles de jalouſie? S'il faut que vous redoubliez vos agrémens, ni Hommes, ni Femmes, ni Roſſignols ne pourront plus vivre avec vous. Votre voix, qui ne fait que commencer de ſe former, a déja fait deux ou trois Infidéles, qui ne tenoient à leurs Maîtreſſes que par leur chant. Ce Tuorbe que vous allez prendre, va encore déſoler l'empire de toutes celles qui jouent des inſtrumens. Craignez le deſtin d'Orphée. (*a*) Il chantoit comme vous chanterez bien-tôt,



(1) A qui en voulez-vous? Wem wollen Sie zu Leibe?

(2) à qui vous ferez tourner la tête, die Sie närriſch machen werden.

(*a*) Orphée, ancien Poëte Grec, étoit de Thrace, grande Province de l'Europe, appellée aujourd'hui Romanie. On croit qu'il vivoit avant Homére. On le fait Auteur de 39 Poëmes, dont il ne nous reſte aucune choſe. Il y a quelques Hymnes et quelques fragmens, qui portent ſon nom; mais les bons connoiſſeurs les reſtituent à Onomacrite, qui vivoit en la 66. Olympiade. Les Poëtes diſent qu'il étoit ſi habile dans la Muſique, et à jouer de la Lyre, qu'il attiroit les Forêts à lui, arrêtoit les Fleuves les plus rapides, calmoit l'impétuoſité des vents, et menoit avec lui les bêtes les plus farouches et les choſes les plus inſenſibles, comme les chênes et les rochers. Il eut pour Femme Eurydice. Cette Femme étant aimée d'Ariſtée, diſent-ils encore, et fuyant ſes pourſuites, fut piquée d'un Serpent, et mourut de cette piquûre. Orphée deſcendit aux Enfers, pour l'en faire ſortir. Pluton et Proſerpine ſe laiſſérent toucher par ſes chanſons, et lui accordérent Eurydice, mais à condition qu'il ne la regarderoit pas, en la tirant des Enfers. Il la regarda, et elle lui échapa auſſi tôt. Cette perte lui donna une grande averſion pour les Femmes, et elles s'en vengérent, en le mettant en piéces.

il jouoit du Tuorbe, comme vous en jouerez quand il vous plaira: et un beau jour les Femmes de Thrace le lapidérent. Il eſt vrai, que ce fut parcequ'il ne les aimoit point: mais, Mademoiſelle, en empêchant que perſonne n'aime les Belles de France, ne mériterez vous pas un pareil ſort que lui? Pour moi quand cela ſera arrivé, je n'aurai rien à me reprocher, je vous l'ai prédit. Vous n'avez pas ſuivi mes conſeils, vous avez voulu aller toujours d'agrément en agrément. Si vous vous aviſiez de vouloir qu'il ſortît des rayons de votre viſage comme de celui du Soleil, il faudroit que cela fût. Je n'ai rien à vous dire, tirez-vous d'affaire, (1) comme vous pourrez, et croyez que je ſuis,

Votre très-humble...

## A MONSIEUR **

MONSIEUR,

J'ai ſû le démélé que vous avez eu avec le voiſin de X. A ce que je vois il n'entend pas raillerie, et je m'en étonne, car on en fait tant de lui par-tout où il va, et l'on s'en cache ſi peu en ſa préſence, que s'il n'avoit acquis la facilité d'y répondre, pour le moins devroit-il s'être formé l'habitude de les ſouffrir; ſi ce n'eſt qu'il y a des gens ſi indiſciplinables, et ſi indociles, que l'uſage, l'exercice, ni l'expérience ne leur ſont d'aucun avantage. Le bon mot que vous lui dites, et qui vous attira tant de mauvaiſes paroles, étoit dans les règles les plus étroites et les plus ſévéres de l'art de railler. Il avoit ſujet d'en rire avec le reſte de la compagnie, et n'en avoit point de s'en offenſer. C'étoit un trait qui ne perçoit point juſqu'au vif, juſqu'au tendre, et juſqu'au ſenſible d'un homme d'honneur. Il ne touchoit que la peau comme un ſimple chatouillement; ou tout au plus, il ne l'entamoit que comme une légére piquûre, capable de l'éveiller, et non pas de le

(1) tirez-vous d'affaire, helfen Sie ſich heraus.

le bleſſer ni de faire crier ſi haut. Mais quoi! il y a des perſonnes plus promptes à la main qu'à la repartie, témoin ce fat dont Caſſius dit ſi plaiſamment quelque part dans les Epîtres de Ciceron: *Je crains qu'il n'ait ſi peu de politeſſe, et tant de ruſticité qu'il ne s'aviſe de vouloir répondre avec l'épée à nos douces et innocentes railleries.* Pour celui dont nous parlons, il n'en a pas du tout uſé ſi cruellement, et il s'eſt contenté, de ſa grace, de vomir contre vous une heure durant toutes les injures dont il s'eſt pû ſouvenir, et de vous montrer qu'il a ſû profiter du voiſinage des Halles, et qu'il n'a pas fait inutilement deux voyages ſur la Riviére de Loire. J'ai appris avec beaucoup de joie que vous ne lui répondîtes pas un ſeul mot; que durant cette tempête et cet orage vous vous ſauvates *dans le Port de Sigée*, pour parler avec cette galante femme dans Athénée; ou, pour m'expliquer plus humainement et en termes qui ayent moins beſoin du ſecours des Grammairiens, et de l'uſage des Commentaires, que vous gardates un profond ſilence. C'eſt un Vers Grec qui a paſſé en proverbe, que *le ſilence eſt la réponſe des Sages.* Jamais ce proverbe ne fut plus vrai qu'en cette occaſion. Et à juger ſainement, il y a plus de ſolide gloire à ſavoir ſe taire comme cela, qu'à *ſavoir parler Balzac et Voiture;* et j'eſtime plus cette ſorte de ſilence que celui de l'Orateur Grec, à qui l'on donna une fois cinq talents pour ne dire rien en une cauſe d'importance. Saint Baſile ne veut pas *que nous ſervions de miroir à un homme qui s'emporte de colére contre nous.* Il veut dire, ſans doute, qu'il ne faut pas que nous faſſions voir dans nos yeux étincelans, dans notre viſage enflammé, dans l'agitation violente de toute notre perſonne, l'image naïve et naturelle des emportemens de ce furieux; que nous grincions des dents (1) comme lui, que nous fermions les poings, que nous frappions du pied, et ainſi du reſte. Selon ce précepte, Monſieur, vous ne voulutes pas être *l'Echo* des vilaines paroles de PP. non plus que le miroir de ſes vilaines



(1) que nous grincions des dens, daß wir mit den Zähnen knirſchen.

actions; et ne crutes pas qu'il fût bienséant à un Philosophe, et à un Philosophe Chrétien, de dire, après ce sage Vieillard de la Comédie Latine, *S'il continue de me dire tout ce qu'il lui plaît, il entendra de moi des choses, qui, je m'assure, ne lui plairont pas. Si mihi pergit quæ vult dicere; ea quæ non vult audiet.* Vous vous souvintes peut-être du mot de cet autre Poëte Comique que vous aimez (et qui malgré le mauvais Démon des Lettres nous a encore laissé de fort beaux restes) *que c'est quereller un absent que de faire des reproches à un yvrogne*: et vous considérates qu'il n'y avoit de pire yvresse que celle de la colére, ni de plus grande absence d'esprit que celle qu'elle causoit. Et véritablement un homme en cet état qui a mis le feu dans sa propre maison, tout étant plein de fumée au dedans de lui, tout y étant plein de bruit et de tumulte, n'est point capable de remarquer de soi-même la raison, ni de l'entendre de la bouche de ses amis, et ainsi ce seroit à contretems (1) que l'on entreprendroit de le ramener à son devoir. D'ailleurs, il seroit encore plus mal à propos de repousser ses injures par d'autres injures, et ce seroit proprement imiter ces Sauvages du Nouveau Monde, qui pensent être obligés par honneur de remordre les bêtes qui les ont mordus, jusqu'aux plus sales et aux plus petites. Au lieu de cela, Monsieur, pendant que votre furieux s'emportoit si loin hors de lui, (2) vous jugeates plus raisonnable de rentrer au dedans de vous, et de voir si tout y étoit en ordre, si tout y étoit en sa place et en son rang, et vous eutes le plaisir de jouir d'une parfaite sérénité, et d'une lumiére toute pure et sans nuage, que vous découvrites dans la supréme région de votre esprit: et ensuite vous regardates d'une vûe tranquille et rassise dans la personne de ce brutal, l'horrible difformité de sa passion, afin de tirer d'un si vilain spectacle, le même profit que tiroient les jeunes Gen-

(1) ce seroit à contretems, würde es zu ungelegener Zeit seyn.

(2) s'emportoit si loin hors de lui, so sehr auffer sich selbst gerieth.

Gentilshommes de Sparte de la vûe de leur Ilotes, noyés et enfevelis dans le vin. Avouez, Monſieur, que vous n'aviez peut-être goûté de toute votre vie une plus ſenſible joie, que lors que du haut de votre eſprit vous appergûtes votre ennemi ſi bas au deſſous de vos pieds; que lorsque vous éprouvates que votre ame étoit ſi haute, qu'elle étoit bien loin hors de la portée de tous ſes coups (1); qu'il ſe barbouilloit inutilement les mains à vous jetter de la boue qui ne venoit pas jusqu'à vous, et qui lui retomboit ſur le viſage; enfin que tous les traits de ſa médiſance et de ſa calomnie, au lieu de vous bleſſer le cœur, comme il prétendoit, ne vous frappoient tout au plus que les oreilles, d'un ſon peu harmonieux à la vérité, mais que vous n'aviez pas plus de peine à ſupporter, que le bourdonnement des mouches; ſemblable en cela au premier et au plus grand des quarante-quatre Hercules dont un excellent Poëte Grec (a) rend le même témoignage que je rends de vous. En ce cas-là, Monſieur, vous aviez droit de dire avec ce riche et ce bienheûreux Mendiant, dont Alexandre admira la félicité, et qui ne trouva rien à envier dans la fortune d'Alexandre: *Cet inſolent m'a outragé et je ne ſens pas ſon outrage.* Ce qui me fait ſouvenir d'un mot d'un Capitaine Ecoſſois, qui étoit un Philoſophe d'Epée, qui en valoit bien un de Robe longue: *On ſe moque de moi, à ce que j'apprens, et moi je me moque d'On.* Vous pouvez ajoûter à cette généreuſe bravade: *Un brutal veut que je me fâche, et il ne mérite pas que j'aye pour lui tant de complaiſance que de faire ce qu'il deſire. Si je m'affligeois*, diſoit la feue Reine Mere, en une occaſion approchante de celle-ci, *je me rangerois du parti de ceux qui me veulent mal: j'aiderois au deſſein qu'ils ont de me rendre miſérable, et j'employerois mes propres mains à enfoncer plus avant le poi-*



(1) qu'elle ... coups, daß alle ſeine Streiche ſie nicht erreichen konten.

(a) Amiot a traduit ainſi les Vers de ce Poëte.

*Il ne faiſoit de paroles hargneuſes*
*Non plus de cas que de mouches fâcheuſes.*

*poignard qu'ils me veulent mettre dans le sein.* Voilà donc, Monsieur, le premier dépit que vous devez faire à votre Ennemi, de lui montrer bien qu'il ne vous en a point fait, qu'il n'est pas capable de troubler votre repos ni votre joie; que jamais Ferragus, Roland ni Renaud, ni tous les autres Paladins des Amadis, (1) ne furent plus invulnérables aux coups d'épée, que vous l'êtes aux coups de sa langue, et qu'il appartient à la Philosophie, aussi-bien qu'à la Magie, de faire des cœurs Fées (2) et des armes enchantées. Le second dépit que vous lui ferez, ce sera d'achever de vous rendre si honnête homme, si sage, si vertueux et si agréable, qu'il ait la rage de vous voir honoré, chéri, recherché de toutes les personnes raisonnables. Cette rage vous vengera bien de celle qui l'a emporté à vous offenser, et vous lui ferez le plus grand mal du monde, en vous faisant à vous même beaucoup de bien. Mais la troisième vengeance, qui l'attend infailliblement, et qui ne peut jamais manquer, c'est qu'assûrément l'impunité, que vous lui aurez accordée, nourrira son insolence et la fera croître jusqu'à tel point, qu'il lui arrivera de ces matins, ou plûtôt un de ces soirs, d'offenser quelque Provençal ou quelque Gascon de sa connoissance, qui aura la tête plus chaude, et ne l'aura pas si bien faite que vous l'avez: (3) et alors vous aurez la satisfaction de voir punir ce coupable de son péché présent, et de toutes ses fautes passées. *Dabit alteri pœnas quas tibi debet.* C'est la prédiction d'un Sage dont les conjectures sont plus infaillibles que toutes les Centuries de Nostradamus (a) En attendant l'accommplissement de cette pro-

(1) Paladins d'Amadis, Romans-Helden.

(2) des cœurs Fées, Herzen die nichts verwunden kan.

(3) qui aura... l'avez, der hitziger vor der Stirne und nicht so wohlgesittet seyn wird, als wie Sie es sind.

(a) Nostradamus célèbre Astrologue étoit de Provence, et vivoit dans le seizième siécle. Il vécut 62 ans. A quelques lieues d'Aix en Provence, il y a un Bourg, qu'on nomme Sallon; et dans ce Bourg, des Cordeliers, chez qui Nostradamus est enterré. Son Tombeau est moitié dans l'Eglise et moitié dehors; parce-

que

prophétie, s'il se vante de son extravagance et de son emportement, ne vous opposez point à une vanité si ridicule, qui le rendra l'opprobre & la risée de tous les honnêtes gens, et mettra tous les Sages de votre parti. Laissez-le triompher de sa mauvaise action, et qu'il vous suffise de savoir que le triomphe n'est pas dû à un lâche qui s'est laissé vaincre et traîner honteusement captif au gré d'une passion la plus vilaine de toutes, puisqu'elle est la plus ennemie de la Raison: mais qu'il



que, si l'on en croit les bonnes gens de ce païs-là, on ne savoit s'il étoit Prophête ou Sorcier. D'autres disent que Nostradamus a fait construire lui même ce Tombeau en cette manière; parceque trouvant le monde trop corrompu, il vouloit l'abandonner, et pour cela fit faire son Tombeau à la hauteur d'un homme, s'y fit enfermer tout en vie, après avoir fait provision d'huile pour sa lampe, d'encre et de papier, et prédit malheur à celui qui le feroit ouvrir avant le commencement du dix huitième Siécle; et sur ce qu'on fait remarquer à ceux qui parlent ainsi, que par l'Epitaphe qu'on lit sur ce Tombeau, il ne paroît pas qu'il ait été enterré vif, mais bien, qu'il est mort le 2. Juillet 1568. âgé de 62. ans, 6 mois et 17 jours: ils répliquent, que de ce jour il étoit mort au monde, et qu'en gravant cette Epitaphe, on avoit suivi les ordres qu'il avoit donnés, ainsi qu'on pouvoit le justifier par les Registres du Couvent des Cordeliers; et enfin, qu'il avoit voulu qu'une partie de son Tombeau fût dans la rue, pour donner à connoître ce reste de vie humaine, qu'il employa, peut-être, à des Ouvrages saints. On croira ce qu'on voudra de cette tradition. Jodelle fit ces deux Vers à propos des Ouvrages prétendus prophétiques (Centuries) de ce fameux Astrologue.

*Nostra damus, cum Falsa damus, nam fallere nostrum est.*
*Et cum Falsa damus, nil nisi Nostra damus.*

Il eut un fils, qui se mêla aussi de faire des prédictions. Aubigné dit que le fils du Duc de Montpensier ayant pris le Pontfin Place carre Lyon et Marseille, comme on pilloit la Ville, le jeune Nostradamus, qui avoit assuré Monsieur de Saint Luc, que cette Ville périroit par les flammes, fut surpris, mettant le feu par tout, afin de n'en avoir pas le démenti: mais le lendemain Monsieur de Saint Luc, pour punir cet imposteur, et en même tems, pour se moquer de sa prédiction, lui demanda quel accident notable lui devoit arriver ce jour-là, je n'en prévois point, répondit Nostradamus. Aussi-tôt Monsieur de Saint-Luc le toucha, comme en se jouant, du bout d'une baguette, qu'il tenoit en sa main; et en même tems le cheval, sur lequel il étoit monté, fier à cela, lui porta un si grand coup de pied dans le ventre, qu'il le creva sur la place.

qu'il appartient à un généreux, qui comme vous a gagné ſur ſoi même une ſi belle et ſi glorieuſe victoire. Que s'il arrive que dans quelque bon intervalle de ſa folie, il offre de vous faire réparation d'honneur, refuſez-la fiérement, et avec ce noble dédain, qui n'eſt pas incompatible avec la pudeur et la modeſtie; et dites hardiment qu'il s'eſt ruiné d'honneur par ſon procédé, mais qu'il n'a point fait de brêche au vôtre qui ait beſoin d'être réparée; (1) que vous ne voulez ni recevoir de ſatisfaction de ſes injures, ni prendre la peine d'en tirer raiſon, (2) et que vous le tenez également indigne de votre amitié et de votre haine. La prudence veut, ce me ſemble, que vous lui parliez avec cette hauteur, et qu'après avoir ſignalé, comme vous avez fait, votre ſageſſe, par un ſilence que toutes mes paroles enſemble ne ſauroient dignement louer, vous en diſiez quelques-unes d'aſſez courageuſes, et d'aſſez hardies, pour faire paroître qu'il y a dans votre ame une fermeté et une vigueur qui n'y eſt pas produite fortuitement par l'impétuoſité déſordonnée, et par la chaleur fiévreuſe de la colére, mais par la force égale et conſtante de la Raiſon bién conduite et bien éclairée: autrement vous avez à vivre parmi des eſprits, qui ne ſachant pas la langue du Portique ni du Licée, (3) appelleroient baſſeſſe, et foibleſſe, ce qui s'appelle grandeur de courage en ce Païs-la, où l'on connoit la nature des choſes, et la propriété des mots: de ſorte qu'une injure trop doucement, et trop paiſiblement ſoufferte, ſeroit capable à la fin de troubler votre douceur et votre paix, et de vous attirer un mépris qui eſt toujours fâcheux, quoiqu'il ſoit injuſte et qui vous ſeroit incommode, encore qu'il ne vous bleſſât pas. Et certes, il n'appartient qu'à ceux qui en ſont exemts par la grandeur de leur naiſſance, de leur condition, et de leur fortune, de diſſimuler, et d'étouffer leurs reſſentimens en de pareilles occaſions, parceque leur clémence et leur modéra-

(1) qu'il - - reparée, daß er der Ihrigen keinen Abbruch gethan, ſo da einiges Erſetzens nöthig hätte.

(2) d'en tirer raiſon, deswegen Rache zu nehmen.

(3) la langue du Portique ni du Licée, die Sprache der Weltweiſen.

dération, fait perdre aux plus mal-faisans la volonté de leur nuire, comme leur pouvoir absolu leur en ôte le moyen: et ainsi sans courre aucune fortune, (1) ils acquierent de l'honneur, de l'estime, et de la réputation. Et en effet, il n'y a rien de plus glorieux, selon le sentiment de Sénéque, qu'un puissant Prince qui peut souffrir d'être impunément offensé par ses Sujets; et c'est par là que les Antigones, les Philippes de Macédoine, et plusieurs autres Souverains, se sont rendus si illustres dans les Histoires, où l'on publie autant les médisances et les calomnies qu'ils ont soufsertes de bonne grace, que les belles actions qu'ils ont faites, et les hautes entrepriſes qu'ils ont achevées. Et pour témoigner que la vieilleſſe du monde n'eſt pas ſi ſtérile ni ſi épuiſée de vigueur, qu'elle n'ait encore aſſez de force pour produire de grands exemples de Vertu, j'en veux rapporter quelques-uns ici qui ſont à notre propos. Notre Louis XII. qui mérita le titre de *Pére du Peuple*, ne fut-il pas joué en plein théatre dans ſa bonne Ville de Paris, et repréſenté comme un avare inſatiable qui bûvoit dans un grand vaſe d'Or, ſans pouvoir étancher une ſoif ſi deshonnête? Il en loua l'invention, et s'en réjouit comme les autres, et peut-être même fut-il bien-aiſe que l'amour qu'il avoit pour les richeſſes, n'ayant jamais fait pleurer le moindre de ſes Sujets, leur donnât matiére de rire et de ſe divertir agréablement. A votre avis, Monſieur, celui que l'Oracle jugea le plus ſage de tous les hommes, en fit-il davantage lorsque par hazard allant à la Comédie, il ſe trouva juſtement à la repréſentation de celle qu'Ariſtophane avoit compoſée contre lui? Et n'eſt-ce pas un miracle en morale de voir un Prince auſſi riche que Creſus, être auſſi modéré que Socrate? Catherine de Médicis, quoiqu'elle fût d'un Pais, *où l'on dit que Dieu s'eſt réſervé la vengeance pour ſoi, parceque, c'eſt le morceau friand*, (2) trouva pourtant plus de friandiſe à pardonner qu'à punir, lorsqu'elle vit tout auprès de ſon caroſſe quelques Soldats qui diſoient d'elle toutes les ordures imaginables ſans

(1) ſans courre aucune fortune, ohne einige Gefahr zu lauffen.
(2) le morceau friand, der Lecker-Biſſen.

sans se contraindre pour sa présence, et sans vouloir seulement se donner la peine de baisser un peu leur voix; car cette grande Princesse ne fit autre chose que de mettre la tête à la portière, et de leur dire, après avoir arrêté ses yeux sur cette canaille: *Compagnons, si vous n'allez plus loin médire de moi, je vous empêcherai de faire rôtir l'oye et de la manger si à votre aise que vous le faites.* Le Cardinal de Lorraine vouloit qu'ils fussent pendus pour servir d'exemple. Mais elle aima mieux montrer à la postérité, qu'une personne qui étoit tout ensemble Femme, Reine, et Italienne, pouvoit néanmoins commander à sa colére et résister à la tentation de la volupté qu'elle eût trouvée dans la vengeance. Je pense que vous aurez oui conter à quelque vieux barbon du régne d'Henri le Grand, de quelle sorte le Chancelier de Sillery se satisfit soi-même des injures que lui avoit dites une Femme qui venoit de perdre son procès au Conseil Privé. Quand il crut qu'elle s'étoit épuisée, ou qu'il vit pour le moins qu'elle reprenoit son haleine, il appella son Mari, qui s'étoit inutilement efforcé de la faire taire, et lui demanda s'il y avoit long-tems qu'ils étoient ensemble, et quel âge elle avoit bien. Cet honnête homme lui répondit fort humblement qu'il y avoit dix ans qu'il l'avoit épousée, et pour son âge qu'elle étoit encore plus jeune qu'elle ne paroissoit: *Je vous plains, Monsieur*, lui répondit-il, *vous avez bien souffert, et n'êtes pas encore à la fin.* Et une autre fois une Dame, dont vous savez le nom et la maison, étant venue lui demander pardon pour un de ses Fils, qui s'étoit emporté contre lui sur un semblable sujet, n'en put tirer que cette réponse: *Je vous dirai, Madame, que vous êtes une fort mauvaise Mére, vous avez pris tout le bon sens et toute la conduite pour vous, et n'en avez point laissé à vos enfans.* Il ne sera pas mal à propos d'ajoûter à l'exemple d'un Chancelier, celui d'un Premier Président de la Cour des Pairs. Un Conseiller de ce Parlement, soupçonné d'être d'une race de Juifs, et même de ceux qui avoient crucifié Notre Seigneur, (car ce lui eût été de l'honneur d'être descendu de Nicodéme ou de Joseph d'Arima-

d Arimathie, ou de quelqu'autre de ces bons Israelites) étant venu chez Monsieur de Harlai, tout exprès (1) pour le fâcher, afin d'avoir lieu de le récuser en une affaire dont il devoit être Juge, choisit toutes les paroles qu'il crut être les plus propres à ce dessein; mais elles n'eurent point d'effet, et ce sage homme le reconduisit à la porte, joignant les mains, haussant les épaules, et lui disant seulement, *Jesus Maria.* Et si-tôt qu'il se fut défait de son Importun, il dit à ceux qui se trouvérent auprès de lui: *Vous me blâmez peut-être d'avoir eu trop de patience, et vous ne songez pas que je ne pouvois faire plus de dépit à un Juif que de lui parler souvent de* Jesus *et de* Marie. Voilà, ce me semble, une belle maniére de se venger. Ces honnêtes gens se possédoient bien parfaitement dans un tems où les autres ne sont point à eux, et semblent être possédés des mauvais Démons. Le feu qui leur montoit à la tête étoit un feu sans fumée dont la flamme étoit toute pure, et toute claire qui les remplissoit de lumiére, et les échauffoit de cette belle chaleur qui est si favorable aux productions de l'esprit. Au reste une raillerie de cette sorte repousse mieux l'insolence que ne feroit l'aigreur d'une réprimande, ou même la rigueur des peines portées par les Loix. Les bons mots, selon Aristote, sont des reproches offensans qui sont faits avec art, avec grace, et avec politesse. Ils ont une certaine propriété de s'attacher à la mémoire de ceux qui les ont ouis, quelque malhûreuse qu'elle soit, et de leur brûler la langue s'ils ne les jettent vîtement dehors. Ce sont des aiguillons qui pénétrent quelquefois bien avant dans l'ame, et qui font des playes sujettes à se rouvrir bien souvent, et à laisser des marques et des cicatrices qui défigurent, et qui ne s'en vont jamais. (2) Aussi s'est-il trouvé des gens qui pour se guérir du mal et de la difformité de ces sortes de blessures, ont eu recours à une mort volontaire. Vous connoissez ce Poëte inhumain, qui par ses Jambes sanglants réduisit un malhûreux homme qui l'avoit fâché, à la nécessité de se pendre de desespoir. C'est une

(1) tout exprès, recht ausdrücklich.
(2) qui ne s'en vont jamais, welche niemahls vergehen.

une choſe digne de réflexion, que Socrate avec toute ſa douceur en ait fait autant d'une ſeule parole ſans fiel et ſans amertume. Ses amis le blâmoient de n'avoir point demandé juſtice d'un jeune fou qui lui avoit donné un coup de pied devant tout le monde; *Et quoi*, leur répodit-il, *ſi un Cheval avoit regimbé contre moi, ſeriez-vous d'avis que j'en pourſuiviſſe la réparation devant les Juges de l'Aréopage?* Cette répartie ſe répandit auſſi-tôt par toute la Ville, et on en fit une guerre ſi mortelle à celui qui ſe l'étoit attirée, que pour avoir paix et patience, il ſe fit un gibet d'un arbre de ſon Jardin, ou d'une ſolive de ſa Chambre, je ne ſai pas bien lequel des deux, *nec ſcire fas eſt omnia.* Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, vous voyez par là que ce Patriarche des Philoſophes ne laiſſoit pas toûjours impunies les offenſes que l'on commettoit contre lui. Mais qu'il les puniſſoit à ſon aiſe et à ſa commodité, ſans ſe donner aucune peine, ſans s'expoſer à aucun danger, en prenant bien ſon tems, en obſervant l'ordre, la règle, et la meſure que la Raiſon lui preſcrivoit; et en un mot ſe propoſant pour fin de ſatisfaire à la Juſtice, et non pas à ſa paſſion. Et pour cet effet, au lieu qu'il ne mangeoit jamais qu'il n'en fût ſollicité par ſon appétit, au contraire, il ne ſe vengeoit jamais que lorsque ſon appétit de vengeance éioit paſſé, de peur de ſe ſaouler d'une viande dont on ne peut uſer trop ſobrement, et qu'on ne doit prendre que comme un remède dans le beſoin et dans la néceſsité. Ce fut cette conſidération qui lui fit dire à un Eſclave qui l'avoit faché: *Je te frapperois ſi je n'étois en colére:* et ce fut peut-être auſſi la véritable cauſe qui obligea Periclès de ſouffrir les paroles outrageuſes d'un extravagant qui le mena battant de la ſorte depuis la Place publique juſqu'à ſon logis, ſans que ce grand Perſonnage en perdît ſa gravité, ſans qu'il ouvrît ſeulement ſa bouche que pour commander à un de ſes gens de prendre un flambeau, d'éclairer cet honnête homme et de ne le quitter point qu'il ne fût chez lui: Les Hiſtoriens qui rapportent cette action, l'attribuent à la magnanimité de Periclès. Ils croyent qu'il avoit trouvé ce que les Stoiques cher-

cherchoient, et qu'il étoit arrivé au souverain degré de cette impassibilité bienhûreuse, (1) qui est le dernier effort, et le grand œuvre de la sageſſe consommée: Pour moi sachant que l'honneur du Magistrat appartient à la République, et qu'elle est offensée en sa perſone, j'ai toûjours douté s'il lui étoit permis d'être libéral de ſes injures, et ſi ce n'étoit point faire des largeſſes d'un bien qui n'étoit pas à lui ſeul. J'ai cru, et, ce me ſemble, avec quelque fondement, que le procédé de celui-ci eût mérité de plus ſolides louanges; quoiqu'il eût peut-être fait moins de bruit, et qu'il n'eût pas eu tant d'éclat, ſi après avoir rendu une preuve illuſtre de ſa patience, il eût fait paroître ſa juſtice, et ſi d'un ſens froid, d'un viſage ſérein, d'une ame tranquille il eût abandonné cet inſolent à la ſévérité des Loix. Par ce moyen il eût travaillé d'abord pour ſa gloire particuliére, et puis il eût pourvû à la ſûreté publique, délivrant ſes Citoyens de la fureur et de la rage de la plus impitoyable des bêtes farouches: (c'eſt ainſi qu'un Ancien appelle le Calomniateur et le Médiſant.) Et certes il lui eût été d'autant plus glorieux de purger de ce Monſtre le Païs Attique, qu'ayant meſuré ſes forces avec les ſiennes, il n'avoit pas ſujet d'en appréhender les dents ni les griffes: car ce lui étoit une occaſion de témoigner à toute la Terre et à tous les Siécles qu'il avoit un amour pour ſa Patrie, pur et net de tout intérêt, et qu'il reſſembloit à Jupiter Olympien, dont il avoit pris le nom, qui lançoit la foudre ſur la tête des grands coupables, quoiqu'il ne reçût aucun dommage de leurs attentats, de leurs violences, et de leurs excès, et que ſon eſſence fût également éternelle et impaſſible. Cependant au lieu d'en uſer de la ſorte, (2) il traita fort civilement cet Ennemi commun, et l'envoya reconduire en cérémonie. Qu'en dites-vous, Monſieur? Ne vous ſemble-t-il pas auſſi-bien qu'à moi, qu'il méritoit que quelques jeunes Gaillards

(1) qu'il - - bienhûreuſe, daß er den höchſten Grad dieſer glückſeeligen Unempfindlichkeit erlanget hätte.

(2) au lieu d'en uſer de la ſorte, an ſtatt ſo zu verfahren.

Gaillards d'Athénes le vinſſent quereller de gayeté de cœur toutes les nuits qu'il feroit obſcur, et qu'ils ſe trouveroient ſans flambeau? Pendant que Monſieur le Duc d'Orleans étoit à la Cour de Bruxelles, un de ſes Gentilhommes fit appeller le Duc de Marſe qui étoit alors auprès de l'Archiducheſſe. Cet Appel fit du bruit, et cette Princeſſe qui en eut connoiſſance les fit venir chez elle, et les fit embraſſer en ſa préſence. Ce Duc pour témoigner qu'il n'avoit plus rien ſur le cœur, et que comme bon Chrétien il s'étoit réconcilié de bonne foi, choiſit le plus beau Cheval de Naples qu'il eût dans ſon Ecurie, et en fit préſent à ce Gentilhomme François. Un de ſes amis qui avoit envie d'en avoir un de même prix, alla dès le lendemain faire une querelle à ce libéral Ennemi, et lui dire qu'il le vouloit voir l'épée à la main. Ce qui en arriva ne fait rien à notre propos, et vous croirez bien, ſans que je vous le diſe, que l'affaire ſe paſſa ſans effuſion de ſang. Mais je vous demande ſi un homme de cette humeur eût été du tems de Periclès, à votre avis eût-il manqué de faire ce que je diſois? Pour revenir à notre ſujet, après une longue promenade, et pour conclurre ce diſcours, vous avez fait ſagement, Monſieur, de mépriſer les vains et ridicules efforts que votre Ennemi a faits pour vous offenſer. Néanmoins quoiqu'il vous ait manqué, il eſt certain pourtant qu'il vous a viſé et qu'il a tiré ſur vous pluſieurs coups, (1) quoiqu'ils n'ayent pas fauſſé vos armes, (2) et que même ils n'ayent pas porté jusques-là. Ainſi la Raiſon voudroit que ſon aſſaſſinat ne demeurât pas ſans punition, et ſi elle étoit en votre puiſſance, je m'aſſûre que vous la feriez de la plus belle maniére que la Prudence vous l'ordonneroit, et que vous tireriez du mal qu'il a fait, tout le bien qu'il ſe pourroit pour la ſûreté des honnêtes gens, et pour leur inſtruction. Cela n'étant pas, contentez-vous, s'il vous plait, Monſieur, de châtier ce coupable par la privation de votre

(1) qu'il vous - - coups, daß er nach Ihnen gezielet, und viele Schüſſe nach Ihnen gethan.

(2) quoiqu'ils n'ayent pas fauſſé vos armes, ob ſie gleich nicht Ihre Waffen durchdrungen.

votre amitié. C'eſt un tréſor que vous lui ôterez, dont il ne ſavoit ni l'uſage, ni le prix, et dont il ne méritoit pas la poſſeſſion. D'ailleurs ſa faute, à le bien prendre, (1) ſera votre bonheur, et vous aurez ſujet d'en être bien aiſe, puiſqu'elle vous en donnera un fort légitime de ne plus ſouffrir un ſot de qui vous auriez eu beaucoup à ſouffrir, et de rompre toute ſociété et tout commerce avec un fou qui n'a point d'intervalles que l'on puiſſe appeller *bons*, qui eſt quelquefois fâcheux, et qui n'eſt jamais plaiſant. Au reſte, Monſieur, je ne vous ai rien dit ici qui ſoit contraire à la Morale de JESUS-CHRIST, et aux Maximes de l'Evangile, s'il eſt bien pris, et bien entendu. L'Ecriture Sainte reconnoît des haines parfaites et de ſages inimitiés; et j'ai fait là-deſſus quelques obſervations dont je prétends bien vous entretenir un jour agréablement. Pour aujourd'hui, il eſt tems, ce me ſemble, (et je m'en aviſe bien tard) (2) de vous laiſſer en repos, et en patience. Je penſerois être obligé de vous demander pardon de l'avoir ſi fort exercée. Mais un homme, comme vous, qui en a tant pour les injures, en aura de reſte ſans doute pour une Lettre un peu trop longue: et tant que je ne ferai que des fautes de cette ſorte, vous ne m'en aimerez pas moins, et ne laiſſerez pas de croire que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble &c.

## A MONSIEUR le C. D. L. R.

Le Chevalier d'Her **.

Ne me demandez point par où j'ai ſû tout ce que je vais vous dire, il ſuffit que je le ſai, et que je puiſ vous donner de bons conſeils. Vous aimez, et vous êtes aimé; mais vous avez une ſorte de tendreſſe ſi propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour



(1) à le bien prendre, wenn man es recht betrachtet.
(2) et je m'en aviſe bien tard, und ich werde es recht ſpät inne.

vous, que je vous assûre que vous ne serez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de vûe votre Maîtresse, vous ne la quittez pas un moment; s'il vient quelqu'un chez elle, vous lui faites bien sentir qu'il vous interrompt; pendant des journées entiéres que vous la voyez, vous ne lui parlez que de votre amour, et vous lui en parlez d'une maniére languissante & passionnée. Encore un coup, si vous êtes aimé dans deux mois, je crierai miracle. La Dame a présentement des forces pour vous suivre; mais vous aurez bien-tôt épuisé tout ce qui est dans son cœur; & vous serez tout étonné qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre (1) qu'une certaine mesure de tendresse, il la faut ménager; ceux qui ne savent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On se plaint des absences, & on ne fait que son devoir quand on s'en plaint; cependant pourvûqu'elles ne soient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit, & s'il languissoit, elles le réveillent. Ce seroit, à la vérité, pousser la chose un peu loin, que de se procurer des absences tout exprès; mais enfin lorsque le hazard nous en procure, nous devons peſter contr'elles & soupçonner en même tems que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous servir de toute la liberté que vous avez de voir votre aimable Maîtresse à toute heure, & des journées entiéres. Ce que vous gagnez par une si grande assiduité, vous le perdrez sur la durée de votre commerce. Vous ramasserez en un jour, ce qui pourroit être répandu dans toute une semaine. C'est une autre faute de la même espèce, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaisir qu'on prenne à entendre le détail de vos sentimens, il est impossible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, et les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au sortir d'avec vous, (2) la Dame, peut être sans s'en appercevoir, respire et reprend haleine. L'art des conversations

(1) de part et d'autre, von beyden Seiten.
(2) qu'au sortir d'avec vous, daß bey Ihrem Abſchiede.

tions amoureuſes eſt, qu'elles ne ſoient pas toûjours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, (1) après quoi les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'être toûjours langoureux. Mettez-vous dans l'eſprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en même tems qu'on les divertiſſe, et que qui fait l'un ſans l'autre ne fait preſque rien, et peut-être choiſiroient-elles plûtôt d'être diverties ſans qu'on les aimât, que d'être aimées ſans qu'on les divertît. La langueur a ſes uſages, mais quand elle eſt perpétuelle; c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant doit être ſérieuſe et appliquée, mais ſa converſation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On perſuade par l'une, & on plaît par l'autre, et le plus ſouvent il vaut mieux plaire que perſuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidélité. Je ne ſai même ſi avec le tems la pauvre fidélité ne viendra point à être comptée pour un defaut. (2) Il eſt toûjours certain qu'elle ne ſuffit pas, et qu'elle a beſoin d'être aſſaiſonnée. Il vous en coûtera peu de choſe pour cet aſſaiſonnement. Soyez tel à peu près que vous étiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, et de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, et ne laiſſer pas de vivre. Adieu, mon cher Comte. Sachez-moi gré des conſeils que je vous donne, car ſi je ſuivois mes intérêts, je laiſſerois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

## AU MEME.

Ce n'eſt pas fait, mon cher Comte, et vous n'êtes pas quitte de mes conſeils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignez toûjours, et que vous avez de la diſpoſition à la jalouſie. Ne croyez pas que je vous laiſſe paſſer ces deux choſes-là. Vous êtes aimé ſans doute, et fort tendrement. Sur quoi vos plaintes ſont-



(1) de petites ſorties, kleine Ausſchweifungen.

(2) ne viendra point à être comptée pour un defaut, nicht noch wird für einen Fehler gerechnet werden.

elles fondées? Sur ma délicateſſe, direz-vous. Il eſt bon d'être délicat, mais il ne faut pas être Chicaneur. Les plaintes de délicateſſe réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croyent pas qu'on doive jamais convenir de ſon bonheur avec la perſonne qui le fait, et qui ne ſavent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles et inhumaines. Mais prenez garde auſſi qu'on ne ſe fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendreſſe qu'on vous donne, et qu'on ne trouve mauvais de n'être pas crue ſur ſa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il eſt aimé lorsqu'il l'eſt; mais s'il veut abſolument ſe plaindre, il peut ſe réſerver une petite matiére de plaintes ſur le plus ou le moins de tendreſſe. Encore faut-il faire ces ſortes de reproches avec des tranſports doux, et non pas avec des airs de chagrin. C'eſt toûjours un mauvais Perſonnage que celui d'un homme qui ſe plaint; on ſe montre par des endroits foibles,(1) dont on doit tâcher à épargner la vûe aux gens de qui on veut être aimé. Les plus inſupportables de toutes les plaintes, ce ſont celles qui partent d'un caractère jaloux. Si j'étois Femme, toutes ces petites jalouſies qui ne ſignifient rien, me feroient jetter un Homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'eſtime aſſez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puiſſent partager leur cœur, ni changer, ou je les eſtime aſſez peu pour ne m'inquiéter point, qu'elles le partagent ni qu'elles changent; et par conſéquent je ne ſuis jamais jaloux. Je ſai bien qu'abſolument parlant, ce que j'aime peut m'échapper; mais enfin on prend de certaines aſſurances, et on dort. Si vous croyez que l'amour doive être une frénéſie, et qu'il faille que deux Perſonnes, ſous prétexte de s'aimer ſe tourmentent perpétuellement, & ſoient des Ombres vangereſſes attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteſte plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces, je voudrois accorder l'amour avec un

(1) ou ſe montre par des endroits foibles, man zeigt ſich auf der ſchwachen Seite.

un peu de repos. Et ne croyez point que l'on vous tienne toûjours compte de vos inquiétudes, comme d'autant de marques de tendreſſe. L'amour en auroit l'honneur, ſi elles arrivoient rarement; mais ſi elles ſont fréquentes, on ne les attribuera qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choſes, même en amour, quoiqu'il ne s'y trouve pas trop de raiſon.

## A MONSIEUR **.

Croyez-moi, mon cher Monſieur, ne me faites plus l'éloge de Mademoiſelle de ***. J'avoue qu'elle eſt belle, qu'elle eſt de bonne maiſon, et qu'elle a du bien, mais j'ai remarqué qu'elle n'a point de penchant à vous aimer, et ce ſeul défaut doit ternir dans votre eſprit toutes les belles qualités qu'elle a. Devez-vous compter pour quelque choſe, des richeſſes et des agrémens qui ne ſont pas pour vous? Je voi bien, mon cher Monſieur, que les vérités que je vous dis, ne vous plairont pas, mais l'amitié veut que je vous parle à cœur ouvert pour vos intérêts. Vous ſavez que, Dieu merci, je ne ſuis pas miſanthrope, que j'aime le monde, et que j'ai toûjours dit que les Dames en faiſoient la plus aimable partie. Cependant je ne voi que celles que ma converſation n'incommode pas. Je ſerois bien fâché d'aller chez des perſonnes, qui étant prévenues d'inclination pour quelqu'un, ne peuvent ſouffrir les viſites qui n'ont aucun rapport aux ſentimens de leur cœur. Je penſe que celui de votre Belle eſt engagé, que vous feriez fort bien de la laiſſer en repos, et de lui dire avec Sarraſin:

*Si mes Rivaux ſont tes Favoris,*
*J'aimerai tes Rivales, Cloris.*

Enfin, mon très-cher, c'eſt jouer un rôle desagréable, que de ſoupirer pour une perſonne qui eſt importunée de nos ſoupirs, et qui ne daigne pas regarder la complaiſance que nous avons pour tout ce qui la regarde. Je ſouhaite que vous ſongiez à mieux em-

ployer votre tems, et à ne me pas faire perdre le mien, quand je vous conseille. Il est vrai qu'un bel Esprit que j'ai connu, répondit en ces termes à une Dame qui le consultoit:

*Mais pourquoi vous donner des conseils superflus:*
*Dès que votre Raison ne vous servira plus,*
*Vous vous servirez mal de la Raison d'un autre.*

Servez-vous de celle qui vous plaira, tout ira bien, pourvûque vous vous en serviez. Que la résolution vienne de vous ou de moi, elle produira l'effet que j'attens; faites que je ne me trompe point dans mon espérance, et considérez à quel point je suis à vous.

Le Chev. d'Her**. **A MONSIEUR le M. de V.**

Pourquoi vous moquez-vous tant de notre Ami le Chevalier, sur ce qu'il aime une Grisette? (1) Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malte, en faisant ses preuves? Pour moi, je trouve deux beaux yeux aussi nobles que le Roi, et je ne demande point qu'ils me produisent d'autre titres, que de la vivacité et de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un visage, parceque ce visage-là sera descendu de vingt Ducs? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturiéres. (2) J'ai pourtant vû des gens, qui dans des personnes assez éloignées d'être belles, aimoient seulement leurs illustres Ancêtres, et les titres de leur Maison: mais je vous avoue que je n'aurois pas les sentimens assez élevés pour être amoureux d'un Arbre Généalogique. Si notre Chevalier étoit dans les Pays où l'on choisit les Rois à la bonne mine, il aimeroit présentement une Princesse, mais parcequ'il est en France, il n'aime qu'une Grisette; hé bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princesse Etrangére, qui n'est pas reconnue. Sérieusement, si vous

(1) Grisette, Mädchen von geringem Stande.
(2) pour roturiéres, für bürgerlichen Standes.

vous ſentiez votre cœur ſur le point de s'aller rendre à une jolie Perſonne, l'arrêteriez-vous pour dire, *Attendons, nous ſommes contens de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la Nobleſſe.* Je ſuis ſûr que votre cœur préviendroit bien votre examen. Le goût du Chevalier me ſemble fort bon. Il n'y a presque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, (1) ni teints, ni tailles, ni ſentimens; la Nature s'eſt réfugiée chez les Griſettes, et il l'y va chercher. Tout le malheur eſt qu'il ne ſoupirera point dans des appartemens de ſept pièces de plein-pied, et ſuperbement meublés, et que dans toute la maiſon, où ſa Maîtreſſe ſera, il ne verra rien de ſi beau qu'elle; mais s'il a deſſein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'eſt pas du bon air (2) de ſe défendre, que ce n'eſt point là comme en uſent les Femmes de qualité; et là deſſus ces pauvres créatures ſe rendent, ſeulement pour montrer qu'elles ſavent vivre. Je veux qu'on reſpecte la ſimplicité: ſi l'on veut être fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie eſt établi.

## A MONSIEUR de F... Le même.

Je ne puis jamais avoir plus de beſoin d'un bon conſeil, mon cher Ami, et je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Moi me marier! Ne trouvez-vous point déja que cette affaire-là eſt trop ſérieuſe pour moi, et que je n'en ſuis point digne? Je n'ai point encore eu en ma vie une ſeule penſée ſolide, et ne m'en ſuis pas plus mal trouvé: faudroit-il commencer à en avoir? Mais à qui encore veut-on me marier? A Madame d'A... la plus ſage perſonne qui ſoit au monde. Il me ſemble que je la voi déja réduire ma vie à une forme réguliére, m'aimer par méthode,



(1) chez beaucoup de Dames du grand monde, bey vielen vornehmen Frauenzimmern.

(2) qu'il n'eſt pas du bon air, daß es nicht wohl ſteht.

et ſe preſcrire la Loi d'avoir des Enfans tous les ans. J'ai ſû encore depuis peu un trait de ſa vertu, qui me fait frémir. Elle avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Femme de bien n'ait quelque choſe à ſouffrir pendant un long Veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien ſûre, et d'elle-même, et de ſa réputation, qui oſe tenir de pareils diſcours. Mais ſongez-vous que ce ſeroit moi qui viendrois finir ce Veuvage douloureux? Qu'en dites-vous? Ne trouvez-vous point de témérité à cette entrepriſe? Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le parti, à parler raiſonnablement, eſt très-bon en toutes maniéres, et que je ſuis réduit à la néceſſité d'entrer dans une vraie déliberation, et très-menacé de faire une ſottiſe, en n'écoutant pas les propoſitions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevroient à genoux. On m'aſſûre que la Dame voudra bien penſer à moi; peut-être ſe propoſe-t-elle comme un plaiſir de m'apprendre à vivre ſagement. S'il faut que cela lui réuſſiſſe, je ſuis perdu; je ne ſai pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me faſſe avoir de la Raiſon. J'ai ſongé s'il n'y auroit point lieu d'eſpérer que je la déréglerois plûtôt qu'elle ne me morigineroit; beau deſſein à prendre en épouſant une Femme! Mais je ne puis pas même me flatter de cela, je ſens qu'elle s'attirera de moi un certain reſpect qui lui donnera une grande ſupériorité ſur moi. Je ne crains point d'être gouverné, je ne crains que d'être rendu ſage; on me donnera des Charges, des Enfans, des vûes et des deſſeins, je ne puis ſeulement ſoûtenir cette idée-là. Que Madame d'A... n'a-t-elle à l'heure qu'il eſt quelque Procès qui la ruine ou quelque petite verole qui la gâte! que je ſerois obligé à un événement qui me mettroit hors d'état de penſer à cette affaire-là, ſans qu'il y eût de ma faute! car ni je ne la veux faire, ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne ſauriez croire combien je ſuis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'eſprit. Je n'avois jamais tant penſé, je voi que cet exercice-là m'eſt extrémement contraire.

# A MONSIEUR DE MONTAUBAN, AVOCAT AU PARLEMENT.

*Coſtar lui conſeille d'amaſſer du bien.*

Ce ne ſont pas ſeulement, Monſieur, vos amis communs, qui m'ont appris le merveilleux ſuccès de votre action: mais je l'ai ſû d'une infinité d'endroits; et je vous puis dire, que depuis trois ſemaines perſonne ne m'a écrit, qui ne m'en ait parlé de la maniére dont vous pourriez le deſirer, quand vos deſirs en cela n'auroient ni règles, ni meſures. Je penſe, Monſieur, que j'en ai plus de joye que vous, et je doute qui de vous ou de moi vous aime le plus. Dans cette penſée, trouvez bon que je vous donne ce mot d'avis. Les applaudiſſemens les plus juſtes et les acclamations les mieux méritées ne doivent pas être la derniére fin de votre noble travail. La Raiſon veut que vous faſſiez ſervir votre réputation à votre fortune: et qu'étant honorable autant que vous l'êtes, il faut que vous vous mettiez en état de l'être toûjours. Le *Magnum ſemper inane Sophos*, eſt le partage des fidèles Suivans d'Apollon, et non pas de ceux de Minerve, qui eſt la Déeſſe Tutelaire de Meſſieurs les Avocats. Soyez ſage à ſon exemple, je vous en ſupplie, Monſieur, et ne vous contentez point de l'être en toute autre choſe. Pour mon droit d'avis, je vous demande qu'à l'avenir vous ne vous moquiez plus de moi en m'appellant *votre Patron*. Vous vous faites en cela plus de tort, que vous ne penſez, et avouez que quand cette raillerie vous eſt échappée, vous ne vous ſouveniez plus de ce mot: *Rideo Advocatum, qui Patrono indigeat.* C'eſt vous, Monſieur, qui êtes le Patron des autres Patrons, vous qui défendez ſi éloquemment la mémoire des grands Miniſtres d'Etat, et qui la ſauvez des vilaines griffes de l'inſolente Calomnie, qui eſt la plus effroyable de toutes les Bêtes féroces. C'eſt cette divine Apologie, qui

mérite toute ſorte de louanges, et qui étoit digne d'avoir pour Auditeur le très-illuſtre Pomponne. Quelle perte avez-vous faite en ce rare Perſonnage, que tout le monde pleure; et que vous êtes hûreux d'avoir pû la réparer, en vous acquérant l'admiration et la faveur de toute l'ancienne Cour et de toute la nouvelle! Un autre homme que vous, en ſeroit ſi glorieux, qu'il en mépriſeroit ſes petits et inutiles amis. Mais, Monſieur, ſelon que je vous connois, vous n'en eſtimerez, ni n'en aimerez pas moins,

Vôtre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSIEUR **.

*Monſieur le Chevalier d'Her **. lui demande s'il ſe fera Bel Eſprit, pour être aimé d'une Belle, qui n'aime que ces gens-là.*

Decidez-moi un peu, je vous prie, Monſieur, un cas de conſcience, qui m'embarraſſe. J'ai recours à vous, comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou, ſi vous voulez, je vois une aſſez jolie Demoiſelle, jeune, et qui peut inſpirer de l'amour par ſa perſonne ſeule. Sa folie eſt le Bel-Eſprit. (1) Elle veut voir des gens d'eſprit: elle veut avoir des commerces d'eſprit, de l'eſprit par-tout. Il eſt pourtant vrai, que ſi elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art. Elle a un talent de penſer faux, et de prendre les choſes de travers. Elle va s'extaſier ſur un galimathias dès qu'on parle; elle ouvre de grands yeux, qui meurent d'envie d'entendre fineſſe à tout, et qui pourtant n'y en entendent point. Elle a cru que je n'étois pas tout-à-fait bête, (2) & ſur ce pied-là elle me reçoit agréablement. J'ai été d'abord touché de ſa beauté, et je me perſuade que par la voye du

(1) le Bel Eſprit, der Witz.

(2) que je n'etois pas tout-à-fait bête, daß ich nicht ganz und gar tum wäre.

du Bel Esprit je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flater de ce côté-là ; pour peu qu'on la poussât dans le panneau, (1) elle y tomberoit bien vîte ; mais aussi, si je l'entête du Bel Esprit, la voilà gâtée ; elle n'en reviendra jamais. Est-il permis, pour m'en faire aimer, d'en faire une précieuse que tout le monde fuira ? C'est la meilleure Demoiselle que je connoisse. Elle donneroit son ame pour ses amis ; et qui lui ôteroit la chimére, elle seroit fort aimable. En vérité, je fais conscience de l'y confirmer. Je sai que dès que je la déclarerai Bel Esprit, elle m'aimera : mais cela me fâche, la tête lui va tourner. (2) Vous voyez bien, j'ai l'ame bonne ; il y a une certaine fripponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu ! Que cette charmante Demoiselle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer sans qu'elle fût Bel Esprit ! Mais je ne crois pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition. Tirez-moi, Monsieur, s'il vous plaît, de la peine où vous me voyez, et envoyez-moi au plûtôt une réponse décisive ; cependant faites-moi la grace de croire que je suis,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur **.

(1) pour peu qu'on la poussât dans le panneau, wenn man sie nur ein wenig ins Netz triebe.
(2) la tête lui va tourner, sie wird närrisch.

LET-

# LETTRES DE NOUVELLES.

## *REFLEXIONS* SUR LES LETTRES DE NOUVELLES.

*Si l'on a envie de plaire, il ne faut écrire que d'agréables nouvelles. Et on les raconte d'un air vif, clair et égayé; ſans qu'il y ait rien de ſuperflu, de languiſſant, ni d'obſcur. Dans le récit qui s'en fait, l'obſcurité, le trop de choſes, et la langueur paſſent pour les défauts eſſentiels des Nouvelles. Ces défauts dégoûtent, ils font bâiller, et ſont cauſe qu'on n'a nulle eſtime pour l'Auteur, ni pour ſon Ouvrage.*

### A MONSIEUR D'ABLANCOURT.

*Patru lui mande de ſes nouvelles.*

Depuis un mois, ou environ, j'ai pris la perruque, ou pour parler plus exactement, une calotte de cheveux, de ſorte que j'ai des cheveux plus que toi, et tu as des lunettes plus que moi: à deux de jeu. (1) Ce n'eſt pas que je n'euſſe la tête encore paſſablement garnie; mais la garniture paroiſſoit un peu trop antique; et je craignois qu'elle ne bleſſât enfin les yeux d'Amarante. C'eſt ainſi que je nomme la Belle qui tient mon cœur. Te voilà bien étonné; et tu diras à ce coup: *Amice, nunquam deſines ineptire?* Ah!

(1) à deux de jeu, wir haben einander nichts fürzuwerfen.

Ah! Mon cher, ſi tu l'avois vûe, tu parlerois bien un autre langage: le bruit de mon éloquence, vrai ou faux, a formé cette galanterie: et ce beau fruit de mes veilles me charme un peu plus que toute la réputation que je puis attendre de mes études. J'aime la gloire; mais je l'aime d'amitié, et non point d'amour. Et je préfére le cœur d'Amarante à toutes les langues de la Renommée. Il eſt honteux, me diras-tu, d'aimer avec des cheveux gris. Folie, tout cela: en amour, pourvûqu'on y réuſſiſſe, on y a toûjours bonne grace. (1) Fais réflexion là-deſſus, et croi que je ſuis ton très-humble Serviteur.

## AU R. PERE DU BOSC, CORDELIER.

*Patru lui écrit de ſes nouvelles.*

Vous me demandez de mes nouvelles; qu'eſt-ce que vous voulez que je vous diſe? Je me porte bien, à la migraine près. (2) L'aſſiette de mon eſprit eſt toûjours la même. Hors l'amour et l'amitié, il prend tout le reſte, pour des bagatelles. Au Païs où vous êtes, ces ſentimens ne ſont pas trop à la mode: mais je parle à un Philoſophe, qui n'eſt à la Cour, que parceque la tempête l'y a jetté. Le Louvre ira où il lui plaira, il n'emportera ni mon cœur, ni mes plaiſirs: et pourvûqu'il vous renvoie bientôt ici avec quelque ſatisfaction, je n'ai rien à lui demander: mais je crains juſqu'à ce que voie les choſes faites. Cependant il en faut ſortir, et puiſque vous êtes entré dans la carriére, vous la devez fournir de bonne grace. La fortune auſſi-bien que l'amour a ſes heures du Berger, (3) mais on ne les trouve qu'avec de la perſéverance, et de l'aſſiduité. Adieu, cher Pére, aimez-moi toûjours. Je ſuis,

Votre très-humble P.

A

(1) on y a toûjours bonne grace, es ſtehet einem allezeit wohl.

(2) à la migraine près, ausgenommen, daß ich Kopfſchmerzen habe.

(3) ſes heures du Berger, ſeine gelegene Stunden, die man nicht vorbey laſſen muß.

## A MADAME *.

*Coſtar lui mande, qu'il a mal aux yeux, et qu'il ira la voir malgré tout cela.*

Je voudrois, Madame, mériter le reproche que vous me faites d'être bien endormi ; je ne ſentirois point la douleur que me font mes yeux : et qui pis eſt, celle que j'ai de ne vous pas voir. Les Médecins me condamnent à garder la chambre : mais s'ils veulent que j'y demeure plus d'un jour, j'en appellerai à vous, Madame, qui êtes ma Souveraine, et à qui je trouve beaucoup plus de gloire et de contentement d'obéir. Ce ſera Lundi au ſoir, que j'aurai l'honneur de vous aſſurer de ce que je vous dis ; et de vous montrer mes mauvais yeux. Si la gayeté que je verrai dans les vôtres, n'eſt capable de guérir les miens, je ſuis au moins certain, qu'elle ſoulagera des maux qui me preſſent davantage, et auxquels je n'attends de reméde que de votre chére préſence.

## A MONSIEUR
## LE COMTE DE VIVONNE.

Scaron lui écrit des nouvelles du Mariage de Louïs XIV. & de ce qui ſe paſſe à Paris.

*Vous avez beau courir & par monts & par vaux,* (1)
*Et même tuer des chevaux,*
*Vous n'aſſiſterez point au fatal Mariage,*
*Qui vient de réunir deux Peuples belliqueux,*
*Et faire faire aſſaut de pucelage*
*Aux deux Divinités de la Seine & du Tage.*
*Ho ! Que s'ils ont agi tous deux*
*Autant hûreuſement qu'ils en avoient la mine,*
*Leur premier coup d'eſſai quoique fait à tâtons,* (2)

(1) par monts et par vaux, über Berg und Thal.
(2) à tâtons, blindlings.

Va

*Va donner à la France, un, même deux Gaſtons*
*De Royale Origine.*
*On n'en attend pas moins des ſaints embraſſemens*
*De ces adorables Amants.*
*Qu'elle s'en ſait bon gré, la Reine Anne d'Autriche;*
*Et qu'ils en trembleront & le Maure, & le Turc,*
*Mais ce diable de moc, loin d'être rime riche,*
*Car les François n'ont point de rime en urc,*
*N'eſt pas même rimable;*
*C'eſt pourquoi trouvez bon,*
*O Satrape le plus aimable*
*De tous les Courtiſans de Louis de Bourbon,*
*Que je quitte les Vers, & vous écrive en Proſe*
*Plus propre à dire toute choſe.*

Paris eſt comme il étoit, lorsque vous en êtes parti. Pour une perſonne raiſonnable, il s'en trouve cent mille qui ne le ſont pas. Les enfans de Paris ont le haut du pave (1) en l'abſence de la Cour, et contrefont le mieux qu'ils peuvent Meſſieurs du bel air. Il n'y a guères de quartier, qui n'ait quelque Poëte, bon ou mauvais, ni de maiſon un peu raiſonnable, où il n'entre par jour plus de douze méchans plaiſans, ou diſeurs de rien. La mienne eſt toûjours celle de France, où l'on dit le plus de coyonneries, et où vous avez le plus de pouvoir. On y boit ſouvent à votre ſanté, et d'*Elbene* vous trouve fort à dire (2) dans nos petits repas de pièces rapportées. Pour moi, je vais en empirant.(3) J'ai mille douleurs, ou plûtôt mille légions de diables dans les bras et dans les jambes: et en cet état-là, j'ai été aſſez téméraire pour vous aimer bien fort. Je ne ſai comment il m'en prendra: (4) mais je ſai que vous me devez beaucoup d'amitié: et que ſi vous me faites juſtice, j'aurai à me vanter d'avoir fait ſur la fin de mes jours, une connoiſſance auſſi avantageuſe que la vôtre. Je m'en devrois tenir là, mais vous m'avez dit tant de bien de l'eſprit de Monſieur *** que je ne vous quit-

(1) le haut du pavé, die Oberhand.
(2) vous trouve fort à dire, vermiſt Sie ſehr.
(3) je vais en empirant, mit mir wirds immer ſchlimmer.
(4) comment il m'en prendra, wie es mir bekommen wird.

quitterai jamais de la promeſſe que vous m'avez faite de me donner l'honneur de ſa connoiſſance, pourvû toutefois qu'il ne ſoit point homme de grands complimens; car quand on m'en fait, ou qu'on m'oblige à en faire, je me défais (1) de la plus pitoyable maniére du monde. Enfin les complimens ſont mon averſion; et je ne les crains pas moins, que le haleines fortes et les eſprits doux. Ainſi je finirai ſans vous en faire, et vous dirai tout court que je ſuis à vous autant que perſonne.

## A MONSIEUR *.

*Le Chevalier de Méré lui mande des nouvelles, et les accompagne d'une agréable Morale.*

Voici le tems que vous avez accoûtumé de venir à Paris, Monſieur, et ce qui s'y paſſe mérite que vous ne retardiez point votre voyage. Le Cardinal ſe meurt; (2) et quand il faut déménager, (3) vous ſavez que la grandeur de la fortune eſt ſujette à de grands embarras. On n'en vit peut-être jamais auſſi un plus grand. Tant de richeſſes, tant de faveurs, et d'autorité ne s'abandonnent pas ſans regret: et quoique ce ſoit fort peu de choſe, il eſt toûjours bien dur aux gens qui n'eſtiment que cela, de s'en défaire, et même entre les mains de ceux qui ſe réjouiſſent de, leur mort. Et puis tant de comptes qu'il faut rendre à ce ſévére Maître, et dont les yeux ſont ſi fins, que rien ne lui peut échappet. Vous vous ſouvenez d'un homme qui paſſoit cette triſte Riviére avec des Rois et des Princes tout deſeſpérés d'être tombés de ce haut degré de fortune, qui les rendoit ſi conſidérables. On le trouva le plus honnête homme, parcequ'il rioit, et diſoit que tout ſon bien étoit en lui-même, et qu'il n'avoit rien perdu. Nous qui n'avons point fait de progrès du côté de l'établiſſement, ſoit que notre génie

(1) je me défais, ſo wickle ich mich heraus.
(2) ſe meurt, liegt in letzten Zügen.
(3) déménager, ici: die Welt verlaſſen.

nie nous ait portés à d'autres soins, ou que nous ayons manqué de conjoncture, nous ne devons pas nous en soucier beaucoup. Car le monde et la fortune, à qui (1) les connoît, ne valent pas tant d'empressement. Mais il y a peu de connoisseurs; et vous ne sauriez croire comme on se remue à la Cour. Cependant, Monsieur, songeons à nous réjouir, et à vivre, sinon heureusement, au moins sans chagrin, et le plus tranquillement que nous pourrons. Adieu; l'on vous attend, et l'on vous souhaite encore davantage.

## A MADAME
## LA MARECHALE***.

*Le Chevalier de Méré lui conte l'avanture plaisante et amoureuse d'un Voleur.*

J'ai plus fait, Madame, que vous ne m'aviez ordonné, pour vous apprendre la pure vérité de ce que vous voulez savoir de Monsieur*** et de sa femme. En revenant de la Campagne ils eurent une avanture assez plaisante, ou assez bizarre dans une petite Hôtellerie où ils étoient logés. Cette femme que vous connoissez, est fort jolie, et d'un air enjoué. (2) Le soir, un jeune homme qui passoit par là, l'entretint quelque tems, et qui que ce soit ne l'eût pris pour un voleur. Car outre qu'il étoit bien fait, d'une mine honnête, et qui sentoit son bien, (3) il s'étoit encore attaché à lui plaire. Malgré tout cela, ce malhûreux Garçon s'alla mettre en fantaisie (4) de la voler cette nuit là; si bien que le mari et la femme étant retirés dans leur chambre, quoiqu'ils en eussent fermé la porte, il trouva le moyen d'y entrer. Il y avoit deux lits à la chambre, et parcequ'il n'y avoit point de lumière, il n'eût



(1) à qui *(an lieu de : à celui qui)* bey dem der.
(2) d'un air enjoué, von einem luſtigen aufgeräumten Weſen.
(3) qui sentoit son bien, welcher ehrlich ſchien.
(4) s'alla mettre en fantaisie, ſetzte ſich in den Kopf.

ſû auquel aller, ſi le mari qui ronfloit en dormant, ne l'eût guidé. Il s'avance doucement de ce côté-là, et d'abord il ſaiſit cette pauvre femme à la gorge, et lui dit à l'oreille, que ſi elle faiſoit le moindre bruit, elle étoit morte, et qu'il alloit poignarder ſon mari, l'aſſurant néanmoins qu'il ſe contenteroit de peu de choſe, ne fût-ce que d'une bague, (1) ou d'une montre. On tient qu'elle eût plus de peur pour ſon mari que pour elle, & que c'eſt ce qui l'empêcha de crier. Elle donna quelques momens à délibérer de ce qu'elle avoit à faire; et ne ſachant à quoi ſe réſoudre, elle prit par un inſtinct naturel, le parti que toute habile femme auroit pris par un raiſonnement juſte: ce fut d'appaiſer ce jeune voleur, et de paſſer le reſte de la nuit à le careſſer. Et elle y réuſſit avec tant de ſuccès, qu'il ſe retiroit tranquillement ſur le point du jour, ſans bague, ni montre, extrémement ſatisfait de cette Dame: quand ſon mari qui malhûreuſement s'éveilla de lui-même, courant après lui, et le prenant au collet, fit un horrible vacarme. Les gens retirés dans ce logis voulurent ſavoir ce que c'étoit et tous opinoient à un châtiment exemplaire, hors deux bons Péres de l'Ordre de Saint François, qui venoient de prêcher des Religieuſes; de ſorte que c'étoit fait de lui, s'ils ne l'euſſent tiré des mains de cet homme, qui ne reſpiroit que la vengeance. Enſuite cette belle Dame, comme une ame douce, n'eut point de répugnance à lui pardonner, ni même à le défendre, remontrant qu'il étoit encore ſi jeune, que peut-être il ne ſavoit pas que ce fût mal faire que de voler; et qu'au pis aller, (2) on ne le pouvoit convaincre que d'en avoir eu l'intention. Ces bons Péres qui ne ſe pouvoient laſſer de louer une ſi généreuſe Dame, ni de ſouhaiter dans le cœur, qu'aux plus beaux Monaſtères du Royaume il y eût des Abbeſſes qui lui reſſemblaſſent, firent tant par leurs diſcours et leur adreſſe, que ce jeune hom-

(1) ne fût-ce que d'une bague, wäre es auch nur ein Ring.
(2) qu'au pis aller, daß wenn man es aufs ſchlimſte nehmen wollte.

homme ſe ſauva d'une ſi périlleuſe avanture, et ſe remit en chemin comme ſi de rien n'eût été. (1) Je ſuis, Madame, autant qu'on le ſauroit être,

Votre très-humble et très, etc.

## A MONSIEUR
# COLLETET.

*Mainard eſt mal ſatisfait de l'Italie, et des Muſes.*

Votre ſilence, Monſieur, m'apprend que vous n'avez point reçû mes Lettres; car vous m'aimez trop pour me refuſer une réponſe. Quand je me repréſente les délices du lieu où vous êtes, je maudis l'heure que je quittai la France: et ce qui me deſeſpére, je ne vois pas que je puiſſe repaſſer ſi-tôt les Alpes. Si vous aviez demeuré ici deux ans, vous diriez qu'*il vaut mieux être miſérable à Paris, que d'être riche à Rome.* Depuis mon départ de la Paroiſſe Saint Euſtache, j'ai perdu plus de la moitié de mon eſprit. Les Muſes me fuient; et j'ai grande envie auſſi de les donner à tous les diables, tant je ſuis malcontent de leur avoir fait la cour. (2) Si je revenois au monde, je prendrois un métier plus utile. Le bon Phébus a beau avoir une perruque d'or, ſes Suivans n'en ſont pas plus hûreux. A nos illuſtres Amis, mille très-humbles baiſemains. Dites-leur que je leur demande un pauvre *De profundis*, puiſque je dois être conſidéré comme trépaſſé, à cauſe que je ne jouis plus de leur compagnie, ni de la vôtre.



(1) et ſe remit . . . été, und machte ſich wieder auf den Weg, als wenn nichts vorgegangen wäre.
(2) de leur avoir fait la cour, daß ich ihnen aufgewartet.

## A MONSIEUR

# FLOTE.

*Lainard lui écrit des nouvelles: et lui témoigne la paſſion qu'il a de le revoir.*

Nous commençons, mon cher Maître, à boire délicieuſement à la neige: et j'en ai dépenſé pour lus de trente Jules à célébrer votre ſanté. La comagnie qui eſt ici, ſe réſout à paſſer le tems douceient, tandisque l'Eté nous fera ſentir des chaleurs, ui peut-être ne ſont pas moins ardentes que celles i Purgatoire. Que n'êtes-vous à Rome pour ſix ois, et juſqu'à la fin des figues et des melons; vous ſſiperiez la mélancolie qui nous aſſaſſine: et vous ous aideriez à vuider cent cinquante muids du meilur piot, (1) que la France ait jamais envoyé en alie. Monſieur le Cardinal l'a fait venir: et il eſt vi de le voir avaler à des goziers, comme le vôe et le mien. Il eſt à ſon égard dans une temérance plus réguliére que celle dont parle la Léende dorée; mais il ne laiſſe pas d'aimer ceux qui ous reſſemblent. . . . Le Pape ſe porte bien, et ne ſonge qu'à retarder le Conclave autant qu'il ourra. Je meurs d'envie de vous embraſſer: et ai peur qu'il ne nous arrive à vous et à moi quelue accident, qui différe ce bonheur juſqu'à ce que ous ſoyons dans un Monde qu'on nous fait un milon de fois plus beau que celui-ci. Adieu juſqu'à utre Courier.

A MON-

1) piot, Wein (in ſcherzhaftem Styl.)

# A MONSIEUR
# FLOTE.

*Particularités de l'humeur des Italiens, et de la Cour de Rome.*

Vous apprenez avec étonnement, mon cher Maître, que je me suis hazardé à faire le voyage d'Italie à la barbe des Espagnols, et de la Canicule. (1) Parmi un nombre infini d'incommodités que j'ai souffertes sur le chemin, j'ai fait une maudite chére: (2) et si je n'eusse trouvé la cuisine de Monsieur l'Ambassadeur, j'aurois soutenu, la plume à la main, qu'encore que l'Italie soit le Pays des beaux Palais, elle ne laisse pas d'être celui des mauvaises Tables. Enfin, me voici à Rome où je menerai une vie si sainte, que je pourrai prétendre une place aux Litanies. Les Sages me défendent le jeu, les Médecins la bouteille, et mon inclination abhorre les Courtisanes. Ainsi, mon cher Maître, je ne puis rien faire, qui ne me conduise en Paradis sans qu'il soit besoin de me charger de Chapelets, ni de Médailles. (3) Plût à Dieu qu'une occasion avantageuse vous appellât en cette Villasse, (4) nous ririons comme il faut, des Coûtumes tyranniques des Italiens: et nous ferions tous les jours de Satires contre la régularité de Révérences et des Cortéges. On donne ici tout au faste. La dépense qui s'y fait pour paroître, est magnifique, et celle qui se fait en particulier, mesquine; Force Estafiers, et pas un pauvre Cuisinier. Jugez après cela, si je serois long-tems en Italie sans m'y ennuyer; et si je n'y pesterois point de ne me plus remplir la bedaine, de bisques selon



(1) à la barbe des Espagnols et de la Canicule, den Spaniern und den Hunds-Tagen zum Trotz.

(2) j'ai fait une maudite chére, ich habe verflucht schmal beissen müssen.

(3) Medailles, h. l. geweyhete Schau-Pfennige.

(4) en cette Villasse, (*mot peu usité*) in dieser grossen schlecht verwahrten Stadt.

Saint Martin. Notre Armée va dans peu de jours aſſiéger Milan, ét l'on croit que les *Domi Diegos* ſeront mal menés. (1) Si la proſpérité accompagne nos armes, nous triompherons ici: mais ſi la fortune ſe laſſe de nous favoriſer, nous y paſſerons mal le tems. Les Italiens ſont à demi Eſpagnols; ils ne nous aiment que par force. Je ſuis tout à vous.

Mainard.

## A MONSIEUR
# F L O T E.

*Nouvelles d'Italie.*

Il ſemble, mon cher Maître, que vous ignoriez mon voyage de Rome; et que vous ne ſachiez pas que je viſite tous les jours les Temples des Dieux qui furent débauchés comme vous et moi; ſi après demain le Courier ne m'apporte de vos nouvelles, je peſterai ſatiriquement contre vous. Craignez cela, et conſidérez que je ſuis au Païs de Paſquin. Pour vous obliger à m'écrire, je vous dirai ce qui ſe paſſe ici. Il ſe fit, il y a quelques jours, un combat d'Amour entre un jeune Marquis, qu'on appelle *de Curſin*, riche de quarante mille écus de rente; et une fameuſe Courtiſane, *Julia Bellamano*. Ils s'échaufférent ſi fort, qu'ils en ſont morts quinze jours après; et ils méritent d'être enſevelis devant le grand Autel de la Concubine de Mars. L'Amant n'avoit que vingt ans, et étoit fiancé à une des plus belles filles d'Italie. Ecrivez-moi, je vous en conjure, toutes ſortes de Nouvelles: Car c'eſt ce qui fait preſque ici tout le mérite d'un honnête homme. J'oubliois, mon cher Maître, à vous dire une bonne ſottiſe: Les Maris à Rome durant la Canicule ſont lit à part, (2) et diſent, *nel grand caldo d'Agoſto*,

(1) que les *Domi Diegos* ſeront mal menés, daß die Spanier übel werden gepußt werden.

(2) ſont lit à part, ſchlafen allein.

*goſto, moglie mia, non ti conoſco.* Le premier de Septembre, ils ſe raccrochent avec leurs chéres moitiés: et ce jour-là avant que de procéder à la copulation, ils les proménent devant tout le monde; et vont comme en Proceſſion à Saint Pierre, à Saint Paul, et à quelques autres Egliſes. C'eſt un plaiſir que d'être ſpectateur de cette cérémonie. Savez-vous de la maniére que je l'appelle, *Feſtum propagationis Generis humani.* Les Prélats François, et moi en avons ri de bon cœur: ils m'ont ordonné de vous l'apprendre. Je le fais, et ſuis,

Votre très. . .

## A MONSIEUR.
## FLOTE.

Nous ſommes, mon cher Maître, dans la débauche du Carnaval jusques par deſſus la tête: et Rome en ce téms-là me ſemble la plus belle demeure du monde. Les maſques y courent les rues tout le jour: et la biſque y fait ſon jeu d'auſſi bonne grace que chez vous. (1) Je vous écris la tête, chargée d'une trentaine de ſanrés, que je viens d'avaler, dont la vôtre n'a pas été celle qui m'a le moins humecté. Ma Muſe entre la poire et le fromage (2) a compoſé ce Quatrain:

*La tête de Flote eſt ſi forte*
*Au bord de ſon âge dernier,*
*Que la vendange qu'elle porte,*
*Enrichiroit un Tavernier.*

Par-tout où je ſuis, je fais une ſolennelle commémoration de vous; et ſi jamais vous êtes canoniſé, je jeûnerai la veille de votre Fête. Ce que je trouve à dire aux Spectacles, et aux galantes aſſemblées d'Ita-



(1) et la bisque.... vous, und wir haben hier eben ſo gut zugerichtete Leckerbißen wie bey Ihnen.

(2) entre la poire et le fromage, zu Ende der Mahlzeit (da man insgemein etwas luſtig iſt.)

lie, c'eſt que les Dames n'y paroiſſent point: car alors on les tient entre les heures et le chapelet, comme ſi elles étoient au jour du grand Vendredi. A cela près, les folies du Carnaval ne ſont pas moins groteſques à Rome, qu'à Paris: j'en ai vû ces jours gras de ſi boufonnes, que je ne me puis imaginer, que les Saturnales (*a*) ayent eu rien de pareil. Les Italiens parmi ces réjouiſſances, ſont toûjours ſobres; et leurs Cuiſiniers ont le loiſir de ſe promener au Cours; et de maſquer comme les Maîtres. Vive la France pour les biſques, (1) et pour toute autre choſe. Quand les Gentilshommes Romains ſont las de faire mauvaiſe chére, ils viennent ſe ſoûler pour huit jours chez Monſieur l'Ambaſſadeur. Il y fait bon: et vous diriez que Paris eſt venu viſiter Rome, et qu'il y a ici une vallée de miſére (*b*). Je ſuis autant qu'on le ſauroit être, mon cher Maître,

Votre très-humble
Serviteur.

## A MONSIEUR FLOTE.

*Mainard lui mande de ſes nouvelles, et lui en écrit quelques-unes du Pape, des Cardinaux et des Prélats François.*

Je n'ai mon cher Maître, jamais deſiré l'honneur de vos Lettres ſi ardemment, que je fais depuis que je ſuis à Rome. Monſieur le Maréchal,... va preſque tous

(*a*) Fêtes que les Anciens célébroient tous les ans à Rome, au mois de Décembre. Elles durojent cinq ou ſix jours, et étoient en l'honneur de Saturne Fils du Ciel et de Veſta. Pendant ce tems là, les Maîtres ſervoient leurs Valets et leurs Eſclaves. On faiſoit mille choſes groteſques, et l'on s'envoyoit auſſi des préſens les uns aux autres pour ſe rappeller dans l'eſprit l'ancienne liberté qui étoit ſi conſidérable ſous le Régne de Saturne. *Voyez Macrobe en ſes Saturnales.*)

(*b*) Marché de Paris où l'on vend le Gibier et la Volaille.

(1) biſques, eine Art von Potagen die damahls in Frankreich ſehr Mode waren.

tous les jours avec un petit nombre de François ſouper dans les Vignes qu'on peut avec raiſon appeller belles. Je ſuis toûjours de la partie, et tâche de me reſſouvenir des importantes leçons de goinffrerie (1) que vous m'avez ſi ſouvent faites. Mais je ne puis attraper cette bonne grace, qui vous réuſſit ſi hûreuſement. Ce n'eſt pas, mon cher Maître, que je ſois chagrin, ni que je le puiſſe être à la vûe des raviſſantes biſques qu'on ſert ſur les tables de nos Prélats François. Ces *Meſſieurs* ont amené des Fricaſſeurs qui montrent aux triſtes Cardinaux d'Italie l'Art des ſauces et des ragoûts. Car ces miſérables ne vivent que de raves et de fenouil. Ils n'uſent de cure-dents que pour faire accroire, qu'ils ont dîné quand ils ſont à jeun, et ils n'aiment les bonnes viandes que ſur la table d'autrui. O! que je vous dirai de belles choſes la premiére fois que nous nous verrons. Vive la Cour de France. Je donnerois toute l'eau du Tibre, pour une goutte de la Riviére de Seine.

*J'aime fort à boire à la neige,*
*Mais je déteſte le Cortége.*

On eſt ici pour la Fortune. Saint Pierre eſt ſi ami de cette aveugle Demoiſelle, que ceux qui ſont malhûreux, auront de la peine à l'obliger de leur ouvrir la porte du Paradis. Le Chevalier de Souvré vient de prendre la grand-Croix. Il dit qu'il lui ſemble porter un Moulin à vent ſur le pectoral. Adieu: écrivez-moi toutes ſortes de nouvelles. La troupe de *gli Novellanti* eſt la plus nombreuſe de toutes celles d'Italie.

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

Mr. Patin. MONSIEUR,

Il y a ici un plaiſant Procès entre les Libraires. Le Syndic a obtenu un nouvel Arrêt, après environ trente autres, par lequel il eſt défendu à qui que ce ſoit, de vendre ni d'étaler des Livres ſur le Pont neuf. Il l'a



(1) goinffrerie, Freſſerey.

fait publier, et a fait quitter la place à environ cinquante Libraires qui y étoient, lesquels sollicitent pour y rentrer. et enfin ils ont obtenu un terme de trois mois, afinque durant ce tems-là ils puissent trouver des boutiques.

Etes-vous bien assuré que Q. Curse ait vécu sous Tibére? Il y en a qui prétendent que c'est sous Auguste, poussés à cela par sa belle Latinité: d'autres sous Vespasien, avec quelque apparence de raison. J'ai eu autrefois un Régent, qui avoit une opinion particuliére de Q. Curse. Il disoit que son Livre n'étoit qu'un Roman; que le Latin véritablement en étoit beau: mais qu'il y avoit de grandes fautes de Géographie. Il y en a une énorme entr'autres dans le septiéme Livre, lorsqu'il parle de ces Scythes, qui vinrent prier Alexandre le Grand de ne point passer le Tanais, qui vient de la Moscovie Occidentale se jetter dans le Marais Méotide, séparant l'Europe de l'Asie, et la Scythie Européenne de l'Asiatique. Pour prouver cette conjecture, Alexandre le Grand n'ayant pas trouvé son compte après avoir passé cette Riviére, revint incontinent *in regionem Sacarum*, et delà entra dans les Indes, et tout cela est très-éloigné du vrai Tanais. Le même Maître nous disoit que l'Auteur de ce Livre étoit un savant Italien, qui le fit il y a environ 300. ans. Que nul Ancien n'avoit cité Q. Curse, et que c'étoit un nom supposé. Qu'il étoit là-dedans parlé du Fleuve Indus, du Gange et autres parties des Indes, qui étoient inconnues à ces Anciens qui ont vécu devant Ptolomée, qui est le premier et le plus ancien Auteur qui ait fait mention de la Chine sous le nom de *inæ*. Juvenal, qui vivoit tant soit peu devant, a dit, *Quid Sexes, quid Thraces agant*, et Pline parle de l'Ocean *Seriqué*: Ces *Seres* sont les Habitans du Cathai, qui est une très-grande province de l'Asie, dans la Tartarie, au dessus de la Chine. Mais tout cela est une controverse, pour laquelle nous n'irons pas sur le pré, (1) et c'est une des difficultés dont j'espére d'apprendre la solution dans l'Edition qui se fait en Hol-

(1) pour ... pre, wegen welcher wir uns nicht schlagen werden.

Hollande du beau Livre de feu Monſieur Voſſius, des Hiſtoriens Latins.

On voit ici au Palais les Oeuvres de Monſieur de Voiture. C'étoit un Pariſien * homme d'eſprit et de bonnes Lettres, qui étoit Officier de Monſieur le Duc d'Orleans. Il étoit Fils d'un riche Marchand de vin, qui n'avoit rien épargné à le faire bien inſtruire. Il avoit l'eſprit galant, mais quoiqu'on le joigne ſouvent à Monſieur de Balzac pour en faire comparaiſon, je ne fais point de doute que ce dernier ne le doive emporter de beaucoup, tant pour ſon érudition univerſelle, que pour la force de ſon élocution. Je ſuis etc

Le même. MONSIEUR,

Le 30. du mois de Novembre paſſé (1651.) il arriva ici une choſe bien étrange. Monſieur Varin, qui a fait de ſi belles monnoyes et de ſi belles médailles, avoit tout fraîchement marié une ſienne Fille, belle, âgée de 25. ans, moyennant 25. mille écus, à un Correcteur des Comptes nommé Oulri, Fils d'un riche Marchand de marée. (1) Il n'y avoit que dix jours qu'elle étoit épouſée. On lui apporta un œuf frais pour ſon déjeûner, elle tira de la pochette de ſa jupe, une poudre qu'elle mit dans l'œuf. Comme on y met d'ordinaire du ſel, c'étoit du ſublimé (2) qu'elle avala ainſi dans l'œuf, dont elle mourut trois quarts d'heure après; ſans faire d'autre bruit, ſinon qu'elle dit: *Il faut mourir, puiſque l'avarice de mon Pére l'a ainſi voulu.* On dit que c'eſt du mecontentement qu'elle avoit d'avoir épouſé un homme boiteux, boſſu et écrouelleux. (3) Elle mourut dans le logis de ſon mari, près des halles, et fut enterrée le lendemain ſans grande cérémonie. Les Femmes de la halle, qui ſont les muettes de Paris, mais qui ne laiſſent pas de babiller plus que tout le reſte du monde, diſent que cette

* Il falloit dire Picard.

(1) Marchand de marée, See-Fiſchhändler.

(2) du ſublimé, Gift. (ſublimirter Mercurius)

(3) écrouelleux, kropfigt.

cette pauvre jeune Femme eſt morte vierge et martyre, et que ſon Mari n'a jamais couché avec elle. Elle eut horreur de lui dès le ſoir de ſes Nôces, en voyant quatre hommes occupés à le deshabiller et à démonter ſon corps comme à vis, (1) et lui ôter une jambe d'acier qu'il avoit, et le reſte du corps tout contrefait. Voyant ce bel appareil de Nôces, elle ſe mit à pleurer, et ſe retira dans un cabinet, où elle demeura le reſte de la nuit. Le lendemain des Parens ayant fait leur poſſible pour la remettre et la fléchir en quelque façon, ſans en avoir rien pû obtenir; le Mari, dont la préſence étoit fort odieuſe à cette nouvelle épouſe, monta à cheval, et s'en alla à Châlons pour affaire d'importance, à ce qu'on dit: néanmoins la vérité eſt qu'il n'a bougé de Paris, et que ſa retraite n'a été, que pour cacher l'imperfection de ſon corps.

## A MADEMOISELLE **.

*Montreuil lui écrit des nouvelles d'un voyage qu'il fait par une partie de la France.*

Je ne vous ai point écrit, Mademoiſelle, depuis Avignon; Savez-vous d'où cela vient? C'eſt que je ſuis pareſſeux: c'eſt l'excuſe la plus commune pour tout le monde; pour moi c'eſt la plus véritable.

J'ai entendu la Muſique des Italiens toute la Semaine Sainte. Monſieur N. ** âgé de quatre-vingt ans, ennuié de ce que l'Office (2) étoit trop long le Jeudi Saint, dit lorsqu'on donnoit les dernières burettes, (3) *Ne lui donneront-ils point encore à laver en Muſique?*

Le

(1) à demonter ſon corps comme à vis ſeinen Körper wie eine Schraube aus einander zu legen.

(2) office, h. l. der Gottesdienſt.

(3) qu'on donnoit les dernieres burettes, als man das letzte mahl dem Prieſter die Schenckgefäßgen vortrug. (Le mot de: *burettes* ſe dit de deux vaſes, remplis du vin et de l'eau, que l'on porte à la Meſſe devant le Prêtre.)

Le mariage de votre Marquis ne ſe fera point. Les parens de la fille ont découvert qu'il n'eſt pas Gentilhomme. Ce n'eſt point qu'il n'ait fait faire une Généalogie, par laquelle il prétend être deſcendu du Maréchal de Fervaques, et cela ne m'étonne nullement. Je prétends bien un jour à vos bonnes graces; et ce n'eſt pas dire pour cela que je les obtienne. Je ne ſai ſi je vous ai mandé, que Mademoiſelle ** contre l'opinion des Médecins s'eſt ſauvée. Pour ſa beauté, elle eſt morte.

*Ma foi, la regarder,*
*C'eſt chercher Rome en Rome,*
*Et rien de Rome*
*En Rome ne trouver.*

Si M. le Comte en eſt aimé, il eſt bien au deſeſpoir; s'il en eſt haï, il eſt bien vangé.

Monſieur N.** eſt parti de la Cour. Il n'y a pas fait ſes affaires, comme il deſiroit; mais il y a fait ſa Cour, ainſi que j'aimerois à la faire. Il a le viſage et la taille aſſez paſſables, l'Eſprit admirable, et ſur-tout à l'âge de cinquante ans, il a une humeur et un enjouement de vingt. Madame ** l'ayant mis ſur le chapitre de Monſieur le Marquis, il lui dit: *Il a fait depuis peu la ſeule choſe qu'il eût fait de bon ſens en toute ſa vie. Hé quoi?* dit Madame. *C'eſt qu'il eſt mort. Ho! Songez que vous parlez de mon beau-frère. Hé morbleu, Madame, n'étoit-il pas auſſi le mien, et cela empêche-t-il qu'il ne ſoit vrai de dire qu'il n'étoit bon à rien?*

A toutes les Villes un quart d'heure avant notre arrivée, les chemins, quand il fait beau, ſont bordés d'un million de perſonnes: Par-tout, nous en avons trouvé de Belles, excepté à Nîmes. On pourroit toutefois dire de mon Hôteſſe; qu'elle avoit les yeux aſſez dangereux, elle y avoit un dragon. (1) Nous vîmes-là l'Amphithéatre. C'eſt un lieu en ovale, grand comme trois

(1) elle y avoit un dragon, ſie hatte einen Schaden dar-in. (La plaiſanterie de l'Auteur ne ſauroit être imitée dans la langue Allemande, étant fondée ſur l'équivoque du mot de *Dragon.*)

trois fois la place des Clercs, où les Romains donnoient la Comédie à leur mode, des Combats de Gladiateur, et de bêtes contre des bêtes. Cela eſt haut tout à l'entour comme le Clocher de Saint Apollinaire, et va de degré en degré en étreciſſant, (1) et en deſcendant juſqu'au bas: de ſorte que vous voyez que l'ovale qui fait le dernier rang des degrés, doit être beaucoup plus étroite que le rang des degrés d'enhaut. Chaque pierre eſt plus groſſe qu'un carroſſe, et approche fort de la beauté et de la dureté du marbre. A ce qu'on dit, Mademoiſelle, il n'y a pas, en tout cet édifice, autant de ciment, de plâtre, ni de chaux qu'il en pourroit tenir dans vos yeux. Quelque grands qu'ils ſoient, il n'y en tiendroit guéres. (2) Toute cette ſtructure ſubſiſte à force d'être bien jointe, & bien enclavée l'une dans l'autre. Ce petit bijou a été donné par un Bourgeois de Rome à une certaine *Lucia*, qui aimoit les Spectacles publics. Quand je dis, *Bourgeois*, c'eſt-à-dire, *Conſul*. Un Conſul de Dauphiné auroit de la peine d'en donnet autant à ſa Maîtreſſe.

Enſuite, Monſieur** et moi nous allâmes à demi-quart de lieue de Nîmes où nous vîmes une moitié qui reſte d'un Temple de Diane. Ces gens-là logeoient mieux la Divinité que nous ne la logeons à préſent, et faiſoient bien plus d'honneur à leurs faux Dieux, que nous n'en faiſons au véritable. Nous devrions en avoir honte; mais la faute vient, je croi, de vous autres Créatures, qui vous mêlez de vous faire adorer; cela fait grand tort au Créateur.

De ce Temple nous allâmes un peu plus loin voir une maſſe de pierre fort élevée: elle eſt contemporaine de l'Amphithéatre et du Temple de Diane. Là nous trouvâmes une rareté. C'étoit un Pariſien dont Mon-

(1) et va de degré en degré en étreciſſant, und wird von Stufe zu Stufe immer enger.

(2) il n'y en tiendroit guéres, ſo würde doch nicht viel hinein gehen.

Monſieur ** voulut à toute force s'accoſter. Il avoit depuis peu acheté une Charge à la Cour, et ſervoit ſon quartier. La rareté de cet homme conſiſte en ce que douze des plus forts hommes du Royaume ne pourroient dire tant de ſottiſes qu'il en dit lui ſeul. Comme c'eſt un illuſtre en ſon genre, il faut vous en apprendre le nom. Il s'appelle F**. J'ai remarqué qu'ordinairement un grand Parleur, quelque ſpirituel qu'il ſoit, dit quelque impertinence parmi quantité de bonnes choſes: que de même un grand Parleur, quelque ſot qu'il ſoit, dit quelque bonne choſe parmi quantité de mauvaiſes. Celui-là fit tout d'une parure; (1) il ne déparla point, et il ne voulut jamais nous honorer d'une choſe dite à propos.

On vient de recevoir des nouvelles de la goutte de Monſieur le Cardinal; car vous ſavez qu'elle a un Courier pour elle ſeule. Auſſi fait-elle furieuſement l'entendue (2) parmi ſes autres compagnes les gouttes de la Bourgeoiſie. Il eſt fâcheux qu'un ſi grand Homme manque de ſanté, tandis qu'un million de coquins en ont de reſte. Mais je n'en puis être fâché: c'eſt lui, Mademoiſelle, qui eſt cauſe que je ſuis ſi long-tems abſent de vous.

J'ai vû *Pezenas*, le lieu où Sarazin eſt enterré. Il n'y a nulle différence entre la pierre qui eſt ſur ſon Tombeau, et celle qui eſt ſur le tombeau d'un Cordonnier, et ſi je gage que le Cordonnier n'a jamais fait de ſi bons Sonnets que lui, *Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté etc.* Cela me fit bien perdre de l'envie de me rendre immortel par mes Vers: j'aime mieux être le plus long tems que je pourrai, un pauvre mortel comme je ſuis, ſujet et expoſé à toutes les rigueurs du tems et aux vôtres.

A

(1) fit tout d'une parure, machte alles auf einerley Art, d. i. ſchwatzte lauter närriſch Zeug.

(2) Auſſi fait-elle furieuſement l'entendue, ſo dünckt es ſich auch verzweifelt klug.

A *Narbonne*, force gens de la Cour furent hier voir (avant que de partir pour Perpignan) un Tableau d'une Réſurrection du Lazare fait par un Moine, il y a deux cens cinquante ans, qui s'appelloit *Frere Sebaſtien Piombo.* Il ne fit jamais que deux Tableaux en ſa vie; l'un eſt à Rome, et de celui-ci, Monſieur le Cardinal de Richelieu en a voulu donner quarante mille écus. Vous vous attendez que je vous diſe, que ſi j'avois à choiſir du vôtre et de celui-là en pur don, je ne balancerois pas un moment; vous avez raiſon, je prendrois ſans balancer celui de quarante mille écus. Et cependant obligez-moi, s'il vous plaît, de croire que je ſuis autant qu'on le ſauroit être,

Votre très-humble...

Mr. Patin. MONSIEUR,

Depuis ma derniére, il n'eſt rien arrivé ici, qui ſoit digne de vous être mandé, ſi ce n'eſt que les Ambaſſadeurs de Pologne, l'Evêque de Varſovie, et le Palatin de Poſnanie, qui viennent querir la Princeſſe Marie pour être leur Reine, ont fait une ſuperbe et ſolemnelle Entrée le Dimanche 29 Octobre, avec une telle pompe, qu'on n'a jamais rien vû de pareil. Ils ſont entrés par la Porte Saint Antoine et ſont allés loger au Fauxbourg Saint Honoré dans l'Hôtel de Vendôme, ſi bien qu'ils ont paſſé au travers de Paris de bout en bout. (1) Auſſi ont-ils été vûs d'une infinité de Peuple, qui courut dès le matin retenir ſa place ſur les chemins par où ils devoient paſſer. Tout ce jour-là j'eus aſſez affaire pour des gens, qui n'avoient pas la force de quitter leur lit: mais je vous aſſure que dans les autres rues, où ils ne paſſoient pas, il y avoit une ſi grande ſolitude, que je me repréſentois une Ville deſerte par la famine ou la peſtilence, dont je prie Dieu qu'il nous préſerve vous et moi. J'aurois pû m'avancer hors

(1) de bout en bout, von einem Ende zum andern.

hors de la Porte de Saint Antoine, où j'eusse pû voir le tout fort aisément: mais je n'en voulus pas prendre la peine. Ces spectacles publics ne me touchent guères. Ils me rendent mélancolique, moi qui suis naturellement joyeux et gai, au lieu qu'ils réjouissent les autres. Quand je vois toute cette mondanité, j'ai pitié de la vanité de ceux qui les font. Il est vrai qu'on ne fait point cette montre pour les Philosophes, de l'humeur et de la capacité desquels je voudrois bien être: mais c'est pour le vulgaire, qui est ébloui de cet éclat, et en passe le tems plus doucement. Je fus ce jour-là quelque peu de tems davantage qu'à mon ordinaire dans mon étude, et m'y employai assez bien. Mes voisins disent que j'ai grand tort, de n'avoir point été à cette cérémonie, et que c'étoit la plus belle chose du monde. Ils me reprochent, que je suis trop peu curieux, et trop mélancolique, et moi je dis qu'ils sont trop peu ménagers de leur tems; je m'en rapporte à vous. Si vous me condamnez, je vous promets que la premiére fois que le Pape viendra à Paris, j'irai exprès jusqu'à la rue Saint Jacques au devant de lui, où je l'attendrai chez un Libraire en lisant quelque Livre, et ce ne seroit encore que pour vous complaire; car à vous dire la vérité, si le Roi Salomon avec la Reine de Saba, faisoient ici leur Entrée avec toute leur gloire, je ne sai si j'en quitterois mes Livres. Mon Etude me plaît tout autrement, et je m'y tiens plus volontiers que dans les plus beaux Palais de Paris.

# RELATIONS.

## *REFLEXIONS* SUR LA RELATION.

*Rien, en matière d'éloquence, ne ſemble plus difficile que la Rélation; et c'eſt un petit chef-d'œuvre, quand elle eſt bien faite. La Lettre qui a l'air de Rélation, eſt ordinairement plaiſante, et ſemée de Proſe et de Vers. Les circonſtances de la choſe qu'on y raconte, doivent être agréablement marquées, et tendre toutes à réjouir galamment l'eſprit; de ſorte qu'il n'y faut rien d'obſcur, de languiſſant, ni de ſuperflu. Ces défauts ennuyent plus qu'on ne ſauroit penſer, et il importe de les fuir, et ſurtout dans le récit.*

### A MONSIEUR

Balzac Let. I. **D'AMBEUILLE.**

*Relation de Rome.*

Je vous attens à Rome, où je vous fais l'eſſai des plaiſirs que vous y aurez à votre arrivée. Pour y être hûreux, il faut ſeulement, Monſieur, n'être pas aveugle. Le Soleil, malgré le froid qu'il y fait cette année, a la force de nous mûrir des raiſins, et de nous faire naître (1) des fleurs: et tout l'hiver tombe ſur les Montagnes voiſines, de peur que nous ne manquions de neige au mois d'Août; mais ſi vous voulez que je ne vous céle rien, il n'y a point de lieu où la vertu ſoit ſi proche du vice, et où le bien ſoit ſi mêlé avec

(1) de faire naître, hervorzubringen.

avec le mal. On voit des miracles d'un côté et des monſtres de l'autre: et au même tems que les uns ſe donnent la diſcipline, les autres ſe baiſent, ou font quelque choſe de pis. Il y a ici outre cela, une auſſi grande Paix (1) qu'en cette partie de l'air, qui eſt au deſſus des vents. L'oiſiveté eſt le métier des honnêtes gens: et pour ſauver la moitié du monde, un homme ne ſe leveroit pas de table à la hâte, de crainte de troubler ſa digeſtion. Mais en récompenſe, on vous montrera des perſonnes dont la ſainteté éclaire toute l'Egliſe. Ce ſont leurs priéres qui gagnent les Victoires; et leurs jeûnes qui font venir l'abondance ſur la Terre. En un mot; il y a de ſi grands exemples de vertu, et de ſi belles occaſions de pécher, que je ne m'étonnerai point, ſi vous vous y faites homme de bien: (2) et je vous pardonnerois volontiers auſſi, ſi vous ne le faites pas. Comme la nouvelle Eſpagne eſt le Païs de l'Or, l'Afrique des Lions, la France des Soldats: ainſi l'Italie eſt le Païs des Belles: quand vous les verrez ſur les lieux, et que vous comparerez leur beauté avec la mauvaiſe mine des Italiens, je ne doute point qu'il ne vous ſemble que ces divines Femmes ſe ſont faites toutes ſeules; ou que ce ſont des Reines qui ont épouſé leurs valets. La plûpart des Dames de delà les monts, n'ont d'agrément, que ce qu'il en faut pour n'être pas laides; et s'il y en a quelqu'une dont le viſage vous plaiſe, ce ſera peut-être une Bête agreable; mais à Rome, elles naiſſent généralement éloquentes, et dans une même perſonne, vous trouvez votre Maître et votre Maîtreſſe. Pour moi, je l'avoue, je ne vis plus ſous le Régne de Clorinde: et tout ce que je puis au lieu où je me rencontre, c'eſt d'honorer encore un peu ſa mémoire. Vous m'accuſerez de légéreté; mais, Monſieur, penſez-vous que mes ſoupirs ne ſe laſſent point de faire tous les jours quatre cens lieues? Et puis je n'ai point reçû de faveur d'elle qui ne ſoit plûtôt des



(1) une auſſi grande Paix, eine ſo große Stille.

(2) ſi vous vous y faites homme de bien, wenn Sie daſelbſt fromm (tugendhaft) werden.

marques de ſa vertu que des témoignages de ſon amour ; et ſi elle avoit perdu tout ce qu'elle me donna jamais, elle ne le trouvera pas ſeulement à dire. Ainſi ce n'eſt qu'à ma parole que je ſuis obligé, et je l'eſtimerois trop ſi j'en faiſois plus d'état que les Princes ne font de la leur. C'eſt un point décidé, *que cent faux ſermens d'un Amoureux ne ſont pas la moitié d'un péché mortel* ; et que ce n'eſt que le Dieu des Poëtes que nous offenſons par notre parjure : je vous dirai le reſte ſur le bord du Tibre ; dans ces ruines précieuſes où je vais réver une fois le jour, et marcher ſur les pas de ceux qui ont mené les Rois en triomphe. C'eſt là, pourvûque vous ſoyez encore vous-même, que votre félicité vous attend, et qu'y étant, vous tiendrez pour bannis tous ceux que vous aurez laiſſés en France. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble....

## A MONSIEUR MENAGE.

*C'eſt un récit en vers ſemés, où l'on conte ce qui ſe paſſa au Parnaſſe à la nouvelle de la mort de Voiture.*

J'ai, Monſieur, une très-mauvaiſe nouvelle à vous mander : mais pour cela je ne vous exhorterai point à vous ſervir de votre conſtance, ni à vous préparer contre le malheur. Je ferois tort à votre vertu de croire qu'on la pût ſurprendre : et il me doit ſouvenir de la maniére, dont Homére ſe ſert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle, à cette heure que j'ai une pareille choſe à vous écrire. Si celui qui annonçoit à Achille le trépas de ſon ami, eût agi avec un homme vulgaire, il l'auroit conduit par dégrés jusqu'où il devoit le mener ; il lui auroit dit que Patrocle venoit de ſe battre contre Hector ; qu'il avoit été bleſſé en ce combat ; et enſuite qu'il y étoit ſuccombé. Cela ne ſe paſſe point de

de la ſorte chez le Poëte. Le Meſſager va ſon droit chemin, et comme ſi ce n'étoit pas aſſez de dire à Achille, *Patrocle eſt mort*, il débute par ces mots, *Patrocle gît*, et commence ce récit par ſon Epitaphe. Ainſi je ne vous en ferai point à deux fois: et pour vous traiter comme un grand Homme, je vous dirai tout d'un coup,

VOITURE, *ce pauvre mortel,*
*Ne doit plus être appellé tel.*
*Voiture eſt mort, Ami Menage,*
*Voiture qui ſi galamment*
*Avoit fini, je ne ſai comment,*
*Les Muſes à ſon badinage;*
*Voiture eſt mort, c'eſt grand dommage.*

Si vous demandez de quoi, je vous dirai qu'ayant écrit qu'il n'étoit pas glorieux de mourir de la fiévre à cette maladie qui prend les choſes chaudement, (1) et qui ſe reſſouvient toûjours que les Romains l'ont adorée, n'avoit pû ſouffrir ce mépris, et qu'après avoir brûlé deux ans Voiture à petit feu, lorſqu'elle ſembloit être ſatisfaite d'une ſi cruelle vangeance, elle avoit tout d'un coup redoublé ſa haine contre lui, et avec tant de violence, qu'elle l'avoit emporté en quatre jours. C'eſt à quoi l'on attribue la cauſe de ſa mort, et cela me paroît aſſez vraiſemblable. Je ne vous entretiendrai point des Ouvrages que nos amis ont compoſés ſur ce ſujet, de la triſteſſe univerſelle de la Cour, du grand deuil qu'ont pris Meſſieurs de l'Académie; et enfin de ce qui s'eſt paſſé entre les hommes aux derniers devoirs qu'on a rendus à Voiture. J'ai bien de plus grands myſtéres à vous réveler. J'ai à vous apprendre ce qui s'eſt fait au Parnaſſe, et combien illuſtres ont été les funérailles dont Apollon et les Muſes ont honoré le défunt. Ne demandez point qui m'en a inſtruit. C'eſt un ſecret trop grand pour le confier à une Lettre. Je vous le dirai à notre premiére vûe; mais pour cette fois contentez-vous de ce récit:



(1) qui prend les choſes chaudement, welche hitzig vor der Stirne iſt.

*Lorsque des demi-Dieux les ames éternelles*
*Délaiſſant pour jamais leurs dépouilles mortelles,*
*Volent vers les beaux champs, où la Paix et l'amour,*
*Et les plaiſirs tout purs ont choiſi leur ſéjour.*
*Si pendant les travaux de leur illuſtre vie,*
*Ces Héros ont ſuivi la fortune de Mars;*
*Et ſi la gloire acquiſe au milieu des hazards,*
*A fait leur plus grande envie:*
*Sur un char triomphant pompeuſement armé*
*Mars célebre la mort de ceux qui l'ont aimé,*
*Par de ſanglantes funérailles,*
*Par cent combats fameux, par cent fiéres Batailles,*
*Par la chûte de cent murailles:*

*Mais ſi d'autres Héros d'un ſentiment plus doux,*
*(Car il eſt des Héros d'une douce maniére,*
*Il en eſt de Juſtice, il en eſt de Bréviaire)* (1)
*Ont eſtimé de grands fous,*
*Ceux qui ſe fourrent aux coups;*
*Et n'ont cherché que la gloire*
*Qui vient aux Adorateurs*
*Des neuf Filles de Mémoire,*
*Nommés Auteurs.*

*Soudain que la Mort a pris*
*Quelqu'un de ces beaux-Eſprits;*
*(Un Poëte par exemple)*
*Apollon ſort de ſon Temple,*
*Et ſur Parnaſſe montant,*
*Tous les Auteurs l'aſſiſtant,*
*Couvert d'une Robe noire*
*Et d'un grand crêpe de deuil,*
*D'une pompe funébre honore ſon cercueil.*

*Je vous conjure de m'en croire,*
*Sans demander quoi, ni comment:*
*Car enfin ſi ſeulement*
*Vous en doutiez un moment,*

Je

(1) Il en eſt de Juſtice, il en eſt de Breviaire, es gibt ihrer welche unter denen Magiſtrats-Perſonen, es gibt ihrer auch welche unter denen Geiſtlichen. (il eſt au lieu de: *il y a*)

*Je quittenois là l'Hiſtoire*
*Qui n'a que ce fondement.*

Ainſi, Monſieur, ſuppoſé que vous me croyez, je continuerai à vous dire qu'auſſi-tôt que le foible Voiture eut rendu l'eſprit, le Génie qui durant ſes jours l'avoit accompagné, partit ſelon la coûtume, pour en porter la nouvelle au Parnaſſe. Mais, parce qu'il étoit délicat, qu'il faiſoit la plûpart de ſes traites en litiére, et s'amuſoit à badiner par les Hôtelleries, Voiture étoit pleuré des hommes, qu'Apollon ne ſavoit pas qu'il fût mort. On fit divers jugemens de ce Génie dans les lieux où il paſſa. Les uns le prenoient pour un Génie enjoué, les autres pour un Génie particulier, quelques-uns pour un grand Génie. Il ne ſembla commun à pas un, et pas un ne le trouva mauvais. Dès que la nouvelle de la mort de Voiture fut ſûe d'Apollon, il fit écrire et porter les Billets de ſon Service, (1) qui ne différent des nôtres, qu'en ce que c'eſt au nom de ce Dieu qu'on prie, et qu'ils ſont écrits en Vers.

Voici celui de Voiture.

*De par le Fils de Jupiter,*
*Vous êtes priés d'aſſiſter*
*Aux funerailles de Voiture;*
*Qui demain Mardi ſe feront,*
*Au Parnaſſe ſa Sépulture,*
*Où les Muſes ſe trouveront.*

Tout le monde ſpirituel prié de la ſorte, le Mardi qui fut le 7. de Juillet de l'année 1641. on commença la cérémonie des funerailles; et pour vous dire déja une partie du ſecret, ceci ſe paſſoit au Parnaſſe, à meſure que je l'écrivois:

*Au point de la clarté naiſſante,*
*L'Aurore pâle et languiſſante,*
*Quand la porte du Jour s'ouvrit,*
*De nuages noirs ſe couvrit.*



(1) les Billets de ſon Service, die Einladungs-Zettul zum Trauer-Gefolg.

*Tâchant par ſes couleurs funèbres*
*A continuer les ténèbres.*
*Sous ce triſte manteau de deuil,*
*Elle parut la larme à l'œil :*
*Et rendit en cette aventure*
*Céphale jaloux de Voiture.*
*Du grand déluge de ſes pleurs*
*Elle noya toutes les fleurs*
*Et groſſit les flots d'Hippocrène*
*Preſque autant que ceux de la Seine.*
*Quelqu'un, qui cet endroit lira,*
*Quelque bel-Eſprit me dira,*
*Qu'encor que Voiture eût des charmes,*
*Il ne méritoit pas ſes larmes.*
*Que l'Aurore ſe faiſoit tort,*
*De pleurer chaudement ſa mort ;*
*Vû qu'il montroit par-tout pour elle*
*Une averſion naturelle ;*
*Ne la voyant que rarement*
*Et toûjours fort chagrinement,*
*Se couchant quand elle alloit naître*
*Lui fermant au nez la fenêtre ;*
*Et mêmes étant ſi hardi*
*De receler juſqu'à midi,*
*Sous une peſante paupiére,*
*Le ſommeil qui bâit la lumière.*
*Entre nous cette objection*
*Fait d'abord quelque impreſſion,*
*Et mérite qu'on y réponde.*
*Or voici ſur quoi je me fonde.*
*Je dis donc, que ce grand ennuy*
*N'étoit point pour l'amour de lui :*
*Mais ſeulement pour l'amour d'elles,*
*J'entens des neuf doctes Pucelles,*
*Qui depuis long-tems, ce dit-on,*
*Gouvernent Madame Titon ;*
*Et qui toutes l'avoient priée*
*Comme leur meilleure Alliée,*
*De pleurer de bonne façon*

*Le*

*Le trépas de leur Nourrisson.*
*Ce qu'elle avoit bien voulu faire,*
*Dans la crainte de leur déplaire ;*
*Et de perdre ses beaux habits*
*D'or, de perles et de rubis*
*Dont ces neuf Sœurs l'ont équipée,*
*Comme l'on fait une poupée.*
*Même on dit que sans s'affliger,*
*Elle les pouvoit obliger :*
*Car cette Déesse amoureuse,*
*De sa nature est fort pleureuse.*
*Or dans peu l'orage cessa*
*Et soudain le convoi passa.*

Premiérement parurent les Graces, les cheveux en desordre, et sans leurs guirlandes accoûtumées. Elles avoient déchiré leurs vêtemens pour témoigner leur déplaisir, et étoient presque nues. Elles conduisoient cinquante Amours communs, qui portoient au lieu de leurs flambeaux ordinaires, des torches à demi éteintes de leurs larmes ; et marchoient deux à deux, leurs bandeaux déchirés, leurs carquois renversés et vuides, leurs Arcs traînans, et leurs aîles pliées et basses. Trente Cupidons suivoient ceux-ci, et faisoient beaucoup plus les affligés que leurs compagnons ; mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie. Car ces trente étoient tous Amours coquets, qui sont de grands Comédiens ; et qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le défunt n'avoit point eu de plus chers amis, ni qu'il eût plus volontiers employés en ses affaires. Aussi étoient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la pompe, et ils tenoient, l'un la bigotére, (1) l'autre le miroir, l'autre les pincettes, et enfin les autres, les peignes d'écailles de tortuë, les boëtes de poudres, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles, et le reste des armes qui avoient servi aux conquêtes du grand Voiture. Mais voyez comment on se trompe au choix qu'on fait des amis. Ces petits fripons qui pensoient dupper le



(1) bigotére, Barfutteral.

monde avec leurs larmes feintes, dès qu'ils croyoient n'être point apperçûs, badinoient avec les choſes qu'ils portoient. L'un faiſoit des grimaces devant le miroir, l'autre ſe bridoit de la bigotére, l'autre tiroit le poil des ſourcils de ſes compagnons avec les pincettes. Il y en avoit même un qui s'enfarinoit de la poudre, et un autre qui ſe faiſoit des lunettes, de la peinture; dont dans les derniers tems Voiture rajeuniſſoit ſes cheveux et ſa barbe. Après eux, paroiſſoient vingt grands Cupidons, couronnés de palmes et de cyprès, armés en Amours; mais ayant leurs armes couvertes de crépe. Ils portoient les marques de pluſieurs victoires galantes, des bracelets de cheveux, des bagues, des rubans, des bourſes pleines d'argent, des bavolets, (1) et des *Aprêtadors* (2) de pierreries. Car Voiture avoit aimé depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, depuis la Couronne juſqu'à la cale.

*Un certain Amour de reſpect,*
*Amour d'ordinaire ſuſpect,*
*Et qui demande davantage*
*Qu'il ne montre dans ſon viſage:*
*Avec un autre Amour diſcret,*
*Qui ſe pique d'être ſecret,*
*Suivoient cette brave vingtaine,*
*Portant deux caſſettes d'ébene.*

Ces caſſettes étoient remplis, l'une de poulets, (3) et l'autre de boëtes de portraits. Les poulets étoient cachettés, et les boëtes de portraits fermées. On voyoit après eux, un Amour ſeul, qui avoit la mine d'un enfant fort opiniâtre. On l'appelloit *l'Amour conſtant*. Celui-là, de ſa nature, eſt bien plus dangereux que ſes Freres. Le mauvais garçon avoit ſi cruellement tourmenté Voiture, que pour exprimer le deſordre de ſon ame, il l'avoit contraint de faire imprimer au devant du Poëme de l'*Arioſte*, qu'il n'étoit pas

(1) bavolets, Bauer-Schleyer.
(2) Aprêtadors, Kopf-Schmuck (bey vornehmen Frauenzimmer.)
(3) poulets, Liebesbriefchen.

pas moins furieux que Roland. Auſſi, depuis ces mauvais traitemens, Voiture ne l'avoit jamais pû ſouffrir, non pas même en la perſonne d'*Angelique*, pour laquelle il avoit tant enduré, tellement que cette pauvre Dame en avoit été perſécutée à ſon tour.

*Elle avoit ſouffert ſa bleſſure*
*Sur la terre et les flots, par le monde courant*
*Pour Voiture,*
*Mais pour Voiture indifférent :*
*Tantôt ſuivant ſa débile perſonne*
*Des rivages de Seine aux rivages de Somme ;*
*Et cela veut dire en ſomme*
*Depuis Paris juſqu'à Peronne ;*
*Pour flatter ſon tourment*
*Chantant gaillardement*
*Puiſque Voiture s'éloigne (a),*
*Je m'en vais dans la Pologne.*
*D'un ſi beau conte c'eſt aſſez,*
*Menage, vous la connoiſſez*
*Et vous ſavez toute l'Hiſtoire*
*Du grand conducteur Cuiſſe-noire.*
*Revenons donc à nos moutons, (1)*
*Qui ſont les Amours, et compagnie.*

On ne s'étonna point de voir cet Amour conſtant à l'enterrement d'un homme qui le haïſſoit ſi fort. Car c'eſt ſa coutume (au moins à ce qu'il jure) de durer juſqu'au tombeau, de vaincre même la Mort, et de ſe perpétuer comme un Phénix dans les cendres de la perſonne aimée.

*Mais de tels diſcours, fort ſouvent*
*Autant en emporte le vent :*
*Et peu de gens vont à l'école*
*De la Veuve du Roi Mauſole.*
*Or cela ſoit dit en paſſant*

*Pour*

(a) On diroit aujourd'hui *s'éloigne* ; mais parce que cela ne pourroit rimer avec Pologne, on regardera *s'éloigne* dans les Vers de Mr. Sarazin comme une licence qui n'eſt pas à imiter.

(1) revenons donc à nos moutons, laſſt uns derowegen wieder auf unſere Sache kommen.

*Pour la Belle que j'aime tant.*
*Enfin suivoit une volée*
*Grande et confusément mêlée*
*D'Amours de toutes les façons.*
*C'étoient tous ces Oiseaux garçons,*
*Dont Voiture a donné la liste.*
*Après, on voyoit sur leur piste*
*Les Amours d'obligation;*
*Les Amours d'inclination;*
*Quantité d'Amours idolâtres,*
*Une troupe d'Amours folâtres,*
*Force Cupidons insensés,*
*Des Cupidons intéressés,*
*De petits Amours à fleurettes,*
*D'autres petites Amourettes;*
*Mêmement de vieilles Amours,*
*Qui ne laissent pas d'avoir cours*
*En dépit des Amours nouvelles,*
*Et qui même sont assez belles:*
*Car vous savez qu'on dit toûjours*
*Qu'il n'est point de laides Amours:*
*Et bref, tant d'Amours, qu'à vrai dire,*
*On ne les pourroit pas décrire,*
*Comme l'on voit les Etourneaux*
*Tournoyant aux rives des eaux,*
*Lorsque la première froidure,*
*Commence à ternir la verdure:*
*Leur nombre qui surprend les yeux,*
*Noircit l'air, et couvre les Cieux:*
*Tels ou plus épais, ce me semble,*
*Se pressant, cheminoient ensemble*
*Tous les Amours de l'Univers:*
*Mais un peu de trêve à nos vers,*
*Et pour discourir d'autre chose,*
*Retournons tout court à la prose.*

Les Amours achevoient de passer, lorsqu'on vit venir les Auteurs que Voiture avoit aimés, et à qui il avoit fort affecté de ressembler. Ils honoroient cette Pompe de leur présence, et marchoient selon leurs dégrés

dégrés d'ancienneté. Les Latins alloient les premiers, car pour les Grecs, à cause que Voiture prétendoit que tout François de par *Francus* descendoit d'Hector, il les avoit toûjours haïs comme les ennemis de ses Péres. Il avoit composé en Latin quelques Epîtres et quelques Vers, que l'ancienne Rome auroit approuvés.

Pour l'en récompenser, plusieurs prioient *Tibulle* de pleurer sa mort par une Elégie, et Pline le jeune d'honorer sa mémoire par un Panégyrique : mais ils s'en excusoient tous deux ; l'un parcequ'il y avoit long-tems qu'il n'avoit fait des Vers ; l'autre sur ce qu'il ne haranguoit plus, depuis qu'il étoit mort ; et ils vous les renvoyoient, protestant que vous composiez des Vers dignes du Siècle d'Auguste, et que votre Prose égaloit celle des meilleurs Ecrivains de ce même Siècle. Une partie de leur Troupe chantoit les louanges de ce Bel-Esprit. Voici les Vers que quelques-uns de cette Troupe firent pour son Epitaphe.

*Pullus Appollinis,*
*Heu ! lacrymabili*
*Morte peremptus,*
*Inclytus istâ*
*Conditur urnâ,*
*Spargite flores,*
*Et tumulo levi*
*Hoc manſurum*
*Addite carmen :*

VETTUVRIUS NULLI NUGARUM LAUDE SECUNDUS.

Les Italiens marchoient après les Latins et chantoient à l'envi

*Sonetti, Madrigaletti,*
*Verſi ſciolti vezzozetti*
*Per Vincenzo Vetturetti.*

Le *Cieco d'Adria* entendant ainsi louer Voiture, demandoit au *Taſſone* qui le conduisoit, qui étoit ce François dont on disoit tant de bien ; car, pour lui, il ne l'avoit

voit jamais vû, et n'avoit lû aucun de ſes Ouvrages. Le *Taſſone* à ſa maniére accoutumée, lui répondoit,

*Era quel Vetturetto, un Criſtiano*
*Maninconico in viſta, e picciolino.*
*Mà d'ingegno ſi grande e ſi ſovrano*
*Che Pegaſo, caval da Paladino*
*Sotto quel grave peſo andava piano,*
*Et pareu caval da Vetturino.*
*Benche tal volta porti ſu la ſchiena*
*Di Poëti moderni ung. douzina.*

Les Eſpagnols paſſoient les troiſiémes, et liſoient en chemin faiſant *unas Decimas*, que Voiture avoit compoſées en Caſtillan.

*Ces gens ravis de la beauté*
*De ces Vers pleins de Majeſté,*
*Admiroient un ſi noble Ouvrage,*
*Et chacun, au ſtile trompé,*
*Crioit tout haut en ſon langage:*
Es de Lopé, es de Lopé.
*Lopé qui ſe voyoit flatter,*
*Pour ôter tout lieu de douter,*
*Qu'il n'eût fait ce divin Poëme,*
*D'une fauſſe gloire pippé*
*Crioit comme un Diable lui-même:*
Es de Lopé, es de Lopé.

Y los Echos de Parnaſſo
Por favoreſcer Vettura,
Otro Narciſſo moderno,
Aunque es de Lopé gieron,
Es de Vettura dixeron.

Après ces Auteurs étrangers, paroiſſoient nos vieux Romanciers: (1) on y voyoit preſque tous ceux qui ont écrit depuis Philippe Auguſte juſqu'au Roi François Premier; et cela, parceque Voiture avoit pris un ſingulier plaiſir à travailler en leur ſtile. Les Romanciers étoient ſuivis d'une Troupe de bonnes gens, qui ſe

(1) Romanciers, Romanen-Schreiber.

ſe lamentoient pitoyablement. C'étoient nos vieux Poëtes, que Voiture avoit remis en vogue par ſes Balades, ſes Triolets (1) et ſes Rondeaux, et qui par ſa mort retournoient dans leur ancien décri. *Marot*, qui ſur tous lui étoit le plus obligé, ſe plaignant plus fortement que les autres, et à demi déſeſperé leur chantoit cette Balade :

*Maitre Vincent nous avoit retirés,*
*Par ſes beaux vers faits à notre manière,*
*Des dents des vers, nos ennemis jurés,*
*Du long oubli d'une ſale pouſſiére :*

*Lorſque jadis nous tenions cour pléniere,*
*Tout gentil cœur compoſoit un Rondeau ;*
*Vieille Balade étoit un fruit nouveau ;*
*Les Triolets avoient groſſe pratique ;*
*Tout nous rioit ; mais tout eſt à vau-l'eau.* (2)

Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique.

*Bien eſt raiſon, que ſoyons éplorés,*
*Quand Atropos la Parque ſaffranière*
*En retranchant les beaux filets dorés*
*Où tant ſe plat ſa ſœur la Filandiere,*
*A fait tomber Voiture dans la biére.*
*Bien vous faut-il prendre le chalumeau ;*
*Et triſtement ainſi qu'au Renouveau* (3)
*Le Roſſignol au bocage ruſtique,*
*Chacun chanter en pleurant comme un veau,*

Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique.

*Or nous ſerons par-tout deshonorés ;*
*L'un ſera mis en cornets d'épicitres,*
*L'autre expoſé dans les lieux égarés,*
*Où les mortels d'une poſture fiere,*
*Lui tourneront par mépris le derriére,*
*Pluſieurs ſeront balayés au ruiſſeau.*

*Maine*

(1) Balades, Triolets, Art alter Verſe.
(2) tout eſt à vau-l'eau, alles iſt den Fluß hinunter, d. i. hin.
(3) au renouveau, im Frühling.

*Meint au foyer trainant en maint lambeau,*
*Sera brûlé comme un traître Hérétique;*
*Chacun de nous aura part au gâteau,*

Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique.

*Prince Apollon, un funeſte Corbeau,*
*En croaſſant au ſommet d'un Ormeau,*
*A dit trois fois d'une voix prophetique,*
*Bouquins, Bouquins, rentrés dans le tombeau,*

Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique.

La Déeſſe *Badinerie* ſuivoit les Auteurs: ſa triſteſſe paroiſſoit badine; et elle étoit accompagnée du vieux Badin (*a*) que vous connoiſſez;

Il me ſemble que je le *voi*
De noir comme un Page *vê-tu*
En ſa nouvelle tablatu-*re*
Cherchant trois rimes à Voiture.
Il cheminoit à ce con-*voi*
Le front ridé, l'œil abbat-*tu*
La barbe juſqu'à la ceintu-*re*
Triſte du trépas de Voiture.

Cet homme menoit le Cheval Pégaſe en main. Et ce Cheval étoit là venu, parceque, Voiture étant petit, il avoit accoûtumé de s'agenouiller badinement (1) toutes les fois qu'il vouloit monter deſſus. Le pauvre Cheval marchoit avec grand'peine, tant il avoit les jambes de derriére gorgées (2) de ces eaux, qui lui deſcendent inceſſam-

(*a*) C'étoit Neuf Germain, Poëte folâtre en faveur de qui Voiture pour ſe divertir, a compoſé quelques Vers. Comme ce Badin incommodoit de ſes Ouvrages tout le monde, Monſieur de Rambouillet pour en être moins importuné en lui donnant plus de peine, lui propoſa de faire des Vers qui rimaſſent ſur chaque ſyllabe du nom de celui à qui il les adreſſoit: et cela ſelon l'ordre que les ſyllabes étoient dans le nom. Cette groteſque maniére de rimer plut au Seigneur de Neuf Germain. Il y donna tête baiſſée, et l'on en rit.

(1) de s'agenouiller badinement, auf eine kurzweilige Art niederzuknien.

(2) gorgées, aufgeſchwollen.

ceſſamment, et qui ſe ſont tellement corrompues ſur ſa vieilleſſe, qu'enfin elles ont fait un vilain marais au pied du Parnaſſe, et produit toutes les Grenouilles poëtiques, dont nous ſommes perſécutés:

Comme un vieux Cheval de ren-*voi*
Maigre, haraſſé, courba- *tu*
Venoit la debile montu- *re*
Aux funérailles de Voiture.

Son Corbeau & ſon Chien y étoient auſſi. Le Corbeau jettoit des cris pitoyables: et le Chien ne diſoit mot; au contraire il marchoit fort penſif, et tenoit la queue entre les jambes.

On s'étonna fort de n'y voir point le Grillon, le Hibou, et la Taupe, auſquels Voiture avoit donné l'immortalité dans ſes Ouvrages; et qui à moins d'une étrange ingratitude, ne pouvoient lui refuſer les derniers devoirs: mais le miſérable état, où le déſeſpoir de cette mort les avoit réduits, et où ils ſont encore, les devoit bien excuſer. Vous aurez peine à croire ce que je vous en vais dire, et vous ne vous imagineriez jamais les choſes que leur douleur les force de faire, ſi un autre que moi vous les racontoit; mais je vous les garantis vrayes; car je les ſai d'original.

*Le Grillon ſaiſi de douleur*
*Voulant mourir en ce malheur,*
*S'étoit, cheminant ſur les piſtes*
*Des anciens Gymnoſophiſtes,*
*Au travers des flammes jetté;*
*Et dans un four précipité.*
*Mais tous ſes amis qui coururent,*
*A point nommé le ſecoururent;*
*Lorſque les ardeurs du fourneau*
*Commençoient à griller ſa peau.*
*Maintenant contre ſon envie,*
*Forcé de conſerver ſa vie,*
*Gardé des ſiens, plein de courroux*
*Il ſe renferme dans les trous;*
*Et près des fours fait ſa demeure:*

*N'attendant là, finon quelque heure*
*Que les gens ne s'en doutent pas*
*Afin de courir au trépas,*
*Montrant par une voix dolente*
*Qu'empêcher ſa fin violente*
*Lui cauſe un immortel ennui:*
*Et portant toûjours avec lui*
*Sur ſa peau plus noire que mure*
*D'illuſtres marques de brûlure.*
*Le Hibou, l'unique ſoulas,* (1)
*Et les délices de Pallas,*
*Qui devant que le bon Voiture*
*Eût ſubi la loi de Nature,*
*Ne recherchoit que l'entretien*
*Du gentil Peuple Athénien,*
*Maintenant, dont chacun s'étonne,*
*Ne voulant frequenter perſonne,*
*Mélancolique, ſonge-creux,* (2)
*D'un eſprit fantaſque et hideux*
*Sous des toits remplis d'araignées,*
*Ou dans des forêts éloignées,*
*Il fuit la lumière du jour;*
*Et lorſque la nuit à ſon tour*
*Couvre l'Univers de ténèbres,*
*Il pouſſe mille cris funébres,*
*Songeant ſeulement à gemir,*
*Sans ſe coucher et ſans dormir.*
*D'ailleurs la diſcrette Tortue,*
*Pleine de l'ennui qui la tue,*
*De voir dans la tombe enfermé*
*Le mortel qu'elle a tant aimé;*
*Pour cacher ſa douleur ſecrette,*
*De crainte que l'on n'en caquette,*
*Choiſit ſa petite maiſon,*
*Comme une éternelle priſon:*
*Et là, ſeule, Veuve, et dépite,*

*Ne*

(1) ſoulas, *au lieu de:* ſoulagement, Troſt.
(2) ſonge-creux, tiefſinnig.

*Ne reçoit aucune visite.*
*De là vient qu'assez à propos*
*Le monde dit que sur son dos*
*Elle portera sa demeure*
*Jusques au moment qu'elle meure,*
*Sans s'en éloigner tant soit peu*
*Quand même on y mettroit le feu:*
*Et sans desormais plus paroître*
*Qu'un peu la tête à la fenêtre.*

*Mais on tient pour tout assuré*
*Que la Taupe a si fort pleuré*
*Qu'enfin elle a perdu la vûe:*
*Qu'elle dit qu'elle est résolue*
*De porter toûjours le grand deuil*
*Et pour rencontrer le cercueil*
*Qui le fameux Voiture enserre,*
*De fouiller par toute la Terre:*
*Cherchant sur-tout dans les jardins,*
*Comme croyant que les jasmins,*
*Et les fleurs de cette nature*
*Naissent sur cette sepulture;*
*Où le plus insolent Hiver*
*N'oseroit les aller trouver.*
*Au reste bien déterminée*
*Ne cessant ni jour, ni journée,*
*De travailler aveuglément;*
*Et si dans ce beau Monument*
*Le Destin permet qu'elle arrive,*
*De s'enterrer là toute vive,*
*Et d'accompagner à la mort*
*Voiture qu'elle aima si fort.*
*Or maintenant je vous demande*
*Si cette misérable Bande*
*Ne pouvoit pas honnêtement*
*S'excuser de l'enterrement.*

La représentation de Voiture paroissoit enfin couronnée de laurier, et portée sur les épaules de huit beaux Garçons. C'étoient les Jeux, et les Ris, qui l'avoient

accompagné durant ſa vie : mais les Ris étoient mélancoliques, et les Jeux ne prenoient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap, ſur lequel cette Figure étoit poſée, étoient ſoûtenus par (*a*) Ronſard, (*b*) Deſportes, Bertaud et Malherbe. Jupiter menoit Apollon, et neuf des plus grandes Déeſſes, chacune une Muſe. Le reſte de nos Poëtes des derniers tems ſuivoient la Figure, et fermoient le Convoi. Il y avoit une telle foule le long du chemin qui va du Temple d'Apollon, à celui de Thémis, où l'on a élevé la Sepul-

(*a*) Ronſard naquit au Château de la Poiſſonniére en 1524. il étoit originaire de Hongrie, et Fils de Louïs Ronſard Chevalier de l'Ordre de S. Michel. Il fut élevé au Collége de Navarre. On remarque qu'il fut toûjours très-ferme en la foi, et très-oppoſé au parti des Novateurs de ſon tems. Ayant quitté ſes études, on le fit Page de François Dauphin, Fils ainé de François I. Enſuite, il fut au ſervice du Duc d'Orleans, puis à celui de Jacques Stuard Roi d'Ecoſſe, auprès de qui il demeura deux ans et demi. Etant retourné en France, le Duc d'Orleans l'employa en pluſieurs différentes négotiations, il ſe remit à l'étude avec tant d'affection et d'aſſiduité, qu'il s'acquit beaucoup d'eſtime, et de réputation. Il gagna à Toulouſe le prix des Jeux Floraux ; et au lieu du prix ordinaire, c'eſt-à-dire, d'une Fleur de Roſe d'argent, le Parlement lui fit donner une Minerve d'argent maſſif : il la donna au Roi. Il apprit toutes les Oeuvres de Virgile par cœur. Sa premiére Maîtreſſe, qu'il appelle *Caſſandre*, fut célebrée dans ſes Vers pendant 10. ans. Il en devint amoureux à Blois. C'eſt le Poëte François, qui a fait le plus de Poëſies galantes. Ses Vers ſont durs et peu intelligibles, à cauſe qu'il affectoit trop d'y montrer de l'érudition. Balzac l'appelle plûtôt la matiére et le commencement d'un Poëte, qu'un Poëte achevé. Il fut Prieur de S. Coſme lez-Tours.

(*b*) Philippes Deſportes étoit de Chartres. Il fut Chanoine de la Sainte Chappelle de Paris, et Abbé de Tiron et de Joſaphat. Il avoit un beau génie, un eſprit excellent, un jugement admirable, un diſcernement très-fin, et l'on trouvoit dans ſes Ouvrages beaucoup de Fleurs de Rhétorique, beaucoup de délicateſſe, de douceur, de mignardiſe, et une naïveté, qui n'étoit point du tout languiſſante. Les Poëtes Italiens furent ſes modèles. Il excelloit particuliérement à faire des Elégies et des Sonnets. Charles IX. lui donna huit cens écus d'Or pour la petite pièce du Rodomont, Henri III. dix mille écus d'argent comptant pour un très-petit nombre de Sonnets ; et l'Amiral Duc de Joyeuſe, trente mille livres de rente pour un Sonnet. Il mourut en 1606.

pulture des grands Hommes, que ſans les Satyres, qui faiſoient faire place à coups de Thyrſes, la Pompe auroit eu peine à paſſer, les lauriers rompant ſous le faix de la Canaille poëtique, qui avoit monté deſſus: et tout le monde avouant que depuis les funérailles de Catulle, que ſon Siècle regardoit comme le nôtre a fait Voiture, on n'avoit point vû au Parnaſſe une ſi belle Aſſemblée.

Dès qu'on eut rendu les derniers devoirs à la Figure du défunt, on vit Apollon couronné de cyprès, qui tenant un luth s'avança devant les hommes et devant les Dieux, et chanta des Vers. J'aurois dans cet endroit pouſſé auſſi quantité de Vers, ſi je me fuſſe laiſſé aller (1) à l'enthouſiaſme; mais comme la Raiſon s'eſt préſentée à point nommé, et qu'elle m'a montré qu'il ne m'appartenoit point de faire parler Apollon, ni de louer Voiture, j'ai été obligé d'en demeurer là. Mon deſſein étoit, après avoir donné à ce fameux Poëte toutes les loüanges qu'on peut donner à un homme d'eſprit; de le faire choiſir par Apollon pour ſon Collégue à l'Empire de la Poëſie, et de faire ordonner à ce Dieu, qu'à l'avenir les Poëtes l'invoqueroient au commencement de leurs Ouvrages.

*De plus je lui voulois bâtir en ces bas lieux,*
*Un Temple, et des Autels d'éternelle ſtructure.*
*Je voulois le placer aux Cieux:*

Et nommer de ſon nom quelque Etoile,
Voiture,
Comme nous appellons l'Aſtre du Nord,
Arcture.

*Mais pour bien faire voir ces choſes par écrit,*
*Et dignes de Voiture, et dignes de paroître,*
*Il faudroit être Bel-Eſprit;*
*Et je n'ai pas l'honneur de l'être.*



(1) ſi je me fuſſe laiſſé aller, wenn ich mich hätte hinreiſſen laſſen.

# A MADAME DE MONTAUSIER.

*Relation en vers semés.*

Sarazin lui conte ce qui se passe à Chantilly, et l'ordre qu'il a eu de s'acquiter de ce devoir.

*Ni tout ce qu'on a dit de l'heureuse Contrée,*
*Ou Messire Honoré fit adorer Astrée ;*
*Ni tout ce qu'on a feint des superbes beautés*
*De ces grands Palais enchantés,*
*Où l'amoureuse Armide, et l'amoureuse*
*Alcine*
*Emprisonnerent leurs Blondins ;*
*Ni les inventions de ces plaisans jardins*
*Que malgré Falérine*
*Détruisit le plus fier de tous les Paladins ;*
*Tout cela ; quoi qu'en veuillent dire*
*Les gens qui nous en ont conté,*
*Est moins beau que le lieu d'où je vous ai datté,*
*Et d'où je prétens vous écrire*
*En stile de Roman la pure vérité.*

Le bruit que le Zéphire excite parmi les feuilles des bocages, au point que la nuit va couvrir la Terre, agitoit doucement la forêt de Chantilly, lorsque dans la plus grande route trois Nymphes apparurent au solitaire Tyrsis. Elles n'étoient point de ces pauvres Nymphes des Bois, plus dignes de pitié que d'envie, qui pour logis et pour habit n'ont que l'écorce des arbres. Leur équipage étoit superbe, et leurs vétemens brillans de l'éclat des pierreries. Elles avoient sur leurs coeffures des capelines couvertes de plumes, sur leurs épaules, des trousses pleines de flêches, et dans leurs mains des arcs funestes aux bêtes de la Forêt, qu'elles vouloient attaquer. Elles venoient sur un chariot paré de velours cramoisi, bordé d'une crépine d'or, et enrichi de grosses houpes. La plus âgée par la majesté de

de ſon viſage imprimoit un profond reſpect à ceux qui l'approchoient. Celle qui ſe trouvoit à ſon côté, faiſoit éclater une beauté plus accomplie, que la Peinture, la Sculpture, ni la Poëſie n'en ont pû jamais imaginer. La troiſiéme avoit un air aiſé et facile que l'on donne aux Graces. Elle ſe trouvoit placée aux pieds des deux autres ſur un carreau de toile d'or; et tenant d'une main des rênes de ſoie, elle conduiſoit quatre chevaux blancs, qui tiroient le chariot et qui marchoient d'une maniére plus ſuperbe, que les chevaux d'Achille, que ceux de Rhéſus, et que ceux de Neptune qui firent triompher Pélops, et pour les ôter de toute ſorte de comparaiſon, ces chevaux ſurpaſſoient en tout les chevaux du Soleil.

*Aux deux côtés alloient deux demi-Dieux,*
*L'un d'un air doux, et l'autre audacieux,*
*L'un comme un vrai foudre de guerre,*
*Par Mars n'étoit point égalé;*
*L'autre avecque raiſon pouvoit être appellé*
*Les délices de la Terre.*

Cette divine Troupe s'étant arrêtée à la rencontre du mélancolique Berger, la premiére Nymphe lui fit commandement de s'approcher d'elle, et tandisque dans un profond reſpect, ravi d'étonnement il admire cette avanture, la Déeſſe avec un ton de voix, qui acheva de le charmer, lui parla ainſi:

*Quitte ta mélancolie,*
*Prens ta plume, écris à Julie,*
*Tout ce qui ſe paſſe en ces lieux,*
*Et pour lui faire mieux connoître qui nous ſommes;*
*Nomme-nous comme font les hommes,*
*C'eſt le commandement des Dieux.*
Le Berger *homme aſſez ſage,*
*Suivant ce commandement,*
*Prit des hommes le langage,*
*Et quittant là le Roman,*
*Ecrivit naïvement,*
*Ce qui ſuit en cette page.*

MADAME,

Hier au ſoir entre Chien et Loup (1) je rencontrai dans la grande route de Chantilly Madame la Princeſſe qui s'y promenoit, et qui n'eut jamais tant de ſanté; accompagnée de Madame de Longueville, qui n'eut jamais tant de beauté, et de Madame de Saint Loup, qui n'eut jamais tant de gaieté, toutes trois en deshabillé et en caléche, ſuivies des Alteſſes de Condé et de Conti,

*Et d'un autre petit Cadet,*
*Monté ſur un petit bidet,* (2)
*Dont la mine mutine et fiére*
*Montre qu'il eſt Fils de ſon Pére.*
*C'eſt notre Duc qui ſe fait grand,*
*Et qui viſiblement profite*
*Sous la conduite*
*De Madame de Champ-grand,*
*Dont vous connoiſſez le mérite,*

„ Madame la Princeſſe m'ayant apperçû, m'appella, „ et me dit, Sarazin, je veux que vous alliez tout à „ l'heure écrire à Madame de Montauſier, que ja- „ mais Chantilli n'a été plus beau; que jamais „ on n'y a mieux paſſé le tems; qu'on ne l'y a ja- „ mais davantage ſouhaitée, et qu'elle ſe mocque d'être „ en Saintonge, pendant que nous ſommes ici.

*Mandez-lui ce que nous faiſons,*
*Mandez-lui ce que nous diſons:*
*J'obéis comme on me commande,*
*Et voici que je vous le mande.*

*Quand l'Aurore ſortant des portes d'Orient,*
*Fait voir aux Indiens ſon viſage riant;*
*Que des petits oiſeaux les Troupes éveillées*
*Renouvellent leur chant ſous les vertes feuillées;*
*Que par-tout le travail commence avec effort,*
*A Chantilli l'on dart.*

*Auſſi*

(1) entre Chien et Loup, in der Dämmerung.
(2) petit bidet, kleiner Klepper, kleines Reit-Pferd.

*Auſſi lorſque la nuit étend ſes ſombres voiles,*
*Que la Lune brillante au milieu des Etoiles,*
*D'une heure pour le moins a paſſé le minuit,*
*Que le calme a chaſſé le bruit*
*Que dans tout l'Univers tout le monde ſommeille,*
*A Chantilli l'on veille.*
*Entre ces deux extrémités,*
*Que nous paſſons bien notre vie!*
*Et que la maiſon de Silvie*
*A d'aimables diverſités!*
*Les ſens y ſont enchantés,*
*Les bois, les étangs, et les ſources*
*Et les ruiſſeaux qui dans leurs courſes*
*D'un pas bruyant et diligent,*
*Font rouler leurs ondes d'argent.*
*Les Jardins, les Forêts, les Côteaux, les Prairies,*
*Le ſuperbe bâtiment*
*Paré de Tapiſſeries,*
*Où la matiére et l'art combattent noblement,*
*Et que vous connoiſſez particuliérement,*
*Peuvent-ils pas paſſer pour un enchantement?*
*Ici nous avons la muſique*
*Des luts, des violons, et des voix,*
*Nous goûtons le plaiſir des bois,*
*Et des chiens et du cor, et du Veneur qui pique.*
*Tantôt à cheval nous volons;*
*Et bruſquement nous enfilons*
*La bague au bout de la carriére;*
*Nous combattons à la barriére,*
*Nous faiſons de jolis tournois.*
*Nous allons tous les jours à l'ombrage des bois:*
*Et nous donnons le bal tous les ſoirs une fois,*

*Joignant l'humeur galante avec l'humeur guerriére.*
*Et quant à nos feſtins, ils valent beaucoup mieux,*
*Que les feſtins des Dieux;*
*Ni le Nectar, ni l'Ambroſie*
*Qui ſont mêts fort legers, ſelon ma fantaiſie,*
*N'égalent pas nos perdreaux*
*Ni les gros poiſſons de nos eaux,*
*Ni nos fruits très-bons, et très-beaux;*
*Ni nos melons qu'on croiroit d'Italie.*
*Conterai je dans cet écrit*
*Les plaiſirs innocens que goûte notre eſprit?*
*Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenede et Corneille,*
*C'eſt-à-dire vulgairement*
*Les Vers, l'Hiſtoire et le Roman,*
*Nous divertiſſent à merveille;*
*Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant?*
*Or çá, parlez-moi franchement.*
*En vous imaginant ce divertiſſement,*
*Vous avez la puce à l'oreille:* (1)
*Et vous haïſſez bien votre Gouvernement.*
*Pour moi, je vous conſeille*
*De venir ici promptement;*
*Et pour vous y pouvoir trouver dans un moment*
*D'emprunter la grande Serpente,*
*Où les bons Amadis s'embarquoient à ſouhait.*
*Elle court comme la Tourmente,*
*Ou le Cheval de Pacolet,*
*Qui vole comme une fuſée.* (2)

*C'eſt*

(1) vous avez la puce à l'oreille, ſo ſind Sie voller Verdrus.

(2) fuſée, h. l. Schwärmer, Rackete.

*C'eſt là juſtement votre fait;* (1)
*Et là monture eſt fort aiſée.*
*Car l'Hippogrife eſt un oiſeau fort laid:*
*Tels palefrois font peur aux Demoiſelles.*
*Et puis du grand vent de ſes ailes,*
*Il gâteroit votre colet.*
*Venez donc, divine Julie,*
*Notre Princeſſe vous en prie.*
*Ne vous faites plus déſirer:*
*Et laiſſez en paix murmurer*
*Votre époux qui peſte et qui gronde*
*Contre ceux qui prennent la fronde,*
*Et qui ne ſouffre nullement*
*Qu'on diſe bien du Parlement.*
*C'eſt un fier et merveilleux Sire.*
*S'il vouloit pourtant nous écrire,*
*Il nous obligeroit bien fort.*
*Adieu, mon Apollon s'endort,*
*Et je n'en penſois pas tant dire*
*Sur le champ, et tout d'une tire.* (2)

Toutefois je ne ſuis pas encore ſi endormi, que je ne ſache qu'une Lettre qui a commencé par Madame, doit auſſi finir par je ſuis,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MA-

(1) C'eſt là juſtement votre fait, das ſchickt ſich recht für Sie.

(2) tout d'une tire, in einem Zug, in eins weg.

Le Chev. d'Her**.

## A MADAME DE L. S.

Je craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Paſſato il pericolo, gabbato il ſanto*,* mais du moins on ne s'eſt pas mocqué de moi tout-à-fait; Madame votre Sœur, et Mademoiſelle votre Fille, vinrent avant-hier chez moi en pelerinage. Comme elles faiſoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaiſir, de peur qu'elles n'en perdiſſent le mérite. Les deux Pélerines qui ne comptoient pas ſur cela, et qui s'attendoient à être reçûes magnifiquement, furent bien ſurpriſes de trouver un petit repas en Poiſſon, quoique ce fût un jour gras. Mon deſſein étoit que tout leur repréſentât le péril dont elles étoient échappées; on ne leur ſervit que des Poiſſons de cette même Riviére qui leur avoit fait tant de peur, et on avoit choiſi des Brochets et des Truites d'une groſſeur à leur faire avouer qu'elles étoient bienhûreuſes de n'avoir pas été mangées par ce Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poiſſon qui fût-là, eût été de ceux qui les avoient attendues avec plaiſir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'atteſtérent: et auſſi-tôt ces Pêcheurs ſe mirent à danſer au ſon de quelques Violons qu'on ne voyoit point, mais qui ne paroiſſoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouvérent la Danſe des Pêcheurs aſſez polie pour ſe joindre avec eux, et nous fîmes un petit Bal ruſtique. Je ne ſai comment la nuit vint, peut-être les Pélerines le ſavent bien, mais enfin elle vint. Madame votre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiſelle de L. S. y conſentoit volontiers; apparemment elle n'en voyoit pas le péril; ou elle ne craint pas les périls ſur terre. Son avis l'emporta, les Dames demeuréront, et elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que ſi leur réputation ne recevoit aucune atteinte

* Quand le peril eſt paſſé, on ſe mocque du Saint.

atteinte (1) de ce qu'elles auroient passé une nuit chez un Homme, elles recommenceroient leur Pélerinage. Il reste à présent que Mademoiselle votre Fille accomplisse l'autre moitié du vœu qu'elle fit sur la Riviére. Elle dit qu'elle l'accomplit, et qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me semble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces matiéres-là sur leur parole? Plus elles sont aimables, et moins on les doit croire légérement.

## A MONSIEUR *.

### *Rélation de la Haye.*

Vous me demandez une petite ébauche de la Haye; hé bien, Monsieur, je vous en envoie une. La Haye n'est qu'un Village, et pourtant plus de cent Villes des dix-sept Provinces ne l'égalent point en grandeur. Ce fameux Village est dans l'assiette du monde la plus charmante: D'un côté, borné de la Mer, et de l'autre d'un Bois de haute fûtaie, (2) et par-tout ailleurs de grandes Prairies arrosées de petits Canaux, et embellies de plusieurs Maisons de Plaisance. Les rues de ce beau lieu sont de même que celles des autres Villes de Hollande: mais soit que cet agréable séjour ait reçû du Ciel des prérogatives que je ne connois pas, les Canaux qui l'arrosent, sont plus propres, et d'une eau plus vive, que ceux des autres Places, et les arbres dont il est orné, ont une beauté qui ne se remarque point en tous les arbres de la Terre. Au milieu de cet incomparable Village, est le Palais des Princes d'Orange: et l'on tient dans ce superbe Bâtiment l'Assemblée des Etats. Il est lavé d'un côté par un beau et large Canal, (3) que je ne puis vous décrire aussi

(1) Si leur réputation ne recevoit aucune atteinte, wenn sie nicht in einen übeln Ruf kämen.

(2) Bois de haute fûtaie, Gehölz von hohen und geraden Bäumen.

(3) Il est lavé d'un côté par un beau et large Canal, an der einen Seiten läuft ein schöner und breiter Canal hin.

auſſi avantageuſement qu'il le mérite. La forme en eſt quarrée, et il eſt bordé d'un Quai de pierres de taille, large d'environ quarante pas. Les plus belles Maiſons de la Haye ſont bâties ſur ce Quai; et du côté de celle du Prince, il eſt ombragé d'un plan de pluſieurs allées d'arbres à double rang, auſquelles le Canal ſert comme de perſpective. Elles ſont toutes ſi droites, et ſi couvertes, (1) que rien n'en peut ſurpaſſer la beauté. A quelques pas delà eſt une grande Place ſablée, et entourée de quatre doubles rangs d'arbres où ſe fait le Cours: (2) un Mail aſſez beau aboutit à cette Place, et ſe va terminer à un Bois, où l'on voit une Maiſon de Plaiſance de la Princeſſe Douairiére d'Orange. Ce Palais eſt digne de la magnificence de cette Princeſſe; et il eſt rempli de tout ce que les Arts ont produit de plus achevé. Il eſt moins reſté de raretés aux Indes que cette Princeſſe n'en a ramaſſé dans cette belle Maiſon; et comme ſi c'étoit pour ſuivre ſon exemple, chaque logis des Particuliers qui ſont un peu conſidérables, mériteroit le nom de Palais. Je ſai une Maiſon de ces Particuliers, où il y a trente originaux des Peintres les plus renommés de Flandre et d'Italie, des Buſtes et des Médailles antiques, des Animaux de Mer inconnus, des Pierres dont Adam ſeul a ſû le nom et une Bibliothéque de Livres choiſis. Que ſi elle n'eſt la plus nombreuſe, c'eſt au moins la plus rare. Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de m'étendre ſur cet endroit de la Bibliothéque; cela paſſe mes forces; et vous me permettrez ſeulement de me borner à vous bien montrer, que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MON.

(1) couvertes, bewachſen.
(2) où ſe fait le cours, wo die öffentlichen Spaziergänge geſchehen.

## A MONSIEUR **.

Mademoiſelle des Jardins.

### *Rélation d'Amſterdam, et de la maniére dont on y rend la Juſtice.*

Je ſuis réſolue, Monſieur, de ne vous plus écrire qu'en maniére de Rélation, et pour commencer, je vous dirai que mon Procès d'Amſterdam va fort lentement. J'ai pour Rapporteur, un Bourgmeſtre qui aime le vin, autant que vous aimez Mademoiſelle **. Quand je le vais voir à ſon lever, il eſt encore ſaoul du jour précédent, et lorsque je l'attens ſur le midi, il eſt ſaoul de la journée même. Amſterdam eſt une grande Ville bâtie ſur pilotis, (1) à l'imitation de Veniſe. Je ſuis ſi peu ſavante en Chronologie, que j'ignore ſi c'eſt Veniſe qui eſt ſur le modèle d'Amſterdam, ou Amſterdam ſur celui de Veniſe. Ce que je ſai, c'eſt qu'elles ſont ſur pilotis toutes deux. Veniſe eſt arroſée des eaux de la Mer, et Amſterdam lavé de l'un de ſes bras. Les Canaux de Veniſe ſont couverts de Gondoles peintes et dorées; et ceux d'Amſterdam de Barques fumantes de bitume. Les rues de Veniſe ſont remplies de Nobles Vénitiens, et celles d'Amſterdam d'un nombre presque infini de Bourgeois mal civiliſés, qui diſputent le pavé à tous Etranger de qualité. (2) Pour achever d'établir mes différences, on n'eſt pas ſi ſenſible à la beauté des Cavaliers à Amſterdam qu'à Veniſe. Toutefois Amſterdam a ſes beautés. Les rues y ſont larges, nettes et arroſées de Canaux bordés de grands et de beaux arbres. Il eſt habité par une affluence de Peuples de tout Païs; et cette confuſion, et cette différence forment une idée de l'ancienne Babylone, qui ne déplaît point aux Voyageurs. Mais ce qui ne leur agrée pas beaucoup, c'eſt la maniére dont on y adminiſtre la Juſtice. On pendit, il y a quelque tems, un Etranger

(1) ſur pilotis, auf in die Erde geſchlagene Pfähle.
(2) qui . . . qualité, welche keinem Fremden von Stande weichen.

ger pour avoir porté le soir des pistolets après neuf heures sonnées; et par un effet de miséricorde sans exemple, on ne donna que quatre coups de fouet à un Habitant qui avoit volé le trésor d'une Eglise. Cela excepté, Amsterdam semble le plus agréable séjour de l'Europe. Il n'y a Perse, ni Arménien, qui ne se plaise à Amsterdam comme en son propre Pais: et si j'étois Juive, je voudrois y passer le reste de mes jours; mais parceque je suis Chrétienne, je n'y demeurerai que jusqu'à la fin de mon Procès. Je suis,

Votre très-humble ....

Le Chev. d'Her **. A MONSIEUR D'U...

Croirez-vous ce que je vais vous dire? Notre Ami le Marquis de... est aimé de sa Femme. Vous savez avec quelle répugnance elle l'a épousé, et combien elle a eu de peine à prendre la résolution d'avoir vingt mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils sont mariés, et la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu se dédire si-tôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, et peut-être avoit-elle quelque honte de ses nouveaux sentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle lui dit publiquement mille choses tendres, et lui donne de petits noms. Vous ne sauriez croire la mauvaise grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie Femme. Cela ne lui sied point du tout, et c'est un ridicule pour lui que d'être appellé, *mon Cœur*, par une belle bouche, et regardé amoureusement par de beaux yeux. Du tems qu'il ne faisoit que se plaindre des duretés qu'on avoit pour lui, il est vrai qu'il se plaignoit d'une maniére brutale, et souvent impertinente; mais on trouvoit bon qu'il se plaignît, c'étoit le personnage qui lui convenoit, on le lui laissoit faire, mais

mais qu'il ſoit aimé, on n'y ſauroit conſentir. N'allez pas vous imaginer que je ſois jaloux de ſon bonheur, et amoureux de la Dame; je vous proteſte que non, c'eſt ſeulement qu'on ſeroit bien-aiſe de voir un certain ordre raiſonnable dans les choſes, et qu'on eſt bleſſé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une choſe trop douce et trop obligeante qu'on lui dit, par un gros ris qui retentit dans ſa vigoureuſe poitrine, et quelquefois, ce qui eſt plus inſupportable, il prend un air ſérieux qui avertit ſa Femme qu'il faut modérer un peu ſa paſſion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendiſſiez préſentement parler ſur la galanterie. Depuis l'hûreux ſuccès de ſon mariage il ſe croit né pour l'amour; il ſe mêle de debiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune (1) ſe parent, que c'eſt toûjours la faute des hommes, s'ils ſont mal-traités; qu'il n'y a point de rigueurs éternelles; qu'on ne manque point de cœurs quand on les ſait bien attaquer, et enfin tout ce qu'on a coûtume de dire en général pour ſe le faire appliquer en particulier. Vous jugez bien que de ſa vie il n'avoit encore tenu de pareils diſcours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de ſujet d'être content qu'il s'imagine; ſa Femme eſt folle de lui, elle le ſera bien-tôt de quelque autre. C'eſt la plus dangereuſe choſe du monde pour un Mari qui n'eſt pas aimable, que d'être aimé dès qu'il eſt Mari, il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas lui être particuliers. Je vous répons que Madame .. .doit avoir un tempérament ſur lequel la vertu du Sacrement a opéré tout auſſi-tôt, et ſi ce tempérament favorable a trouvé un certain mérite au Mari, il eſt à craindre qu'il ne le trouve auſſi à bien d'autres. Voilà ce que c'eſt que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les ſentimens qu'elle prend dans ſon devoir, cela eſt ſûr, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que les Mariages ſoient cauſés trop ſoudainement, cela eſt plus agréable, mais peu ſûr. On ſeroit bien embarraſſé à choiſir: le meilleur eſt, je croi, de ne choiſir point.



(1) gens à bonne fortune, Leute, die gut Glück beym Frauenzimmer haben.

bon ſens qui allât droit à ſon but, et qui ne ſe laiſſât point donner le change. (1) Mais hûreuſemant Madame de L... n'admet que de jeunes gens à ſoûpirer pour elle, et de jeunes gens ſeront toûjours les dupes de ſa fille. Je vous avouerai que je lui ai fait pendant quelque tems une méchanceté. J'ai fait ſemblant d'être amoureux de la Mére, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Auſſi-tôt voilà la Fille qui met en uſage toute la plus fine coquéterie pour faire une diverſion. J'avois deſſein de l'allarmer un peu, et je ne donnois pas dans le piège; mais enfin, je la tirai de peine il y a quelques jours par une Lettre que je lui écrivis. En voici une copie. Je vous l'envoye, parceque cette Pièce peut ſervir à l'Hiſtoire du Veuvage de Madame de L... que vous aviez envie de ſavoir.

Le Chev. d'Her.

## A MADAME **.

Je vous prie, Madame, que je vous faſſe une Hiſtoire aſſez extraordinaire, mais dont je vous garantis la vérité, et qui eſt nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur ſalutaire des forces de l'Amour, et ſervira à vous faire voir que dès qu'un Amant eſt d'une certaine perſévérance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec lui. La L... étoit amoureux depuis deux ans, et n'avoit pû trouver moyen de plaire; ſoins, aſſiduités, reſpects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit été inutile. A la fin un beau jour qu'il étoit dans le Cabinet de la Dame ſeul avec elle, il lui déclara que puiſque rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit réſolu de mourir. Jusques là il ne tenoit qu'un diſcours fort commun; mais voici ce qu'il y eut de particulier: *Et afin*, lui dit-il, *que vous jouiſſiez pleinement de ma mort, et que vous ayez le plaiſir de la voir arriver par dégrés, je veux mourir de faim ici, dans ce Cabinet*, et ſur cela

(1) et qui ... change, und der ſich nicht betrügen lieſe.

cela il se jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en mocquer, et le laissa là, fort sûre qu'il n'y seroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le soir arrive, la nuit vient, et il est encore dans le Cabinet. On va le trouver, on lui demande s'il est fou, s'il veut passer là la nuit. Il ne répond pas un seul mot, et oblige la Dame à sortir. La nuit se passe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à resipiscence; il n'ouvre la bouche que pour répondre; *Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire mes dernières paroles.* Il jette un regard languissant sur elle, pousse un soupir, et tourne la tête de l'autre côté. Le troisiéme jour, la Dame plus embarrassée que jamais, lui porte elle-même un Bouillon. Dieu sait avec quel souris dédaigneux il la regarda. Il paroissoit considérablement affoibli; il avoit déja je ne sai quoi d'égaré dans l'air de son visage, et quelque chose d'éteint dans les yeux. Le quatriéme jour, la Dame fit des réfléxions profondes sur le scandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet! mort par un desespoir! mort de faim! je suis perdue, cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la vérité, & on fera mille plaisanteries.* Peut-être aussi fut-elle touchée d'une passion si extraordinaire. Pourquoi non? Je croirois bien que cela fit autant d'effet sur elle que la crainte du scandale. Quoiqu'il en soit, elle l'alla trouver, et après une derniére exhortation, qu'il paroissoit même n'entendre pas, parcequ'il étoit déja mourant, elle lui dit que puisqu'on ne pouvoit le faire sortir delà par aucune bonne raison, il en sortit à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre Moribond tourna languissamment les yeux vers elle, et demanda s'il avoit bien entendu, ou si ce n'étoit point un songe qui se formât dans un cerveau malade et épuisé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit; aussi-tôt la vie revint en lui, et non seulement la vie, mais une vivacité surprenante, avec laquelle il se fit payer de ce qu'il alloit sortir du Cabinet. Jamais il ne se fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame

ſut aſſez bon gré à ſes charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, et je ne doute pas qu'en effet ils n'ayent eu bonne part au miracle, mais il eſt conſtant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand Pain, et quelques bouteilles de Vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement ſous un Lit de repos qui étoit dans le Cabinet; car comme il avoit prévû ſa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dreſſer les cheveux à la tête. (1) O Siécle! ô Mœurs! Dites-vous. Hûreuſe cependant, et trois fois hûreuſe, qui a des Amans qui ſavent fourber ainſi. On a l'honneur d'avoir fait l'inéxorable, et le plaiſir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien ſenti l'obligation qu'on avoit à notre Ami la L... et que pour la reconnoître on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement et moins de faim. Que ne mérite point auſſi la gentilleſſe de ſon invention! D'autres emportent les Places qu'ils aſſiégent en les affamant, lui il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant lui-même. Le Stratagême eſt le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'eſt qu'une autre fois les Dames ne laiſſent créver les Hommes qui voudront mourir; je ne croi pourtant pas que ce peril-là ſoit bien grand. Vous voyez dans cette Hiſtoire qu'il eût fallu que le Cavalier ſe fût retiré honteuſement ſi les proviſions euſſent manqué; mais les rigueurs de la Belle ne durerent pas auſſi long tems que le pain et les bouteilles de Vin.

Mademoiſelle des Jardins.

## A MONSIEUR **.

### *Relation de la Cour de Bruxelles.*

Je ſuis enfin arrivée à Bruxelles, et plus j'examine l'eſprit qui régne parmi les Dames de cette agréable Ville, moins je comprens comment notre petit Ami s'eſt

(1) vous fait dreſſer les cheveux à la tête, macht Ihnen die Haare zu Berge ſtehen.

s'eſt tiré vivant d'entre leurs mains. Elles ſont toutes propres à tuer un homme de ſon humeur: et ſi mes deux Voiſines de Paris le mettoient à l'agonie ſi tôt qu'elles entroient dans ma chambre, c'eſt ſon Fantôme qui eſt de retour auprès de vous. Jamais la Pruderie (1) n'à eu de ſi belles Eſclaves, qu'elle en a ici. Je n'y ai entendu prononcer le mot d'*Amour*, que par les Prédicateurs. C'eſt un crime capital que d'avoir un homme dans ſon carroſſe; et ſi la paſſion du jeu ne faiſoit juger que les Dames ne ſont pas impaſſibles, (2) je croirois être à l'école de Seneque, plûtôt qu'à la Cour de Bruxelles, tant je la trouve differente de l'idée que j'en avois conçûe. C'eſt ſagement fait au Roi de venir remédier à cela; et quand il n'auroit point d'autre droit de conquérir les Païs-Bas que le deſſein de rétablir la galanterie dans une Cour auſſi charmante que celle-ci, cette raiſon favoriſeroit glorieuſement ſon entrepriſe. Encore ſi ces Dames étoient, comme la plûpart de celles de Paris, qui ne ſe réfugient dans l'Empire de la Vertu, que quand la Galanterie les chaſſe du ſien, j'approuverois leur conduite; et je les plaindrois ſans les blâmer; mais ce n'eſt pas de là que viennent les régularités de Bruxelles. Il y a ſept ou huit belles et jeunes perſonnes en cette Cour, qui ſont galantes par-tout, hors dans le cœur. Leurs habits, leurs converſations et leurs geſtes, tout promet l'hoſpitalité aux Etrangers; il n'y a rien de ſi engageant; mais ſi tôt qu'on ſe hazarde de les aimer, leur ame dément leurs yeux de tout ce qu'ils avoient avancé. Vous ſerez peut-être ſurpris de me trouver ſi ſavante ſur cette matiére: et en effet, cette étude eſt rare dans une perſonne de mon ſéxe; mais comme on dit que Sa Majeſté ſe prépare à marcher vers ce Païs-ci, j'ai crû qu'il étoit d'une bonne Françoiſe d'apprendre la carte (3) aux Volontaires de ma connoiſſan-



(1) Pruderie, Scheinheiligkeit (bey Weibsperſonen.)
(2) impaſſibles, frey von Leydenſchaften.
(3) d'apprendre la carte, die Beſchaffenheit des Landes kennen zu lernen.

e. Faites-en part, s'il vous plaît, à ceux que vous royez, qui en ont le plus de beſoin : et donnez-vous a peine de les avertir, qu'ils ſe muniſſent de quelque précaution en paſſant par les Villes de Flandre, qu'ils loivent traverſer avant que d'arriver à celle-ci. S'ils ne ſe ſervent de préſervatif, Bruxelles ſeul coûtera plus de gens de qualité au Roi, que les dix-ſept Provinces enſemble. Je ſuis,

Votre très humble...

# HISTOIRE
## DE LA
# MATRONE D'EPHESE.

*Traduite de Petrone.*

Il y avoit autrefois à Epheſe une Matrone d'une ſi grande réputation de chaſteté et d'amour conjugal, que la plûpart des Dames des Provinces voiſines avoient pris ſoin de la connoître. Celle-ci ayant perdu ſon Mari, ne ſe contenta point de ſuivre la biére, les cheveux épars, (1) de ſe les arracher, et de ſe frapper la gorge nue; elle ſuivit encore le corps juſques au lieu où, à la coûtume des Grecs, on le laiſſoit, et là elle ſe mit à le regarder, et à le pleurer nuit et jour. Il y en avoit déja cinq que cette Femme étoit auprès du corps de ſon Mari ſans manger, lorſque ſes Parens, ſes Amis, et les Magiſtrats mêmes l'allérent preſſer inutilement de ſortir de là. La Dame avoit une Suivante auprès d'elle, qui lui prêtoit ſes larmes, et qui entretenoit la lampe qui éclairoit ce Monument. On ne parloit par toute la Ville que de ce-la; et les hommes de toutes les conditions demeuroient d'accord que c'étoit là le ſeul exemple d'un véritable amour conjugal. Dans ce tems-là, le Gouverneur de la Province fit pendre des voleurs de grands-chemins, aſſez proche de l'en-

(1) les cheveux épars, mit zerſtreuten Haaren.

l'endroit où cette Femme pleuroit ſon Mari. La nuit d'après cette exécution, le Soldat qui étoit en garde aux potences, de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui ſerviſſent d'exemple, ayant vû de la lumiére, et entendu les cris d'une perſonne affligée, voulut ſavoir ce que c'étoit. Il deſcendit dans le Monument, et y voyant une fort belle Femme, le lieu lui fit croire d'abord, que c'étoit un fantôme. Enfin voyant un corps mort, des gens qui le pleuroient, et une Femme qui ſe déchiroit le viſage, il crut ce que c'étoit, que cette Femme étoit au deſeſpoir de la perte de ſon Mari. Sur cela il fit deſſein de la conſoler: pour cet effet il commença par apporter ſon petit ſouper auprès d'elle, et par lui vouloir perſuader de ne pas continuer dans une douleur inutile: que c'étoit-là le deſtin de tout le monde: qu'on ne vivoit que pour mourir, et tous les lieux communs dont on ſe ſert pour adoucir la douleur des perſonnes affligées. Mais la Dame offenſée de ce qu'on la croyoit aſſez foible pour ſe conſoler, redoubla ſes cris, ſe frappa plus rudement la gorge qu'auparavant; et jetta ſur le corps du mort une partie des cheveux qu'elle s'étoit arrachés. Cependant, le Soldat ne ſe rebuta point, (1) et ſe ſervoit, pour faire manger cette deſeſperée, des mêmes raiſons qu'il avoit employées pour la faire vivre. La Suivante émue de l'odeur des Viandes, du Vin, et des raiſons du Soldat, y donna les mains; (2) et après avoir bû et mangé, elle commença de combattre l'opiniâtreté de ſa Maîtreſſe. „Que vous ſervira-t-il, *lui dit-elle*, „ de vous faire mourir de faim, de vous enterrer toute „ vive, et d'avancer vos jours par une mort préci„ pitée?

*Croyez-vous que les morts ſoient touchés de vos larmes?*

„ Penſez-vous reſſuſciter votre Mari avec vos cris? „ Jouiſſez de la vie tandis que vous l'avez. L'état où „ vous voyez ce corps, vous apprend à aimer la vie. Il



(1) ne ſe rebuta point, ließ ſich nicht abſchrecken.
(2) y donna les mains, willigte darein, griff zu.

n'eſt pas mal-aiſé de perſuader les gens de vivre. Cette Dame deſſéchée par les pleurs qu'elle avoit verſés, et par l'abſtinence de quelques jours, ſe laiſſa vaincre, et ne manges pas moins qu'avoit fait ſa Demoiſelle. Du reſte, on ſait à quoi nous portent ordinairement Cerès et Bacchus. Avec les mêmes graces que le Soldat avoit employées pour faire vivre la Matrone, il attaqua ſa chaſteté. Il ne paroiſſoit ni ſot, ni mal-fait à notre Lucréce. La Demoiſelle même lui rendoit de bons offices, et diſoit à ſa Maîtreſſe;

*Quoi! vous défendrez-vous d'un amour qui vous plait?*

Mais pourquoi vous tenir plus long-tems en ſuſpens? La Dame ne crut pas devoir refuſer ſon corps à celui qui venoit de le lui ſauver; et le Soldat victorieux lui perſuada de l'aimer, comme il lui avoit perſuadé de vivre. Ils demeurérent donc enſemble, non ſeulement cette nuit, mais encore le lendemain, et le jour d'après, les portes du Monument fermées ſur eux: de ſorte que ceux qui paſſoient auprès de là, croyoient que cette pauvre Femme étoit morte de douleur ſur le corps de ſon Mari. Cependant le Soldat, charmé de la beauté de cette Femme, et du ſecret, employoit ſa ſolde à lui apporter tout ce qu'il pouvoit pour le manger avec elle, lorſque les Parens d'un des pendus, s'étant apperçûs qu'il n'y avoit plus de garde à l'une des potences, l'en détachérent, et l'allérent enterrer. Le Soldat voyant cette potence ſans cadavre, et craignant le ſupplice qui étoit d'être mis à la place, courut dire à ſa Maîtreſſe, ce qui étoit arrivé; qu'il n'attendroit pas ſon Arrêt de mort, qu'il s'alloit paſſer l'épée au travers du corps, et qu'il la ſupplioit d'avoir ſoin de la ſepulture de ſon Amant, comme elle avoit eu de celle de ſon Mari. Cette Dame auſſi pitoyable que chaſte: „A Dieu ne plaiſe, „ *lui dit-elle*, „ que je voie en même tems la mort de „ deux hommes que j'ai tant aimés: j'aime mieux „ pendre le mort, que de laiſſer mourir le vivant, et diſant cela, elle fait tirer de la biére le corps de ſon Mari,

Mari, et l'envoie attacher à la potence, qui étoit vuide. Ainsi le Soldat profita de l'esprit de cette habile Femme; et le Peuple parut étonné le jour d'après de voir qu'un mort se fût allé pendre.

# VOYAGE

## De Bachaumont, et la Chapelle, par quelques endroits de France.

*C'est en Vers que je vous écris,*
*Messieurs les deux Fréres nourris*
*Aussi bien que gens de la Ville.*
*Aussi voit-on plus de perdrix*
*En dix jours chez vous, qu'en dix mille*
*Chez les plus friands de Paris.*
*Vous vous attendez à l'Histoire*
*De ce qui nous est arrivé,*
*Depuis que par le long pavé*
*Qui conduit aux rives de Loire,*
*Nous partimes pour aller boire*
*Les eaux dont je me suis trouvé*
*Assez mal pour vous faire croire,*
*Que les Destins ont reservé*
*Ma guérison, et cette gloire*
*Au remede tant éprouvé,*
*Par lequel de fraîche mémoire,*
*L'un de nos amis s'est sauvé*
*Du bâton à pomme d'yvoire.*

Vous ne serez pas, Messieurs, frustrés de votre attente, et vous aurez, je vous assure, une assez bonne Rélation de nos Avantures. Car Monsieur de Bachaumont qui m'a surpris dans le tems que j'en commençois une mauvaise, a voulu que nous la fissions ensemble, et j'espére qu'avec l'aide d'un si bon second elle sera digne de vous être envoyée.

LA CHAPELLE.

Contre

Contre le ſerment ſolemnel que nous avions fait, Monſieur de la Chapelle et moi, d'être ſi fort unis dans le voyage, que toutes choſes ſeroient en commun, il n'a pas laiſſé par une diſtinction Philoſophique, de prétendre en pouvoir ſéparer ſes penſées; et croyant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je l'ai ſurpris ſur le fait, (1) et je n'ai pû ſouffrir qu'il eût ſeul cet avantage. Ses Vers m'ont paru d'une maniére ſi aiſée, que m'étant imaginé qu'il étoit facile d'en faire de même:

*Quoique malade et pareſſeux;*
*Je n'ai pû m'empêcher de mettre*
*Quelques-uns des miens avec eux;*
*Ainſi le reſte de la Lettre*
*Sera l'Ouvrage de tous deux.*

Bien que nous ne ſoyons point tout-à-fait aſſurés de quelle façon vous avez traité notre abſence; et ſi vous méritez le ſoin que nous prenons de vous rendre ainſi compte de nos actions, nous ne laiſſons pas néanmoins de vous envoyer le récit de tout ce qui s'eſt paſſé dans notre voyage, et nous vous le faiſons ſi particulier, que vous en ſerez aſſurément ſatisfait. Nous ne vous prions point de vous ſouvenir de notre départ de Paris: car vous en futes témoins; et peut-être même que vous trouvates étrange de ne voir ſur nos viſages que des marques d'un médiocre chagrin. Il eſt vrai que nous reçûmes vos embraſſemens avec aſſez de fermeté, et nous parumes ſans doute bien Philoſophes,

*Dans les aſſauts, et les allarmes,*
*Que donnent les derniers adieux:*
*Mais il falut rendre les armes,*
*En quittant tout de bon ces lieux,*
*Qui pour nous avoient tant de charmes.*
*Et ce fut lors que de nos yeux*
*Vous euſſiez vû couler des larmes.*

Deux

(1) Je l'ai ſurpris ſur le fait, ich habe ihn auf friſcher That ergriffen.

Deux petits cerveaux deſſechés n'en peuvent pas fournir une grande abondance, auſſi furent-elles en peu de tems eſſuyées, et nous vimes le Bourg la Reine d'un œil ſec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs ceſſérent, et que notre appetit s'aiguiſa : mais l'air de la Campagne l'avoit, dès ſa naiſſance, rendu ſi grand, qu'il devint tout-à-fait preſſant vers Antoni, et preſque inſupportable à Longjumeau. Il nous fut impoſſible de paſſer outre ſans l'appaiſer auprès d'une Fontaine, dont l'eau paroiſſoit la plus claire, et la plus vive du monde.

*Là deux perdrix furent tirées*
*D'entre les deux croutes dorées*
*D'un bon pain róti, dont le creux*
*Les avoit juſques là ſerrées,*
*Et d'un appetit vigoureux*
*Toutes deux furent dévorées,*
*Et nous firent mal à tous deux.*

Vous ne croirez pas aiſément que des eſtomacs auſſi bons que les nôtres ayent eu de la peine à digérer deux perdrix froides. Voilà pourtant la vérité de la choſe comme elle eſt. Nous en fumes incommodés juſqu'à Saint Euverte, où nous couchames deux jours après notre départ, ſans qu'il arrivât rien qui méritât de vous être mandé. Vous ſavez le long ſéjour que nous y fimes, et que M. Boyer dont tous les jours nous eſpérions l'arrivée, en fut la cauſe. Des gens qu'on oblige d'attendre, et qu'on tient ſi long-tems en incertitude, ont apparemment de méchantes heures. Mais nous trouvames moyen d'en avoir de bonnes dans la converſation de Monſieur l'Evêque d'Orléans, que nous avions l'honneur de voir aſſez ſouvent, et dont l'entretien eſt tout-à-fait agréable. Ceux qui le connoiſſent, vous auront pû dire que c'eſt l'un des plus honnêtes hommes de France, et vous en ſerez entiérement perſuadés, quand nous vous apprendrons qu'il a

*L'eſprit et l'ame d'un d'Elbaine,*
*C'eſt-à-dire avec la bonté,*

*La douceur et l'honnêteté,*
*Une vertu mâle et Romaine,*
*Qu'on reſpecte en l'Antiquité.*

Nos ſoirées ſe paſſoient le plus ſouvent ſur les bords de la Loire, et quelquefois nos après-dinées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la Forêt, qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la Canicule, à l'heure que le chaud eſt le plus inſupportable, nous fumes bien ſurpris de voir arriver une maniére de Courier aſſez extraordinaire,

*Qui ſur une Mazette outrée,*
*Bronchant à tout moment* (1) *trotoit.*
*D'Ours ſa caſaque étoit fourée,*
*Comme le bonnet qu'il portoit;*
*Et le Cavalier rare étoit*
*Tout couvert de toile cirée*
*Qui fondant par-tout degoûtoit.* (2)
*Ainſi l'on peint dans les Tableaux,*
*Un Icare tombant des nues;*
*Où l'on voit dans l'air épandues*
*Ses aîles de cire en lambeaux*
*Par l'ardeur du Soleil fondues,*
*Choir autour de lui dans les eaux.*

La comparaiſon d'un Homme qui tombe des nues avec un qui court la poſte, vous paroîtra bien hardie: mais ſi vous aviez vû le Tableau d'un Icare, que nous trouvames quelques jours après dans une Hôtellerie, cette viſion vous ſeroit venue comme à nous, ou tout au moins elle vous ſembleroit excuſable. Enfin de quelle façon que vous la receviez, elle ne vous ſauroit paroître plus bizarre, que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui étoit notre ami d'Aubeville. Quoique notre joie fût extrême de cette rencontre, nous n'oſames pourtant nous hazarder de l'embraſſer en l'état qu'il étoit: mais ſi-tôt

*Qu'au*

(1) ſur... moment, auf einer alten Schindmähre, die alle Augenblick ſtrauchelte.
(2) degoûtoit, herab triefte.

*Qu'au logis il fut retiré,*
*Debotté, frotè, déciré,*
*Et qu'il nous parut délaſſé,*
*Il fut, comme il faut, embraſſé.*

Nous vous écrivimes en ce tems-là, comme, après avoir inutilement attendu l'homme que vous ſavez, nous réſolumes enfin de partir ſans lui. Il falut avoir recours à Blaver pour notre voiture, n'en pouvant trouver de commode à Orleans. Le jour qu'il nous devoit arriver un carroſſe de Paris, nous reçûmes une Lettre de Monſieur Boyer, par laquelle il nous aſſuroit qu'il viendroit dedans, et que ce ſoir-là nous ſeuperions enſemble. Après donc avoir donné les ordres néceſſaires pour le recevoir, nous allames au-devant de lui. A cent pas des portes, parut le long des grands chemins, une maniére de Coche délabré, tiré par quatre vilains chevaux, et conduit par un vrai Cocher de louage. Un équipage en ſi mauvais ordre ne pouvoit être que ce que nous cherchions; et nous en fumes bien-tôt aſſurés, quand ceux qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter.

*Et lors ſortit avec grands cris*
*Un Béquillard (1) d'une portiére,*
*Fort bazanné, (2) ſec, et tout gris,*
*Béquillant de même maniére*
*Que Boyer béquille à Paris.*

A cette démarche qui n'eut cru voir Monſieur Boyer: et cependant c'étoit le petit Duc avec Monſieur Potel. Ils s'étoient tous deux ſervis de la commodité de ce Carroſſe, l'un pour aller à la Maiſon de Monſieur ſon frére auprès de Tours; et l'autre à quelques affaires. Après les civilités accoûtumées, nous retournames tous enſemble à la Ville, où nous lûmes une Lettre d'excuſes, qu'ils apportoient de la part de

(1) un Béquillard, einer der auf Krücken geht.
(2) fort bazanné, ſehr von der Sonnen gebrannt.

de Monſieur Boyer, et cette fâcheuſe nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Meſſieurs. Ils nous aſſurérent que malgré la fiévre qui l'avoit pris malhûreuſement cette nuit-là, (1) il n'auroit pas laiſſé de partir avec eux, comme il l'avoit promis, ſi ſon Médecin qui ſe trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes, ſans beaucoup de peine, que puiſqu'il ne venoit point après tant de ſermens, il étoit aſſurément

*Fort malade, et preſqu'aux abois;*
*Car on peut, ſans qu'on le cajole,*
*Dire pour la premiére fois,*
*Qu'il auroit manqué de parole.*

Il falut donc ſe réſoudre à marcher ſans Monſieur Boyer. Nous en fumes d'abord un peu fâchés; mais avec ſa permiſſion, en peu de tems conſolés. Le ſoupé préparé pour lui, ſervit à régaler ceux qui vinrent à ſa place: et le lendemain nous allâmes tous enſemble coucher à Blois. Durant le chemin, la converſation fut un peu goguenarde, (2) auſſi étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivés, nous ne ſongeames d'abord qu'à chercher Monſieur Colomb. Après une ſi longue abſence, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une Hôtellerie avec M. le Préſident le Bailleul, faiſant ſi bien l'honneur de la Ville, qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embraſſer. Mais le lendemain nous renouvellâmes à notre aiſe une amitié, qui par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, ſembloit avoir été interrompue. Après mille queſtions faites toutes enſemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevûe de fort bons amis, qui ne ſe ſont pas vûs depuis long-tems, nous eûmes, quoiqu'avec un extrême déplaiſir, la curioſité d'apprendre de lui, comme de la perſonne la plus inſtruite,

Ce

(1) qui l'avoit pris malhûreuſement cette nuit-là, welches er zum Unglück dieſe Nacht bekommen.

(2) goguenarde, ſpashaft, poſſenhaft.

*Ce que fit en mourant notre pauvre Ami Blot,*
*Et ſes moindres diſcours, et ſa moindre penſée*
*La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot:*
*Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien ſenſée.*

Enfin ayant cauſé de pluſieurs autres choſes qu'il ſeroit trop long de vous dire: nous allames faire la révérence à ſon Alteſſe Royale, enſuite dîner chez lui, avec Monſieur et Madame la Préſidente le Bailleuil.

*Là d'une obligeante maniére,*
*D'un viſage ouvert et riant,*
*Il nous fit bonne et grande chere,* (1)
*Nous donnant à ſon ordinaire*
*Tout ce que Blois a de friand.*

Son couvert (2) étoit le plus propre du monde. Il ne ſouffroit pas ſur la nappe, une ſeule miette de pain, Des verres bien rincés de toutes ſortes de figures, brilloient ſans nombre ſur ſon buffet, et la glace étoit tout autour en abondance.

*En ce lieu ſeul nous humes frais:*
*Car il a trouvé des merveilles*
*Sur la glace et ſur les banquets*
*Et pour empêcher les bouteilles*
*D'être à la merci des Laquais.*

Sa ſale étoit parée pour le bal du ſoir, toutes les belles de la Ville priées, tous les violons de la Province aſſemblés, et tout cela ſe faiſoit pour divertir Madame le Bailleul.

*Et cette belle Préſidente*
*Nous parut ſi bien ce jour-là,*
*Qu'elle en devoit être contente:*
*Aſſurément elle effaça*
*Tant de beautés qu'à Blois on vante.*



(1) Il nous fit bonne et grande chere, tractirte er uns gut und recht koſtbar.
(2) couvert, h. l. Tiſchgeräthe.

Ni la bonne compagnie, ni les divertiſſemens qui ſe préparoient, ne purent nous empêcher de partir incontinent après le dîné. Amboiſe devoit être notre couchée: (1) et comme il étoit déja tard, nous n'eumes que le tems qu'il faloit pour y arriver. La ſoirée s'y paſſa fort mélancoliquement dans le déplaiſir de n'avoir plus à voyager ſur la levée, (2) et ſur la vûe de cette agréable Riviére,

*Qui par le milieu de la France,*
*Entre les plus hûreux côteaux,*
*Laiſſe en paix répandre ſes eaux,*
*Et porter par-tout l'abondance,*
*Dans cent Villes et cent Châteaux*
*Qu'elle embellit de ſa préſence.*

Depuis Amboiſe juſqu'à Fontalade, nous vous épargnerons la peine de lire les incommodités de quatre méchans gîtes; et à nous le chagrin d'un ſi fâcheux reſſouvenir. Vous ſaurez ſeulement que la joie de Monſieur de Luſſans ne parut pas petite, de voir arriver chez lui des perſonnes qu'il aimoit ſi tendrement: mais nonobſtant la beauté de ſa Maiſon, et ſa grande chére il n'aura que ces cinq Vers:

*Ni les Païs où croît l'encens,*
*Ni ceux d'où vient la caſſonnade, (3)*
*Ne ſont point pour charmer les ſens,*
*Ce qu'eſt l'aimable Fontalade*
*Du tendre et commode Luſſans.*

Il ne ſe contenta point de nous avoir ſi bien reçûs chez lui, il voulut encore nous accompagner juſqu'à Blaye. Nous nous détournames un peu de notre chemin pour aller rendre tous enſemble nos devoirs à Monſieur le Marquis de Jonſac ſon beaufrére. Un compliment de part et d'autre décida la viſite; et de toutes les offres qu'il nous fit, nous n'acceptames que des perdreaux, et du pain tendre, cette proviſion nous fut néceſſaire,

*Parce*

(1) couchée, Nachtlager.
(2) levée, Damm Ufer.
(3) caſſonnade, Farin-Zucker.

*Parcequ'entre Blaye et Jonſac*
*On ne trouva que Croupignac,*
*Et Croupignac étoit funeſte,*
*Car Croupignac étoit un lieu,*
*Où ſix mourans faiſoient le reſte*
*De cinq, ou ſix cens que la peſte*
*Avoit envoyés devant Dieu:*
*Et ces ſix mourans s'étoient mis*
*Tous ſix dans un même logis.*
*Un ſeptiéme ſoi diſant Prêtre,*
*Plus peſtiféré que les ſix,*
*Les confeſſoit par la fenêtre,*
*De peur, diſoit-il, d'être pris*
*D'un mal ſi fâcheux et ſi traître.*

Ce lieu ſi dangereux et ſi miſérable fut traverſé bruſquement, et n'eſpérant pas trouver de Village, il fallut ſe réſoudre à manger ſur l'herbe, où les perdreaux et le pain tendre de Monſieur de Jonſac furent d'un grand ſecours. Enſuite d'un repas ſi cavalier, en continuant notre chemin, nous arrivames à Blaye: mais ſi tard, et le lendemain nous en partimes ſi matin, qu'il nous fut impoſſible d'en remarquer la ſituation qu'à la clarté des étoiles. Le montant qui commençoit de très-bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Luſſans, et reçû de lui mille baiſers, nous nous embarquames dans une petite Chaloupe, et voguâmes long-tems avant le jour:

*Mais ſi-tôt que par ſon flambeau,*
*La lumiére nous fut rendue,*
*Rien ne s'offrit à notre vûe,*
*Que le Ciel, et notre bâteau,*
*Tout ſeul dans la vaſte étenduë*
*D'une affreuſe campagne d'eau.*

La Garonne eſt effectivement ſi large depuis qu'au bec des Landes d'Ambeſle elle eſt jointe avec la Dordogne, qu'elle reſſemble tout-à-fait à la Mer: et ſes marées montent avec tant d'impétuoſité, qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire;

*Et vimes au milieu des eaux,*
*Devant nous paroître Bordeaux;*
*Dont le Port en croiſſant reſſerre*
*Plus de barques, et de vaiſſeaux*
*Qu'aucun autre Port de la Terre.*

La Riviére étoit alors ſi couverte, que notre Felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire qui ſe devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré ce grand nombre de Navires et de Marchands de la plûpart des Nations pour charger les vins de ce Païs,

*Car ce fâcheux, et rude Port*
*En cette ſaiſon a la gloire*
*De donner tous les ans à boire*
*Preſqu'à tous les Peuples du Nord.*

En effet, les Marchands emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins: mais ils n'emportent pas les meilleurs. On traite ces gens d'Allemans, et il eſt défendu non ſeulement de leur vendre de ce vin pour l'enlever; mais encore de leur en laiſſer boire dans les cabarets.

Après être deſcendus ſur la gréve, et avoir admiré quelque tems la ſituation de cette Ville, nous nous retirames au Chapeau-rouge, où M. Talemand nous vint prendre auſſi-tôt qu'il ſut notre arrivée. Nous nous retirames depuis dans notre logis pour y coucher. Pendant notre ſéjour à Bordeaux, les journées ſe paſſoient toutes entiéres le plus agréablement du monde chez Monſieur l'Intendant; car les plus honnêtes gens de la Ville n'ont point d'autre réduit que ſa maiſon. Il n'y a pas un homme dans le Parlement qui ne ſoit ravi d'être de ſes amis. Il avoit trouvé même que la plûpart étoient ſes couſins: et on le croiroit plûtôt Premier Préſident de la Province, que l'Intendant.

Enfin il eſt toûjours comme vous l'avez vû, hormis que ſa dépenſe eſt plus grande; mais pour Madame l'Intendante nous vous dirons qu'elle eſt tout-à-fait changée:

*Quoi-*

*Quoique ſa beauté ſoit extrême,*
*Qu'elle ait encor ce grand œil bleu,*
*Plein de douceur, et plein de feu;*
*Elle n'eſt pourtant plus la même.*
*Car nous avons appris qu'elle aime,*
*Et qu'elle aime bien fort le jeu.*

Elle qui ne connoiſſoit pas autrefois les cartes, paſſe maintenant les nuits au Lanſquenet. Toutes les femmes de la Ville ſont devenues joueuſes pour lui plaire. Elles vont réguliérement chez elle pour la divertir, et qui veut voir une belle Aſſemblée, n'a qu'à lui rendre viſite. Mademoiſelle du Pin ſe trouve toûjours là bien à propos pour entretenir les perſonnes qui n'aiment point le jeu. Sa converſation eſt fine et ſpirituelle, et c'eſt là que Meſſieurs les Gaſcons apprennent le bel air (1) et la belle façon de parler.

*Mais cette agréable du Pin,*
*Qui dans ſa maniére eſt unique,*
*A l'eſprit méchant et bien fin,*
*Et ſi jamais Gaſcon s'en pique,*
*Gaſcon fera mauvaiſe fin.*

Au reſte ſans faire ici les goguenards ſur Meſſieurs les Gaſcons, puiſque Gaſçon y a, (2) nous commencions nous-mêmes à courir quelque riſque; et notre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur; nous nous ſauvons de Bordeaux pour donner deux jours après dans Agen.

*Agen cette Ville fameuſe,*
*De tant de Belles le ſéjour,*
*Si fatale et dangereuſe,*
*Aux cœurs ſenſibles à l'amour.*

Dès qu'on l'approche ſeulement;

*On doit bien prendre garde à ſoi:*



(1) le bel air, h. l. Lebens-Art.
(2) puisque Gaſcon y a, weil doch einmahl von Gaſconiern die Rede iſt.

*Car bel y va de bonne foi,*
*Pour n'y paſſer qu'une journée,*
*Qui s'y ſent par je ne ſai quoi*
*Arrêté pour plus d'une année.*

Un nombre infini de perſonnes y ont même paſſé le reſte de leur vie ſans en pouvoir ſortir. Le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais ſi redoutable. Nous y trouvames Monſieur de Saint Luc arrêté depuis ſix mois; Norr depuis quatre années, et d'Ortis depuis ſix ſemaines. Ce fut lui qui nous inſtruiſit de toutes ces choſes, et qui voulut abſolument nous faire voir les Enchantereſſes de ce lieu. Il pria donc toutes les Belles de la Ville à ſouper: et tout ce qui ſe paſſa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions en un Pais enchanté. Ces Dames, à n'en point mentir, ont tant de beauté, qu'elles nous ſurprirent d'abord, et tant d'eſprit qu'elles nous gagnérent dès la premiére converſation. Il eſt impoſſible de les voir et de conſerver ſa liberté: et c'eſt là deſtinée de tous ceux qui paſſent par ce lieu-là, s'ils ont la permiſſion d'en ſortir, d'y laiſſer au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

*Ainſi donc qu'avoient fait les autres,*
*Il falut y laiſſer les nôtres.*
*Là tous deux ils nous firent pris:*
*Mais n'en déplaiſe à tant de Belles;* (1)
*Ce fut par l'aimable d'Ortis;*
*Auſſi nous traita-t-il mieux qu'elles.*

Cela ne ſe fit aſſurément que ſous leur bon plaiſir. Elles ne lui enviérent point cette conquête, et nous jugeant apparemment très-infirmes, elles ne daignérent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Auſſi le lendemain de grand matin trouvames-nous le portes ouvertes, et les chemins libres, ſi bien que rien ne nous empêcha de gagner Encoſſe, ſur les cou-

(1) n'en déplaiſe à tant de belles, es ſey mit Erlaubnis ſo vieler Schönen geſagt.

coureurs que Monsieur de Chameraut nous avoit promis, et qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce véritable ami qu'on peut assurer,

*Et dire sans qu'on le cajole,*
*Qu'il sait bien tenir sa parole.*

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guères; car excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pirénées, éloigné de tout commerce, et sans y avoir d'autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du Village, entre des saules et des prés les plus verds qu'on puisse s'imaginer, étoit toute notre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, et les après-dînées nous y promener. Un jour que nous étions au bord assis sur l'herbe: et que nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, nous examinions les raisons que donnent Descartes et Gassendi, du flux et reflux, sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches, un homme qui nous avoit apparemment écoutés. C'étoit

*Un Vieillard tout blanc, pâle et sec,*
*Dont la barbe, et la chevelure*
*Pendoient plus bas que la ceinture.*
*Ainsi l'on peint Melchisedec:*
*Ou plûtôt telle est la figure*
*D'un certain vieux Evêque Grec,*
*Qui faisant le Salamalec,*
*Dit à tous la bonne avanture.* (1)
*Car il portoit un chapiteau,*
*Comme un couvercle de lessive;* (2)
*Mais d'une grandeur excessive,*
*Qui lui tenoit lieu de chapeau;*
*Et ce chapeau dont les grands bords*
*Alloient tombant sur ses épaules,*



(1) Dit à tous la bonne avanture, allen wahrsagte.
(2) un chapiteau, comme un couvercle de lessive, ein Gesimse Capital, wie ein Deckel über einen Wasch-Trog.

*Etoit fait de branches de ſaules,*
*Et couvroit preſque tout ſon corps.*
*Son habit de couleur verdâtre*
*Etoit d'un tiſſu de roſeaux,*
*Le tout couvert de gros morceaux*
*D'un cryſtal epais et bleuâtre.*

A cette apparition la peur nous fit faire deux ſignes de Croix, et trois pas en arriére : mais la curioſité prévalut ſur la crainte, et nous reſolumes, quoiqu'avec de petits battemens de cœur, d'attendre le Vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à fait agréable, et qui nous parla fort civilement en cette ſorte :

*Meſſieurs, je ne ſuis point ſurpris,*
*Que de ma rencontre imprévue*
*Vous ayez un peu l'ame émue.*
*Mais lorſque vous aurez appris*
*En quel rang les Deſtins ont mis*
*Ma naiſſance à vous inconnue,*
*Et le ſujet de ma venue,*
*Vous raſſurerez vos eſprits.*
*Je ſuis le Dieu de ce Ruiſſeau,*
*Qui d'une Urne jamais tarie,*
*Qui panche au pied de ce côteau,*
*Prens le ſoin dans cette prairie*
*De verſer inceſſamment l'eau,*
*Qui la rend ſi verte et fleurie.*
*Depuis huit jours matin et ſoir*
*Vous me venez reglément voir,*
*Sans croire me rendre viſite :*
*Ce n'eſt pas que je ne mérite,*
*Que l'on me rende ce devoir.*
*Car enfin j'ai cet avantage*
*Qu'un canal ſi clair et ſi net*
*Eſt le lieu de mon appanage.*
*Dans la Gaſcogne un tel partage*
*Eſt bien joli pour un Cadet.*
*Auſſi l'avez-vous trouvé tel,*
*Louant mes bords et ma verdure.*

Ce

*Ce qui me plait, je vous assure,*
*Plus qu'une offrande, ou qu'un Autel;*
*Et tout à l'heure je le jure,*
*Vous en serez, foi d'immortel,*
*Recompensés avec usure.*
*Dans ce petit vallon champêtre*
*Soyez donc les tres-bien venus.*
*Chacun de vous y sera Maître;*
*Et puisque vous voulez connoître*
*Les causes du flux et reflux,*
*Je vous instruirai là-dessus*
*Et vous ferai bien-tôt paroître*
*Que les raisonnemens cornus*
*De tout tems sont les attributs*
*De la foiblesse de votre Etre.*
*Car tous les dits et les redits*
*De ces vieux Réveurs de jadis*
*Ne sont que contes d'Amadis;*
*Même dans nos Sectes dernières*
*Les Descartes, les Gassendis,*
*Quoiqu'en différentes manières,*
*Et plus hâtreux, et plus hardis*
*A fouiller les causes premières,*
*N'ont jamais traité ces matières,*
*Que comme de vrais étourdis.*
*Moi qui sai la fin de ceci,*
*Comme étant chose qui m'importe,*
*Pour vous, mon amour est si forte,*
*Qu'apres en avoir éclairci*
*Votre esprit de si bonne sorte,*
*Qu'il n'en soit jamais en souci,*
*Je veux que la docte cohorte*
*Vous en donne le grand merci.*

Il nous prit alors tous deux par la main, et nous fit asseoir sur le gazon à ses côtés. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnés de nous voir en conversation avec un Fleuve; mais tout d'un coup,

*Il ſe moucha, cracha, touſſa,*
*Puis en ces mots il commença,*
*Lorſque l'onde en partage échut*
*Au Frére du grand Dieu qui tonne,*
*L'avénement à la Couronne*
*De ce nouveau Monarque fut*
*Publié par-tout, et falut*
*Que chaque Dieu fleuve en perſonne*
*Allât lui porter ſon tribut.*
*Alors Madame la Garonne*
*Entre tous les autres parut,*
*Mais ſi bruſque et ſi fanfaronne,*
*Que ſa démarche lui déplût,*
*Et le puiſſant Dieu réſolut*
*De châtier cette Gaſconne,*
*Par quelque ſignalé rebut.*
*De fait, il en fit peu de cas,* (1)
*Quand elle lui vint rendre hommage,*
*Il ſe refrogna le viſage,*
*Et la traita de haut en bas:* (2)
*Mais elle au lieu de l'appaiſer*
*Ayant pris ſoin d'apprivoiſer*
*Avec la puiſſante Dordogne*
*Mille autres Fleuves de Gaſcogne,*
*Sembla le vouloir offenſer.*
*Lui d'une orgueilleuſe maniére,*
*Comme il a l'humeur fort altiére*
*Amérement s'en courrouça,*
*Et d'une mine froide et fiére*
*Deux fois ſi loin la repouſſa,*
*Que cette inſolente Riviére*
*Toutes les deux fois rebrouſſa*
*Plus de ſix heures en arriére.*
*Bien qu'au vrai cette téméraire*
*Se fût attiré ſur les bras*
*Un peu follement cette affaire,*

*Les*

(1) il en fit peu de cas, er machte wenig Werks mit ihr.
(2) et la traita de haut en bas, und begegnete ihr ſehr verächtlich.

*Les grands Fleuves ne crurent pas*
*Devoir dans un tel embarras,*
*Se ſéparer de leur confrére,*
*Ni l'abandonner ; au contraire*
*Ils en murmurérent tout bas,*
*Accuſant le Roi trop ſévére :*
*Mais lui branlant ſes cheveux blancs,*
*Tout degoutans de l'onde amére,*
*Taiſez-vous, dit-il, inſolens,*
*Ou vous ſaurez en peu de tems*
*Ce que peut Neptune en colére.*
*Sur le champ au lieu de ſe taire*
*Plus haut encore on murmura.*
*Le Dieu lors en furie entra ;*
*Son Trident par trois fois ſerra,*
*Et trois fois par le Styx jura :*
*Quoi donc ici l'on oſera*
*Dire tout haut ce qu'on voudra ?*
*Chaque petit Dieu gloſera*
*Sur ce que Neptune fera ?*
Per Dio queſto non ſarà.
*Chacun d'eux s'en repentira.*
*Et pareil traitement aura :*
*Car deux fois par jour on verra,*
*Qu'à ſa ſource on retournera,*
*Et deux fois mon courroux fuira ;*
*Mais plus loin que pas un ira*
*Celui qui pour ſon malheur a*
*Cauſé tout ce deſordre-là,*
*Et cet exemple durera*
*Tant que Neptune regnera.*
*A ce Dieu du moite élement* (1)
*Tous ces rebelles ſe ſoumirent,*
*Et, quoiqu'en grondant, obéirent*
*Par force à ce commandement.*
*Voilà ce qu'on n'a jamais ſû,*
*Et ce que tout le monde admire ;*
*Auſſi avions-nous réſolu*

*Pour*

(1) du moite élement, aus dem feuchten Element.

*Pour notre honneur de n'en rien dire ;*
*Mais aujourd'hui vous m'avez plû*
*Si fort, que je n'ai jamais pû*
*M'empêcher de vous en inſtruire.*

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'entre nous deux ; mais ſi vîte qu'il étoit à plus de vingt pas, avant que nous nous en fuſſions apperçûs. Nous le ſuivîmes le plus légérement que nous pûmes ; et voyant qu'il étoit impoſſible de l'attraper, nous lui criâmes pluſieurs fois,

*Hé ! Monſieur le Fleuve, arrêtez,*
*Ne vous en allez pas ſi vîte :*
*Hé de grace, un mot écoutez ;*
*Mais il ſe remit dans ſon gîte :* (1)

Et rentra dans ces mêmes roſeaux, d'où nous l'avions vû ſortir. Nous allâmes en vain juſqu'à cet endroit. Car le bon homme étoit déja tout fondu en eau, quand nous arrivâmes, et ſa voix n'étoit plus,

*Qu'un murmure agréable et doux :*
*Mais cet agréable murmure*
*N'eſt entendu que des cailloux.*
*Il ne le peut être de nous,*
*Et même ſans vous faire injure,*
*Il ne l'eût pas été de vous.*

Après l'avoir pluſieurs fois appellé inutilement, la nuit nous obligea de retourner à notre logis, où nous fîmes mille réflexions ſur cette avanture. Notre eſprit n'étoit pas tout-à-fait content de cet éclairciſſement, et nous ne pouvions concevoir pourquoi dans une ſédition, où tous les Fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiés. Nous revinmes pluſieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encoſſe pour y conjurer cet honnête Fleuve de nous vouloir donner là-deſſus un quart d'heure de converſation. Mais il ne parut plus, et nos eaux étant pri-

(1) il ſe remit dans ſon gîte, er begab ſich wieder in ſein Lager.

prises, le tems vint enfin de s'en aller. Un carrosse que Monsieur le Sénéchal d'Armagnac avoit envoyé, nous mena bien à notre aise chez lui à Castille, où nous fûmes reçûs avec tant de joie, qu'il étoit aisé de juger que nos visages n'étoient point desagréables au Maître de la maison.

*C'est chez cet illustre Fontrailles,*
*Où les Tourtes, les Ortolans,*
*Les Perdrix rouges, et les Cailles,*
*Et mille autres vols succulens*
*Nous firent horreur des mangeailles,* (1)
*Dont Carbon, et tant de canailles*
*Vous affrontent depuis vingt ans.*

Vous autres Casaniers (2) qui ne connoissez que la Vallée de misére, * et vos Rotisseurs de Paris, vous ne savez ce que c'est que la bonne chére. Si vous vous y connoissez, (3) et si vous l'aimez comme vous le dites,

*Soyez donc assez braves gens*
*Pour quitter enfin vos murailles;*
*Et si vous êtes de bon sens*
*Allez et courez chez Fontrailles,*
*Vous gorger de mets excellens.*

Vous y serez assûrément bien reçûs, et vous le trouverez toûjours le même. Il ne s'embarrasse plus des affaires du monde; et il ne se divertit qu'à faire achever sa maison qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de sa Province en savent bien le chemin, mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Après nous y être empifrés (4) quatre jours avec Monsieur le

(1) mangeailles, überflüßiges schlechtes Essen.
(2) Vous autres Casaniers, ihr Faullenzer, die ihr stetig zu Hause lieget.
* Marché de Paris où l'on vend toute sorte de Volailles,
(3) Si vous vous y connoissez, wenn Sie sich darauf verstehen.
(4) Après nous y être empifrés, nachdem wir uns daselbst gemästet hatten.

le Préſident de Marmieſſe, nous allâmes tous enſemble à Toulouſe, deſcendre chez Monſieur l'Abbé de Beauregard, qui nous attendoit, et qui nous donna de ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouſe. Le lendemain Monſieur de Marmieſſe nous voulut faire voir dans un dîner juſqu'où peut aller la ſplendeur et la magnificence, ou plûtôt avec ſa permiſſion, la profuſion et la prodigalité: c'eſt ici qu'il faut redoubler nos efforts pour vous en faire une deſcription magnifique.

*Toi qui préſides aux repas,*
*O Muſe! ſois nous favorable,*
*Décris nous un peu tous les plats,*
*Qui parurent ſur cette table,*
*Pour notre honneur, et pour ta gloire*
*Fais qu'aucun de tous ces grands mets,*
*Ne s'échappe à notre mémoire:*
*Et fais qu'on en parle à jamais:*
*Mais comme notre eſprit s'abuſe,*
*De s'imaginer qu'aux feſtins*
*Puiſſe préſider une Muſe*
*Et qu'elle ſe connoiſſe en vins;*
*Non, non, les doctes Demoiſelles*
*N'eurent jamais un bon morceau,*
*Et ces vieilles ſempiternelles* (1)
*Ne burent jamais que de l'eau.*
*A qui donc adreſſer ſes vœux*
*En des occaſions pareilles?*
*Eſt-ce à vous, Bacchus Roi des Treilles?* (2)
*Mais pour rimer, Bacchus et Come*
*Sont des Dieux de peu de ſecours;*
*Et jamais de mémoire d'homme*
*On ne leur fit un tel diſcours.*

Ainſi

(1) ces vieilles ſempiternelles, dieſe alte verdrüßlichen Schachteln.

(2) Roi des Treilles, König des Weins. (Treille bedeutet eigentlich eine Latte, woran die Weinreben befeſtiget werden.)

Ainſi ne ſachant à qui pour cela nous adreſſer, il faut nous contenter de vous dire, qu'on ne vit rien de ſi ſplendide, et nous euſſions crû Toulouſe, ce lieu ſi renommé pour la bonne chére, épuiſé pour jamais de toute ſorte de gibier, ſi l'un de vos amis et des nôtres, ne nous eût encore le lendemain dans un dîné, fait admirer cette Ville comme un prodige pour la quantité des belles choſes qu'elle fournit. Vous devinerez aiſément le nom de ce généreux Ami, quand nous vous dirons

*Que c'eſt l'un de ces beaux eſprits,*
*Dont Toulouſe fut l'origine.*
*C'eſt le ſeul Gaſcon qui n'a pris*
*Ni l'air, ni l'accent du Païs:*
*Et l'on jugeroit à ſa mine,*
*Qu'il n'a jamais quitté Paris.*

Enfin c'eſt l'agréable Monſieur d'Oſneville, dont l'air et l'eſprit n'ont rien que d'un homme, qui n'auroit de ſa vie bougé de la Cour:

*Vous ſaurez qu'il eſt marié*
*Environ depuis une année,*
*Et qu'il eſt tout-à-fait lié*
*Du ſacré lien d'Hymenée;*
*Lié tout-à-fait, c'eſt-à-dire,*
*Qu'il eſt lié tout-à-fait bien,*
*Qu'il ne lui manque du tout rien,*
*Et qu'il a tout ce qu'il déſire.*
*L'Epouſe eſt bien apparentée,*
*Et bien apparenté l'Epoux,*
*Elle eſt jeune, riche, eſprittée,*
*Et lui jeune, riche, eſprit doux.*

Avec lui, et dans ſon carroſſe nous quitâmes Toulouſe pour aller à Grouille, où Monſieur le Comte d'Aubijoux nous reçût fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit Palais, qu'il a fait bâtir au milieu de ſes jardins entre des Fontaines et des Bois; et qui n'eſt compoſé que de trois chambres, mais bien peintes, et tout-

tout-à-fait ajuſtées. Il a deſtiné ce lieu pour ſe retirer en particulier avec deux, ou trois de ſes amis; ou quand il eſt ſeul, pour s'entretenir avec ſes livres:

*Malgré l'injuſtice des Cours*
*Dans cet agréable hermitage,*
*Il coule doucement ſes jours,*
*Et vit en véritable Sage.*

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table, et fort bien ſervie, ce ne ſeroit vous apprendre rien de nouveau. Mais peut-être ſerez-vous ſurpris de ſavoir que faiſant ſi grande chére, (1) il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour; auſſi ſon viſage étoit-il d'un homme mourant. Bien que ſon parc fût très-grand, et qu'il eût mille endroits, tous plus beaux les uns que les autres pour ſe promener, nous paſſions les journées entiéres dans une petite Isle plantée, et tenue auſſi propre qu'un jardin, dans laquelle on trouve comme par miracle une Fontaine, qui jaillit et va mouiller le haut d'un berceau de grand cyprès, qui l'environnent.

*Sous ce berceau qu'Amour exprès*
*Fit pour toucher quelque inhumaine,*
*L'un de nous deux un jour au frais,*
*Aſſis près de cette Fontaine,*
*Le cœur percé de mille traits,*
*D'une main qu'il portoit à peine,*
*Grava ces vers ſur un cypres:*
Helas! Que l'on ſeroit hûreux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si, toûjours aimé de Sylvie,
On pouvoit toûjours amoureux
Avec elle paſſer la vie!

Vous connoîtrez par-là que dans notre voyage, nous ne ſongions pas ſans ceſſe à faire bonne chére: et que nous avions quelquefois des momens aſſez tendres. Au reſte, quoique *Grouille* ait tant de charmes, Monſieur

(1) faiſant ſi grande chére, da er ſo viel aufgehen lies.

ſieur *d'Aubijoux* ne nous put tenir que trois jours, après leſquels il nous donna ſon carroſſe pour aller à Caſtres prendre celui de Monſieur de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieuë de Carcaſſonne. Vos ſantés y furent bues mille fois avec le cher ami *Balzant*, qui ne nous quitta pas un moment. La Comédie fut auſſi un de nos divertiſſemens, aſſez grand, parceque la troupe n'étoit pas mauvaiſe; et qu'on y voyoit toutes les Dames de Carcaſſonne. Quand nous en partîmes, Monſieur de Penautier qui ſans doute eſt l'un des plus honnêtes hommes du monde, voulut abſolument que nous priſſions encore ſon carroſſe pour aller à Narbonne, quoiqu'il y eût une grande journée. Le tems étoit ſi beau, que le lendemain ſur nos chevaux frais, et qui ſuivoient en main depuis Encoſſe, nous eſpérions aller coucher pres de Montpellier; mais par malheur

*Dans cette vilaine Narbonne*
*Toûjours il pleut, toûjours il tonne;*
*Ainſi toute la nuit il plut,*
*Et tant d'eau cette nuit il chut,*
*Que la campagne ſubmergée*
*Tint deux jours la Ville aſſiégée.*

Que cela ne vous ſurprenne point, quand il pleut ſix heures en cette Ville, comme c'eſt toûjours par orage, et qu'elle eſt ſituée dans un fond tout environné de Montagnes, en peu de tems les eaux ſe ramaſſent en ſi grande abondance, qu'il eſt impoſſible d'en ſortir ſans courir riſque de ſe noyer. Nous le voulumes pourtant hazarder; mais l'accident d'un Laquais emporté, et qui ſans doute étoit perdu, ſi ſon cheval ne l'eût ſauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte pour attendre que les paſſages fuſſent libres. Des Meſſieurs qui ſe promenoient dans la grande place, et qui nous parurent être des Principaux du Païs, ayant appris notre avanture, crurent qu'il étoit de leur honneur de ne nous laiſſer pas ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretés de leur Ville. Ils nous menérent

d'abord dans l'Eglise Cathédrale, qu'ils croyoient un chef-d'œuvre pour la hauteur des ſes voutes; mais nous ne pouvons pas bien dire au vrai,

*Si l'Architecte qui la fit,*
*La fit ronde, ovale, ou quarrée;*
*Et moins encore s'il la bâtit*
*Haute, baſſe, large, ou ſerrée:*
*Car, arrivés en ce ſaint Lieu,*
*Nous n'eûmes jamais d'autre envie*
*Que de faire des vœux à Dieu,*
*De ne le voir de notre vie.*
*Ce qu'on y montre auſſi de rare,*
*Eſt un vieux, et ſombre Tableau,*
*Où l'on voit ſortir un Lazare,*
*A demi mort, de ſon Tombeau.*
*Mais le Peintre l'a ſi bien fait,*
*Sec, pâle, hideux, noir, effroyable,*
*Qu'il reſſemble moins le portrait*
*Du bon Lazare que d'un Diable.*

Ces Meſſieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces deux merveilles, ils eurent encore la bonté, pour nous régaler tout-à-fait, de nous préſenter à deux ou trois de leur plus polies Demoiſelles, qui tomboient en vérité de la vérole. Voilà tous les divertiſſemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par là, ſi deux jours que nous y demeurâmes, ſe paſſérent agréablement. Toi qui nous as ſi bien divertis,

*Digne objet de notre courroux*
*Vieille Ville toute de fange,*
*Qui n'es que ruiſſeaux, et qu'égouts,* (1)
*Pourrois-tu pretendre de nous*
*Le moindre vers à ta louange?*
*Va, tu n'es qu'un quartier d'hyver*
*De quinze, ou vingt malhûreux Drilles,* (2)
*Où l'on peut à peine trouver*

*Deux*

(1) égouts, zuſammengelaufenes Waſſer.
(2) Drilles, elende, ſchlechte Soldaten.

*Deux ou trois miſérables Filles*
*Auſſi mal ſaines que ton air:*
*Va, tu n'eus jamais rien de beau,*
*Rien qui mérite qu'on le priſe;*
*Bien peu de choſe eſt ton Tableau,*
*Et bien moins que rien ton Egliſe.*

L'apoſtrophe eſt un peu violente, ou l'imprécation un peu forte: mais nous paſſames dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en eſt quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulérent, et nos chevaux n'en ayant plus que juſqu'aux ſangles, (1) il nous fut permis de partir, après avoir marché trois ou quatre lieuës dans des plaines toutes noyées; et paſſé ſur de méchantes planches, un Torrent qui s'étoit fait de l'égoût des eaux, et qui étoit large comme une Riviére.

*Beziers*, cette Ville ſi propre, et ſi bien ſituée, nous fit voir un Païs auſſi beau que celui que nous quitions, étoit vilain. Le lendemain ayant traverſé les Landes (2) de Saint Hubery, et goûté les bons muſcats de Loupian, nous vîmes *Montpellier* ſe préſenter à nous, environné de ces plantades, et de ces blanquettes que vous connoiſſez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail. Car on joue-là le long des chemins à la Chicane. (3) Dans la grande rue des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, on croit être dans la boutique de *Martial* *, et cependant,

*Bien que de cette belle Ville*
*Viennent les meilleures ſenteurs.*
*Son terroir en muſcats fertile*
*Ne lui produit jamais de fleurs.*

Cette rue ſi parfumée conduit dans une grande place, où ſont les meilleures Hôtelleries; mais nous fûmes bien-tôt épouvantés,



(1) ſangle, Sattelgurt.
(2) les Landes, die Heiden.
(3) la Chicane, eine Art Maillen-Spiel.
* Marchand Parfumeur à Paris.

*De rencontrer dans cette place;*
*Un grand concours de Populace;*
*Chacun y nommoit d'Aſſouci;*
*Il ſera brûlé, Dieu merci,*
*Diſoit une vieille Bagaſſe;* (1)
*Dieu veuille qu'autant en en faſſe*
*A tous ceux qui vivent ainſi.*

La curioſité de ſavoir ce que c'étoit, nous fit avancer. Tout le bas étoit plein de Peuple, et les fenêtres étoient remplies de perſonnes de qualité. Nous y connûmes l'un des Principaux de la Ville qui nous fit entrer auſſi-tôt dans le logis. Dans la chambre où il étoit, nous apprimes qu'effectivement on alloit brûler d'Aſſouci pour un crime qui eſt en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre nous trouvâmes un grand nombre de Dames qui, à ce qu'on nous dit, étoient les plus galantes, les plus qualifiées, et les plus ſpirituelles de la Ville. A leurs petites mignardiſes, (2) à leur parler gras, (3) et à leurs diſcours affectés, nous crûmes bien-tôt que c'étoit une aſſemblée de Précieuſes de Montpellier. Mais quoiqu'elles fiſſent de nouveaux efforts, à cauſe de nous, elles ne paroiſſoient que des Précieuſes de campagne, et n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles ſe mirent exprès ſur le chapitre des beaux eſprits pour nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il ſe commença donc une converſation aſſez plaiſante:

*Les unes diſoient que Ménage*
*Avoit l'air et l'eſprit galant;*
*Que Chapelain n'étoit pas ſage;*
*Que Voſtat n'étoit pas pédant.*
*Les autres croyoient Scudery*
*Un homme de fort bonne mine,*
*Vaillant, riche, et toûjours bien mis,* (4)

Sa

(1) une vieille Bagaſſe, eine alte Vettel, Hure.
(2) mignardiſes, Liebkoſungen.
(3) à leur parler gras, bey ihrem Liſpeln.
(4) bien mis, wohl gekleidet.

*Sa Sœur une Beauté divine,*
*Et Peliſſon un Adonis.*

Elles en nommérent encore une très-grande quantité dont il ne nous ſouvient plus. Après avoir bien parlé de ſi beaux Eſprits, il fut queſtion de juger de leurs Ouvrages. Dans *l'Alarie*, et dans le *Moïſe*, on ne loua que le jugement, et la conduite; et dans la *Pucelle*, rien du tout. Dans *Sarraſin*, on n'eſtima que la Lettre de Monſieur *Ménage*, et la Préface de Monſieur *Peliſſon* fut traitée de ridicule. *Voiture* même paſſa pour groſſier. A l'égard des Romans, *Caſſandre* fut eſtimé pour la délicateſſe de la converſation; *Cyrus*, *et Clelie* pour la beauté de l'expreſſion et la grandeur des évenemens. Mille autres choſes ſes débitérent encore plus ſurprenantes que tout cela. Puis inſenſiblement la converſation tomba ſur d'*Aſſouci*, parcequ'il leur ſembla, que l'heure de l'éxécution approchoit. Une de ces Dames prit la parole, et s'adreſſant à celle qui nous avoit paru la principale, et la Maitreſſe Précieuſe,

*Ma bonne, eſt-ce celui qu'on dit*
*Avoir autrefois tant écrit,*
*Mêmes compoſé quelque choſe,*
*En vers ſur la Métamorphoſe?*
*Il faut donc qu'il ſoit Bel-Eſprit?*
*Auſſi l'eſt-il, et l'un des vrais,*
*Reprit l'autre, et des premiers faits.*
*Ses Lettres lui furent ſcellées.*
*Des leurs premières aſſemblées.*
*J'ai la liſte de ces Meſſieurs,*
*Son nom eſt en tête des leurs.*
*Puis d'une mine ſérieuſe;*
*Avec certain air affecté*
*Penchant ſa tête de côté,*
*Et de ce ton de Précieuſe*
*Lui dit: Ma chère, en vérité*
*C'eſt dommage que dans Paris*
*Ces Meſſieurs de l'Académie,*
*Tous ces Meſſieurs les beaux Eſprits*
*Soient ſujets à cette infamie.*

L'envie de rire nous prit si furieusement, qu'il nous fallut quitter la chambre et le logis pour en aller éclater à notre aise dans l'Hôtellerie. Nous eumes toutes les peines du monde à passer dans les rues à cause de l'affluence du Peuple.

*Là d'hommes l'on voyoit fort peu:*
*Cent mille femmes animées,*
*Toutes de colère enflammées*
*Accouroient en foule en ce lieu*
*Avec des torches allumées.*

Elles écumoient toutes de rage, et jamais on n'a rien vû de si terrible. Les unes disoient que c'étoit trop peu de le brûler; les autres qu'il faloit l'écorcher auparavant; et toutes que si la Justice le leur vouloit livrer, elles inventeroient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin,

*On auroit dit à voir ainsi*
*Ces Bacchantes échevelées,* (1)
*Qu'au moins ce Monsieur d'Assouci*
*Les auroit toutes violées;*

Et cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous regagnâmes avec bien de la peine notre logis, où nous apprîmes, en arrivant qu'un homme de qualité avoit fait sauver ce malhûreux; et quelque tems après, on nous vint dire que toute la Ville étoit en rumeur; Que les femmes y faisoient une sédition, et qu'elles avoient déja déchiré deux ou trois personnes pour être seulement soupçonnées de connoître d'Assouci. Cela nous donna une très-grande frayeur en vérité;

*Et de peur d'être pris aussi,*
*Pour amis du Sieur d'Assouci,*
*Ce fut à nous de faire gille.* (2)
*Nous fûmes donc assez prudens*

*Pour*

(1) échevelées, denen die Haare um die Zähne hingen.

(2) ce fut à nous de faire gille, hatten wir Ursache heimlich zu entwischen.

*Pour quitter d'abord cette Ville,*
*Et cela fut d'assez bon sens.*

Nous nous fauvons donc comme des criminels par une porte écartée, et prenons le chemin de Maſſillargues, eſpérans de pouvoir arriver avant la nuit à demi lieuë de Montpellier. Nous rencontrâmes notre d'Aſſouci avec un Page aſſez joli qui le ſuivoit. Il nous conta en deux mots toutes ſes diſgraces; auſſi n'avions-nous pas le loiſir d'écouter un long diſcours, ni de le faire. Chacun s'en alla donc de ſon côté, lui fort vîte quoiqu'à pié, et nous aſſez doucement, à cauſe que nos chevaux étoient fatigués. Nous arrivames avant la nuit chez Monſieur de Cauviſſon, qui penſa mourir de rire (1) de notre avanture. Il prit le ſoin par la bonne chére, et par ſes bons lits de nous faire bien-tôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant ſi proches de Nîmes, refuſer à notre curioſité de nous détourner pour aller voir

*Ces grands, et fameux Bâtimens*
*Du Pont du Gard et des Arénes,*
*Qui nous reſtent pour Monumens*
*Des magnificences Romaines.*
*Ils ſont plus entiers et plus ſains,*
*Que tant d'autres reſtes ſi rares*
*Echappés aux brutales mains*
*De ce déluge de Barbares,*
*Qui furent les fleaux des Humains.*

Fort ſatisfaits du Languedoc, nous primes aſſez vîte la route de Provence par cette grande prairie, de Beaucaire, ſi célébre pour ſa Foire; et le meme jour nous vîmes de bonne heure

*Paroître ſur les bords du Rône*
*Ces murs pleins d'illuſtres Bourgeois,*
*Glorieux d'avoir autrefois*



(1) qui penſa mourir de rire, welcher ſchier für Lachen geſtorben wäre.

ne trouver qu'une méchante mazure, (1) toute tremblante, et prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement de crainte de la jetter par terre, et après avoir heurté long-tems ſans entendre même un chien aboyer ſur la Tour:

*Des gens qui travailloient là proche*
*Nous dirent, Meſſieurs, là-dedans*
*On n'entre plus depuis long-tems:*
*Le Gouverneur de cette Roche,*
*Retournant en Coux par le Coche,*
*A depuis environ quinze ans*
*Emporté la clef dans ſa poche.*

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, ſur-tout, quand ils nous firent remarquer un écriteau (2) que nous lumes avec aſſez de peine; car le tems l'avoit preſque effacé.

*Portion de Gouvernement*
*A louer tout préſentement.*

Plus bas en petit caractère,

*Il faut s'adreſſer à Paris,*
*Ou chez Conrart le Sécrétaire,*
*Ou chez courbé l'homme d'affaire* (3)
*De tous Meſſieurs les Beaux-Eſprits.*

Dans la créance, après cela, de n'avoir plus rien de rare à voir en ce pais, nous le quittâmes ſur le champ, et même avec empreſſement, pour aller goûter des muſcats de la Ciouſtat. Nous n'y arrivâmes toutefois que fort tard, à cauſe que les chemins ſont rudes, et que paſſant par Caſſis, il eſt bien difficile de ne s'y point arrêter à boire. Vous n'êtes pas aſſurément curieux de ſavoir de la Ciouſtat,

Que

(1) une méchante mazure, ein elendes altes verfallenes Gebäude.

(2) un écriteau, eine Ueberſchrift.

(3) l'homme d'affaire, der in Verrichtungen gebraucht wird.

*Que les Marchands et les Nochers*
*Rendent ce lieu considérable ;*
*Mais pour le Muscat adorable,*
*Qu'un Soleil proche et favorable*
*Confit dans de brûlans Rochers,*
*Vous en aurez, Fréres très-chers,*
*Et du meilleur sur votre table.*

Les grandes affaires que nous avions en cet endroit, furent achevées aussi-tôt que nous en eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain sur le midi nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette Ville est dans une situation admirable, exposée au Midi, et couverte au Septentrion par des Montagnes qui sont élevées jusqu'aux nues, et qui rendent son Port très-grand et très-sûr. Nous y trouvames Monsieur le Chevalier Paul, qui par sa Charge, par son mérite et par sa dépense, est le premier et le plus considérable du Païs.

*C'est ce Paul dont l'expérience*
*Gourmande la Mer et le Vent,* (1)
*Dont le bonheur et la vaillance*
*Rendent formidable la France*
*A tous les Peuples du Levant.*

Il nous régala dans sa Cassine, (2) propre, et si bien entendue, (3) qu'elle nous sembla un petit Palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusques-là que des Oliviers de médiocre grandeur, lorsque la curiosité d'en voir de gros comme de Chênes nous fit aller jusques à Hiéres. Que ce lieu nous plût ! Qu'il est charmant ! et quel sejour seroit-ce que Paris dans un tel climat !

*Que c'est avec plaisir qu'aux mois*
*Si fâcheux en France et si froids,*
*On est contraint de chercher l'ombre*
*Des Orangers, qu'en mille endroits*
*On y voit sans rang et sans nombre*

*For-*

(1) gourmande la mer et le vent, Meer und Wind schilt.
(2) Cassine, Landhaus. (wenig gebräuchlich.)
(3) si bien entendue, so wohl eingerichtet.

*Former des forêts et des bois!*
*Là jamais les plus grands Hyvers*
*N'ont pû leur déclarer la guerre.*
*Cet heureux coin de l'Univers*
*Les a toûjours beaux, toûjours verds,*
*Toûjours fleuris en pleine terre.* (1)

Que ces Orangers nous donnérent de mépris, pour les nôtres, dont les plus conservés et les mieux gardés ne doivent pas être, en comparaison, appellés des Orangers:

*Car ces petits nains contrefaits,*
*Toûjours tâpis entre deux ais,* (2)
*Et contraints sous des casemates,*
*Ne sont, à bien parler, que vrais*
*Et miserables culs-de-jattes.* (3)

Nous ne pouvions terminer notre voyage par un lieu qui nous laissât une idée plus agréable: aussi dès le moment ne songeames-nous plus qu'à retourner à Paris. Notre dévotion nous fit pourtant détourner un peu pour aller à la Sainte Baume. C'est un lieu presque inaccessible, et que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un Antre au milieu d'un rocher escarpé, de plus de quatre-vingt toises de haut, fait assurément par miracle, car il est très-aisé de voir que les hommes

*N'y peuvent avoir travaillé,*
*Et l'on croit avec apparence*
*Que les Saints Esprits l'ont taillé*
*Ce Roc, qu'avec tant de constance*
*La Sainte a si long-tems mouillé*
*Des larmes de sa pénitence*
*Mais si d'une adresse admirable*
*L'Ange a taillé ce Roc divin,*
*Le Démon cauteleux et fin*

*En*

(1) en pleine terre, auf freyem Lande.
(2) toûjours tâpis entre deux ais, allezeit zwischen 2. Bretern eingezwängt.
(3) culs-de-jattes, Krüppel.

*En a fait l'abord effroyable;*
*Sachant bien que le Pelerin*
*Se donneroit cent fois au Diable,*
*Et ſe damneroit en chemin,*

Nous y montâmes cependant, avec beaucoup de peine, par une horrible pluye; mais par la grace de Dieu ſans murmurer. Dès que nous y fûmes arrivés, il nous prit une extrême impatience d'en partir. Nous examinâmes donc aſſez bruſquement la bizarrerie de cette demeure, et en un moment les Religieux qu'on y trouve nous inſtruiſirent de leur Ordre, de leur coûtume, et de leur maniére de traiter les Paſſans. Car ce ſont les Religieux qui les reçoivent, et qui tiennent Hôtellerie.

*L'on n'y mange jamais de chair,*
*L'on n'y donne que du pain d'orge,*
*Et des œufs qu'on y vend bien cher.*
*Ces Moines hideux ont de l'air*
*Des gens qui ſortent d'une forge.*
*Enfin ce lieu ſemble un Enfer,*
*Ou pour le moins un coupe-gorge.* (1)
*L'on ne peut être ſans horreur*
*Dans cette effroyable demeure,*
*Et la faim, la ſoif et la peur*
*Nous en firent ſortir ſur l'heure.*

Encore qu'il fût preſque nuit, et qu'il fît le plus vilain tems du monde, nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les Montagnes, que de demeurer à la Sainte Baume. Les Retiques qui ſont à S. Maximin nous portérent bonheur, et nous firent arriver avec l'aide d'un Guide ſans être égarés: mais non pas ſans être mouillés. Auſſi le lendemain, la matinée s'étant paſſée toute entiére en dévotion, c'eſt-à-dire à faire toucher des Chapelets par quantité de Corps Saints, et à mettre d'aſſez groſſes piéces dans tous les troncs, (2) nous

(1) un coupe gorge, eine Mörder-Höle.
(2) et .. troncs, und ziemlich groſe Stücken Geld in alle Gotteskaſten zu ſtecken.

nous allames nous enyvrer d'excellente blanquette de Negreaux, (1) et de là coucher à Aix. C'eſt une Capitale ſans Riviére, et dont tous les dehors ſont fort deſagréables. Mais en récompenſe, elle eſt belle et aſſez bien bâtie, et de bonne chére. Orgon fut enſuite notre couchée, lieu célèbre pour tous les bons vins; et le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ſes murailles. Madame de Caſtellane y étoit. Nous lui rendimes viſite le même jour, qui fut le jour des Morts; et nous la trouvames chez elle en bonne compagnie. Elle n'étoit point comme les autres Veuves dans les Egliſes à prier Dieu;

*Car quoiqu'elle ait l'ame aſſez tendre*
*Pour tout ce qu'elle auroit chéri,*
*On auroit peine à la ſurprendre*
*Sur le Tombeau de ſon Mari.*

Avignon nous avoit paru ſi beau, que nous voulumes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loiſir. Un ſoir que nous prenions le frais ſur le bord du Rhône par un beau clair de Lune, nous rencontrâmes un homme qui ſe promenoit, qui nous ſembloit avoir de l'air du Sieur d'Aſſouci. Son manteau qu'il portoit ſur le nez, empêchoit qu'on ne le pût voir au viſage. Nous prîmes dans cette incertitude, la liberté de l'accoſter, et de lui demander:

*Eſt-ce vous Monſieur d'Aſſouci?*
*Oui, c'eſt moi, Meſſieurs, me voici,*
*N'ayant plus pour tout équipage,*
*Que mes vers, mon luth et mon page.*
*Vous me voyez ſur le pavé* (2)
*En deſordre, mal propre et ſale.*
*Auſſi je me ſuis eſquivé,*
*Sans emporter paquet, ni male;* (3)

*Mais*

(1) blanquette de Negreaux, eine Art von weiſſen Wein aus Gaſcogne.

(2) vous me voyez ſur le pavé, Sie ſehen mich unſtet und flüchtig.

(3) ſans emporter paquet ni male, ohne das geringſte mitzunehmen.

*Mais enfin me voilà sauvé,*
*Car je suis en Terre Papale.*

Il avoit effectivement avec lui le même Page que nous lui avions vû, lorsqu'il se sauva de Montpellier, et que l'obscurité nous avoit empêché de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, et quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui. Nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant,

*Ce petit Garçon, qui vous suit,*
*Et qui derrière vous se glisse,*
*Que fait-il? en quel exercice,*
*En quel art l'avez-vous instruit?*
*Il suit tout, dit il; s'il vous duit,* (1)
*Il est bien à votre service.*

Alors nous remerciames le Sieur d'Assouci fort civilement, à peu près comme vous auriez pû faire, et nous ne lui répondîmes autre chose:

*Qu'adieu, bon soir et bonne nuit;*
*De votre Page qui vous suit;*
*Et qui derrière vous se glisse*
*Et de tout ce qu'il sait aussi,*
*Grand-merci, Monsieur d'Assouci,*
*D'une telle offre de service,*
*Monsieur d'Assouci, grand merci.*

Notre Lettre finira par ce bel endroit, quoiqu'elle soit écrite de Lyon. Ce n'est pas que nous n'ayons encore à vous mander quelque chose des beautés du Pont Saint Esprit, des bons vins de Condrieux, et de Côte-rôtie; mais nous sommes si las d'écrire, que la plume nous tombe des mains. Outre cela nous voulons avoir de quoi vous entretenir lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir; cependant,

Si

(1) s'il vous duit, wenn er Ihnen anstehet. (nur in scherzhaften Styl gebräuchlich.)

*Si nous allions tout vous déduire,*
*Nous n'aurions plus rien à vous dire,*
*Et vous ſaurez qu'il eſt plus doux*
*De cauſer bûvant avec vous,*
*Qu'en voyageant de vous écrire.*
*Adieu les deux Freres nourris,*
*Auſſi bien que gens de la Ville,*
*Que nous aimons plus que dix mille*
*Des plus aimables de Paris.*

DATE.

*De Lyon où l'on nous a dit,*
*Que le Roi par un rude Edit*
*Avoit fait défenſes expreſſes,*
*Expreſſes défenſes à tous,*
*De plus porter chauſſes Suiſſeſſes:*
*Cet Edit qui n'eſt rien pour nous,*
*Vous réduit en grandes détreſſes,* (1)
*Groſſes bedaines, groſſes feſſes;*
*Car où diable vous mettrez-vous?*

ADRESSE.

*A Meſſieurs les aînés Brouſſins,*
*Chacun enſeignera la rue,*
*Car leur demeure eſt plus connue*
*Au Marais, que les Capucins.*

# A PHILIS,

Sur le premier Voyage de l'Isle d'Amour.

## *A LYCIDAS.*

Il eſt bien juſte, cher Lycidas, que je vous faſſe ſavoir de mes nouvelles, et qu'après un an d'abſence je

(1) vous réduit en grandes détreſſes, bringt Sie in groſſe Noth.

je vous délivre enfin de l'inquiétude, où vous met assurément l'incertitude de ma destinée. J'ai bien vû du Païs depuis que je vous ai quitté; mais dans l'état où je suis, je ne sai si j'aurai assez de force pour vous faire une Relation de mon Voyage: c'est augmenter mes maux présens que de me souvenir de ceux qui sont passés; et c'est accroître ma douleur que de représenter à ma Mémoire des plaisirs dont il ne me reste que le cruel souvenir. Je croi pourtant que ce ne me sera pas une petite consolation que celle de faire part à un de mes amis, de mes malheurs, et de mes plaisirs. J'oublierai ma douleur en vous contant mon histoire, et je ferai pour un moment trève avec mes soupirs.

*Mon ame, pour un tems cache-moi ma douleur;*
*Vous, mes yeux, arrêtez vos larmes;*
*Cessez, ma voix, de plaindre mon malheur;*
*Toi, mon cœur, suspens tes allarmes.*
*Vous n'êtes plus heureux, c'est par la cruauté*
*D'un sort, et barbare et funeste;*
*Mais jouissez au moins du plaisir qui vous reste,*
*Souvenez-vous que vous l'avez été.*

Il y a un an, comme vous savez, que je m'embarquai sur la Mer Océane avec plusieurs personnes de tous âges, et de toutes conditions, la plûpart fort étourdis, pour aller en un Païs, qu'on nomme le Plaisir. Nous voguames paisiblement pendant quelques jours; mais assez près d'une Isle où nous voulions nous rafraîchir, il s'éleva un orage furieux, et un vent si fort, qu'il nous poussa avec violence à un côté opposé à celui où nous devions aller. Nous fûmes fort tourmentés pendant quatre ou cinq heures, après quoi le tems s'éclaircit. Le Soleil parut sur l'horizon plus beau que jamais, et nous nous trouvames près d'une Isle bordée de Jardins fort agréables. La curiosité nous prit aussitôt d'en savoir le nom. Et par bonheur il se trouva un homme dans le Vaisseau, qui avoit fait voyage dans cette Isle, lequel nous dit:

*Nous ſommes aſſez près du Rivage d'Afrique*
*Vers les lieux Fortunés de la Mer Atlantique,*
*Et cette Isle agréable eſt l'Isle de l'Amour,*
*A qui chaque Mortel rend hommage à ſon tour;*
*Les jeunes, et les vieux, les Sujets, et les Princes,*
*Pour voir ce lieu charmant ont quitté leurs Provinces;*
*Ici bas tôt ou tard, tout ce qui fut jamais,*
*A borné dans ce lieu ſes plus ardents ſouhaits;*
*Par cent chemins divers on aborde en cette Isle,*
*Et de tous les côtés l'acces en eſt facile;*
*Les Graces, l'Agrément, les Attraits, la Beauté,*
*Ont tous les Ports commis à leur fidélité;*
*Et lançant à propos les traits qu'Amour leur donne,*
*De leurs aimables bords il n'échappe perſonne.*

Pendant que cet homme nous inſtruiſoit, nous approchâmes toûjours de l'Isle, et quand il eut fini, nous étions ſi près que nous diſtinguions les objets.

*En ce lieu la Mer eſt paiſible*
*Comme le plus petit Ruiſſeau;*
*Un doux Zephir preſque inſenſible,*
*Effleurant le deſſus de l'eau,* (1)
*Fait entendre un ſi doux murmure,*
*En ſe jouant avec les flots,*
*Que l'on diroit que la Nature*
*S'y repoſe elle-même en donnant du repos:*
*De mille belles fleurs tous les bords ſont remplis;*
*Les Jaſmins, les Oeillets, les Roſes et les Lis*
*Etalent à l'envi leurs beautés nompareilles,*
*Et ne ſont de ce lieu que les moindres merveilles.*

En effet le long de ces bords l'on voit une infinité de belles choſes; les Beautés, et les Attraits, les Agrémens, et les Graces s'y promenent: mais ce qui me ſurprit, fut de voir des vieilles, et des laides qui accompagnoient les Agrémens. Le meme homme qui nous avoit inſtruits du nom de l'Isle, voyant mon étonnement me dit;

*Amour*

(1) effleurant le deſſus de l'eau, der gelinde auf dem Waſſer hin wehet.

*Amour avec ſes traits veut bleſſer tout le monde,*
*Et comme il eſt le plus puiſſant des Rois,*
*Reconnu dans les Cieux, ſur la Terre, et ſur l'Onde,*
*Sous différens objets il donne mêmes Loix,*
*Et pour ſe vanger quelquefois*
*D'une trop longue indifference,*
*Il fait remarquer ſa puiſſance*
*En attachant nos cœurs par un indigne choix.*

Durant qu'il me parloit ainſi, je m'arrêtai à conſidérer avec une attention qui ne m'étoit pas ordinaire, une Fille qui ſe promenoit ſur le Rivage de cette Isle: Elle étoit au milieu des Beautés et des Graces, et terniſſoit leur luſtre par l'éclat de ſon beau viſage. Je vous avoue qu'elle me ſurprit d'abord;

*Car tout ce qu'a d'appas la brillante Jeuneſſe,*
*Tout ce qui peut d'un cœur attirer la tendreſſe,*
*La Fraicheur, l'Embonpoint, la douce Majeſté,*
*De la bouche et du teint la charmante beauté,*
*Des Roſes et des Lis le mélange agréable,*
*Rendoient de ſes beaux yeux le charme inévitable.*

Cependant dix ou douze petits bâteaux ſe détachérent du Rivage, ils étoient tous parés de belles fleurs, les cordages étoient de ſoie de mille couleurs différentes; pluſieurs petits Amours étoient les Rameurs; les Zéphirs voloient autour, et de leur douce haleine mêlée avec celle des fleurs qu'ils baiſoient inceſſamment, rempliſſoient l'air d'une odeur agréable, et faiſoient voguer paiſiblement cette petite Flote. Quand elle fut auprès de notre Vaiſſeau, nous entendîmes un concert admirable de fort belles voix qui chantoient ces paroles:

*Vous qui cherchez d'un amoureux deſir*
*A goûter ici bas les plaiſirs de la vie,*
*Abordez en ce lieu pour paſſer votre envie;*
*Sans l'Amour il n'eſt point de ſolide plaiſir.*

En même tems les Zéphirs voloient autour de nous, nous tendoient les mains, et par un doux ſoûris ſemboient

bloient nous inviter à les ſuivre. Toutes ces ſurprenantes merveilles m'avoient enchanté de telle ſorte que je n'étois plus Maître de moi-même.

Cette adorable Beauté que j'avois vûe, et que je brûlois d'envie de rejoindre, et je ne ſai quoi qui me ſaiſit le cœur au même inſtant, me firent réſoudre à paſſer dans cette Isle. Je donnai les mains; les Zéphirs m'enlevérent, et me mirent dans un bâteau, où les Amours me reçûrent avec mille amitiés.

Il y en eut pluſieurs dans notre bâteau qui me ſuivirent; mais il y en eut auſſi qui demeurérent, et ſe moquérent de nous. J'admirois leur dureté quand ils nous criérent en riant:

*Allez, Avanturiers, chercher le vrai plaiſir*
*Que l'Amour vous inſpire,*
*Et vous ſaurez un jour que nous en dire,* (1)
*Si vous pouvez en revenir.*

Nous voguions cependant accompagnés de concerts, et couverts de fleurs, et en peu de tems nous abordâmes.

*En abordant à terre, une belle Déeſſe,*
*Et des Eſprits ſenſés la prudente Maîtreſſe,*
*La Raiſon dont les yeux ſont ſi vifs et perçans,*
*D'une puiſſante voix arrête les paſſans;*
*Elle occupe l'entrée, et défend le paſſage;*
*Mais les Sens éblouis nous cachent ſon viſage.*
*Et ſeule dans ce lieu contre tant d'ennemis*
*Aux ordres de ſa voix perſonne n'eſt ſoumis.*

Auſſi je paſſai ſans écouter ſes diſcours, et je courus avec grande impatience vers le lieu où étoit la charmante perſonne, qui m'avoit engagé d'aller en Amour: mais en approchant, un homme que je vis auprès d'elle, me glaça de crainte par un de ſes regards. Il étoit grand, et de bonne mine; mais fort ſérieux, et fort grave; ſes yeux étoient modeſtes, et ſon regard étoit fort

(1) et vous ſaurez un jour que nous en dire, Ihr werdet eines Tages davon nachzuſagen wiſſen.

ſort ſoûmis, et il tenoit en me regardant un doigt ſur la bouche. Une Fille l'accompagnoit, qui marchoit ſur ſes pas: elle faiſoit les mêmes geſtes, et les mêmes démarches que lui, regardant toûjours autour d'elle. Un petit Amour, qui ſe donna dès ce tems-là à moi pour m'accompagner dans ce Voyage, et pour m'inſtruire, me dit:

*Celui que tu vois ſi ſevere,*
*Eſt le Reſpect Fils de l'Amour;*
*Il a l'Eſtime pour ſa Mére;*
*Il a beaucoup d'amis dans cette auguſte Cour;*
*Ceux qui ne veulent pas s'attacher à lui plaire,*
*Ne plaiſent pas ſouvent aux Beautés de ces lieux;*
*Pour lui faire la Cour, il ne faut que ſe taire,*
*Et même retrancher le langage des yeux.*

*Cette autre que tu vois ſa compagne fidèle,*
*Eſt la ſage Précaution;*
*Elle eſt d'un ſage Amant la compagne éternelle:*
*Un Amant dans ſa paſſion*
*Ne peut avoir trop de précaution.*

Inſtruit par un ſi bon Maître, je fis grande civilité au Reſpect et à la Précaution, et demandai leur amitié, que l'un et l'autre m'accorda de fort bonne grace. Je m'avançai enſuite en tremblant vers cette belle, qui m'avoit charmé. Je la priai de ſouffrir que je lui aidaſſe à marcher, ce qu'elle accepta aſſez fiérement; et après avoir quelque tems parlé de choſes indifférentes, elle me quitta.

Comme la nuit approchoit, Amour me conduiſit à un Village fort proche, où nous fumes mal couchés. (1) Ce Village ſe nomme Inquiétude, du nom de la Maîtreſſe du lieu, que nous allâmes voir: mais il eſt aſſez mal aiſé de vous dire comme elle eſt faite, car elle ne ſauroit ſe tenir en une même place; elle eſt un moment debout; puis elle ſe recouche; elle va tantôt lentement, tantôt ſi vite, qu'on ne la ſauroit ſuivre:



(1) où nous fumes mal couchés, wo mir ein übel Nachtlager hatten.

elle ne dort jamais, ce qui la rend fort maigre; elle eſt fort negligée, les cheveux épars, et ſur-tout mal rangés ſur le front, à cauſe qu'elle ſe le frote ſouvent. Après l'avoir ſaluée, à quoi elle ne prit pas garde, j'allai me coucher dans un lit où je ne pûs pas dormir: et cette belle perſonne étant toûjours préſente à mon imagination me fit faire cette belle réfléxion:

*Je dis tout fort mal à propos;*
*Des ſoupirs tranchent tous mes mots;*
*Je ſens ma liberté perdue,*
*N'auriez-vous point ſurpris mon cœur,*
*Aminte? Avant vous avoir vûe*
*Je n'avois pas cette langueur.*

Le lendemain je me levai de grand matin, et Amour me fit aller à un autre Village, qu'on nomme Petits-Soins, (1) qui eſt bien différent d'Inquiétude; et c'eſt, à mon avis, un des plus agréables lieux de tout le Païs.

*L'on y voit venir tous les jours*
*Les Amans de cette Contrée*
*Pour voir l'objet de leurs Amours,*
*Qui ne manque jamais d'y paſſer la journée.*
*La toutes les maiſons ſont couvertes de fleurs;*
*Tout y rit; tout y plaît; tout paroît magnifique.*
*Les Danſes, les Feſtins, le Bal, et la Muſique*
*Eloignent de ce lieu la plainte, et les douleurs;*
*Les Vices ſont bannis de ce lieu délectable;*
*Le plus fâcheux y devint agréable,*
*Et l'avare y répand ſes tréſors amaſſés,*
*Le ſot a de l'eſprit, le Réveur parle aſſez,*
*Et les Muſes y font leur ſéjour ordinaire;*
*Enfin chacun y fait tout ce qu'il faut pour plaire.*

En effet on n'y voit que parties de Galanterie; la Propreté, la Complaiſance, la Magnificence, les Petits jeux, et la Gayeté ne bougent de ce lieu, et tout s'y fait enfin de la meilleure grace du monde.

En

(1) Petits-Soins, zärtliche Sorgfalt, Gefälligkeiten.

En arrivant je me ſentis l'humeur complaiſante, et ingénieuſe à trouver des divertiſſemens pour donner du plaiſir à Aminte. Dans ce deſſein après m'être ajuſté proprement, Amour me mena chez elle plus ſatisfait que je n'avois encore été de ma vie; mais il falut revenir coucher à Inquiétude; parcequ'on ne loge point à Petits-Soins; ſi bien que je paſſai encore fort mal la nuit dans l'impatience que j'avois de revoir Aminte, et n'eus de bon qu'une heure de ſommeil, où j'eus un ſonge tout-à-fait agréable.

*Je vis mourir entre mes bras*
*Cette charmante blonde;*
*Mais ce fut d'un ſi doux trépas,*
*Qu'elle en revint plus belle au Monde;*
*Je vis pour un tems la clarté*
*De ſes beaux yeux mourante,*
*Et tomber toute ſa beauté*
*Dans mes bras languiſſante:*
*Mais je connus à mon reveil,*
*Que c'étoit une fable,*
*Et me vis après mon ſommeil*
*Encor plus miſérable.*

Je retournai le lendemain dès le matin à Petits-Soins, et j'y fus de mieux en mieux (1) reçû d'Aminte. Il n'y avoit que les nuits que je paſſois à Inquiétude, qui me donnoient du tourment: mais au bout de quelque tems, après avoir fait tout ce que j'avois pû pour plaire à Aminte, un jour elle alla à un autre Village, qu'on nomme Bon-accueil; c'eſt le nom du Seigneur, qui eſt un homme fort obligeant, et civil au dernier point: il a l'abord fort agréable, et reçoit bien tout le monde: les Habitans auſſi de ces lieux ſont fort civils; et Aminte s'y conforme à l'éxemple des autres. Elle me reçût fort obligeamment, et me laiſſa croire par ſa maniére d'agir qu'elle n'étoit pas fâchée de me voir.



(1) de mieux en mieux, immer beſſer und beſſer.

Cela fit qu'Amour me mena coucher à Eſpérance, qui eſt une belle et grande Ville fort peuplée, par l'abord de mille gens qui y viennent de tous côtés. La plus grande partie de cette Ville eſt bâtie ſur du ſable, ſans fondement, ce qui la fait ſouvent tomber en ruine: l'autre partie eſt aſſez bien fondée, et eſt preſque toûjours demeurée en ſon entier. Toute cette Ville eſt ſur la Riviére de Prétention, qui prend ſa ſource à une Montagne de ce nom, voiſine d'Eſpérance: cette Riviére eſt tout-à-fait belle; mais il eſt dangereux de s'y embarquer. Et c'eſt pourquoi même les maiſons bâties ſur ſon Rivage ſont ſouvent renverſées: mais durant qu'elles ſubſiſtent, les plus beaux Palais ne les égalent pas pour la beauté de leur vûe.

Ce beau Fleuve eſt fameux par le naufrage de pluſieurs perſonnes Illuſtres; je fus tenté de m'y baigner, et Amour m'y laiſſoit aller aſſez étourdiment, (1) quand je rencontrai le Reſpect ſuivi de la Précaution, qui m'arrêta par le bras, et me dit que c'étoit le vrai moyen de me perdre, et que je devois me contenter d'être en Eſpérance, ſans m'aller expoſer dans la Prétention.

Je le remerciai de ſon bon avis, et m'acheminai du côté de la Ville qui eſt le plus éloigné du Fleuve. C'eſt là qu'eſt le Palais de la Princeſſe Eſpérance, qui paſſe pour l'Oracle du Païs d'Amour, quoiqu'il ne ſoit pas ſûr de ſe fier à ce qu'elle dit: car

*Elle promet toûjours, et ſouvent ne tient pas;*
*A pourſuivre d'aimer toûjours elle convie,*
*Et bien ſouvent promet la vie,*
*A qui bien tôt après rencontre le trépas.*

En entrant dans ſon Palais on rencontre les Penſées, qui volent tantôt haut, tantôt bas, et tantôt au milieu de l'air, ſelon qu'il leur prend fantaiſie. (2)

Je les rencontrai aſſez ſages; car elles avoient un vol

(1) aſſez étourdiment, ziemlich unbeſonnen.
(2) ſelon qu'il leur prend fantaiſie, nachdem es ihnen einfällt.

vol égal. Je fus enſuite voir la Princeſſe Eſpérance, qui eſt une admirable perſonne. Elle a le viſage riant, la Phyſionomie douce et engageante, et l'on ne s'ennuye jamais en ſa compagnie; Elle conſole les plus affligés, enfle le cœur des ſuperbes, et flate agréablement ceux qui ſont raiſonnables dans leurs ſouhaits.

Quand j'allai la voir, deux hommes entrérent avec moi, dont l'un aimoit en un lieu ſi haut, qu'il n'oſoit en rien attendre de bon; et l'autre avec même deſſein eſpéroit tout de ſa fortune. J'admirai l'adreſſe de cette Princeſſe, qui conſoloit l'un, et animoit l'autre: Elle diſoit au premier:

*Le reſpect et le tems forcent tous les obſtacles,*
*Et l'Amour obſtiné peut faire des miracles.*

Et ſe retournant vers l'autre:

*Il eſt beau d'avoir l'avantage*
*D'abaiſſer la fierté d'un généreux courage,*
*Et quand on l'entreprend en vain,*
*Il eſt beau de mourir dans un ſi beau deſſein.*

Pour moi, quand je lui eus conté mon hiſtoire, comme elle me vit aſſez raiſonnable, elle me dit:

*Tu peux tout eſpérer de ta ſage tendreſſe,*
*Et tu ſeras un jour aimé de ta Maîtreſſe.*

Quoique je ſûſſe bien qu'elle flatoit tout le monde, ſes paroles ne laiſſérent pas de me donner un peu de repos cette nuit-là.

Et le lendemain Amour me voulut mener à Déclaration; mais comme nous étions en chemin, nous rencontrâmes encore le Reſpect tout chagrin; qui me dit qu'il ne faloit pas aller ſi vîte, et fit même une rude remontrance à l'Amour, qui ne la pouvant ſouffrir répondit:

*Quoi! ſoûpirer d'un éternel martyre;*
*Toûjours aimer, toûjours ſouffrir,*

*Et peut-être à la fin mourir,*
*Sans en rien dire,*
*Et ſans ſavoir ſi, lorsque l'on expire,*
*Celle pour qui l'on meurt y prendra quelque part!*
*Faut-il pour être hûreux attendre le hazard?*
*Qu'enfin près de mourir une belle inhumaine*
*S'aviſe de connoître et finir notre peine,*
*Sans ſonger qu'elle peut s'en aviſer trop tard?*

Le Reſpect lui dit qu'il n'en ſeroit pas ainſi, et que ſi je le ſuivois, ma paſſion ſeroit bien-tôt connue, ſans aller à Déclaration; qu'au reſte je trouverois toûjours Aminte au lieu où il me vouloit mener, et qu'elle ne demeureroit peut-être qu'un jour à Déclaration, et qu'après je ne la reverrois plus. Je me laiſſai emporter à toutes ſes raiſons, (1) malgré tout ce que put dire l'Amour.

J'allai avec lui à une forte place, dont il eſt le Gouverneur. C'eſt une Citadelle bien fortifiée de pluſieurs Baſtions imprenables. Les murailles ſont ſi hautes que l'on les perd de vûe; et ſi épaiſſes, et ſi fortes, qu'on ne peut les ébranler. La Modeſtie, le Silence, et le Secret gardent la porte, qui n'eſt qu'un fort petit guichet. (2)

La Modeſtie eſt une Femme fort ſerieuſe ſans affecter pourtant de l'être; ſes yeux ont le regard fort aſſuré, et l'on y remarque une grande retenue: elle eſt vêtue fort ſimplement, ayant les bras et la gorge fort cachés.

Le Silence eſt comme vous l'avez vû peint, faiſant une grimace des yeux et de tout le corps, et tenant un doigt ſur la bouche. Pour le Secret, on ne le voit point; il eſt caché là dans un lieu obſcur, d'où il ne ſort que bien à propos: s'il parle quelquefois, c'eſt tout bas; il a l'ouie fort ſubtile; il fait entendre le moindre ſigne. Nous entrâmes dans cette Citadelle à la

(1) Je me laiſſai emporter à toutes ſes raiſons, ich ließ mich von allen ſeinen Gründen überreden.
(2) guichet, Einlaß, kleines Thürchen.

à la ſuite du Reſpect, ſans rien dire, et preſque en cachette; (1) et nous vîmes que

*Les maiſons ſont fort retirées,*
*Et tout s'y fait à petit bruit;*
*Jamais on n'y voit d'aſſemblées;*
*L'on n'y marche que dans la nuit;*
*Tout le monde y fait ſes affaires*
*Sans Confidens, ni Sécretaires;*
*L'on ſe rencontre rarement;*
*Il faut ſans ceſſe ſe contraindre,*
*Toûjours ſouffrir, jamais ſe plaindre,*
*Dans le plus ſenſible tourment.*

*C'eſt là que l'on met en uſage*
*Ce muet et ſavant langage,*
*Qui fait ſi bien lire dedans le cœur;*
*Qui ſans parler ſait ſi bien dire,*
*Et qui ſelon qu'on le deſire*
*Perſuade aiſément la joie et la douleur.*

Cette Place s'appelle Diſcrétion, du nom de la Fille du Reſpect, qui eſt la Lieutenante en ce Château. C'eſt une fort belle perſonne: mais elle ne plaît pas d'abord: ceux qui la pratiquent aiment fort ſa converſation: Elle a les yeux perçans et animés, qui lorſqu'il leur plaît ſe font entendre à tout le monde: Elle a la Phyſionomie d'une perſonne fort ſage et retenue; où il paroît néanmoins un fond d'adreſſe et de fineſſe, dont elle ſe ſert quand elle veut.

Après que je l'eus ſaluée, je m'enquis adroitement où étoit Aminte; quand je le ſûs, je m'allai loger en une maiſon fort éloignée de la ſienne: et quand je la voyois, je lui parlois de toute autre choſe que de mon amour. Je demeurai aſſez long-tems dans cette Citadelle traînant une miſérable vie, et n'ayant commerce avec perſonne.

*Je ne faiſois que répandre des pleurs,*
*J'allois mourir ſans que jamais Aminte*

*Eût*

(1) en cachette, im verborgnen, verſtohlen.

*Eût entendu la moindre plainte*
*Dans mes plus cruelles douleurs;*
*Et j'attendois avec reſpect, et crainte,*
*D'Aminte, ou de la Mort la fin de mes malheurs.*
*Seulement en tous lieux je ſuivois ma Maîtreſſe,*
*Et mes yeux lui diſoient ce que ſouffroit mon cœur;*
*Mes ſoupirs enflammés, ma profonde triſteſſe*
*Lui faiſoient aſſez voir quel étoit mon vainqueur.*

Amour prenoit ſouvent pitié de moi, & me vouloit quitter; mais je lui faiſois tant d'amitiés, qu'il ne pouvoit s'y réſoudre.

Au bout de quelque tems, je fus encore plus miſérable; car Aminte s'étant apperçûe de mon Amour par mes actions, s'alla retirer dans l'Antre de la Cruauté. Cet Antre eſt un Rocher ſi eſcarpé, qu'il eſt très-difficile d'y monter. L'entrée en eſt défendue à tous les Amans, et eſt gardée par des Tigres. Je voulus arrêter Aminte, ſur le point qu'elle y voulut entrer; mais j'en fus empêché par une grande Femme fort laide, et d'un regard farouche: les yeux lui ſortoient de la tête; (1) elle a de grands bras ſecs, et prodigieux; elle traite tout le monde de haut en bas, et ſe plaît à tourmenter; un ſeul de ſes regards jette le deſeſpoir dans le cœur.

*Elle ſe nomme Cruauté;*
*C'eſt une fort laide Princeſſe,*
*Et qui pourtant accompagne ſans ceſſe*
*Et la Jeuneſſe et la Beauté.*

J'eus une ſi grande frayeur en la voyant, que je me retirai, et m'en allai ſur le bord d'un grand Fleuve, qui deſcend du bout du Rocher.

*Ce Torrent n'a point d'autre ſource*
*Que les yeux de tous les Amans,*
*Qui par leurs pleurs mêlés à leurs gémiſſemens*
*Au travers du rocher précipitent ſa courſe,*

*Son*

(1) les yeux lui ſortoient de la tête, die Augen ſtunden ihr vor den Kopf.

*Son onde en s'écoulant a moulu le rocher;*
*Son murmure plaintif ſe fait par-tout entendre;*
*Les Arbres et les Fleurs s'y ſont laiſſé toucher;*
*La ſeule Cruauté ſait toûjours s'en défendre.*

Ce Torrent eſt entouré d'un Bois fort épais et fort ſombre; toutes les écorces des arbres ſont gravées, et l'on y voit les pitoyables Hiſtoires de pluſieurs Amans: tout ce Bois retentit de cris et de reproches: l'Echo n'y répéte que des choſes triſtes et lamentables, et tout enfin ne parle que de mort en ce triſte lieu. Ce fut là que deſeſpérant de pouvoir tirer Aminte d'entre les bras de la Cruauté, je m'écriois ſouvent:

*Hélas! cruelle Aminte,*
*Ne pourrai-je jamais du moins vous attendrir?*
*Ce Bois, et ces Rochers ſont touchés de ma plainte;*
*Ils voudroient bien me ſecourir;*
*Et vous, cruelle Aminte,*
*Qui cauſez tous mes maux: vous me laiſſez mourir.*

Je faiſois ainſi retentir de mes plaintes tous les Echos voiſins; je n'avois point de repos, et ne ceſſois de répandre des larmes; j'étois le plus ſouvent autour du Rocher, où je rencontrois Aminte: mais toûjours accompagnée de la Cruauté, que je tâchois en vain de fléchir par toutes ſortes de ſoumiſſions.

Un jour que j'étois plus deſeſpéré que de coûtume, Amour me conduiſit ſur le bord d'un Lac,

*Le Lac du Deſeſpoir, où les Amans trahis*
*Ceſſent d'être à la fin malhûreux et haïs,*
*Deſeſpérant toûjours d'être aimés de leurs Belles,*
*Et ne pouvant auſſi vivre ici bas ſans elles;*
*Après avoir en vain paſſé de triſtes jours,*
*Ils viennent y finir leur vie et leurs Amours:*
*Là ſont tous les oiſeaux de malhûreux préſages:*
*Là nagent lentement mille Cygnes ſauvages,*
*Dont les triſtes accords et les mourantes voix*
*Semblent plaindre un Amant quand il eſt aux abois.* (1)

Le

(1) aux abois, in letzten Zügen.

Le long de ces bords se promènent plusieurs tristes Amans, et j'en vis peu qui se précipitassent; je fus tenté de mourir; mais je résolus de tenter encore une fois auparavant d'attendrir Aminte, et la Cruauté. Dans ce dessein je m'en allai coucher à l'entrée du Rocher, résolu de n'en point partir, que lorsqu'Aminte en sortiroit. Ce fut là que par un plein Ruisseau de pleurs je fis entendre mes plaintes, et que je fus souvent maltraité par la Cruauté: enfin je croi que mes douleurs m'eussent accablé, si l'Amour ne m'eût donné un fidèle conseil, qui me sauva la vie. Un jour je vis passer auprès de moi une fille bien faite, qui verſoit des larmes en me regardant; et il sembloit à sa posture qu'elle donnât ces larmes à mes malheurs:

*Elle sembloit dire en soi-même;*
*Helas! que je plains cet Amant:*
*Sa tendre ardeur et son Amour extrême*
*Mériteroient, hélas! un plus doux traitement.*

Je me sentis si obligé à cette fille, que je demandai son nom; et Amour me dit que c'étoit la Pitié, qui venoit ainsi souvent pour tâcher d'obliger quelque Amant malhûreux; et que si elle se mettoit de mon parti, (1) elle feroit sortir Aminte du Rocher de la Cruauté.

Pour suivre son conseil, je tâchai d'émouvoir la Pitié en lui faisant voir le déplorable état où j'étois; et elle en fut si touchée, qu'elle me promit son assistance: Elle ne tarda pas long-tems à me faire voir l'effet de ses promesses; car tournant tout autour du Rocher, à la fin elle apperçût Aminte, et les larmes aux yeux lui conta ma triste avanture, et d'une maniére si touchante, qu'elle tira des larmes des beaux yeux de l'inhumaine. La Pitié la voyant s'attendrir à son recit, la mena où j'étois, et lui fit voir le triste état où elle m'avoit réduit. Aminte ne put se défendre d'être sensible à ce spectacle; elle commença d'écouter mes amoureux reproches; elle en approuva le triste murmure,

(1) si elle se mettoit de mon parti, wenn sie sich auf meine Seite wendete.

*mure, et enfin se résolut de l'appaiser.* La Cruauté, qui en fut avertie; la voulut arrêter; mais la Pitié la repoussa rudement, et me rendit Aminte, qui en me relevant me dit:

*Trop fidéle Tyrsis, j'approuve enfin ta flame;*
*Rens grace à la Pitié que tu vois avec moi:*
*Par ses pressans discours elle a mis dans mon ame*
*De tendres sentimens pour toi:*
*Vu, Tyrsis, j'y consens, prens la douce espérance,*
*Qu'Aminte quelque jour*
*D'un éternel Amour*
*Payera ta constance.*

Je ne saurois vous dire la joie que j'eus d'entendre ces paroles; je me vis en un moment du plus malhûreux de tous les hommes, devenir le plus hûreux; et dans mon transport je m'écriai:

*Réjoui-toi, mon Cœur, Aminte est adoucie;*
*Banni de tous tes maux le fâcheux entretien:*
*Et commence à chérir ta vie,*
*Puisqu'Aminte en est le soûtien.*
*Sur le bord de la tombe où tu voulois descendre,*
*Sa belle main t'a donné du secours:*
*Ce qu'elle a conservé, mon Cœur, il faut lui rendre,*
*Et passer à ses pieds le reste de tes jours.*

Me voilà donc plus hûreux que je ne croyois être jamais; je benis mille fois toutes les peines que j'avois souffertes, et en perdis la mémoire en un moment.

Mais la Pitié ne se contenta pas de faire sortir Aminte de ce déplaisant séjour; elle la mena encore jusqu'à Confiance: Et puis nous abandonnant pour aller assister quelqu'autre misérable, je la priai en partant de se souvenir qu'elle m'étoit toûjours nécessaire; et elle me promit son assistance dans le besoin; et de plus nous remit entre les mains de la Confiance, à qui appartient le Village où elle nous quitta. Ce Village n'est proprement qu'une Maison de Plaisance, mais la plus agréable, à mon avis, de tout le pais. La Confiance

est

eſt une fille qui a la mine ouverte et franche ; on lit juſques dans le fond de ſon ame, et l'on connoît tous ſes ſentimens ; Elle eſt toûjours d'égale humeur, et il y a pleine liberté dans ſon Château. C'eſt là que ſont les Rendez-vous, qui ſont de petits boccages détournés, dont les avenues ſont ſecrettes, et où l'on n'eſt point interrompu : C'eſt là qu'on a le plaiſir de ſe parler tout un jour ſans ſe laſſer ; c'eſt là qu'on ſe voit à toute heure, et qu'il ſemble qu'on ne ſe voye pas aſſez ; l'on y jouit des ſecrets entretiens ; l'on a le plaiſir de chercher à la dérobée (1) mille moyens différens de ſe voir, et de ſe parler : les Billets doux y ſont auſſi fort fréquens : enfin j'y paſſai de fort hûreux jours, et les plus beaux de ma vie ; car j'étois ſans ceſſe avec Aminte. Elle me faiſoit part de toutes ſes penſées, et je lui diſois auſſi les miennes.

*Que je goûtois de doux plaiſirs !*
*Ah ! Que mon ame étoit ravie !*
*Avec quelle douceur j'euſſe paſſé la vie*
*Si j'avois dans ces lieux ſû borner mes deſirs !*
*Je voyois Aminte en tous lieux,*
*Je lui parlois ſans me contraindre ;*
*J'étois aſſez aimé pour ne pouvoir me plaindre,*
*A quoi penſois-je, hélas ! de vouloir être mieux ?*

Tout ce qu'on peut ſouhaiter de marques d'amitié, et même d'un peu de tendreſſe, je l'obtenois après quelque foible priére : Enfin je menois la plus agréable vie du monde, ſi j'euſſe pû m'en contenter ; mais Amour me preſſoit toûjours, de la mener en ſon Temple ; J'étois toûjours mal avec elle (2) quand je lui parlois d'y aller : Mais enfin après pluſieurs pourſuites, nous ſortîmes enſemble de Confiance, et nous en étions à peine dehors, qu'un homme, qui ſembloit homme d'autorité, ſe préſenta à nous, et d'un bras puiſſant arracha Aminte avec violence de ma main. Voyant ſon

(1) à la dérobée, verſtohlner weiſe.
(2) J'étois toûjours mal avec elle, ſie ward allezeit böſe auf mich.

ſon incivilité, je ne pus m'empêcher de le repouſſer; et comme je le voulois adoucir, lui, ſans me regarder, emmena Aminte d'un autre côté, et tout ce qu'elle put faire, fut de me dire:

*Je ne puis m'empêcher de ſuivre;*
*Et le Devoir m'emmène malgré moi;*
*Ne laiſſe pas toûjours de vivre,*
*Et de me conſerver ta foi.*

Je demeurai immobile à ce ſpectacle, et la regardai s'éloigner de moi ſans rien dire: à la fin mon premier mouvement fut de courir après elle, et de l'arracher par force d'entre les mains du Devoir: mais le Reſpect, et la Précaution, qui ſurvinrent à propos m'en empêchérent. Cette rencontre inopinée me fâcha d'abord; mais je m'étois toûjours ſi bien trouvé de leurs conſeils, que je voulus encore les ſuivre.

De ſorte que je m'allai confiner (1) en un deſert, qui me ſembla conforme à mon humeur. C'eſt un lieu entouré de pluſieurs Montagnes, et fort éloigné de tout commerce. Il y a un Château ſitué au milieu d'un grand Bois, et là demeure toûjours une triſte perſonne qu'on nomme l'Abſence: on ne la voit guères, elle a toûjours les yeux couverts de larmes, et eſt par conſéquent fort abatue et défigurée: elle eſt toûjours en deuil, et ſans ceſſe accompagnée de la Réverie, qui eſt auſſi fort maigre: ſes yeux ne s'arrêtent jamais ſur aucun objet, et voyent tout ſans rien voir: elle ne prend garde, et n'eſt attentive à rien: elle ne parle jamais que mal à propos, et ne répond preſque point à ce qu'on lui demande: elle ſemble recueillie en elle-même, et n'aimer que ſa compagnie: la chûte des eaux, et le doux murmure, et le chant des oiſeaux ſont ſon entretien ordinaire.

Je fis grande amitié avec elle, et me conformai fort à ſa façon d'agir; je promenois ma douleur dans les plus vaſtes ſolitudes, et m'entretenois ſeul de mê-



(1) de ſorte que je m'allai confiner, ſo daß ich mich ein ſchloß.

me qu'elle avec les Bois, les Ruiſſeaux, les Echos: je ſouffrois cependant mille rudes peines: je ſentois toûjours l'envie de voir Aminte, et je ne la pouvois contenter; et ce que je trouvois de ſâcheux, c'eſt que le tems dure en ce lieu-là plus qu'en aucun endroit du monde; les momens y ſont des heures, et les heures des jours: l'on rencontre par-tout des Ennuis, qui ſont de grands hommes fort dégoûtans, et qu'on ne peut néanmoins s'empêcher de voir; car ils ſont en ſi grand nombre, qu'on ne peut les éviter. Enfin las de vivre en un ſi cruel martire et tourment, prêt de mourir, je compoſai ces Vers:

*Enfin il faut mourir, mes maux ſont ſans remede;*
*Les vouloir appaiſer ne fait que les aigrir;*
*Et dans l'ennui qui me poſſede,*
*Ne pouvant vivre, il faut mourir:*
*Tous tes plaiſirs ſont morts, mon Cœur, la belle Aminte*
*A pour jamais quitté ces lieux:*
*Ceſſons de murmurer, abandonnons la plainte,*
*Et renonçons à tout en perdant ſes beaux yeux.*
*Loin de ce bel objet, qui fait toute ma joie,*
*Eloigné de ſes yeux, qui ſont tous mes plaiſirs,*
*Mon ame demeure la proie*
*De cent inutiles deſirs:*
*Il ne me reſte rien d'une flamme ſi belle,*
*Que des regrets et des ennuis;*
*Et de mes triſtes jours la langueur trop mortelle*
*Me plonge ſans recours en d'éternelles nuits:*
*Une trop longue abſence efface enfin d'une ame*
*Le cruel ſouvenir de ſes tendres Amours;*
*Mais las! Pour éteindre ma flamme*
*En vain je cherche ſon ſecours;*
*Elle m'ôte l'Amour, et l'entretien d'Aminte,*
*Elle m'en ôte les douceurs;*
*Mais ſes divins attraits dont je reſſens l'atteinte,*
*Me ſont toûjours préſens pour croître mes malheurs.*

J'éprouvois ainſi les cruels maux que fait ſouffrir l'Abſence, et ne recevois autre conſolation que celle qu'Amour trouvoit l'invention de me faire tenir.

Mais

Mais je n'eusse pas long-tems vécu, si enfin Aminte s'étant débarassée (1) du Devoir, ne m'eût rappellé de mon exil.

J'oubliai en un moment toutes mes peines passées, et courus la revoir avec toute l'impatience d'un Amant. Mais je n'en fus pas plus hûreux, car je la trouvai dans un lieu où jamais l'on n'a eu de repos.

*Là chacun se rompt en visiére,* (2)
*L'on n'y parle que de combats;*
*Sans respecter ami, Prince, ni Frére,*
*Chacun s'y donne le trépas.*
*La Rage, le Soupçon, la Colére, et l'Envie,*
*Etalent dans ce lieu leur dangereux poison;*
*Chacun veut se détruire, ou bien perdre la vie,*
*Et l'on n'y voit enfin qu'horreur et trahison.*

Il se nomme les Rivaux. Je n'y fus pas plûtôt que voyant autour d'Aminte plusieurs personnes, qui rougissoient de colére à mon abord, et m'empêchoient de lui parler, je me sentis une haine secrete pour tous ces gens-là, et peu après croyant qu'Aminte leur faisoit trop bon visage, je me laissai conduire par l'Amour dans le Palais de la Jalousie, qui est voisin des Rivaux. Ce Palais est un lieu encore bien plus déplaisant que les autres; car l'Absence, et la Cruauté ne font pas souffrir la moitié des maux que l'on souffre dans la Jalousie: la Tempête, la Pluye, et les Vents en rendent le séjour fort desagréable, la foudre y gronde toûjours, l'air est fort obscur, et fait multiplier les objets: les moindres Ombres y font peur, et tout est plein de précipices où l'obscurité est souvent cause que l'on se perd. A l'entrée de ce Palais l'on trouve l'Emportement, les Visions, et les Troubles, qui enchantent les yeux d'une maniére que l'on voit tout de travers. (3)



(1) s'étant débarassée, indem sie sich losgemacht hatte.

(2) La chacun se rompt en visiére, daselbst widerspricht man sich ins Gesicht.

(3) que l'on voit tout de travers, daß man alles verkehrt ansieht.

L'Emportement eſt toûjours en agitation, ſans ſavoir pourquoi, parle fort vîte, et dit toutes choſes mal à propos, et ſans ordre.

Les Troubles s'effrayent pour la moindre choſe, et s'étonnent de rien.

Les Viſions ſont toûjours leur malheur elles-mêmes, parcequ'elles ſe forment des fantômes vains pour ſe tourmenter.

Tous ces Perſonnages-là en entrant me firent prendre un brûvage; (1) qui me rendit tout autre que je n'étois.

*Je devins emporté, méfiant, ſoupçonneux;*
*Et mon emportement me parut raiſonnable;*
*Je me fis des tourmens pour être miſérable;*
*Enfin tous les objets me devinrent fâcheux.*

Dans ce malhûreux état je fus voir la Jalouſie, qui étoit laide, fort décharnée, (2) et couverte de ſerpens, qui lui rongeoient ſans ceſſe le cœur: ſon regard étoit funeſte, et elle ne voit rien à qui elle ne porte envie: Elle me jetta un de ſes ſerpens, qui dans la fureur où j'étois, m'enflamma encore davantage. Je m'en allai enſuite courant par-tout, ſans ſavoir où: quand je voyois Aminte en compagnie je n'oſois l'aborder, et tremblois dans l'ame, et tâchois d'écouter ce qu'on lui diſoit, et ſes réponſes: je tournois toutes les paroles du ſens qui pouvoit me tourmenter; quand on lui parloit à l'oreille, je pâliſſois tout d'un coup, comme ſi j'euſſe été prêt de mourir: j'expliquois le moindre geſte, le moindre ſigne en faveur des autres, et quand je ne la voyois pas, je me l'imaginois entre les bras d'un Rival: ſi elle étoit ſeule, je croyois qu'elle attendoit quelqu'un: enfin dans mon emportement, j'étois jaloux de tout ce que je voyois, et même des choſes inanimées.

*Arbres*

(1) un brûvage, ein Trank.
(2) fort décharnée, ſehr hager, entfleiſcht.

*Arbres, et Fleurs, disois-je, en mon transport jaloux,*
*Que ne me parle-t-elle aussi souvent qu'à vous?*
*Vous êtes Confidens de son inquiétude;*
*Vous faites son plaisir, et sa plus grande étude:*
*Si cette ingrate, helas! n'a pas manqué de foi,*
*Pourquoi se plaire plus avec vous qu'avec moi?*

Aminte cependant, qui voyoit bien ma foiblesse, au commencement en sourioit; après elle se mit en colére: ce fut alors, que je fis connoissance avec un homme, qui voulut me guérir de mon Amour, et de ma jalousie en même tems, c'étoit le Dépit.

*L'Ennemi mortel du tourment,*
*Et qui, lorsque l'on le maltraite,*
*Aidé de son ressentiment*
*Fait au plus vite sa retraite,*
*Et quelquefois sauve un Amant*
*D'une entière et triste défaite.*

*L'infidélité de ma Belle*
*Me fit faire le vœu de ne là plus aimer;*
*Et le Dépit me sut charmer*
*Jusqu'à passer trois jours sans retourner vers elle,*
*La tristesse et l'ennui ne me quitterent pas,*
*Et de tant de douleurs mon ame fut atteinte,*
*Que j'aimai mieux mourir en adorant Aminte,*
*Que de cesser d'aimer tant de charmans appas.*

Je me plongeai donc encore plus qu'auparavant dans mes soupçons jaloux; mais Aminte se lassa après beaucoup de tems de me voir dans un état si déplorable, et la Pitié qui m'avoit promis son secours au besoin, n'y manqua pas; elle éloigna d'Aminte tous les objets qui pouvoient me fâcher, et me retira avec grande peine d'un lieu si désagréable. Aminte m'ouvrit les yeux en sortant, et après m'avoir desabusé me fit voir toutes mes fautes. Alors je me jettai à ses pieds, et lui demandai mille fois pardon, en lui disant:

*Armez-vous de rigueur,*
*Soyez cruelle et fiére;*
*Si j'ai de la colére,*
*Je la garderai dans le cœur.*
*Non, non, quelques maux que j'endure,*
*La douleur en ſera peinte dedans mes yeux;*
*Vous ne me verrez pas un cœur audacieux*
*Juſqu'à vous accabler d'un inſolent murmure:*
*Vous me verrez plein de langueur*
*Vous prier tendrement de n'être plus ſévere:*
*Mais s'il me vint de la colére*
*Je la garderai dans le cœur.*

Aminte néanmoins ne me pardonna pas d'abord: elle avoit peine même à ſouffrir ma préſence, puiſque j'étois capable de tant de foibleſſe. Je tâchois de la fléchir, en lui diſant:

*Songez que la peine eſt mortelle*
*Lorsque l'on aime tendrement,*
*De rencontrer une cruelle,*
*Qui ſe rit de notre tourment;* (1)
*Qu'on ne peut vivre Amant, ſans voir ce que l'on aime;*
*Redonnez-moi l'eſpoir d'attendrir votre cœur:*
*Si je vous ai déplû par quelque offenſe extrême,*
*J'en ai ſouffert aſſez par ma propre douleur.*

Mes larmes, et mes priéres, jointes à l'inclination naturelle qu'elle avoit pour moi et qu'elle m'avoit témoignée à Confiance, me firent redonner ſes bonnes graces.

Enfin aprés pluſieurs travaux (2) nous arrivames à la Capitale du Pais d'Amour. Elle porte le nom de l'Isle, et c'eſt où ſe tient la Cour, qui eſt tout-à-fait belle; car elle eſt compoſée de toutes ſortes de Nations, de Rois, de Princes, et de Sujets; et les uns néanmoins n'y ſont pas plus grands que les autres. La Ville eſt fort grande, et tout y eſt pêle-mêle: (3) les gens de mérite

(1) qui ſe rit de notre tourment, welche unſerer Qual ſpottet.
(2) travaux, Mühſeeligkeiten.
(3) tout y eſt pêle-mêle, alles iſt daſelbſt unter einander.

mérite y ſont quelquefois avec ceux qui n'en ont point: les perſonnes bien faites ſouvent y quittent tout pour les laides: ce qui fait aſſez voir que le Dieu qui y préſide, eſt aveugle. Au milieu il y a un Temple fameux plus ancien que le Monde; car Amour y étoit quand il débrouilla le chaos. (1) Ce Temple eſt fort ſpacieux, et à peine eſt-il aſſez grand pour recevoir tous les Sacrifices qui s'y font à chaque heure du jour. Nous y allames pour faire un Sacrifice. En entrant il fálut donner des Victimes qui ſont les cœurs: Aminte avoit encore de la peine à donner le ſien; mais les deſirs l'emportérent à la fin après un peu de violence. Nos cœurs furent donc offerts en Sacrifice à l'Amour; et la flamme qui les brûloit ne les conſumoit pas. Après le Sacrifice, nous les trouvames encore tous entiers, mais brûlans;

*Et par un fort honteux échange,*
*Au lieu de reprendre le ſien,*
*Aminte en cet hûreux mélange*
*Se ſaiſit auſſi-tôt du mien.*
*Ainſi, ſans force et ſans contrainte*
*Je me vis poſſeſſeur du cœur de mon Aminte.*

Me voilà au comble de mes vœux, ne croyant plus avoir à ſouffrir. Je demeurai quelque tems dans cette Ville-là, jouiſſant des plaiſirs qu'on peut avoir quand on eſt aimé tendrement, c'eſt-à-dire,

*Je faiſois toute ſa tendreſſe,*
*Elle vouloit toûjours me voir:*
*Mon chagrin faiſoit ſa triſteſſe,*
*Mes moindres maux ſon deſeſpoir.*

Mais ce n'étoit pas aſſez pour moi, je la voulois mener au Palais du vrai Plaiſir, qui eſt la maiſon de Campagne où l'Amour va voir Pſyché; et dans ce deſſein, je la menois de ce côté là, quand nous rencontrames le plus fâcheux de tous les hommes;



(1) quand il debrouilla le chaos, als ſie das Chaos, den unförmlichen Klumpen, auseinander in Ordnung brachte.

*Le grand Ennemi des plaiſirs,*
*Qui tourmente toûjours les plus fortes jeuneſſes,*
*Tyran des paſſions, ennemis des careſſes,*
*Et qui ne peut ſouffrir l'Amour, ni ſes deſirs:*
*Il a grand monde à ſes côtés,* (1)
*Charmé de ſes ſottes maximes,*
*Qui de tous les plaiſirs nous font autant de crimes,*
*Et condamnent en nous les moindres libertés.*

Cette grande troupe qui le ſuit eſt aſſez mal en ordre; ce ſont toutes Femmes malades, qui ont grande peine à le ſuivre; l'Amour qui les poſſéde épand une langueur ſur toutes leurs perſonnes, qui les rend fort maigres: Elles ont toutes le regard mourant, et l'on voit bien que la flamme les dévore. Cet homme en un mot étoit l'Honneur, la Pudeur l'accompagnoit. Je ne ſaurois vous dire comme elle eſt faite: car elle a toûjours un voile ſur le viſage, et ne ſe montre à perſonne. Tous deux ayant arrêté Aminte, ils lui dirent mille belles raiſons qui me ſemblérent fort ridicules, mais qui ne ſemblérent pas telles à Aminte; car les ayant entendues, elle voulut ſuivre leur conſeil. Je fus fort étonné de ce nouveau procédé, et m'écriai auſſi-tôt:

*Pleurez, mes yeux, votre malheur,*
*Et votre diſgrace imprévûe;*
*Aminte ne veut plus ſupporter votre vûe,*
*Et vient de reprendre ſon cœur.*
*Si vous fûtes bûreux en la voyant ſans ceſſe,*
*Si vous prites plaiſir à vous voir dans ſes yeux,*
*Pleurez, mes yeux, couvrez-vous de triſteſſe:*
*Vous ne reverrez plus un tems ſi précieux.*

Je conjurai enſuite Amour de la retenir, et il prit tant de peine, qu'il y réuſſit; et nous pourſuivîmes notre chemin au Palais du vrai Plaiſir. Nous n'en étions pas fort éloignés quand nous rencontrâmes le Reſpect, et la Précaution. Le Reſpect n'avoit pas la mine

(1) Il a grand monde à ſes côtés, er hat eine menge Leute um ſich.

mine ſi ſérieuſe; il avoit l'air galant et enjoué, le viſage riant. La Précaution ne faiſoit plus auſſi tant de façons, et en ſoûriant le Reſpect nous dit:

*Allez, parfaits Amants, contenter vos deſirs,*
*Et recevoir d'Amour la belle récompenſe;*
*Vous n'avez plus beſoin ici de ma préſence,*
*Le Reſpect n'a que faire à vos ſecrets plaiſirs.*

Et après m'avoir embraſſé, il me quitta. Il fut à peine parti, que je vis venir une Femme tout nue, fort belle, les cheveux pendans par devant, et la tête chauve par derriére, qui couroit fort vîte: pluſieurs gens étoient là; les uns qui la négligeoient; les autres qui couroient violemment aprés elle. Et tous néanmoins ſembloient fort fâchés de l'avoir laiſſé paſſer.

Amour me dit en la voyant que c'étoit l'Occaſion; qu'elle ſeule avoit le crédit de faire entrer au Palais du vrai Plaiſir, et qu'il ne faloit pas la laiſſer échapper; parcequ'elle ne revenoit pas toûjours. Pour ſuivre ſon conſeil, je courus au devant de l'Occaſion, et l'arrêtai, et elle acheva de reſoudre Aminte à entrer dans le Palais du vrai Plaiſir; et nous y arrivâmes enfin avec le plus grand contentement du monde; car en vérité c'eſt un bel endroit.

*Un éternel Printems y conſerve un air pur;*
*Le Ciel découvre là ſon plus brillant azur;*
*L'on y voit en tout tems éclater mille roſes;*
*Chaque inſtant en fait voir de nouvelles écloſes,* (1)
*Les arbres ſont toûjours couverts de fruits mûris;*
*Les rameaux toûjours verds, les prés toûjours fleuris;*
*Mille endroits écartés ſont mille antres ſauvages,*
*Où régnent les Plaiſirs, les Ris, les Badinages;*
*Les rameaux enlaſſés* (2) *en banniſſent le jour;*
*Ces antres de tout tems ſont ſacrés à l'Amour;*
*La nature elle-même a tiſſu les feuillages;*



(1) de nouvelles écloſes, friſch aufgebrochene.
(2) les rameaux enlaſſés, die in einander verwickelten Aeſte.

*Tous les petits oiſeaux avec leurs doux ramages* (1)
*Ne parlent que d'Amour dans leurs belles chanſons,*
*Et même aux yeux de tous en montrent les leçons;*
*Mille petits Ruiſſeaux dans des lits de verdure,* (2)
*Font ouïr de leurs eaux l'agréable murmure,*
*Et la Nuit, le Silence, et tous les Elémens*
*Concourent en ces lieux aux plaiſirs des Amans.*
*L'on n'entend point parler de la rigueur des Belles,*
*Ni du deſtin fâcheux qui les rend ſi cruelles.*
*C'eſt là que les Amans après mille ſoûpirs*
*Goûtent mille douceurs, qui paſſent leurs deſirs.*
*Là tout ce que jamais le Ciel, la Terre, et l'Onde*
*Formérent à l'envi de plus beau dans le Monde,*
*A ſenti des deſirs, et de l'empreſſement,*
*Et pouſſé des ſoupirs dans les bras d'un Amant.*

Je vous avoue qu'on eſt hûreux dans ce Païs-là : pour moi quand je ſongeois que j'étois au comble de mes vœux, je ne pouvois aſſez me louer de la Fortune; Mais mon bonheur étoit trop grand pour durer; ainſi j'en vis bien-tôt la fin, comme vous allez entendre. Quelques jours après je rencontrai une Fille aſſez laide, mais qui fait la Précieuſe, et ne ſe contente de rien: elle n'a point de demeure aſſurée, (3) parcequ'elle néglige d'en avoir: les plus belles choſes l'importunent: Elle ſe nomme Tiédeur: Elle a un grand pouvoir dans l'Isle, car ceux qui la veulent ſuivre, ſortent ſans peine, et ſans regret de l'Isle d'Amour: Elle les mene au Lac du Dégoût, où l'on ne trouve que trop de Portes pour ſortir: je vis quelques gens qui la ſuivoient; mais je la trouvai ſi laide, et ſi déraiſonnable, que je ne m'arrêtai pas un moment avec elle. Je retournai au Palais du vrai Plaiſir, où quelques jours après il m'arriva un malheur qui m'accable encore, et dont je ne croi jamais voir la fin.

Au

(1) avec leurs doux ramages, mit ihrem angenehmen Zwitſchern.

(2) dans des lits de verdure, in grünen Ufern.

(3) elle n'a point de demeure aſſurée, ſie hat keine bleibende Stäte.

Au milieu de mes délices, un matin je vis un homme, qui effrontément vint troubler mes plaiſirs. Il avoit l'air majeſtueux, et indépendant, la Phyſionomie haute, et les yeux et le front d'un homme abſolu, et qui ne ſait ce que c'eſt d'obéir: En un mot, c'étoit le Deſtin, dont les arrêts ſont irrévocables, qui enleva Aminte d'entre mes bras: tous mes efforts ne purent l'empêcher, et il l'emmena je ne ſai où; car je n'en ai pû avoir de nouvelles depuis ce tems-là.

Je quittai auſſi-tôt le Palais du vrai Plaiſir, qui me ſembloit deſagréable, puiſqu'Aminte n'y étoit plus, et je me vins retirer en ce lieu, où je croi paſſer le reſte des jours que m'accordera ma douleur.

Je ſuis ici ſur le haut d'une Montagne qu'on nomme le Deſert de l'Affliction: la ſolitude y eſt fort belle; mais ce qui s'y trouve de fâcheux, c'eſt que le lieu eſt ſi éminent, qu'on découvre de là toute l'Isle d'Amour, ſi bien qu'on a toûjours ſon malheur devant les yeux: l'on ne peut s'empêcher de voir ſans ceſſe les endroits par où l'on a paſſé: et c'eſt ce qui me rend miſérable; car de quelque côté que je me tourne, (1) je trouve toûjours des objets qui me repréſentent mon bonheur paſſé.

*C'eſt le ſouvenir de ma gloire*
*Qui me tourmente dans ces lieux;*
*Si je n'avois pas de mémoire;*
*Helas! j'en ſerois beaucoup mieux!* (2)
*Dans l'infortune qui m'accable*
*Je croi que le Sort obſtiné*
*Ne m'a rendu ſi fortuné*
*Que pour me voir plus miſérable,*
*Mon ſort ſeroit moins rigoureux,*
*Si j'avois été moins hûreux;*
*C'eſt mon bonheur paſſé qui fait tout mon martyre:*

O

(1) de quelque côte que je me tourne, ich mag mich wenden wohin ich will.

(2) j'en ſerois beaucoup mieux, ſo würde es weit beſſer um mich ſtehen.

*O triſte et dure extrémité*
*D'être réduit enfin à dire,*
*Que je regrette un bien que j'ai tant ſouhaité!*

Il y a quelque tems que je languis ici, et j'ai ſongé enfin, cher Lycidas, que votre amitié auroit ſujet de ſe plaindre de la mienne, ſi je ne vous faiſois ſavoir de mes nouvelles avant ma mort. Il y a Confidence en ce Païs ici, qui a ſoin de faire tenir les Lettres aux Païs étrangers; je lui donnerai la mienne: j'eſpére qu'elle vous ſera rendue fidélement, et ſecrettement; car c'eſt ce que je lui recommanderai. Adieu, plaignez un peu ma diſgrace; peut-être qu'un jour vous aurez beſoin de la même conſolation que je vous demande.

*Le ſecond Voyage de l'Iſle d'Amour,*

## A LYCIDAS.

Mes malheurs ſont finis, cher Lycidas, et s'il n'y a que l'Amour qui me mette au Tombeau, je ne crois pas mourir jamais: depuis ma derniére Lettre mon humeur eſt bien changée, et quoique j'aie tout ſujet de me louer de l'Amour dans mes derniéres avantures, je l'abandonne néanmoins pour toûjours,

*Je ne ſuis plus Amant que de la belle gloire,*
*Elle ſeule à préſent occupe mes eſprits!*
*Et j'ai banni de ma mémoire*
*Les Amintes et les Iris.*
*J'ai goûté de l'Amour les charmantes délices,*
*Et ce Dieu fut toûjours conforme à mes deſirs:*
*Si quelquefois il cauſa mes ſupplices,*
*Ce fut pour augmenter ma joie et mes plaiſirs.*
*Je ne m'en repens point, j'en chéris la mémoire,*
*Je vois avec plaiſir le débris de mes feux:* (1)

*Mais*

(1) le débris de mes feux, die zerſcheiterten Ueberbleibſel meiner Flammen.

*Mais c'eſt ſeulement à la Gloire*
*Que je veux deſormais adreſſer tous mes vœux.*

Vous vous étonnez peut-être, cher Lycidas, de m'entendre parler ainſi; mais apprenez-en la cauſe en apprenant mes dernières avantures, qui vous divertiront aſſurément plus que les premières; quoique je ne ſonge plus à l'amour, je vous avoue que je ſuis bien aiſe de vous faire l'hiſtoire de mes feux paſſés, j'en aime le ſouvenir, et mon cœur qui s'applaudit en ſecret de mes conquêtes, trouve un commencement de gloire à avoir triomphé de trois cœurs.

*Trois illuſtres Beautés ont brûlé de mes feux,*
*Tant que je fus Amant, je fus toûjours heureux,*
*Sur des cœurs indomptés j'ai gagné la Victoire,*
*Je n'ai point fait de vœux que l'on n'ait exaucés:*
*Toi, mon Cœur, qui n'es plus ſenſible qu'à la Gloire,*
*Triomphe au ſouvenir de tes Amours paſſés.*

Il y avoit déja long-tems que je languiſſois dans le deſert du Souvenir, et je commençois à croire par une triſteſſe extraordinaire qui m'étoit ſurvenue depuis quelques jours, que le terme de mes maux approchoit, et que la mort m'en délivreroit bien-tôt; quand un jour étant couché ſous un arbre, révant à mes malheurs, et tout noyé dans mes larmes, je vis une Femme qui voloit d'une grande vîteſſe, elle parloit en allant et faiſoit un grand bruit; je ſentis à ſa vûe un tremblement qui me ſaiſit le cœur ſans que j'en connuſſe la raiſon; je vis bien d'abord que cette Femme étoit aſſurément la Renommée, mais je ne ſavois pas d'où venoit mon inquiétude, quand ſes paroles ne m'en firent que trop connoître le funeſte ſujet: Elle cria en paſſant auprès de moi,

*Aminte eſt en confidence*
*Avec un nouvel Amant,*
*Tircis avec ſa conſtance*
*Eſt ſa Duppe aſſûrément.* (1)

Je

(1) eſt ſa Duppe aſſûrément, wird gewis von ihr hintergangen.

Je crus deux ou trois fois avoir mal entendu, mais elle le répéta si souvent que je ne doutai plus de mon malheur.

Je vous laisse à penser combien je fis de plaintes sur cette infidélité: il me vint mille différentes pensées de vengeance contre l'ingrate et son Amant; mais la violence de ma colére étant passée, j'en vins aux regrets. (1)

*Pour avoir plus d'Amour que l'on n'en eut jamais,*
*Que ne me laissiez-vous du moins mourir en Paix?*
*Ingrate, vous pouviez, sans être criminelle,*
*Attendre encor deux jours à paroître infidele;*
*Et ne m'exposer pas à cette cruauté,*
*De voir avant ma mort votre infidélité,*
*Quand accablé d'ennuis et prêt à rendre l'ame,*
*Vous deviez retenir votre nouvelle flame,*
*Et je méritois bien par mon sort malhûreux*
*Que votre amour durât encore un jour ou deux.*

Je passai ainsi plusieurs jours à me plaindre, et je ne voulois pas m'éclaircir entiérement de mon malheur, de crainte de trouver de trop grands sujets d'affliction. Il y avoit même quelques momens où je m'imaginois, que peut-être la Renommée avoit, selon la coûtume, accusé faussement Aminte de perfidie, et je ne pouvois croire qu'après tous les sermens qu'elle m'avoit faits, Aminte eût si légerement trahi sa parole, et qu'elle pût oublier en peu de jours mes services, et recevoir ceux d'un autre. Quelquefois aussi j'excusois en moi-meme son ingratitude par mille raisons qui, ce me sembloit, l'y pouvoient avoir contrainte: mais enfin je ne fus que trop assuré de toute ma disgrace. Je vous ai dit dans ma premiére Lettre, que le desert du Souvenir est placé si haut, qu'on découvre de là toute l'Isle d'Amour. Un jour je vis Aminte dans le Palais du vrai plaisir, avec un homme que je connus pour un de ceux que j'avois rencontré dans les Rivaux.

Là

(1) j'en vins aux regrets, brach ich in Klagen aus.

*Là cet Amant qui ſut lui plaire*
*Rendant de ſon bonheur le Ciel même jaloux,*
*D'un tranſport amoureux embraſſoit ſes genoux;*
*Et l'ingrate le laiſſoit faire.*

*L'ardeur de ſon brulant deſir*
*D'un incarnat brillant alluma ſon viſage,*
*Ses baiſers rédoublés étoient ſon ſeul langage;*
*Et l'ingrate y prenoit plaiſir.*

*Enfin, j'en crus perdre le jour,*
*Je vis à cet Amant mille beautés en proie,*
*Et l'ingrate à ſes yeux montroit la même joie*
*Qu'elle m'avoit fait voir du tems de notre amour.*

Quand je ſonge à la douleur que j'eus d'abord en voyant cette lâche trahiſon, je m'étonne comment je n'en fus pas accablé; ma rage me fit dire des choſes qu'elle ſeule eſt capable d'inſpirer, et ſoûtenu par mon amour, qui me faiſoit voir avec une douleur inconcevable, qu'un autre eût triomphé en un moment de ce qui m'avoit coûté tant de peine, je fus long-tems ſans pouvoir être Maître de mon deſeſpoir: mais à peine eus-je fait un peu de réflexion ſur cette avanture, que je me trouvai en état de me ſervir de ma Raiſon, et un homme qui parut à mes yeux au même inſtant m'inſpira une froideur qui me rendit inſenſible à cette infidélité; cet homme avoit le regard fier, et faiſant un ſoûris dédaigneux, en me regardant de côté et par deſſus l'épaule, me dit,

*Quoi, l'infidélité d'Aminte,*
*Lâche, te donne au cœur de mortels déplaiſirs!*
*Tu t'abandonnes à la plainte?*
*L'infidéle qu'elle eſt te coûte des ſoûpirs*
*Après ſa noire perfidie!*
*L'ingrate ne veut pas qu'on regrette ſon cœur,*
*Et l'on doit oublier des momens de ſa vie*
*Tous ceux qu'on a paſſés dans cette indigne ardeur.*

Je

Je connus à ſes paroles que c'étoit le Mépris, et courus l'embraſſer; mais voyant que je balançois, et que l'Amour étoit encore avec moi, il tourna ſes pas ailleurs ſans me regarder. Moi qui ne voulois plus le perdre, aidé de ſes conſeils, je donnai congé à ce petit Amour, qui m'avoit toûjours accompagné dans mon voyage. Cet adieu ne ſe fit pas ſans bien des larmes; et comme il avoit été le témoin de toutes mes avantures, j'avois bien de la peine à le quitter, et je m'amuſai ſi long-tems avec lui, que j'en penſai oublier le Mépris; (1) enfin en l'embraſſant,

*Adieu, lui dis-je, Amour, mes plus chéres délices,*
*Toi qui fus autrefois mon eſpoir le plus doux,*
*Toi que j'aimai toûjours malgré tous mes ſupplices;*
*Aminte ne veut plus de commerce entre nous.*

*Après ſa trahiſon et ſi lâche et ſi noire,*
*Je veux que de mon cœur ſes traits ſoient effacés,*
*Mais je ne veux jamais bannir de ma mémoire*
*Tous ces bûreux momens qu'avec toi j'ai paſſés.*

En quittant l'Amour je fus long-tems à chercher le Mépris, mais enfin je le rattrapai, et il me dit d'aller à une Ville qu'il me montra, j'y adreſſai d'abord mes pas, et je commençai alors à ſentir une joie, que je n'avois point eue depuis que j'étois dans l'Iſle, et le repos me ſembla plus doux, à cauſe qu'il m'étoit nouveau d'en avoir. Quand j'arrivai à cette Ville, je vis que tout le monde y étoit oiſif: la Ville eſt deſerte, et preſque tous les Habitans demeurent en leur particulier: (2) il y a un Port par où l'on ſort de l'Iſle d'Amour, car pour y entrer par-là, c'eſt ce qui n'eſt jamais arrivé. Cette Ville ſe nomme Indifférence, et donne le nom à une Princeſſe qui eſt belle à la vérité, et qui ſur-tout a beaucoup d'embonpoint, mais elle a la

(1) que j'en penſai oublier le Mépris, daß ich ſchier darüber der Verachtung vergeſſen hätte.

(2) demeurent en leur particulier, bleiben für ſich.

la mine ſi peu ſpirituelle, et paroît ſi inutile et ſi niaiſe,(1) qu'elle en eſt ridicule.

D'abord que je fus dans cette Ville, le ſouvenir de l'affront que m'avoit fait Aminte, me la rendit agréable, et je ne pouvois m'empêcher de crier mille fois le jour,

*L'on n'eſt jamais content alors qu'une Beauté*
*Deſſous ſes dures loix tient notre ame aſſervie;*
*Pour être hûreux toute ſa vie*
*Il faut garder ſa liberté.*

Je me trouvois fort hûreux d'être débaraſſé de mon Amour, et je m'étonnois ſouvent de toutes les folies que ce Dieu m'avoit fait faire: quoique je ſongeaſſe quelquefois à Aminte, il me ſembloit qu'elle étoit enlaidie depuis ſon infidélité: l'humeur où j'étois ne me la repréſentoit que comme une perſonne qui ne méritoit plus une forte paſſion comme celle que j'avois eue pour elle, et qui avoit perdu toutes les graces qui me l'avoient fait aimer. Enfin, j'étois dans un ſi grand repos, que je commençai à m'en ennuyer, et ce changement extrême d'une violente amour en une froideur extraordinaire me devint ſi inſupportable, qu'une langueur me ſaiſit qui me donnoit un chagrin que je n'avois jamais ſenti. Mon cœur, qui étoit accoûtumé à l'amour, ne ſavoit où placer ce fonds de tendreſſe qui lui étoit reſté en quittant Aminte, et trouvoit bien rude une vie auſſi pareſſeuſe que celle que je menois dans Indifférence, je chantois tous les jours en moi-même,

*Sans Amour et ſans tendreſſe*
*Il n'eſt point de doux moment:*
*Il faut ſoûpirer ſans ceſſe,*
*L'on n'eſt hûreux qu'en aimant.*
*A quoi paſſer tout le jour*
*Si l'on ne ſonge point à plaire?*
*Et ſi l'on n'a point d'amour,*
*Que peut-on faire?*



(1) niaiſe, einfältig.

*Que la vie eſt ennuyeuſe*
*Quand on n'a point de deſirs!*
*Qui n'a pas l'ame amoureuſe*
*La voit couler ſans plaiſirs.*
*A quoi paſſer tout le jour*
*Si l'on ne ſonge point à plaire?*
*Et ſi l'on n'a point d'amour*
*Que peut-on faire?*

Je ne voulois pourtant pas m'y r'engager tout-à-fait, et je me trouvois trop mal de l'Amour, pour me rembarquer encore dans une autre paſſion: mais je cherchois à m'occuper du moins agréablement.

C'eſt ce qui faiſoit que je ſortois de la Ville tous les jours, pour voir ſi je n'aurois point quelque avanture, quand un jour je rencontrai une Femme, dont l'abord étoit tout-à-fait agréable, elle avoit un air libre et enjoué, et quelque choſe qui plaiſoit d'abord en la voyant: Elle ne m'eut pas plûtôt apperçû qu'elle vint à moi; et me pria de venir chez elle, que j'y trouverois dequoi me ſatisfaire, et me montra un papier où ceci étoit écrit:

*Voir toutes les Beautés ſans amour, ſans deſirs,*
*Et faire chaque jour nouvelle connoiſſance,*
*Avoir pour tous objets la même complaiſance,*
*Et chercher en tous lieux ſa joie et ſes plaiſirs,*
*C'eſt l'agréable et douce vie*
*Que l'on mene en Galanterie.*

Je trouvai ſi bien mon compte à cette façon de vivre, que j'acceptai d'abord le parti, et ſuivis la Galanterie à la Ville qui porte ſon nom.

C'eſt une Ville fort magnifique et fort ſuperbement bâtie. L'on trouve à la porte la Liberalité, l'Eſprit doux, la belle Converſation, et la Complaiſance, qui donnent des Paſſeports pour avoir les entrées libres par toutes les Compagnies, et ſans quoi l'on paſſe fort mal ſon tems: il n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire d'avoir quatre Paſſeports, c'eſt aſſez d'en avoir deux, et quelquefois un; mais plus on en a, et mieux on ſe divertit; les

plus

plus néceſſaires pour être eſtimé ſont l'Eſprit doux et la belle Converſation, et ceux qu'on eſtime le moins, et qui ſont dupper les gens d'ordinaire, c'eſt la Complaiſance et la Libéralité. De plus, c'eſt un lieu de grand divertiſſement; et les agréables parties y ſont fréquentes, on invente tous les jours mille plaiſirs nouveaux; la Muſique, le Feſtin, le Bal, la Sérénade, et la Comédie, y ont de l'emploi chaque jour.

Comme j'étois avec la Galanterie j'eus quatre Paſſeports, et je commençai dès lors à m'introduire partout, je n'eus pas grande peine, et je fis tant de parties, (1) que je me fis connoître dans toutes les Compagnies de la Ville. Je paſſois le jour en feſtins, la nuit à donner des Sérénades, et je ne me donnois pas ainſi le tems de m'ennuyer, mais à la fin cette ſorte de vie me fatigua.

*Alors qu'on a goûté le plaiſir d'être aimé,*
*Tout ce qui vient après ne ſait que nous déplaire;*
*Et ſi le cœur n'eſt enflammé,*
*Tous les plaiſirs ne touchent guère.*

Je commençois à en avoir du chagrin, quand je fis une partie dans laquelle il ſe rencontra deux Filles également aimables; l'une ſe nommoit Silvie, qui avec une taille admirable avoit tout ce qu'il faut pour faire une fort belle perſonne; et ce qui me charmoit le plus, c'étoit un air de joie et de jeuneſſe qui inſpiroit tous les plaiſirs; elle avoit quelque choſe de ſi engageant et de ſi aimable, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer: l'autre ſe nommoit Iris, qui n'avoit pas la taille ſi belle, mais fort bien priſe; (2) et de plus, elle avoit une certaine négligence en marchant fort agréable; mais auſſi tous les traits de ſon viſage étoient accomplis, elle avoit un teint vif, beaucoup d'éclat, de grands yeux, le nez bien fait et dans la bouche un charme inexpliquable. Il ſembloit que les Graces et les Ris en euſſent fait leur demeure, et quand elle rioit ſur-tout,



(1) je fis tant de parties, ich ſtellte ſo viele Luſtbarkeiten an.
(2) qui... priſe, welche zwar keine ſo vollkommen ſchöne, aber doch ſehr artige Leibes-Geſtalt hatte.

on y remarquoit mille beautés qu'il eſt impoſſible d'exprimer.

*En la voyant il n'eſt point d'armes*
*Pour contr'elle un moment garder ſa liberté,*
*Et pour couronner tous ſes charmes,*
*Elle avoit de l'eſprit autant que de beauté.*

Ces deux belles perſonnes me firent prendre à cette partie plus de plaiſir que je n'avois fait aux autres, et je me ſéparai d'elles avec des ſentimens bien différens de ceux que j'avois accoûtumé d'avoir; je fus bien aiſe de ſentir quelque penchant dans mon cœur, mais je ne voulois pas auſſi m'y abandonner entiérement, et d'un autre côté il me ſembloit étrange d'avoir deux inclinations; et je ne pouvois comprendre comment on pouvoit aimer deux perſonnes enſemble et les ſervir, quand une Femme ſe préſenta à moi qui étoit magnifiquement vêtue. Elle avoit ſur-tout obſervé dans ſon habillement ce qui pouvoit rehauſſer ſa beauté, elle étoit fort parée, et ne faiſoit pas une action qui pût déconcerter ſa bonne grace; (1) elle avoit le regard attirant, l'accueil fort agréable, et il ſembloit qu'elle cherchât à plaire à tout le monde, et qu'elle en fît ſon capital; elle avoit une grande ſuite, mais elle me careſſa plus que les autres: vous connoiſſez bien aux marques que je vous en donne que c'étoit la Coquéterie, et vous ne vous étonnerez pas de ſes careſſes, puiſque j'étois nouveau venu; auſſi-tôt qu'elle me vit, elle me parla ainſi,

*Ceſſe de t'oppoſer à cette double ardeur,*
*Deux objets peuvent bien avoir place en ton cœur.*
*Si l'amour fait lui ſeul le bonheur de la vie,*
*Plus on eſt amoureux*
*Et plus on eſt heureux:*
*Reçois l'amour d'Iris et celui de Silvie,*
*Encore eſt-ce bien peu de n'en avoir que deux.*

Du

(1) qui pût deconcerter ſa bonne grace, welche ihren artigen Anſtand verderben konte.

*Du puissant Dieu des Cœurs les douceurs sont si grandes,*
*Qu'il faut sur mille autels lui faire mille offrandes;*
*Helas! Il est si doux de s'y laisser charmer,*
*Qu'alors qu'une Philis refuse d'être nôtre,*
*Il faut en avoir une autre*
*De peur de cesser d'aimer.*

*Cesse de t'alarmer pour avoir tant d'amour,*
*L'on peut fort aisément ménager deux tendresses;*
*Il est assez d'heures au jour*
*Pour s'occuper à deux Maîtresses.*

Je lui fis mille remercîmens de ses bons conseils, et j'y trouvai mon humeur si portée, que je ne balançai pas à suivre la Coquéterie jusques dans la Ville qui porte son nom; je vis sur la porte ceci écrit en lettres d'Or,

*Le Dieu des Cœurs voyant que de son vaste Empire*
*Tant d'Amans sortoient chaque jour,*
*Et qu'après un premier amour*
*Un Cœur fatigué de martyre*
*Y venoit rarement faire un second séjour,*
*Fit bâtir cette belle Ville*
*Où les Amans lassés de ses injustes Loix,*
*Trouvant l'amour doux et facile,*
*S'y rengagent encore une seconde fois.*
*Ici régne un Amour commode,*
*Avec l'agréable Méthode*
*Qui fait aimer sans trouble et sans emportement,*
*Qui bannit le fâcheux tourment,*
*Qui fait braver les inhumaines,*
*Qui ne donne en amour que de tendres désirs,*
*Et qui sans en causer que les plus douces peines*
*En fait goûter tous les plaisirs.*

Cette agréable inscription me donna encore plus d'envie de voir la Ville; j'y rencontrai mille belles personnes toutes parées comme pour faire quelque conquête, elles n'épargnoient rien de tout ce qui peut plaire, et employoient toute leur adresse pour attirer les passans;

*C'étoit en un mot de ces belles*
*Qui ne cherchent par-tout qu'à s'en faire conter*, (1)
*Et quoi qu'il en puiſſe coûter*
*Veulent voir la foule autour d'elles.*

La Coquéterie en entrant me donna pour guide un Amour coquet, et pour vous expliquer ce que c'eſt, apprenez que ces ſortes d'Amours ſont de la véritable race d'Amour; mais comme ils ſont enfans de l'Amour et de la Coquéterie, ils tiennent auſſi de leur Mére; (2) ils ont l'arc et la fléche, mais ils n'ont point de bandeau ni de flambeau, et tiennent des Loix de la Coquéterie qu'ils obſervent exactement. Je ne fus pas plûtôt avec un de ces Amours, qu'il me dit toutes ſes Loix qui ſont fort agréables, et qu'il n'eſt pas néceſſaire de vous dire encore, puiſqu'auſſi bien vous en verrez les effets dans la ſuite de mon diſcours; c'eſt tout vous dire que dès ce moment je m'engageai à ſuivre par-tout ſes avis, et dès le ſoir même rencontrant Silvie et l'ayant abordée, je demeurai quelque tems avec elle;

*Je crus en ce moment être tout à Silvie,*
*Ses yeux ſeuls me ſembloient capables d'enflammer;*
*Et je ne ſongeois pas dans ma joie infinie*
*Qu'Iris avoit des traits qui m'avoient ſû charmer.*

Je ne l'eus pas plûtôt quittée, que rencontrant Iris il m'en arriva de même.

*Iris d'un regard ſeulement*
*Changea mon amoureuſe envie,*
*Et j'oubliai dans ce moment*
*Qu'il fût au monde une Silvie.*

J'en fis autant pluſieurs jours de ſuite, et commençai alors à ſentir quelque joie; j'aimois, et je n'en ſentois aucune inquiétude; quand j'étois mélancolique, j'allois voir Iris, qui par la douceur de ſon eſprit & ſa langueur

(1) à s'en faire conter, ſich was verliebtes vorſchwatzen zu laſſen.

(2) ils tiennent auſſi de leur Mére, ſie haben ſie auch etwas von ihrer Mutter an ſich.

gueur naturelle, m'entretenoit agréablement dans l'humeur où j'étois; et quand je me sentois l'ame portée à la joie, je courois chez Silvie;

*Pour me faire en amour un deſtin agréable,*
*Je ne pouvois pas mieux contenter mon déſir;*
*J'avois trop peu d'amour pour être miſérable,*
*Et j'en avois aſſez pour y prendre plaiſir.*

Après un aſſez long ſéjour dans Coquéterie, cet Amour qui m'avoit été donné pour guide me voulut mener à Déclaration, je ſongeai d'abord à mon premier voyage, quand le Reſpect me défendit d'y aller; j'alléguai cette raiſon, l'Amour Coquet ſe mit à rire en m'entendant parler, et me dit que le Reſpect ne défendoit d'aller à Déclaration, qu'à ceux qui ne ſavoient pas encore la belle maniére d'aimer; & même que le Reſpect ſe mocquoit de ceux qui paſſant par Diſcrétion, alloient faire un chemin plus long de moitié que l'autre, et ajoûta,

*Sans déplaire au Reſpect, Tircis, on peut parler;*
*Le moyen de guérir ton amoureuſe flâme,*
*Si tu ne veux pas révéler*
*A l'objet que tu ſers le ſecret de ton ame?*
*Quoi que l'on diſe, il eſt bien doux*
*De voir toûjours à ſes génoux*
*Un amant languiſſant qui brûle et qui ſoupire,*
*Et l'on n'eut jamais de courroux*
*De ſe voir adorer, ni de l'entendre dire.*

Je ne balançai pas à le ſuivre, et en chemin il me donna cet avis:

*En parlant de l'amour, n'en fais point une affaire,*
*C'eſt dequoi t'attirer quelque honteux réfus:*
*Quand on traite l'amour comme un fort grand myſtére,*
*Un jeune cœur s'allarme et ne l'écoute plus.*

Nous arrivâmes en même tems à Déclaration qui eſt un fort petit Village, car comme on n'y fait que paſſer il n'eſt guéres habité; l'entrée en eſt un peu perilleu-

se, à cause de quelques précipices, où ceux qui font de faux pas courent beaucoup de risque. Pour dans le Village il y fait toûjours des brouillards fort épais, et on a peine à s'y reconnoître; et il y a deux sorties, l'une du côté du Refus, et l'autre de la Tolérance: la premiére est fort desagréable, et méne en quantité de méchans endroits, et l'autre ne méne ordinairement qu'en des lieux divertissans; j'avois un si bon guide, que l'entrée ne me fit point de peine; et quand je fus dedans, je débrouillai assez bien (1) Iris et Silvie, et leur parlai à toutes deux de mon amour.

*Auprès de l'aimable Silvie,*
*Le cœur tout rempli de désirs,*
*Pour satisfaire à mon envie*
*Je poussai mille ardens soupirs:*
*Quand je lui protestai qu'elle en etoit la cause.*
*C'etoit mon cœur qui me l'avoit dicté,*
*Et si quand pres d'Iris je dis la même chose,*
*Je crus dans le moment dire la verité.*

Quand je parlai à Silvie, elle, feignit de ne me pas croire, et sortit après par la Tolérance: pour Iris, elle n'en fit pas de même, elle sortit par le Refus, je la quittai alors, et sortant par la Tolérance après Silvie, après l'avoir un peu cherchée, je la trouvai dans une petite Ville qui est fort agréable; elle n'est guères peuplée, mais les gens qui y sont vivent dans une grande union; on ne se parle guères, et on s'entend à demi mot.

*C'est là que les Amours mettent tout en usage*
*Pour avoir chaque jour un secret entretien,*
*Et que chacun a son langage*
*Où les autres n'entendent rien.*

En effet, il y a autant de différens langages que de différentes personnes: cette Ville se nomme Intelligence.

L'In-

(1) je débrouillai assez bien, ſo erkannte ich unter dem Haufen gar leicht.

L'Intelligence qui en eſt la Maîtreſſe, eſt une perſonne fort charmante pour ceux qui la connoiſſent, et ennuye fort les autres; elle a infiniment d'eſprit et connoît toutes choſes, elle a mille ſecrets pour ſe faire entendre, et comprend en un moment tout ce qu'on lui veut dire;

*En ce lieu, pour ſe ſatisfaire,*
*Et pour avoir quelque entretien,*
*L'on a mille ſecrets qui ne ſont bons à rien,* (1)
*Dont on ſe fait pourtant une agréable affaire,*

J'appris au même tems que je fus dans Intelligence, qu'Iris s'étoit retirée dans l'antre de la Cruauté; cette nouvelle m'affligea beaucoup; mais je n'étois plus d'humeur à faire de même que la prémiére fois, ni d'aller groſſir les eaux du torrent avec mes pleurs; ce que je fis ſeulement, pour ne pas perdre Iris, qui aſſurément me tenoit au cœur, (2) j'allai la voir, je lui parlai, et l'accuſai de trop de ſévérité, et lui dis,

*Vous avez un chagrin extrême*
*De ce qu'on dit que l'on vous aime,*
*Vous faites tort à vos appas:*
*Si vous aimer c'eſt vous mettre en colére,*
*Qui peut-on trouver ici bas,*
*Belle Iris, qui vous puiſſe plaire?*

Voyant qu'elle perſiſtoit dans ſa réſolution, je la quittai fort affligé, mais je m'en conſolai à Intelligence, où je retournai le jour même.

J'en fis autant tous les jours ſuivans, et dans le commencement les rigueurs d'Iris me donnoient aſſez de plaiſir, et j'étois bien aiſe de la voir cruelle par la joie que je me prometrois à la radoucir;

*Hélas, que l'on ſent de douceurs*
*A voir d'une beauté l'aimable réſiſtance,*
*Qui par un noble orgueil ſoûtenant ſes rigueurs*
*Refuſe de nos feux la douce violence!*



(1) qui ne ſont bons à rien, welche nichts bedeuten.
(2) me tenoit au cœur, mir am Herzen lag.

*Que le cœur s'applaudit d'un ſi noble courroux,*
*Que ces refus lui promettent de gloire,*
*Et qu'un triomphe paroît doux*
*S'il en coûte un peu cher d'emporter la Victoire!*

Je feignois pourtant beaucoup de douleur de la voir ainſi perſiſter dans ſa cruauté, et je lui faiſois valoir tous les doux momens que je paſſois avec Silvie, comme des heures où je m'abandonnois au deſeſpoir. Cette ſorte de vie me ſembloit aſſez agréable, j'étois fort gai à Intelligence; et quand je venois voir Iris, je prenois un viſage ſérieux, et je pris enfin une habitude de contrefaire mon humeur quand bon me ſembloit; les larmes ne me coûtoient plus rien, et je ſavois faire le miſérable quand la fantaiſie m'en prenoit;

*A mon gré je ſavois et gémir et me plaindre,*
*Selon qu'il le faloit pour ſeconder mes vœux:*
*En amour c'eſt tout que de feindre,*
*Et ſavoir à propos faire le malheureux.*

Enfin après avoir aſſez fait le langoureux, (1) je voulus la faire ſortir de ce déplaiſant ſéjour, et ſans avoir recours à la Pitié, je fis ſeulement ce que me conſeilla l'Amour Coquet,

*Au lieu de lui demander grace,*
*Affecte des froideurs et cache ton tourment,*
*Car il n'eſt rien que l'on ne faſſe*
*Pour ſe conſerver un Amant.*

Pour cet effet, la premiére fois que je la vis, ayant concerté mes yeux et mon langage, (2) je lui dis aſſez gayement

*Enfin je ne ſuis plus à vous*
*Et je renonce à votre empire;*

*Vos*

(1) après avoir aſſez fait le langoureux, nachdem ich lange genug mich krank und ſchmachtend geſtellet hatte.

(2) ayant concerté mes yeux et mon langage, ſo hatte ich Augen und Sprache verſtellt.

*Vos yeux qui me ſembloient ſi doux*
*Ne me cauſent plus de martyre.*

*Il eſt vrai que vous êtes belle,*
*Et qu'il ſeroit bien doux de toucher votre cœur;*
*Mais, Iris, vous êtes cruelle,*
*Et l'Amour ne peut vivre avec tant de rigueur.*
*Je n'ai point épargné les ſoûpirs ni les larmes,*
*Ni tout ce qui pouvoit bannir votre courroux,*
*Vous m'avez vû ſoupirant pour vos charmes*
*Demander grace à vos genoux;*
*Mais puiſque votre cœur rebelle*
*Refuſe de me ſecourir,*
*Adieu, je vous quitte, cruelle,*
*Mon deſſein n'eſt pas de mourir.*

Je la quittai auſſi-tôt que j'eus achevé ces paroles, et ne retournai plus la revoir depuis ce tems-là: je m'attachai alors à Silvie plus que de coûtume, et n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit faire connoître à Iris que je l'avois oubliée:

*Au bout de quelques jours je vis que cette belle,*
*Par un fort hûreux changement,*
*Aima mieux n'être plus cruelle,*
*Et trouva plus de honte à faire un infidèle,*
*Qu'à bannir ſes rigueurs en faveur d'un Amant.*

Elle vint à Intelligence, où d'abord elle me fit quelques reproches, et je ne manquai pas à lui jurer mille fois que ce que j'en avois fait, n'étoit que pour voir ſi ma perte toucheroit ſon cœur. J'avois bien des affaires en ce tems-là, car c'eſt une choſe aſſez difficile de demeurer dans Intelligence avec deux perſonnes; j'écrivois tous les jours deux billets, j'avois tous les jours deux rendez-vous, et il faloit bien de l'adreſſe pour ne rien faire connoître, mais avec tout cela c'étoit un embarras fort agréable, et dans lequel j'euſſe volontiers long-tems demeuré, ſi l'Envie, qui ne peut ſouffrir perſonne à Intelligence, ne fût arrivée et n'eût tant dit de choſes mal à propos, qu'Iris et Silvie furent

rent contraintes de sortir et d'attendre dans un éloignement qu'elle eût cessé de parler.

Je me trouvai ainsi tout d'un coup privé de mes plaisirs; encore si l'une des deux me fût restée, je me fusse consolé avec elle de l'absence de l'autre; mais toutes deux étant parties, je ne sai ce que je fusse devenu si l'Amour Coquet ne m'eût conduit à un Village fort agréable; la situation en est merveilleuse, le Pais d'alentour agréablement diversifié de Ruisseaux, de Prés et de Bocages; Amour me dit en m'y conduisant:

*C'est en vain que dans une absence*
*On s'abandonne à la souffrance,*
*Que sert de s'affliger et la nuit et le jour,*
*Si dans l'éloignement on ne peut nous entendre?*
*Tircis, la douleur la plus tendre*
*Ne rend pas un Amant plus hâteux au retour.*

Nous arrivâmes en même tems à ce Village; toutes les maisons y sont agréables, l'on voit par-tout des Grottes et des Fontaines, et une suite continuelle de spectacles et d'agrémens: les moindres choses réjouissent; tout le monde qui y est contribue au divertissement; ce lieu-là se nomme Amusement.

L'Amusement est un fort jeune garçon qui s'arrête à tout ce qu'il trouve, et fait son plaisir de la moindre chose.

D'abord que je fus arrivé dans ce Village, je songeai à faire comme les autres; à me divertir de tout ce qui se présentoit à moi, afin de bannir le chagrin que me pouvoit donner l'absence de ce que j'aimois.

*Eloigné des beaux yeux d'Iris et de Silvie,*
*Pour affranchir d'ennuis une mourante vie,*
*Sur cent objets divers je formois des desirs;*
*J'avois tant de chagrin de cette longue absence,*
*Que je prenois mille plaisirs*
*Pour en éloigner la souffrance.*

Je

Je vous avoue que tout le tems que je demeurai dans Amuſement, je le paſſai ſans inquiétude, et j'attendois, ſans beaucoup d'impatience, le retour d'Iris et de Silvie. Je ne laiſſois pas de leur écrire toûjours, et la même Lettre ſervoit à toutes deux, je leur mandois mille tendreſſes; et en effet, j'euſſe mieux aimé les voir que d'être dans Amuſement, mais puiſqu'il falloit attendre, je prenois patience aſſez volontiers.

Quelque tems ſe paſſa ainſi que nous nous écrivions réglément; mais tout d'un coup je ne reçûs plus de Lettres, et j'appris qu'Iris et Silvie, ayant ſû que j'étois dans Amuſement, s'étoient retirées dans le Palais du Dépit; je n'eus pas plûtôt appris cette nouvelle, que je me rendis au Palais du Dépit. Je vous ai parlé en paſſant du Dépit dans ma premiére Lettre, mais je ne vous parlai pas de ſon Palais; c'eſt un lieu où l'on ſe querelle toûjours, le Dépit brouille les gens enſemble mille fois le jour, et fait careſſer ſouvent des gens que l'on hait mortellement, mais ces querelles auſſi ne durent guères. Les Amours r'accommodent tout, et réuniſſent toûjours ceux qui ne ſe ſont querellés que par le conſeil du Dépit: mais c'eſt une aſſez plaiſante choſe d'y voir des gens qui s'aiment infiniment ſe dire mille injures, faire des ſermens effroyables de ne ſe voir de leur vie; et un moment après ſe demander pardon, et ſe réunir plus qu'auparavant;

*Tout le dépit d'un Amant*
*Le plus long ne dure guère:*
*Comment tenir ſa colere*
*Quand on aime tendrement?*

Il y a un homme dans ce Palais, qui eſt le Médiateur de toutes choſes, c'eſt lui qui aſſiſte aux accommodemens, et qui fournit les moyens de les faire; on le nomme l'Eclairciſſement.

Quand j'arrivai, je rencontrai d'abord Sylvie, qui en me voyant s'accompagna d'un homme, (1) lui fit mille ca-

(1) s'accompagna d'un homme, ſich zu einer Manns-Perſon geſellte.

careſſes, et ne fit pas ſemblant de me connoître: le Dépit qui vint auſſi-tôt à moi, m'inſpira le deſir de me vanger, et rencontrant Iris au même moment, je ſongeois à me vanger avec plaiſir; mais elle en fit autant que Sylvie, et moi pour ſuivre les conſeils de mon Amour Coquet, trouvant une Femme aſſez jolie ſur mes pas, qui étoit pour le moins auſſi en colère que moi, et comme nous n'étions enſemble que pour nous vanger, notre entretien n'étoit pas grand; mais le courroux m'aveugloit moins qu'elle, je commençois à trouver la vengeance aſſez douce quand Iris et Sylvie paſſérent, et me virent auprès de cette Femme avec un viſage aſſez gai; ſur la fin du jour, étant demeuré ſeul en me promenant, je rencontrai Iris qui étoit ſeule auſſi. Dans l'emportement je lui dis mille choſes que la colère inſpire, et elle de ſon côté en fit de même, quand l'Eclaireiſſement vint, qui nous demanda la raiſon de notre querelle, et nous connûmes qu'elle venoit de préoccupation, et qu'elle étoit fondée ſur l'Amour. Alors je me jettai à ſes pieds, je lui fis mille proteſtations de fidélité, et elle à ſon tour s'excuſa ſi tendrement que j'en fus charmé, elle me fit mille careſſes, et n'oublia rien pour me perſuader que tout ce qu'elle avoit fait étoit par le conſeil du Dépit;

*Qu'il eſt doux de voir une Belle,*
*Que l'on prenoit pour infidèle,*
*En peine de nous appaiſer,*
*Chercher mille raiſons pour tâcher d'excuſer*
*Quelques offenſes prétendues,*
*Et de ſa belle main eſſuyant tous nos pleurs*
*Nous payer par mille faveurs*
*Les larmes qu'on a répandues!*

Je trouvai mon accommodement ſi agréable, que j'allai auſſi-tôt chercher Sylvie pour en faire autant. Il ſe peut faire qu'elles n'agiſſoient pas de meilleure foi que moi, et qu'elles me trompoient toutes deux comme je les trompois, mais je n'en avois pas grande inquiétude.

Pour-

*Pourvû qu'on jure qu'on nous aime,*
*Que l'on craigne de nous fâcher,*
*Et qu'on ait soin de nous cacher*
*Une infidélité par quelque stratagême;*
*Si l'on sait bien nous appaiſer,*
*Si l'on nous trompe avec adreſſe,*
*Pourquoi chercher tant de ſmeſſe?*
*Et qui ne voudroit pas ſe laiſſer abuſer?*

Pour moi je ne pénétrois point dans leur penſée, et je me contentois de voir qu'elles étoient bien aiſes de faire la paix avec moi.

*Et je trouvois ſi doux dans un dépit extrême*
*De voir enfin céder la colère à l'amour,*
*Que, pour faire la Paix de même,*
*Je me brouillois vingt fois par jour.*

Après que j'eus aſſez pris de plaiſir à toutes ces petites querelles, les déſirs me preſſérent ſi fort, que je menai Iris et Silvie dans un vallon fort agréable; quoique l'Amour Coquet ne me le conſeillât pas; les Montagnes qui environnent ce vallon ſont fort hautes et pleines de rochers creuſés, qui ſont des antres ſolitaires dans le vallon; il y a un beau Château qu'on ne voit preſque pas, à cauſe d'un bois fort haut qui le couvre, le Soleil n'y porte guères ſa lumiére, et même on a peine à le ſouffrir pour peu qu'il y paroiſſe, la nuit y régne toûjours, mais elle n'y porte point ſes horreurs, et plus elle eſt obſcure, plus elle ſemble belle. Quoique ce lieu ſoit fort habité, il ſemble pourtant qu'il n'y ait perſonne, parceque les Habitans aiment fort la ſolitude: la ſociété publique en eſt bannie, on ſe contente d'être deux enſemble; toute autre compagnie y eſt mal reçûe, et les tiers y ſont un fort méchant perſonnage: ce Château eſt le Château des Faveurs, qui ſont des perſonnes fort retirées, et qui ne ſe laiſſent voir qu'aux gens qui les preſſent de ſe montrer, encore pas toûjours; elles ſont pluſieurs ſœurs toutes plus belles les unes que les autres, et quand on

on les voit, c'eſt de plus belle en plus belle par dégrés;(1) elles ſe font ſouhaiter toutes par le plaiſir qu'on a à voir les premiéres. On a toûjours bien de la peine à les voir toutes, et ſouvent on n'en voit qu'une partie. Il faut de l'adreſſe, du bonheur, et une grande obſtination pour en obtenir une, et la derniére ſur-tout donne plus de peine que toutes les autres enſemble; mais auſſi elle mene dans le Château du vrai Plaiſir qui eſt voiſin de celui des Faveurs.

Pour moi qui les voulois voir toutes deux fois, je me trouvai bien en peine, et plus encore quand je ſus qu'il faloit être toûjours avec la même perſonne, je me repentis preſque alors de n'avoir pas ſuivi les avis de l'Amour Coquet; je voulus néanmoins profiter de mon voyage, et réſolus de me ménager le mieux que je pourrois, et de ne me déclarer que quand je ne pourrois plus m'en empêcher, et me trouvant avec la ſeule Iris, je demeurai toute la nuit avec elle, et pour vous dire ce qui m'arriva;

*J'avois le Cœur fort amoureux,*
*J'étois tout ſeul auprès de Maîtreſſe,*
*Sûr d'avoir toute ſa tendreſſe,*
*Mais avec tous cela je n'étois pas heureux.*
*Pour l'être pleinement, je preſſai, mais en vain,*
*Je connus ſeulement qu'elle étoit plus aimable;*
*Et je me vis le lendemain*
*Cent fois plus amoureux! et toûjours miſérable;*

Je fus tenté dans mon emportement de lui ſacrifier Silvie, mais je fus bien aiſe après de ne l'avoir pas fait; car ayant quitté Iris ſur un aſſez méchant prétexte, je trouvai Silvie ſi belle, que j'en fus charmé, je paſſai tout le jour avec elle, et j'eus le même deſtin qu'avec Iris;

*Les lys de ſon beau teint firent place à la roſe,*
*Je lus dedans ſes yeux un peu d'emportement,*

Et

(1) c'eſt de plus belle en plus belle par degrés, ſo iſt Stufe ſtufenweiſe eine immer ſchöner, wie die andere.

*Et qu'il s'en faloit peu de chose* (1)
*Qu'elle ne m'aimât fortement.*

Je me trouvois si hûreux auprès d'elle, que je ne songeois plus à Iris, quand elle me surprit avec Silvie: sans vous redire ici tous les reproches qui me furent faits de part et d'autre, c'est assez que vous sachiez que je me tournai vers l'Amour Coquet, qui n'eut point de bon conseil à me donner, et que je fus si confus de mon avanture que je pris la fuite, et courus jusqu'à un Village que je rencontrai, et où l'Amour Coquet m'abandonna, disant que celui-là n'étoit point propre pour lui; des maisons de ce Village la plûpart sont à demi bâties, et les autres de trois ou quatre différentes symmétries, on nomme ce Village Irrésolution.

L'Irrésolution à qui il appartient, est d'une assez plaisante figure, car elle ne s'habille point pour ne résoudre pas quel habit elle veut mettre; elle se tourmente toûjours et ne bouge jamais de sa place, parcequ'elle veut aller en tant de lieux qu'elle ne va nulle part; l'on remarque dans ses yeux une agitation perpétuelle, et l'on voit bien qu'elle roule quelque dessein dans sa tête, mais elle en a tant qu'elle n'en exécute pas un.

Je me trouvai bien embarrassé dans ce lieu là, car le souvenir d'Iris et de Silvie partageoient mon esprit également; je savois bien que si j'en pouvois quitter une des deux, je ferois ma paix avec l'autre; mais ce que j'avois vû dans le Château des Faveurs ne me le permettoit pas, je commençois déja à sentir pour l'une et l'autre les mêmes sentimens que j'avois eus pour Aminte, et je rendois un combat effroyable dans mon ame: et quoique je ne vouluſſe pas les abandonner, je me résolvois à les perdre toutes deux plûtôt qu'à choisir, et de peur d'en quitter une, je n'avois ni l'une, ni l'autre. Enfin, j'étois dans une incertitude la plus cruelle du monde;



(1) qu'il s'en faloit peu de chose, daß wenig daran fehlte,

*Quand l'Amour dans un cœur deux beaux objets assemble,*
*Que le sort en est rigoureux!*
*Un cœur a trop d'amour pour tous les deux ensemble,*
*Et trop peu pour chacun des deux.*

Je ne savois que devenir, (1) et je ne croi point que je me fusse jamais résolu à faire un choix, quand un jour une femme se présenta à moi, dont la beauté étoit incomparable, la démarche et la majesté divine, il sortoit un éclat de sa personne qui éblouissoit: J'eus en la voyant un respect pour elle, que je ne pus retenir, lorsqu'élevant la voix, elle me dit,

*Sors de ces lieux, Tircis, abandonne l'amour,*
*Assez et trop long-tems tu brûlas de ses flames;*
*Et ce n'est pas dans ce séjour*
*Qu'on trouve cet honneur si cher aux belles ames.*

*Il faut aimer un tems; l'Amour nous montre à vivre,*
*Ses feux dedans un cœur jettent mille clartés;*
*Mais le tems est venu, Tircis, qu'il me faut suivre,*
*Et ce n'est plus le tems des mortelles beautés.*

Ces paroles dites avec un air impérieux me touchérent jusqu'au fond de l'ame, et je rougis de honte aussitôt de me voir en l'état où j'étois; mais en même tems je résolus de la suivre, et sortis d'Irrésolution. D'abord mon cœur me fit peine à l'accoûtumer, et il falut plus d'une fois lui dire,

*Ne représente plus à ma foible mémoire*
*Qu'il est bien mal-aisé de vivre sans aimer.*
*Non, mon Cœur, il faut que la Gloire,*
*Plus que mille Philis, ait droit de te charmer.*
*Va, cours sans murmurer où la Gloire t'appelle,*
*Tu ne saurois, mon Cœur, brûler de plus beaux feux,*
*Tu gagnes par ce change, et la Gloire est plus belle*
*Que ne furent jamais les objets de tes vœux.*

En

(1) je ne savois que devenir, ich wuße nicht, was ich anfangen ſollte.

En ſuivant ainſi la Gloire, j'arrivai ſur le Port de l'Isle d'Amour. Là je vis les beautés, les attraits, les agrémens et les graces qui tâchérent en vain de me r'engager; je retrouvai la Raiſon à qui je demandai mille fois pardon du peu de cas que j'avois fait de ſes conſeils; (1) en entrant, elle me reçut fort humainement, et voyant que j'avois envie de ſortir de l'Isle, elle me fit donner un Vaiſſeau; je ne vous dirai pas que je ſortis ſans regarder encore avec plaiſir, et même avec quelque regret, des lieux, où, quoique j'euſſe eu bien des malheurs, j'avois paſſé de ſi doux momens; mais après avoir un peu laiſſé paſſer mon premier mouvement, je ne m'en reſſentis pas, et dis adieu à l'Amour pour jamais:

*Je prens congé de vous, ô Belles, dont les traits*
*Soumettent tant de cœurs ſous leur injuſte Empire,*
*Vous, pour qui ſans raiſon tant de monde ſoupire,*
*Je prens congé de vous, je n'aimerai jamais.*
*Je connois bien l'Amour et je hais ſes caprices,*
*L'on n'y trouve jamais de borne à ſes déſirs.*
*J'ai reconnu des maux dans ſes plus grands délices,*
*Et j'en ai vû l'abus dans ſes plus grands plaiſirs.*

Notre navigation depuis l'Isle juſqu'ici a été aſſez hûreuſe, et dès que j'ai pris terre, (2) cher Lycidas, j'ai ſongé à vous écrire; et pour vous dire les ſentimens dans leſquels je ſuis à préſent. Sachez que

*Je ne ſuis plus Amant que de la belle Gloire;*
*Elle ſeule à préſent occupe mes eſprits,*
*Et j'ai banni de ma mémoire*
*Les Amintes et les Cloris.*
*Lorſque mes feux paſſés par quelque trait aimable*
*Viennent ſouvent m'entretenir,*
*C'eſt ſeulement comme un ſonge agréable*
*Dont on chérit le ſouvenir.*



(1) à qui ... conſeils, die ich, wegen der wenigen Achtung, ſo ich für ihren Rath gehabt, um Verzeihung bat.

(2) dès que j'ai pris terre, ſo bald ich ans Land geſtiegen bin.

Après cela, cher Lycidas, je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je suivrai ma Lettre de bien près, et que j'aurai bientôt la joie de vous embrasser.

Mr. le Chev. d'Her **.

## A MONSIEUR **.

Je commence une éducation de Mademoiselle de V..., un peu différente de celle qu'on lui a donné jusqu'à présent. Je lui ai envoyé le Roman de Cyrus avec la permission de la Mére qui la gouverne; et il a été expédié tout entier en quinze jours. (1) Aussi en a-t-elle les yeux tout battus, (2) et je croi que ceux de la Révérende Mére le sont aussi, car elle a voulu goûter du poison avec sa Pensionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapissant, où il entroit de la vieillesse, de la tendresse, et outre tout cela, je ne sai quoi de particulier aux Religieuses, *Mon Dieu! Monsieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuse, lorsqu'elle avoit tant d'angoisses dans le cœur, et qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le Grand Artaméne?* Je trouvai la remarque fort proportionnée au génie d'une Religieuse, toûjours gênée et captive; et la petite Pensionnaire, qui l'entendit bien en ce sens-là, répondit brusquement, *Oui, mais Artamene étoit toûjours en campagne* (3) *pour enlever Mandane, et pour nous, personne n'y songe.* Vous voyez que l'exemple de cette Heroïne les a assez mises toutes deux dans le goût des Enlévemens, (4) et qu'un grand Artaméne n'y perdroit pas ses pas, (5) mais je ne voudrois pas l'être de toutes les deux. Cyrus a fait

(1) il a été expedié tout entier en quinze jours, et ist in 14. Tagen völlig durchgeleſen worden.

(2) les yeux tout battus, ganz trübe Augen.

(3) étoit toûjours en campagne, laurete allezeit.

(4) les a assez mises toutes deux dans le gout des enlevemens, ihnen allen beyden an denen Entführungen hat Geſchmack finden laſſen.

(5) n'y perdroit pas ses pas, ſeine Mühe nicht vergeblich anwenden würde.

a fait ſur Mademoiſelle de V.., l'effet que les Romans font toûjours ſur de jeunes perſonnes qui n'ont rien vû; elle s'imagine le monde fait ſur ce modèle. Je tâche de la réſoudre à ne pas exiger de ſes Amans tout le mérite d'Artaméne, et à leur en relâcher quelque choſe, ſur-tout, ce reſpect outré qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe; et en mon particulier je lui avoue, qu'à moins que ce caractère héroique ne ſoit un peu mitigé, et amené à ma portée, je n'y puis pas prétendre, et que je ſerois auſſi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur et au pied de la lettre, (1) tout ce qu'elle a vû dans ſon Livre. Il n'y a pas grand mal à cela; (2) le monde l'aura bien-tôt deſabuſée, et j'eſpére même qu'elle viendra aiſément à goûter la différence qui eſt entre le Romaneſque et le naturel. Peu de Femmes conſentiroient au rétabliſſement de la diſcipline amoureuſe des Romans.

## A MONSIEUR L'ABBÉ TUBEUF.

*Coſtar lui fait une petite Rélation d'un Lieu appellé Saint-Ligaire.*

Il eſt raiſonnable, Monſieur, qu'à mon tour je vous faſſe réponſe; et que je vous rende compte de ce que vous deſirez ſavoir. Ce Saint-Ligaire que vous n'avez point vû dans la Carte, eſt à une demi lieue de Niort, et à une journée de Balzac. Je vous parlerois bien de Poitiers, ou de la Rochelle; mais il me ſemble que les Villages dont les Illuſtres des Siècles portent le nom, ſont plus célèbres, que les Ports de mer, et les Sièges des Evêques. A ce Saint-Ligaire les jours y ſont plus longs que les vôtres, et il ne s'y en voit point ſans Soleil. On m'a dit qu'il y pleuvoit quelque-



(1) au pied de la lettre, nach dem buchſtäblichen Verſtand.
(2) il n'y a pas grand mal à cela, es iſt nichts daran gelegen.

quefois : mais je pourrois en douter, ſi je voulois ; et juſqu'ici je n'y ai vû que de la roſée. Dans le mois de Décembre où nous entrons, le tems y eſt ſi doux, que n'appercevant de mes fenêtres qu'un Bois de Chênes verds d'un côté, et de l'autre une grande Prairie, je ne voi, ni ne ſens l'Hiver : et même hors de la maiſon, ſi les arbres avoient des feuilles, je croirois que l'Eté dureroit encore. Pour les perſonnes qui habitent un ſi aimable Païs, je me contenterai de vous dire, que c'eſt comme par tous les endroits de la Terre : il s'y trouve de ſots qui ſont bons, et des méchans qui ne ſont pas ſots ; des rieurs et des ridicules ; quelques Beaux-Eſprits, et ce que vous eſtimerez peut-être le plus, quelques beaux viſages. Enfin, Monſieur, j'y vivrois avec beaucoup de ſatisfaction, ſi je pouvois ne ſonger pas que je ſuis à cent lieues de vous : et qu'il n'y a point d'apparence que je retourne ſitôt à Paris. Ce qui me conſole, c'eſt l'eſpérance de recevoir ſouvent de vos Lettres. Si elles ſont toutes comme la premiére, auſſi obligeantes et auſſi jolies, je ſerai toûjours avec une ardente et fidèle paſſion, ce que je ſuis,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur...

## A MADAME **.

*Le Chevalier d'Her * *. lui raconte de quelle ſorte s'eſt rompu le deſſein de repréſenter une Maſcarade.*

C'eſt ſans doute à Mademoiſelle de N**. que nous avons l'obligation des plus grands plaiſirs, que nous ayons eus ce Carnaval. Vous en conviendrez, Madame, quand je vous aurai fait une petite Rélation de ce qui ſe paſſa le Mardi gras.(1) Nous avions imaginé une aſſez jolie Maſcarade. Notre deſſein étoit de repréſenter les *Amadis*, et Mademoiſelle votre Fille avoit obtenu de Madame ſa Tante, qu'elle maſqueroit auſſi bien

(1) Mardi gras, den Dienſtag vor der Faſten.

bien que nous. Nous nous fimes un vrai plaiſir de la ſeule idée d'être habillés comme ces vieux Fous qui couroient les champs (1) pour reparer les torts, et comme ces Demoiſelles ſcrupuleuſes qui montoient en croupe derriére eux, (2) et les ſuivoient dans leurs avantures. Nous conſultâmes toutes les Tapiſſeries anciennes pour prendre les vrais habits de ce Siècle-là, et durant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre choſe parmi nous. Aujord'hui l'un ajuſtoit la figure d'un Heaume, (3) demain l'autre réformoit un Vertugadin. (4) Jamais rien ne nous a plus diverti, que les ſoins que nous donnâmes à faire préparer notre équipage romaneſque. Enfin le Mardi gras vint, ce jour que nous avions tant deſiré pour notre Maſcarade. Nous nous aſſemblâmes le ſoir chez Madame **. pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin avec Meſſieurs de.... qui étoient auſſi deſtinés à être Chevaliers errans. Mademoiſelle de N**. ne nous a jamais paru ſi belle, que quand elle fut habillée en Oriane. C'eſt, à n'en point mentir, une beauté de tous les Siècles. Elle étoit charmante avec la parure de ſa Triſayeule. Nous nous préparions à partir, tous pleins de joie, et bien diſpoſés à courir tous les bals de la Ville. (5) Nous nous promettions mille plaiſirs pour toute notre nuit. Sur cela, Mademoille de N**. nous dit avec un air d'enjoûement, que je tâcherois à vous exprimer ſi vous ne le connoiſſiez pas: *Je vais vous paroître folle, et je le ſuis peut-être: mais ſi j'en ſuis crûe, nous nous desbabillerons tous, et au lieu d'aller au bal, nous nous irons coucher. J'ai déja remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'eſt attendu à y avoir bien du plaiſir, on n'y en a point eu du tout;*



(1) qui couroient les champs, welche im Lande herum ſtreifeten. *Courir les champs*, ſignifie autrement: unſinnig ſeyn.

(2) qui montoient en croupe derriere eux, welche hinter ihnen aufs Pferd ſtiegen.

(3) Heaume, Helm.

(4) Vertugadin, Wulſt an einigen Weiber-Röcken.

(5) à courir tous les bals de la ville, auf allen Bällen in der Stadt herum zu laufen.

*et quand le dessein en a été fort agréable, l'exécution ne l'a pas été.* Tout le monde condamna d'abord son avis; mais quand on y eut donné un moment de réflexion, on trouva qu'elle disoit vrai: et aussi-tôt chacun jetta une pièce de son équipage d'un côté, une autre d'un autre: enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joie, causé par la bizarrerie de ce que nous faisions, qu'il eût été impossible qu'aucun bal nous eût autant réjouis. Dieu sait combien nous plaisantâmes sur notre dépense perdue, et sur notre Chevalerie avortée. (1) Ces folies nous menérent si loin, que nous ne nous séparâmes qu'à cinq heures du matin; c'eſt aussi tard que si nous eussions bien couru. (2) Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agréable pendant notre Carnaval; et nous avons résolu de donner desormais tous nos projets à renverser, à Mademoiselle votre Fille.

Le Chev. d'Her **.

## A MONSIEUR **.

Notre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne sai ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que Monsieur le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiselle de V. en fut priée et du soupé aussi. Je n'avois garde de manquer au Bal, mais ce n'étoit pas assez, je fis si bien que je fus aussi du soupé. Si vous êtes assez pénétrant pour deviner la raison qui me faisoit souhaiter avec tant d'empressement d'en être, je vous l'avouerai. Madame de la C... Reine du Bal et de la Fête étoit fort parée, elle portoit sur elle toutes les pierreries de son quartier, et qui l'auroit enlevée auroit pillé tout le Marais; * cependant elle ne laissoit pas d'être bien. (3) Que ce cepen-

(1) Chevalerie avortée, mißlungene Ritterſchaft.

(2) que si nous eussions bien couru, als wenn wir tapfer herumgeſtrichen wären.

* certain Quartier de Paris.

(3) cependant elle ne laissoit pas d'être bien, indeſſen war ſie noch artig genug.

*cependant* ne vous surprenne pas, c'est que je n'estime guères l'excès de parure ni de pierreries. Mademoiselle de V... étoit moins brillante d'emprunt, mais plus brillante d'elle-même. Tous les yeux se tournérent sur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de respect pour la Maîtresse du Bal. Je croi que de ce moment-là toute la Fête fut gâtée pour elle; aussi peu de tems après l'arrivée de Mademoiselle de V... elle se plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la dispensât d'avoir le teint aussi frais, et les yeux aussi vifs que votre aimable Parente. Pendant le soupé, la Dame lui dit d'un air assez sérieux, qu'elle la trouvoit coëffée extraordinairement, elle l'étoit en effet, mais la coëffure étoit fort jolie et fort bien entendue, (1) et sur cela, pas un mot de louange. L'Assemblée commença, et pour la plus grande partie, elle fut composée d'assez jolies personnes. Dans les jugemens qu'on fit sur la beauté; les Femmes donnérent la préférence à Madame de la C... et les Hommes à Mademoiselle de V... et elle est assurément mieux dotnée par les Hommes, ils sont les Juges naturels des Dames en cette matiére. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C .. aussi me sembla-t-il qu'elle dansoit d'un air dédaigneux et négligé, parceque nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaisir de la voir danser aussi bien qu'elle eût pû faire. Je ne sai si ce fut l'agitation de la danse, ou le dépit de voir Mademoiselle de V... si jolie et si piquante, ou un mauvais effet de sa constitution, mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive, voilà son nez qui se met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez sur tout un visage; dès qu'il est en mauvais état, il ne permet point que le reste soit bien. Madame de la C... qui sentit avec chagrin cette importante partie s'enflamer, eût été bien aise de s'en vanger sur tous les autres nez en les faisant rougir, et principalement sur le petit nez auquel je m'inté-



(1) fort bien entendue, sehr wohl ausgesonnen.

reſſois, mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs ſa colére; elle fit hauſſer les Luſtres, de ſorte que tout le monde eut les yeux batus (1) juſqu'à la moitié du viſage. Voyez la méchanceté! Son nez rougit: qu'elle s'attaque aux autres nez; mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. (2) Les nôtres, c'eſt-à-dire ceux de Mademoiſelle de V..., tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute ſa beauté qui ne fût merveilleuſement en état de ſe défendre contre tous les ſtratagêmes de ſes ennemies. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire, mais auſſi ne doit-on pas ſupprimer la vérité, parcequ'il eſt des incrédules. Madame de la C... ne put donner à toutes les Femmes des yeux batus, qu'elle ne s'en donnât auſſi, et cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monſieur de R... qui s'étoit juſques là fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de laideur, volontaire et involontaire, et vint en notre quartier où ſe trouvoit un bout de nez fort joli, et peut-être les ſeuls yeux non batus qui fuſſent dans tout le Bal. Alors Madame de la C.. deſeſperée et furieuſe, fit ce que les Hollandois ſe réſervent toûjours dans les derniéres extrémités, ils lâchent les Ecluſes, ouvrent les Digues, et inondent tout le Païs. Vous ſeriez bien embaraſſé à deviner à quoi cela s'applique. C'eſt qu'il ne devoit point entrer de Maſques dans le Bal, que l'on vouloit qui fût ſans deſordre et ſans confuſion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laiſſât entrer, l'écluſe fut levée, la digue percée, et en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Maſques. Alors les nez rouges et les blancs, les yeux qui étoient batus, et ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toûjours, et il ne fut plus poſſible de ſavoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Mademoiſelle de V... Le deſordre alla juſqu'au point qu'il y eut des Maſ-

(1) les yeux batus, trübe, matte Augen.

(2) ce n'étoit point aux yeux d'en pâtir, die Augen hatten es nicht verſchuldet darunter zu leyden.

Maſques qui ſe querellérent, et il parut cinq ou ſix épées nues, ſpectacle agréable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiſelle de V... qui penſa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir auſſi-tôt, et que ſait-on ſi ces Maſques querelleux n'étoient point apoſtés par Madame de la C...? Que ne peut une Femme dont le nez eſt le ſeul qui rougiſſe dans tout un Bal? Nous avons raiſonné à fond ſur toute cette avanture, et nous avons réſolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiſelle au Bal, ſans avoir auparavant tiré promeſſe de toutes les Femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, et ſans nous être aſſurés par avance d'une amniſtie générale pour toutes les offenſes que ſa beauté pourra faire à la leur.

## A MADEMOISELLE **.

*Montreuil lui raconte ce qui ſe paſſa au mariage de Louis XIV.*

Le Mecredi vingt-ſixiéme de Mai, je partis à trois heures après midi pour aller encore une fois coucher à Saint-Sébaſtien. J'avois avec moi l'un de mes amis, qui parloit fort bien Eſpagnol. Quand nous eûmes traverſé Fontarabie, nous arrivames à un gros Bourg fermé de murailles, appellé *la Renterie*. Quelques-unes des maiſons furent ruinées par les guerres, lorſque nous aſſiégeâmes Fontarabie. On voit qu'elles étoient magnifiques, de belles pierres de taille, et les rues pavées comme les beaux jeux de Paume de Paris. Mais, Mademoiſelle, ce ne ſont toûjours que de beaux reſtes, c'eſt une choſe bien triſte que cela. Songez à vous, tandis que vous êtes jeune. Voilà comme vous ſerez dans trente ans; et moi dans vingt. Nous trouvâmes à un carrefour de ce Bourg, un François qui nous fit un grand deshonneur. C'étoit un Tréſorier de * *. Il étoit ſi yvre, qu'ayant mis l'épée à la main

ſans

ſans ſujet il tomba de cheval, et fit aſſembler une Troupe d'Eſpagnols autour de lui. C'eſt une choſe ſi extraordinaire en Eſpagne de voir un homme s'enyvrer, que c'eſt à peu près comme ſi l'on voyoit en France un Fils tuer ſon Pere, ou une Fille auſſi aimable, auſſi ſage et auſſi ſpirituelle que vous, coucher avec un grand garçon. Quiconque s'eſt enyvré une fois ſeulement, n'a jamais de Charge. Les Eſpagnols montrent bien en cela, qu'ils ſont plus raiſonnables que nous, puiſqu'ils ne permettent pas qu'on perde la Raiſon un ſeul moment ſans perdre l'honneur. J'entens à force de boire: car à force d'aimer c'eſt autre choſe. Deux Dames, dans deux diverſes portes, nous offrirent à boire ſi obligeamment, que nous ne pûmes nous en défendre. Il n'y avoit rien de ſi propre que leurs verres en forme de taſſe. La neige entouroit toutes les ſoucoupes. Leur boiſſon eſt auſſi froide que leur cœur eſt chaud: et la plûpart des Femmes de ce Païs-là ne ſauroient vivre ſans glace, et ſans amour. Les Eſpagnols craignent le manque de glace, comme nous craignons celui de vin, et la ſterilité de bled. Tel Moine qui réſiſte à l'auſtérité des jeûnes, des cilices et de haires, ne ſauroit ſupporter celle de boire chaud: et l'on nous montra deux jeunes Cavaliers, qui avoient quitté les Recollets de Burgos, parceque, dans l'année de leur Noviciat, la glaciére (1) avoit manqué.

Les Païſanes ſont pour la plûpart plus belles plus propres et mieux habillées qu'en France. Leurs cheveux ſont de deux façons; les unes ont deux ou trois cordons nattés, (2) et pendans ſur les côtés et par derriére; les autres pliés ſeulement en deux. Telle Villageoiſe étoit ſi ajuſtée, d'une taille ſi belle, que ſi nous n'euſſions vû que ſon corps et ſon viſage, et qu'on nous eût caché ce qu'elle portoit ſur ſa tête, au lieu de deviner que c'étoit un panier, nous aurions juré que c'étoit une couronne. Leur juppe de deſſous eſt plus longue que celle de deſſus, afinqu'on la voye; tant

(1) la glaciere, die Eis-Grube.
(2) cordons nattés, geflochtene Zöpfe.

tant il eſt vrai que l'orgueil de cette Nation s'étend même juſqu'aux plus baſſes conditions. Pour les dents, elles les ont fort belles; j'entens parmi les pauvres gens; car les Femmes et les Filles de qualité, même les Bourgeoiſes, les ont un peu gâtées, à cauſe de leur fard. On diroit qu'elles ne ſavent pas que les dents ſont un bijou qui ſe doit nettoyer: et je penſe qu'elles s'imaginent qu'elles ne ſervent qu'à manger, et qu'elles ne ſont point faites pour être vûes et baiſées. Je ne ſuis point de leur avis. Je ne ſuis jamais bien pris, ſi je ne le ſuis pas les dents: et l'on ne me tient pas bien, ſi l'on ne me tient par-là. Preſque tous les yeux ſont noirs, brillans, amoureux, et dès-là fort beaux.

Les chemins y ſont tous pavés où il faut, remplis de groſſes faſcines, et de troncs d'arbres coupés dans les endroits périlleux; les Fontaines revêtues de pierres de taille et de mouſſe; les Ponts y ont des garde-foux (1) où il eſt beſoin. Enfin tout y fait ſon devoir; et cela me fait juger qu'une Fille qui eſt paſſionnément aimée, aime auſſi de la même ſorte. Hélas! Mademoiſelle, ce n'eſt pas comme en France. Les lames d'épées ſont toutes de même longueur: et un Fourbiſſeur ſeroit puni, s'il en avoit vendu une plus longue que l'autre. Cette Loi devroit être par-tout, on ne devroit attaquer les gens qu'avec armes égales. Le jour que je fus vaincu, vos yeux... Mais ne parlons plus de cela.

Le commencement de la nuit me prit à une lieue de Saint-Sebaſtien: quand je vis le Soleil couché, je conſiderai de plus près les Pirenées, les vallons, les Bois de haute fûtaye, les Fleurs, les Herbes de Senteur, les Jaſmins communs, les Genêts d'Eſpagne doubles. Que tout cela m'auroit ſemblé beau ſans la réflexion que je faiſois de tems en tems ſur votre abſence!

Le Jeudi vingt-ſeptiéme de Mai, jour de la Fête-Dieu, (2) comme je n'étois revenu à Saint-Sebaſtien, qu'afin

(1) gardefoux, Lehnen.
(2) jour de la Fête-Dieu, am Tage des Frouleichnams-Feſtes.

qu'afin de voir l'extraordinaire cérémonie du jour, je m'en allai droit à la Paroiſſe. Pour arriver juſqu'au pied de l'Autel, il y a quarante marches toutes couvertes de tapis de Turquie. Le Tabernacle eſt petit, et ſeulement de bois doré; mais derriére il y a cent dégrés fort étendus, qui s'élevent juſqu'à la voute, chargés d'un million de cierges, qui comme autant d'étoiles, éclairant ces dégrés tout couverts de Talc d'Auripeau, et ces chandeliers de vermeil doré, font le plus magnifique et le plus éblouiſſant éclat, que les yeux puiſſent ſoûtenir. Leurs caſſolettes ſont d'un parfum au deſſus des nôtres; leur Muſique, leurs Orgues, leurs Luths, leurs Claveſſins, ſont de certains échos à voix perdues, qui s'en vont dans les airs, et qui ſont aſſez agréables, mais qui pourtant ne valent pas, ce me ſemble, ce que ſont nos Muſiciens. Leur Muſique de ruelle vaut encore moins.

Sur les dix heures le Roi d'Eſpagne arriva. On lui avoit dreſſé une maniére de tente quarrée, ſoûtenue ſur quatre piliers. Le Tapis de pied, le Dais, les Rideaux, le Fauteuil, tout cela étoit de drap d'Or. Il n'y a point de Prié-Dieu: (1) et je n'en ai pas vû en Eſpagne. L'Infante n'y vint point. Elle entend toûjours la Meſſe chez elle, auſſi-bien que la plûpart des grandes Dames d'Eſpagne, qu'on ne voit jamais, ſinon de loin, aux Balcons et à la promenade. On nous refuſa même de voir dîner l'Infante. Les Grands d'Eſpagne étoient derriére le Pavillon du Roi, et ſi-tôt qu'il y fut entré ſeul, (quoique cela ſoit plus large et plus long que deux lits) on referma les Rideaux, et on ne le vit plus. Ces Grands, au nombre de cinq, ſe mirent ſur un banc; ils y demeurérent aſſis, et ſe couvrirent auſſi-bien que le Roi à diverſes repriſes, pendant la moitié du tems que dura la Meſſe; c'eſt-à-dire toutes les fois que l'Evêque de Pampelune qui célébroit, mettoit ſa mitre. Cet Evêque n'eſt guéres plus gros par le corps que Monſieur Vanne: mais par

(1) Prié-Dieu, Bas-Relief.

la tête il l'eſt deux fois autant, et plus haut de demi-pied ; l'on ne trouve pas ſon pareil dans toute l'Eſpagne, auſſi eſt-il de la Franche-Comté. Il ne ſe rencontre preſque point d'Eſpagnol naturel qui ſoit gros. Les Grands et autres d'Eſpagne cauſent la Meſſe comme l'on y cauſe en France : mais un peu plus bas. Quelques-uns avoient des habits de broderie ; mais fort au deſſous de ceux de nos Courtiſans. Il eſt vrai que quatre ou cinq avoient des Cordons de Chapeau de Diamans de vingt-cinq et trente mille écus. Pour la mine, j'en vis deux qui l'avoient ſi bonne, que toute fiére que vous êtes, c'eſt tout ce que vous pourriez faire, que de garder votre cœur devant eux. Preſque tous les chapeaux des Eſpagnols de qualité, ſont gris, quoiqu'ordinairement leurs habits ſoient noirs. Leurs Rotondes, (1) et leurs Manchettes ſont de trois doigts de hauteur, et du prix environ de quinze ſols. Le bas Peuple porte du paſſement ; mais dont nos Laquais ne voudroient point. Leurs ſouliers ſont pointus et ſans talon. Ils croyent être aſſez relevés d'eux-mêmes, ſans emprunter leur grandeur d'un petit morceau de cuir.

Après que la Meſſe fut finie, le Roi d'Eſpagne ſortit du Pavillon, et fut un quart d'heure ſans pouvoir ſortir de l'Egliſe, ni toute la Proceſſion. La raiſon étoit qu'il faloit attendre que les Danſeurs et les Machines, qui ſont une partie de cette Proceſſion, fuſſent paſſés. Je pris ce tems pour m'en aller à un Balcon du logis où j'avois couché, à vingt pas de l'Egliſe. En y allant je m'arrêtai vis-à-vis du Balcon de l'Infante, qui ne devoit y paroître que pour ſaluer le Saint Sacrement, et le Roi ſon Pére quand il paſſeroit. Toutefois voyant une douzaine de François aſſez bien faits, et quatre ou cinq Dames de la Cour de France avec des capelines de plumes, l'impatience la prit, et elle s'y alla montrer deux ou trois fois. Son Balcon étoit de fer, peint de bleu, avec des roſes blanches attachées

(1) Rotondes, Krägen (ſo ſteif und rhundlich getragen werden.)

chées par des rubans bleus, ſur toute la bordure d'appui. Sous ſes pieds elle avoit un tapis de velours plein cramoiſi, et autour d'elle, cinq ou ſix carreaux de Drap d'Or: et elle étoit ſeule dans le Balcon. Quand je fus arrivé à celui que mon hôteſſe me gardoit, je vis paſſer d'abord environ cent hommes habillés de blanc, danſant avec des épées et des ſonnettes aux jambes, chaque bout d'épée dans la main gauche de ſon camarade. Après cela danſoient cinquante petits Garçons avec des Tambours de Baſque, et ceux-là et ceux-ci avec des Maſques de papier et de parchemin, ou des tavaïoles à clairvoie. (1) Enſuite marchoient ſept figures de trois Rois Maures, chacun ſa Femme derriére lui, et un S. Chriſtophle, le tout de la hauteur de deux piques; de ſorte qu'on voyoit des têtes groſſes comme un demi-muid, qui alloient de pair avec les toits. [4] Il ſembloit que vingt hommes n'euſſent pas pû porter la moins lourde; néanmoins deux ou trois hommes, cachés dedans, les faiſoient danſer. Elles ſont d'oſier et de toile peinte; mais ſi étrangement groſſes, que cela donne d'abord de la frayeur. Dix ou douze petites et groſſes Machines ſuivoient, pleines de Marionnettes. Entre autres je remarquai un Dragon gros comme une petite Baleine ſur le dos duquel ſautoient deux hommes avec des poſtures ſi extravagantes, qu'ils ſembloient être poſſédés. Tous les porteurs de ces Machines, et généralement tous les hommes d'Eſpagne qui paſſent vingt ans, ſoit Cordonniers, ſoit Cabaretiers, quoiqu'ils faſſent, ne quittent ordinairement l'épée, et le poignard qu'en ſe couchant. Les tapiſſeries d'Eſpagne ſont admirables et à quatre rangs, c'eſt-à-dire les unes ſur les autres juſqu'au dernier étage. La plûpart des Seigneurs tendent des couvertures de mulet en broderie. Leurs repoſoirs ſont ſi miſérables, que le plus beau n'approche pas du plus médiocre de Paris. Leurs peintures ne ſont que de la détrempe. (2) Les honnêtes gens à Madrid n'ont point de plumes, ou ce ſont quelques Flamans qui ont charge chez le Roi.

Jo

(1) tavaïoles à clairvoie, dünne, durchſichtige Tücher.
(2) de la détrempe, von Waſſer-Farbe.

Je penſe que la raiſon eſt, que comme ils voient que les plumes ſont fort légéres, ils auroient peur que cela fît tort à leur gravité.

Pour revenir à l'ordre de la Proceſſion, je croi que vous voyez aſſez, qu'à ce qui étoit paſſé juſque là, un Turc qui eût été à mon Balcon, n'auroit pas pû juger ſi c'étoit une Maſcarade, ou une Cérémonie d'Egliſe. Enfin l'Evêque parut avec le Saint Sacrement; quatre Seigneurs portoient le Dais. Le Roi ſuivoit, et l'on ne pouvoit dire qui marchoit plus gravement, ou celui qui portoit Notre Seigneur, ou Philippe Quatriéme. Ceux qui diroient qu'il n'avoit point d'autre Majeſté que celle qu'il ſe donne avec ſa lenteur, ſes pas comptés, et ſes yeux immobiles, ont tort; car il eſt de très-belle taille, et quoique ſon viſage ſoit maigre, et qu'il n'ait que fort peu de cheveux, on remarque qu'il a été admirablement bien fait en ſa jeuneſſe. Il reſſemble plûtôt à un Flamand qu'à un Eſpagnol. Auſſi le Roi ſon Pére étoit Petit-Fils de l'Empereur Charles-Quint, natif de Gand. L'Infante reſſemble à la Reine Mére ſa Tante: Elle a les yeux admirables, les lèvres d'un rouge ſi beau, que ceux qui ne s'y connoîtroient pas ſoupçonneroient qu'il eût été mis par ſes propres mains, et non point par les mains de la Nature. Elles ſont un peu relevées, c'eſt-à-dire belles à voir; mais bien meilleures encore à baiſer, pour un Roi, cela s'entend; Le teint d'un blanc à éblouir, une douceur, et un charme inexplicable dans la moindre de ſes actions; ce que j'en eſtime le plus, c'eſt une fleur de ſanté ſans égale.

Sur les quatre heures après midi, Monſieur... apporta une Lettre du Roi de France à l'Infante. Elle lui fit force complimens pour la Reine de France, Mére du Roi: et comme Monſieur.... lui demanda une et deux fois ſi elle ne vouloit rien lui ordonner pour dire au Roi, elle lui-dit, *Hé mon Dieu! vous avez grand tort, ne vous ai-je pas dit trois fois, que vous diſiez à la Reine ma Tante, que je meurs d'envie de la voir? Allez, dites cela ſeulement.* Toute la Cour trouva ce compliment ſi ſpirituel et ſi fin, qu'on eût pû

ſoupçonner, quelque eſprit qu'ait l'Infante, ſi le porteur eût été Monſieur le Maréchal de Clérambaut, qu'il lui auroit fait dire cela; mais pour Monſieur... on le connoît, on ſait qu'il eſt trop homme d'honneur, et qu'il n'eſt point homme à l'avoir inventé.

Quand nous fumes retournés à Saint Jean de Lus, ce qui fut à onze heures du ſoir, on nous dit que ſur les neuf heures à la vûe de la Cour, trois fort bons Nageurs, s'étant fiés à la marée, s'étoient noyés; cela fit pitié aux Dames qui ſe promenoient dans des carroſſes au bord de la Mer.

Samedi vingt-neuviéme Mai, il ne ſe fit rien de remarquable. Il y eut Comédie Eſpagnole. A l'iſſue, je fis une choſe dont je vous demande mille pardons: je fus demi-heure ſans ſonger à vous. Otheman * joua de la Viole autant de tems; mais ne vous en fachez pas, l'Infante fut oubliée auſſi-bien que vous: et le Roi écouta cet Illuſtre attentivement.

Dimanche trentiéme de Mai, le Roi d'Eſpagne quitta Saint Sebaſtien, et arriva à Fontarabie avec l'Infante.

Lundi 31. de Mai, rien du tout.

Mardi premier Juin, Monſieur le Cardinal alla à la Conférence, et là avec Dom Louïs de Haro, le dernier article fut conclu et ſigné. Durant la Conférence Monſieur le Cardinal donna la Muſique et la Collation aux Eſpagnols, qui de leur côté donnérent peu à manger à quelques Seigneurs François; et même ce peu-là n'étoit rien qui vaille; mais pour ce qui eſt de boire, ils firent une profuſion d'eaux de liqueurs, de vins d'Eſpagne parfumés et glacés.

Le Mecredi deuxiéme de Juin, rien.

Le Jeudi troiſiéme Juin, le mariage fut célébré par l'Evêque de Pampelune. Les Relations vous en diront les circonſtances. Peut-être pourtant oubliera-t-on celle-ci. Dom Louïs de Haro (qui épouſoit l'Infante pour le Roi de France) avançant ſa main, elle avança auſſi la ſienne vers la main de Dom Louïs de Haro: mais

* *Maître de Viole fameux.*

mais leurs deux mains ne se touchérent point: et tout d'un même mouvement, sans baisser la main, ni le bras elle la mit dans celle du Roi d'Espagne son Pére, et leurs mains se touchérent: cela fait, le Roi ôta son chapeau à l'Infante, et lui fit une révérence, non plus comme à sa Fille, mais comme à la Reine de France. Le Roi d'Espagne ce jour là, et tous les trois autres que je l'ai vû aux Conférences, m'a paru fort haut en couleur, m'ayant semblé fort pâle à Saint Sébastien à la Procession. On vit dîner ensuite l'Infante, ce qu'on n'avoit jamais fait encore. Ce que vous avez ouï dire que celui qui épouse une Reine comme Procureur, au lieu du Roi, doit mettre, et met effectivement une jambe dans le lit de la Reine, n'est peut-être pas faux, et peut avoir été en usage autrefois; mais je vous assure que Dom Louis de Haro n'a rien fait d'approchant de cette Cérémonie, et que ni dans Fontarabie, ni dans Saint Jean de Lus on n'a point ouï parler de cela.

Le soir je revins à Saint Jean de Lus, parceque je voulois être au Bal pour vous en rendre compte. Tout le Bal se dansa sur le même Théatre qui sert à la Comédie Espagnole. Le Roi, les Seigneurs et les Dames de la Cour entrérent un quart d'heure après par une porte de derriére le théatre. La Reine Mére, et les Dames de la Cour qui ne vouloient point danser, entrérent par la grande porte, et se mirent sur une chaise, et un échaffaut de deux pieds de haut au milieu de la grande Salle. Voici à peu près le nom de ceux qui dansérent: le Roi, Monsieur, la Princesse de Bade, le Duc de Créqui, Mademoiselle qui a beaucoup de graces, en a encore davantage à danser. Elle est même plus belle quand elle est parée. Elle avoit vingt rangs de perles en écharpe sous sa gorge, à sa tête et à ses manchettes. Cela faisoit un ornement plus propre et plus cher que vous n'en aurez de votre vie. Monsieur ** prit Madame.... plût à Dieu que vous fussiez aussi bien prise de moi, qu'ils le sont l'un de l'autre. Monsieur le Comte de Soissons, Monsieur de Turenne.... quoique jeunes ne dansérent, ni ne montérent sur le théatre. On y vit le Duc de Medina

qui fut eſtimé très-beau. Il n'a pas plus de vingt ans, il étoit aſſez richement couvert: mais les cheveux gras et pendans, avec la petite rotonde de quinze ſols. Tout compté et tout rabatu (1) (ne vous en rapportez pas à moi, je puis me tromper) ce fut la Ducheſſe de Valentinois, qui ravit mes yeux. Vous la verrez peut-être quelque jour paſſer par votre Ville: et vous remarquerez en elle je ne ſai quelle grace et de certaines maniéres ſi charmantes, que ni Homme, ni Femme ne ſauroient la voir ſans émotion. Les Hommes qui ſelon mon ſentiment, danſérent le mieux, ce furent Meſſieurs Saucour, Villequier.... Je n'oſe parler du Roi qui les paſſa tous en bonne mine et à bien danſer. Comme je ſuis peu flateur, je ſoupçonne toutes les louanges, qui me viennent en l'eſprit pour les Rois et pour vous: mais en cette occaſion je ne cours aucun hazard et je dis la vérité.

Le Vendredi quatriéme de Juin, le Roi de France envoya ſon préſent à l'Infante. C'étoit une caſſette, où il y avoit pour je ne ſai combien de mille livres de pierreries. Monſieur le Duc de Crequi en étoit le porteur. L'Infante n'ouvrit point la caſſette, elle la donna à ſa Dame d'honneur, et en mit les deux clefs dans ſa poche. Quand ce préſent n'eût pas valu cent piſtoles, c'eût été toûjours un préſent Royal.

A deux heures après midi, la Reine de France arriva à l'Isle de la Conférence avec Monſieur. Le Roi d'Eſpagne avec l'Infante de l'autre côté y arrivérent un peu après dans un batteau, dont la magnificence paſſoit tous les batteaux qu'on a jamais vûs. Le Roi d'Eſpagne pencha la tête vers les cheveux de la Reine Mére ſa Sœur. Ce n'étoit pas une embraſſade, ce n'en étoit qu'une demie. Il ne la baiſa point du tout, cela ſemble étrange entre Frere et Sœur après vingt-cinq ans d'abſence; mais il ne faut pas s'en étonner. Ce n'étoit point par froideur, ni par défaut d'amitié, au contraire ils avoient tous deux les larmes aux yeux de

(1) Tout compté et tout rabatu, alles wohl hin und her überlegt.

de la joie de se revoir: mais c'est que la coûtume d'Espagne porte cela. L'Infante se jetta aux pieds de la Reine sa Tante, qui la baisa et l'embrassa deux ou trois fois; Monsieur salua l'Infante de plus de trois pas, et ne la baisa point durant toute la Conférence, qui dura une heure et demie; pas un même des principaux Acteurs ne s'assit, ni se couvrit, non pas même le Roi. Comme la Conférence étoit sur le point de finir, on vit arriver le Roi de France qui étoit venu au galop, lui vingtiéme. (1) Il avoit ôté son Ordre, de peur d'être connu du Roi d'Espagne. Il demeura à la porte de la Conférence; et passant sa tête entre les épaules de Dom Louis de Haro, et de Monsieur le Cardinal qui l'occupoient, il regarda l'Infante un bon quart d'heure. Il étoit un peu pâle durant tout le chemin qu'il fit dans la galerie, et quand il vit l'Infante, il acheva de le devenir. L'Infante qui au signe de l'œil, que lui fit Dom Louis de Haro, jetta la vûe sur le Roi de France, se doutant que c'étoit lui, devint de son côté presque de même couleur. Comme le Roi de France étoit là *incognito*, celui d'Espagne ne le salua point, et fit semblant de le prendre pour un Gentilhomme François. Les Grands d'Espagne passérent de leur gallerie dans la gallerie de France: et baisérent de bon cœur les Filles de la Reine. Ils trouvérent Mademoiselle de Méneville la plus belle, et ils trouvérent bien. Après l'entrevûe je retournai coucher à Fontarabie. Le soir à Soleil couché (2) nous allames mon ami et moi nous promener derriére la maison du Roi. Aux fenêtres de derriére de l'appartement de l'Infante parurent quelques Demoiselles, qui faisoient et recevoient des signes de trois jeunes Gentilshommes Espagnols, qui étoient au pied de la muraille. Ils tournérent des mouchoirs, ils jettérent des baisers et des œillades avec la main, et firent des complimens, où il entra plus de six Soleils, vingt Etoiles, et trente Roses. Mon ami, croyant me faire



(1) lui vingtiéme, selbzwanzigste.

(2) à Soleil couché, bey untergangner Sonne.

plaiſir; ſe moqua fort de cette façon de faire l'amour. Pour moi, je n'en pus rire de bon cœur: (1) car je ſuis en état de faire l'amour un an durant de bien plus loin que cela.

Samedi cinquiéme Juin, j'allai pour voir l'Infante pendant ſon dîné, l'on ne voulut pas nous le permettre. L'Exemt, ne nous pouvant faire cette amitié, nous en fit une autre: il nous mena dans un cabinet du Roi d'Eſpagne. Je me dédis bien alors du jugement que j'avois fait de leurs peintures. J'y vis trente admirables Tableaux, entre autres un Homme à l'agonie; ſa Femme avoit une triſteſſe peinte ſur le viſage, qui marquoit qu'elle n'enduroit que par l'eſprit; le mourant témoignoit de la douleur en corps et en ame. Dans les yeux, et ſur le front de dix autres perſonnes, la mélancolie étoit ſi bien diverſifiée, qu'on pouvoit diſtinguer une douleur de Couſin Germain d'avec une autre d'un parent plus éloigné. Une nourrice au pied du lit tenoit un petit enfant une pomme à la main qui rioit; ce qui relevoit merveilleuſement les larmes des autres. On appercevoit même une maniére de douleur diſſimulée ſur le viſage d'une Servante, qui ſe contraignoit derriére une porte à faire la triſte, quoiqu'elle eût une ſecrette joie dans l'ame, de ce qu'un Notaire lui faiſoit ſigne qu'elle étoit ſur le Teſtament. Comme je m'étonnai de ce qu'il y avoit de ſi bons Peintres en Eſpagne, l'on me dit que tout cela étoit de deux Italiens, *Hannibal Carrache* et *Raphaël d'Urbin*. A deux heures nous penſions monter à cheval pour retourner à Saint Jean de Lus, on nous dit que Dom Louis de Haro n'avoit pas encore achevé de dîner, nous voulumes voir cela: véritablement ſi les Repoſoirs de Saint Sebaſtien nous avoient paru des buffets de Village, ce lieu nous parut un Repoſoir de Ville Capitale. Il y avoit ſans hyperbole vingt-quatre baſſins. Que de ſoucoupes, que de couverts!

Le

(1) je n'en pus rire de bon cœur, ich konte nicht aufrichtig darüber lachen.

Le Dimanche ſixiéme Juin, le Roi d'Eſpagne arriva une demi heure avant le Roi de France. Celui-ci ſalua le Roi d'Eſpagne et l'Infante; mais il ne la baiſa point; ce qui ſembla étrange, puiſqu'elle étoit ſa Femme. Les Rois, après quelques complimens, jurérent la Paix, et la ſignérent. Ils avoient chacun leur Livre d'Evangile, leur Table, leur Ecritoire: et ils ne ſe ſervirent pas du même Crucifix: chacun eut le ſien qu'il tenoit à la main, le tout ſi égal qu'il ne ſe pouvoit diſtinguer que par la différence des perſonnes. Monſieur le Cardinal faiſoit la Charge de Grand Aumônier, c'eſt-à-dire tenoit le Livre des Evangiles au Roi de France, Monſieur le Cardinal Antoine qui eſt Grand Aumônier, n'étant point en France. La Paix ſignée et le ſignal pour tirer ayant été donné, M. de Maupeoux, Major du Régiment des Gardes, commanda de faire la décharge, et de recharger trois fois. La décharge des Eſpagnols répondit de l'autre côté de la Riviére autant de fois, et fut, ce ſemble, meilleure que la nôtre, quoique leurs Troupes fuſſent plus petites deux fois, et moins leſtes quatre. Leurs Gardes du Corps, et leurs Gardes Wallons ſont aſſez floriſſants. Ils ſont deux cens, tous avec des habits et des manteaux de velours jaune: mais le reſte me parut peu de choſe. Leurs Gardes ordinaires ſont ſi mal faits, qu'il ſemble qu'on ait défendu ſur peine de la vie à tous les hommes de bonne mine d'y entrer. Quelques-uns ont des plumes; mais tous en devroient avoir pour cacher leurs chapeaux, dont le meilleur ne pourroit ſervir qu'à faire un épouvantail de chéneviére. (1) Toute la Cavalerie Eſpagnole eſt infiniment meilleure que la nôtre; j'entens pour les chevaux; car pour les Cavaliers, ce ne ſont que des Officiers caſſés, et reformés qui ſont aſſez mal en ordre. Deux ou trois chevaux Eſpagnols ont été vendus à des Fran-



(1) à faire un épouvantail de chéneviére, die Vögel, oder das Wild, zu ſcheuchen. *Mot pour mot:* einen Popanz auf ein Hanf-Feld abzugeben. Dans un ſens figuré cette expreſſion marque le peu de pouvoir d'une choſe.

çois quatre mille francs la pièce. Le Duc de V**, nous fit entrer dans une maiſon ſur le bord de la Riviére, et nous montra ſa ſommellerie, (1) ſous prétexte que nous devions avoir ſoif. Il y eut en ſon fait (2) plus d'orgueil que de bonté; et il avoit plus d'envie de nous faire voir ſa richeſſe, que nous n'en avions de boire. La moindre de ſes boiſſons paſſoit l'ambroſie, et ſa vaiſſelle d'Argent égaloit celle de Dom Louis de Haro.

Le lundi 7. jour de Juin, toute la Cour de France alla querir l'Infante à la Conférence. Le Roi d'Eſpagne s'y rendit avec elle. Il falut après deux heures de converſation ſe dire adieu. L'Infante ſe jetta trois fois aux pieds de ſon Pere avec des larmes. Son Pere ne pleura point: mais en récompenſe il avoit pleuré dans l'Egliſe de Fontarabie, quand le mariage ſe fit, et l'Infante pas. Pour ce qui eſt du jour que le Roi d'Eſpagne ſortit de Madrid avec l'Infante, Monſieur ** dit que le Roi, l'Infante, les Peuples, pauvres et riches, pleuroient par les chemins avec tant d'emportement, que lui-même, quoiqu'il fût François, et quoiqu'il vînt en France avec l'Infante, ſe mit à pleurer comme les autres. Le Roi de France s'excuſant au Roi d'Eſpagne de la peine que ce mariage lui avoit donné, en le faiſant venir de Madrid; le Roi d'Eſpagne répondit, *Je ſerois venu à pied, s'il eût été néceſſaire.* Monſieur le Cardinal donna aux Eſpagnols quantité de bagatelles magnifiques; le mot de *magnifique* corrigé, comme vous ſavez, celui de bagatelle. Entre autres il dit au Comte... *Votre épée eſt d'argent, et bien ciſelée: mais je veux vous en donner une plus belle.* Le Comte s'approcha de la fenêtre ſans rien répondre, et jetta ſon épée dans la Riviére. Un Garde Eſpagnol courant pour la pêcher, un Garde François lui tendit le pied, et le fit tomber, ſe jetta dans la Riviére devant lui et l'eut. On trouva cela fort galant au Comte de ** et

(1) ſommellerie, Wein-Keller. *Mon pere eſtoit*, dit Montaigne, *ſommelier de ſon office.*

(2) en ſon fait, in Anſehung ſeiner.

ma foi, bien qu'en quelques choſes ils ſoient au deſſous de nous, il y en a d'autres dans leſquelles ils nous paſſent. Je vous l'ai déja dit, et je vous le répéte: Par exemple, le Duc de * a dix carroſſes, qui le ſuivent, et qui ne ſervent qu'à mener quatre-vingt ou cent valets de livrée: il a aimé une femme qu'il a quittée depuis peu: il lui envoya ce Billet:

*J'eſtime tant mon cœur que j'avoue que je ne ſaurois vous payer de ſa perte. Pour vous en conſoler, voilà un contrât de vente que je vous fais de ma* Terra Sarrana. *Vous ſavez qu'elle vaut cinq mille livres de rente.*

Elle lui renvoya ſon billet, et ſon contrât coupés en deux avec cette réponſe: *J'eſtime votre cœur encore plus que vous ne l'eſtimez. Car non ſeulement j'avoue qu'on ne ſauroit me payer de ſa perte: mais je vous ferai voir tout le reſte de ma vie, qu'on ne m'en ſauroit conſoler.*

On croit que cette généroſité le fera revenir, et l'on juge de ce qu'il fera par tout ce qu'il a fait autrefois. A l'âge de vingt-cinq ans, il aimoit une Courtiſane. Il eut quelque ſoupçon, après en avoir joui deux ans, qu'elle avoit de l'amour pour un Gentilhomme de Madrid, il lui dit un matin, *Vous ſavez la maiſon où je vous pris dans Seville; vous pouvez-vous y en retourner promptement, et je vous envoyerai de quoi vous y conduire.* Il lui envoya huit cens piſtoles, elle dit au Gentilhomme qui les lui porta, *dites au Duc.... que j'ai aimé ſon mérite, et non point ſa richeſſe; que je ſerois conſcience de lui cauſer de la dépenſe, puiſque je ne lui donnerai jamais de plaiſir. Il ne coûte pour aller à Seville que ſept écus par le coche, je les prens et je lui renvoye le reſte. Voilà la clef de mes deux cabinets, il y trouvera les pierreries et les bijoux qu'il m'a donnés et tous les habits, hors celui que je porte. Je le lui aurois laiſſé auſſi-bien que les autres, ſi ce n'eſt qu'il n'eſt pas bien ſéant à une femme qui a été aimée d'un ſi grand Seigneur, de ſortir de chez lui toute nue.*

Dès que le Duc eut entendu ſa réponſe, il lui fit porter vingt mille livres, s'en alla dans ſa chambre, lui promit de ne ſoupçonner jamais ſa fidélité, et après avoir été amoureux d'elle ſix ans de ſuite, il la maria richement l'année du Jubilé. La Cour de France auroit de la peine à fournir un Amant plus honnête homme, et le Marais, une Courtiſane plus généreuſe: et ſi l'on en vouloit trouver, il ſeroit bon de les chercher au Palais dans la boutique d'Auguſtin Courbé, ou d'Antoine de Sommaville. Le premier ſoupé qu'il donna à la premiére femme qu'il aima, fut ſervi en des plats de fayence. Les taſſes, les ſoucoupes, les ſaliéres étoient de cryſtal de Veniſe. A chaque ſervice on les jettoit par la fenêtre. Il entre en cela plus d'extravagance que de galanterie. J'en demeure d'accord: mais la jeuneſſe et l'amour ſont deux belles excuſes. Plût à Dieu être en état de m'en ſervir à auſſi bonnes enſeignes, et à auſſi bons titres (1) que vous, je ferois bien plus des miennes que vous ne faites des vôtres. (2) Ordinairement pourtant la plûpart des Eſpagnols ſont chiches. J'en ai vû quatre ou cinq s'arracher les cheveux dix fois en une heure, ſans rompre une ſeule carte, parcequ'il coûte de l'argent pour en avoir d'autres; et que les cheveux reviennent ſans qu'il en coûte rien. Et vous remarquerez que parmi le menu Peuple, ce n'eſt pas celui qui gagne, c'eſt celui qui jette les dez et les cartes, qui les paye. Tout cela n'eſt pas trop à propos, ſent peu au recit du mariage, et n'a ni ſuite, ni grace; mais pourvûque je vous divertiſſe, que m'importe?

L'Isle de la Conférence s'appelle *l'Isle des Faiſans*, la Riviére qui l'environne, *Bidaſſoa*: mais je vois que c'eſt une Isle et une Riviére qui cette année ont fait fortune. Elles vont prendre ſans doute *le titre de l'Isle et de Riviére de Paix, ou quelque autre plus auguſte;*

*l'Isle*

(1) à auſſi bonnes enſeignes et à auſſi bons titres, mit ſo guten Recht.

(2) je ferois bien plus des miennes, que vous ne faites des vôtres, ich würde es weit ärger machen als Sie.

*l'Isle de l'Union*, *la Riviére des Rois*. Il me semble que je vois une *Nanon*, ou une *Cathos* à qui il est arrivé quelque hûreuse avanture, et qui se fait appeller *Madame gros comme le bras*. (1) Un peu avant que la Conférence finît, je m'en revins au galop à Saint Jean de Lus, afin de prendre une place que Monsieur ** me faisoit garder chez Monsieur *** pour voir l'entrée. La Gazette vous en dira la magnificence. Presque tous les chevaux avoient des plumes et des aigrettes: Les hommes, les chapeaux, les couvertures, les housses, les habits étoient si couverts de broderie, de plumes, de galants (2) et de harnois dorés, que cela sentoit le grand Cyrus à pleine bouche. (3) Le carosse de la Reine parut après cela. Dedans il y avoit Elle, le Roi, la Reine Mere, Monsieur, Mademoiselle, Mademoiselle de Valois, Mademoiselle d'Alençon, et une autre que je ne pûs voir, quoiqu'il fît aussi clair qu'en plein jour. Ce carosse étoit brodé de broderie relevée, bien que la broderie ne se releve plus guéres en France. (4) Depuis quinze jours, elle ne fait que se rabaisser, (5) force gens de néant en portent. Dessus l'Impériale, (6) dedans, dehors, aux mantelets, aux rideaux, aux portiéres, je dis dessus et dessous, on ne sauroit voir l'étoffe. Avec tout cela, il n'a coûté que soixante et quinze mille livres. Monsieur le Cardinal, quand on lui dit, qu'il y avoit parmi les gens de la Cour pour deux millions de broderie, dit spirituellement: (Il dit tout comme cela) *ce n'est qu'un million pour les Courtisans*,

(1) qui se fait appeller *Madame gros comme le bras*, welche sich eine fürnehme Frau schelten läst.

(2) galants, Schleifen von Bändern.

(3) que... bouche, daß dieses völlig nach dem Geschmack des groſen Cyrus (eines sogenannten Romans der Mad. de Scuderi) herauskam.

(4) ne se releve plus gueres en France, in Franckreich nicht sonderlich mehr in Ansehen ist.

(5) elle ne fait que se rabaisser, fält sie immer mehr und mehr herunter.

(6) Dessus l'Imperiale, auf den obersten Theil der Kutsche.

*tiſans, et un million pour les Marchands;* voulant dire que tout cela avoit été emprunté par des gens, dont la moitié ſe trouveroient inſolvables. En effet beaucoup de Gentilshommes mal logés ſe plaignent d'être incommodés à Saint Jean de Lus, qui le ſeront bien davantage, quand ils ſeront de retour à Paris: et je croi vous avoir déja mandé, que tel s'eſt montré ſi mauvais ménager, que de deux manteaux il n'a fait qu'un habit.

Le Mardi huitiéme de Juin, le Roi, la Reine Mere, Monſieur, et Mademoiſelle allérent à la Meſſe aux Récolets. Le ſoir, Monſieur le Cardinal reçut nouvelle que le Roi d'Angleterre s'étoit embarqué à Fleſſingue: à une autre petite fille qui ne ſeroit pas vous, il faudroit lui enſeigner que c'eſt un Port de Hollande; et qu'on avoit pris un Traître qui alloit mettre le feu aux poudres par une mêche, et une traînée (1) pour pendre le Roi d'Angleterre, et qui tenoit un eſquif prêt pour ſe ſauver. Dans la Lettre où eſt cette nouvelle, il y a un ruban grisdelin (2) avec ces chiffres: *C. II. R. D. C.* cela veut dire, *Charles Second, Roi des Cœurs.*

Je ne ſai pas trop bien faire un Cœur, vous le voyez: mais je ſai bien le donner; plût à Dieu que je ſuſſe auſſi-bien le prendre! Il faut, dans Londres, avoir ce ruban à ſon chapeau, comme il faloit avoir de la paille durant la ſeconde guerre de Paris; autrement on ſeroit aſſaſſiné: Excuſez ſi la comparaiſon cloche.

Monſieur le Cardinal a promis à Monſieur ** d'achever ſes affaires auſſi-tôt que la Cour ſera à Fontainebleau. J'eſpére que la fortune en uſera encore avec lui comme elle fit, lorsqu'il fut nommé Evêque, c'eſt-à-dire, qu'elle s'accommodera à ſon humeur. Il eſt trop impatient pour l'attendre; elle vint au devant de lui. Il lui a grande obligation: ce n'eſt guères ſa coûtume, et j'en connois d'auſſi grands Seigneurs que lui,

(1) mêche, Lunte, traînée, Lauf-Feuer.

(2) un ruban grisdelin, ein Flachs-Blüthenfarbig Band.

lui, qu'elle fait bien attendre. Pour moi, quoiqu'elle m'ait d'abord ôté toute eſpérance, je ne me plains pas trop d'elle. Il y en a de beaucoup plus malhûreux. Ce ſont ceux à qui elle ne l'ôte jamais, c'eſt-à-dire, qu'elle laiſſe eſpérer juſqu'à la mort, c'eſt une pauvre vie.

Le Mercredi neuviéme de Juin, on fit le mariage du Roi et de la Reine en propre perſonne. Il y avoit des baluſtres dreſſés avec des pilliers de bois, et des planches jointes enſemble, au lieu de pavé depuis le logis de la Reine Mere, où l'Infante avoit couché les deux nuits paſſées, juſqu'à la porte de la Paroiſſe de Saint Jean de Lus, où toute la cérémonie alla à pied. Etant arrivés dans l'Egliſe, la Reine et le Roi de France n'eurent qu'un théatre, et qu'un même carreau qui étoit fort grand. La Reine Mere en eut un à elle ſeule. Le reſte de la cérémonie ſera dans la Gazette.

J'ai oublié de vous dire que la Reine avoit et garda durant toute la marche, et toute la cérémonie, une Couronne d'or ſur ſa tête. Madame de Noailles, ſa Dame d'Atour, la lui ſoûtenoit par derriére, de peur que la peſanteur ne lui fît mal. Perſonne n'alla à l'offrande, que le Roi et la Reine. Le Roi n'avoit qu'un habit de drap d'or, tout couvert de dentelles noires. Preſque tous les grands Seigneurs en avoient un pareil, de ſorte qu'il n'étoit diſtingué des autres, que par ſa bonne mine. Le Roi ne voulut ni Comédie, ni Bal, et ſe coucha à dix heures dans le lit de la Reine, qui s'étoit couchée un peu auparavant dans une chambre qui étoit joignant la ſienne. Il a commandé à Monſieur ** de le loger toûjours en même Logis en quelque lieu que ce puiſſe être, fût-ce dans un Village. Voilà tout.

Le Lundi dixiéme de Juin le Roi alla à la Meſſe avec la Reine, et la Reine Mere, et toûte la Cour aux Récolets: mais le Roi dîna ſeul dans ſa Maiſon, et la Reine ſeule dans une autre Chambre. La Cour part Lundi prochain pour Paris. Ce ſeroit à vous une eſpéce

eſpèce d'ingratitude, et de lâcheté ſi vous laiſſiez copier la moindre page de ces ſottiſes-là. Tout ce que j'ai écrit, n'eſt qu'à deſſein de vous plaire, mais ſouvent on n'eſt que ridicule en beaucoup d'endroits, où l'on eſſaye d'etre agréable. Songez que tout le monde n'aura pas la même bonté que vous. Il vous ſera facile de m'excuſer. Car on fait aiſément crédit d'eſprit à un homme dont on tient le cœur. (1) Si Monſieur le Préſident.. veut lire ces bagatelles, très-volontiers: mais ſoyez-y préſente, autrement point. Adieu, Mademoiſelle, peu de gens feront pour vous ce que je viens de faire, et ſi vous en perdez la mémoire, je ne ſai quel jugement on fera de vous.

Le Chev. d'Her**. **A MONSIEUR DE B...**

Voyons ſi vous ne prendrez point pour une Fable ce que je vais vous conter. Un Homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement goûteux, et un beau jour il lui parla à peu près en ces termes: *Vous ſavez, Madame, que je ſuis aſſez aiſé à vivre,* (2) *juſqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer, mais c'eſt en quoi je l'ai été davantage.* (3) *Vous jugez bien que j'ai dû voir ce qui ſe paſſoit entre vous, et tels*, qu'il lui nomma. *Ah! Monſieur*, s'écria la Dame en rougiſſant et d'un air fort embaraſſé, *on vous a fait de mauvais rapports. Laiſſez-moi dire*, reprit-il, avec le flegme que vous voyez à Auguſte dans cette belle Scène qu'il a avec Cinna au commencement du cinquiéme Acte, et en effet celle-ci y reſſemble aſſez. *Je ſai donc toute votre hiſtoire, j'y joue un perſonnage aſſez conſidérable pour la ſavoir, ce n'eſt pas là de quoi il eſt queſtion. Juſqu'à preſent vous avez ſui-*

(1) on fait ... cœur, man borgt einem Menſchen, deſſen Herz man in Händen hat, leicht Verſtand.

(2) que je ſuis aſſez aiſé à vivre, daß mit mir leicht umzugehen iſt.

(3) c'eſt en quoi je l'ai été davantage, hierin habe ich es noch mehr gezeiget.

*ſuivi le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y étois bien attendu. Mais vous faiſiez grace à vos Amans, lorſque vous aviez un Mari qui ne leur eût peut-être cedé en rien; je ne doute pas que vous ne leur ayez fait valoir cette préference que vous leur donniez, et que vous n'ayez eu l'Art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât de la conſidération. Maintenant cela ne ſe peut plus, me voici accable de goutes, vos Amans croiront vous être devenus néceſſaires, vous n'avez plus de Mari dont vous leur puiſſiez faire un ſacrifice. Ils vous manqueront de reſpect, ils vous traiteront comme la Femme d'un gouteux, je ne ſaurois vous en dire davantage. Songez-y, vous romprez ces ſortes de commerces, ſi vous m'en croyez, ils ne vous conviennent plus. Le conſeil que je vous donne ne peut jamais être plus déſintereſſé; je ſuis gouteux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde.* Elle voulut répondre et nier encore, mais il n'en fit que rire, et l'envoya penſer bien ſérieuſement à ce qu'il lui avoit dit. Savez-vous ce qui en eſt arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Meſſieurs qui avoient pris d'autres eſpérances, et effectivement je croi que c'eſt ici pour la premiére fois que la goûte d'un Mari a vuidé la maiſon d'Amans; ſelon les apparences il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces événemens qu'il eſt impoſſible de deviner. Les intéreſſés ſe ne fuſſent pas aviſés de faire des vœux pour la ſanté de ce Mari; elle leur étoit pourtant néceſſaire. Si vous me demandez comment j'ai ſû cette avanture, il eſt certain que dans un Roman j'en ſerois quitte pour mettre quelqu'un derriére la tapiſſerie, mais quand je vous verrai, je vous dirai quelque choſe de meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne ſai quel effet cela fera ſur vous, pour moi, j'admire le bon ſens extraordinaire du Mari. Tant que ſa Femme n'a eu à ſon égard que les fonctions de Femme, il a ſouffert qu'elle ſe ſoit partagée, elle n'en valoit pas moins; mais il devient infirme, il a beſoin que ſa Femme devienne ſa Garde, une Garde ne fait pas bien ſon devoir,

voir, ſi elle eſt partagée, il trouve moyen de jouir ſeul de ſa Femme lorsqu'il la réduit à prendre cette qualité. Il s'en reſſaiſit, non par le caprice ordinaire de la jalouſie, mais par de très-ſolides raiſons qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Maris attendiſſent pour enlever leur femmes au Monde galant. On ſeroit aſſez équitable pour les leur céder quand ils auroient ces raiſons à dire, mais en vérité on ne peut pas ſe rendre à celles qui les font agir ordinairement; auſſi paroît-il aſſez par l'expérience qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il eſt, la Dame dont je vous parle paſſe les journées au chevet du lit de ſon Mari, et j'ai conçû une telle eſtime pour lui, que je croi qu'il ſe fait conter par la Belle les particularités de ſes amours, et qu'il s'en réjouit avec elle.

Le même.

## A MONSIEUR de B...

Croiriez-vous bien que j'ai une querelle ſur les bras, (1) moi qui n'en ai point encore eu depuis que je ſuis dans le ſervice? J'avois dîné l'autre jour bien tranquillement dans mon Auberge, et au ſortir de table je me promenois dans la Cour avec quatre ou cinq Cavaliers. Les Nouvelles avoient été épuiſées pendant le dîné. De quoi s'entretenir après les Nouvelles? Il ne reſtoit que les Dames. Une converſation d'Auberge ne pouvoit pas rouler ſur des matiéres de galanteries auſſi fines et auſſi délicates que les Converſations de Clélie; on ne parla point des différences de l'amour et de l'amitié, ni de l'art de démêler le procédé de l'eſprit d'avec celui du cœur; il fut ſeulement queſtion de ſavoir, lesquelles ſont les plus belles des groſſes perſonnes, ou des maigres. Puisqu'il faloit choiſir une extrémité, je me déclarai pour les maigres. Il y avoit là un Capitaine réformé, (2) qui commença à ſoûtenir le parti contraire avec chaleur. Il falut que j'élevaſſe

(1) que j'ai une querelle ſur les bras, daß ich Händel habe.
(2) un Capitaine reformé, ein abgedankter Hauptmann.

j'élevaſſe mon ton naturel, pour répondre au ſien. Je tournai en ridicule la majeſté qu'il attribuoit aux groſſes perſonnes, et le fis ſi hûreuſement, que les Rieurs ſe mirent de mon côté. Quand il voulut ſe moquer des maigres, on ne rit point, voilà mon homme au deſeſpoir. J'avoue que le triomphe des maigres m'enfla le cœur, et que je pris un air victorieux. Il voulut s'en vanger par quelques paroles, qui s'adreſſoient perſonnellement à moi, mais ces autres Meſſieurs crurent qu'il étoit de leur prudence de faire finir la converſation. Ils m'ont dit que ce qui l'avoit mis dans les intérêts de l'embonpoint, eſt une très-groſſe perſonne qu'il adore, mais ils euſſent dû me faire quelque ſigne pour m'en avertir; et comme je ne ſuis amoureux d'aucune femme qui ſoit maigre, j'euſſe cédé auſſi-tôt. Il y a peut-être quinze jours que cela s'eſt paſſé. J'ai fait des avances (1) à Monſieur le Capitaine pour lui faire oublier notre diſpute, mais il ne me paroît pas diſpoſé à entendre parler d'accommodement. Je croi qu'il veut avoir ce mérite-là auprès de ſa Maîtreſſe, et que dans les tendres proteſtations qu'il lui fait, il y mêle des ſermens de ne pardonner jamais aux Ennemis de l'embonpoint. Hier je voulois aller à une certaine heure préciſe chez une aſſez jolie Femme; le tems me preſſoit, on n'avoit pas trouvé mes porteurs, j'y allois à pied, et fort vîte. Je pouſſai un peu quelqu'un en paſſant dans une rue, juſtement c'étoit le Capitaine, qui me dit fiérement; *Morbleu, Monſieur, prenez garde à ce que vous faites.* Comme je n'avois pas un moment à perdre, je lui répondis d'un air chagrin, et ſans le regarder, *Je n'ai pas le loiſir de me battre contre vous, j'ai autre choſe à faire,* et je paſſai outre. Il eût été ravi d'avoir une occaſion de ferrailler, (2) mais franchement je n'eus pas aſſez d'honneur dans ce tems-là, pour lui tenir tête. Je ne ſai ce qui arrivera de tout ceci; il ſeroit plaiſant que la queſtion de la groſſeur ou de la maigreur des Dames, nous envoyât devant Meſ-



(1) J'ai fait des avances à etc. ich habe gegen den Herrn Hauptmann wieder freundlich gethan.

(2) de ferrailler, ſich zu ſchmeiſſen.

ſieurs les Maréchaux de France. Je remarque que mon Ennemi va par les Maiſons, animant et ſoûlevant toutes les groſſes perſonnes contre moi; et depuis quelques jours je trouve qu'elles me regardent de fort mauvais œil. (1) Que ferai-je, mon pauvre Ami, dans un péril ſi preſſant? Je croi n'avoir pas d'autre reſſource, que d'armer toutes les Maigres pour ma défenſe.

Mr. Bordelon L. D. t. 2.

## A MONSIEUR **.

J'ai rendu viſite à *** le Docteur, il dit merveilles contre le Livre d'*Agreda*. Il ne l'a pourtant pas lû; mais il en a entendu citer les endroits *répréhenſibles*; et il a aſſez d'adreſſe pour en bien exagérer les défauts, et leur donner un tour odieux. (2) Pendant qu'on jouoit la Tragédie de Judith avec un concours extraordinaire de Spectateurs, qui applaudiſſoient à cette Pièce, Monſieur H. P. ne pouvoit ſe perſuader qu'elle méritât ces applaudiſſemens: Et pourquoi? C'eſt qu'il avoit entendu dire par Monſieur D. qu'il étoit impoſſible que Monſieur Boyer fît une bonne Pièce. Mais Monſieur D. pourquoi cela eſt-il impoſſible? Il ne répondoit autre choſe ſinon, que cela eſt impoſſible: et voilà ſur quoi Monſieur H. P. régloit ſon ſentiment. *Je vous ſoûtiens*, diſoit un jour L. J. S. (auſſi-bien que celui dont je vous ai autrefois parlé) *qu'Horére eſt le plus grand Homme qui ait jamais été, que tout ce qu'on peut penſer et dire de plus beau, eſt contenu dans ſes Ouvrages; que tous les principes des Sciences y ſont myſtérieuſement renfermés.* Mais montrez-nous-y donc toutes ces beautés et toutes ces richeſſes, lui dit-on. *Je ne le puis pas*, répondit-il, *car je ne l'ai jamais lû; mais on m'a aſſuré*, ajouta-t-il, *qu'Horace avoit dit ce que j'avance; et Horace eſt un habile homme, aux ſentimens duquel*

(1) qu'elles me regardent de fort mauvais œil, daß ſie mich ſehr ſcheel anſehen.

(2) leur donner un tour odieux, ſie auf eine verhaßte Art vorzuſtellen.

*duquel on s'en peut rapporter.* De bonne foi, Monſieur, croyez-vous que je jugerois témérairement, ſi je diſois que ces gens-là font grand tort à leur jugement, de le rendre ainſi l'eſclave de l'opinion des autres, en s'ôtant la liberté de mettre en uſage leurs propres lumiéres? Tout cela ou pareſſe, ou prévention, ou entêtement, ou ignorance opiniâtre. Si les H. P.. les L. J. S. avoient lieu d'être convaincus qu'ils fuſſent ſeuls dans le monde capables de ſe laiſſer prévenir, de mal concevoir, de juger faux, de pénétrer imparfaitement, et de décider ſans bien connoître, ils ſe rendroient aſſurément juſtice, en ſe laiſſant conduire par tous autres ſentimens que par ceux qu'ils peuvent tirer de leurs reflexions et de leurs connoiſſances.

Vous ſavez que depuis la fameuſe Lettre écrite en faveur des Spectacles, et attribuée au Pere C. pluſieurs Livres ont paru faits exprès, pour prouver que ces ſortes de divertiſſemens ſont très-condamnables, parce qu'ils ſont très-pernicieux. Pour moi, ſi j'avois à préſent à écrire ſur le même ſujet, je m'appliquerois à prouver que depuis quelque tems la Comédie eſt auſſi condamnable pour les choſes qui ſe paſſent au Parterre, que pour celles qui ſe repréſentent ſur le Théatre. En effet, il ſe trouve d'ordinaire dans le Parterre une Jeuneſſe effrénée, qui ſemble croire n'être aſſemblée dans ce lieu, que pour y apprendre aux autres l'hiſtoire de ſes débauches, pour y mettre le deſordre, pour y inſulter les honnêtes gens, et pour y troubler la tranquillité qu'on y voyoit régner autrefois; le Clerc de Procureur, et le Courtaut de Boutique, s'imaginent avoir acheté avec leurs quinze ſols le droit de faire le petit Maître; c'eſt-à-dire, le droit de tambouriner leur impatience, (1) de ſiffler leur avis, de berner le Bourgeois, (2) et de juger de la Piéce ſans l'avoir écoutée. Croiriez-vous que le lieu de la Scène eſt le moins blâmable, ſi on le conſidére entre



(1) de tambouriner leur impatience, ihre Ungeduld durch Pochen mit Händen und Füſſen zu zeigen.

(2) de berner le Bourgeois, die bürgerlichen Perſonen in ſchrauben, aufzuziehen.

tre les deux extrémités où il se trouve; je veux dire, entre le derrière du Théatre et le Parterre? C'est l'opinion de M. B.

Il y a bien d'autres gens que vous et moi qui se plaignent de ces *Fables historiques*, ou *Histoires fabuleuses*, que depuis quelques années on ose donner hardiment au Public, sous les Titres de *Memoires de.... Histoire de.... La Vie de.... Histoire secrette de....* Quoique ces Ouvrages ne contiennent que quelques circonstances vrayes, enveloppées de toutes sortes d'intrigues, également capables de corrompre la vérité de l'Histoire, et injurieuses à des personnes considérables par leur qualité et par leur naissance, et dont les défauts devroient être cachés, si on leur en remarquoit. Ces sortes de Livres sont autant de monstres qu'il faudroit exterminer de la République des Lettres, comme des moyens inventés pour introduire le mensonge, pour accoûtumer l'esprit à se nourrir d'erreur, à s'entretenir de bagatelle, et à se dégoûter des lectures solides. Que l'on remarque de différence entre ceux qui s'occupent entiérement de ces inutilités pernicieuses, et ceux qui ne lisent point d'autres Mémoires que ceux de Comines, de Tavanes, de Guise, de Puisegur, de Sully, du Cardinal de Richelieu, de Villeroi, de Pontis, etc. ni d'autres Histoires que celles qui ont été écrites par Messieurs de Thou, le Laboureur, Mézeray, Cordemoy, Godeau, Vanel, Maimbourg, Varillas, Coulin, Fléchier, Marsolier, l'Abbé de Choisy, Tillemont, Fleury, Chevreau, Felibien; par Chalcondyle, Davila, Coëffeteau, par le Pere Bouhours, le Pere Daniel, et autres Auteurs célèbres, qui n'ont point pris d'autres règles que la Vérité pour plaire et pour instruire! J'ai fait tant de fois attention sur les effets différens que produisent l'une et l'autre lecture, qu'il m'est impossible de m'empêcher de dire hautement, qu'il est de l'intérêt du Public de ne point permettre aussi facilement l'Impression de ces Histoires fabuleuses, trompeuses, badines et romanesques, que celle des Histoires véritables. Je ne vois aucune raison qui puisse justifier le cours de celles-là, à moins qu'on ne regarde l'étude

l'étude de celles-ci comme une occupation inutile et superflue. Qu'on donne tant qu'on voudra aux Enfans, et à ceux qui n'ayant pas plus de solidité d'esprit que les Enfans, n'aiment que des contes *de peau d'âne ;* (1) qu'on leur donne, dis-je, tant qu'on voudra des fictions ; mais du moins qu'en faveur de la postérité, on avertisse le Public que ce sont des fictions qu'on donne, * afinque ceux qui viendront après nous, et qui s'appliqueront à l'étude de l'Histoire, ne confondent point la vérité avec la fable. On me vient de dire que quand Mézeray examinoit par ordre de Monsieur le Chancelier Séguier, ces sortes d'Historiettes Romanesques, dont je vous viens de parler, il n'en approuvoit aucune.

Vous ne vous êtes point du tout trompé, quand vous avez crû que je ne manquerois pas de faire beaucoup d'attention sur l'esprit, le caractère, la conduite, et les manières d'agir des jeunes gens de ce Païs-ci, je les ai assez étudiés, quand je quitte le cabinet pour aller dans le monde ; je les ai, dis-je, assez étudiés et examinés, pour vous en faire un fidèle portrait. Le voici ; voyez, s'ils sont différens de ceux que vous y avez vûs, dans le tems que vous faisiez les mêmes remarques et les mêmes réflexions que moi. La plûpart des jeunes gens entrant dans le monde, oublient autant qu'ils peuvent tout le bien qu'ils ont appris, rougiroient de honte s'ils le mettoient en pratique, apprennent avec empressement tout le mal qu'ils ne savoient pas, ne sont pas fâchés qu'on croye qu'ils fassent un usage de cette pernicieuse Science, et se font même honneur de passer pour être beaucoup plus méchans qu'ils ne le sont en effet. Ils craignent de paroître encore enfans, s'ils ne mépriſent pas ceux qui ont eu soin de leur éducation, et s'ils ne font pas tout le contraire



(1) des contes *de peau d'âne*, Kindermährchen.

* Monsieur l'Abbé Bordelon qui est l'Auteur de cette Lettre, a raison. On ne voit que des Romans que bien des gens prennent pour de veritables Histoires. Les Oeuvres de Maimbourg, de Varillas, et d'une infinité d'autres sont pourtant de ce genre.

traire des choſes qu'ils leur conſeillent. Ils s'imaginent qu'il eſt indigne de leur âge, d'imiter les gens ſages; mais au contraire qu'il leur ſera glorieux de ſuivre les mauvais exemples de ceux que ces mêmes ſages regardent comme des étourdis et des extravagans. Ils ſont exceſſifs en tout, très-grande épée, très-grande tabatière, très-grande cravate, très-grand manchon, très-grand bruit, très-grand mouvement, très-grande dépenſe. Les modes ſont toûjours outrées chez eux, et pouſſées juſques où elles peuvent aller. Les Femmes coquettes ne manquent jamais de les duper, quand elles l'entreprennent. Ils donnent avec toute la facilité poſſible dans tous les panneaux que leur dreſſent certains Chevaliers d'induſtrie, (1) qui n'ont point d'autre métier que de procurer des plaiſirs, et flater les paſſions. Ils décident de tout, avec plus d'aſſurance que n'en ont ceux qu'une longue expérience, une continuelle étude, et une attention profonde ont rendus les plus capables de donner des jugemens; et de donner des déciſions. Les plaiſirs et la liberté ſont les règles de leur vocation; et l'établiſſement qui leur plaît le plus, eſt celui où il leur paroît qu'ils ne ſeront gênés par aucune application, ni inquiétés par ceux à qui la Nature a donné de l'autorité ſur leur conduite. Enfin ils ſe livrent ſans réſiſtance en proye, à l'opinion, à la prévention, et à tous les faux principes, ſans vouloir ſe rendre à l'équité des maximes raiſonnables, et à la ſureté des avis judicieux qu'on leur propoſe, pour leur ſervir de guides au milieu de troubles et des agitations que l'ardeur de leur âge met dans leur eſprit et dans leur cœur. Vous ne connoîtrez pas aſſurément dans ce portrait les *d'Agu...* les *Lam.....* les *Part.....* et les autres, qui (comme vous ſavez que vous et moi l'avons ſouvent remarqué) ont fait paroître, entrant dans le monde, autant de ſolidité, de jugement, d'application d'eſprit, et d'attention pour remplir leurs devoirs, qu'en mon-

(1) Ils donnent... d'induſtrie, ſie laſſen ſich ungemein leicht ins Netz locken, welches ihnen gewiſſe abgeſeimte Vögel ſtellen. On entend par *Chevaliers d'induſtrie* des gens qui ne vivent que par leur adreſſe et leur ſavoir faire, comme les filous, les écornifleurs etc.

montrent ceux qui y ont demeuré plusieurs années. Je vous nommerois encore Monsieur de *La*... parmi ces Illustres dont je viens de vous parler, si l'intérêt que vous savez que je prens dans tout ce qui le regarde depuis sa plus tendre jeunesse, ne rendoit suspect ce que je dirois de son mérite. Il entre dans le monde: sa conduite fera beaucoup mieux son éloge, que je ne le pourrois faire.

Il paroît depuis quelque tems une Réponse aux Lettres Provinciales, qui les bat entiérement en ruine, (1) et qui cependant ne leur fera pas grand mal. Comment cela se peut-il faire? C'est que, quoique cette Réponse fasse voir évidemment les injustices outrées, les médisances atroces, les fausseté injurieuses hardiment répandues dans toutes ces Lettres, contre une des plus célèbres Sociétés qui soûtiennent les intérêts de l'Eglise; cependant il y a si long-tems qu'elles ont mis par leur tour plaisant et enjoué le parti des Rieurs (grand et fort petit) de leur côté, qu'elles sont en possession d'une autorité et d'un crédit qu'il sera très-difficile de leur ôter. Les Jesuites auront beau (2) rendre des services considérables à l'Eglise et au Public, élever et donner des Prédicateurs qui ne s'écartent jamais de la pureté de la Morale de JESUS-CHRIST; exciter par l'exemple de leur propre conduite, et par leur zèle dans les Tribunaux de la Confession, à la pratique de cette même Morale; inspirer la plus belle éducation que la plus illustre Jeunesse du Royaume puisse recevoir; bien des gens ne laisseront pas de lire avec un esprit de facile crédulité les Lettres Provinciales, et ne voudront pas seulement voir la Réponse, ni même en entendre parler. En vérité la prévention est en cette occasion un jugement bien injuste, bien cruel, et bien opiniâtre, puisque (quoique ces Lettres ayent été condamnées par les Papes, par les Evêques, par les Docteurs, et brûlées par la main du Bourreau par des Ar-



(1) qui les bat entiérement en ruine, welche sie völlig in Grunde richtet.

(2) auront beau ... mögen immerhin ...

rêts du Parlement et du Conseil d'Etat) elle s'est mise en une telle possession des esprits, qu'elle résiste à toutes ces Puissances. Vous me connoissez assez pour ne pas vous imaginer que le crédit des Pères Jesuites m'ait prévenu; je ne leur demande rien, je n'attens rien d'eux; et ainsi ce n'est que l'équité de leur cause qui m'a porté à écrire ce que vous venez de lire au sujet des susdites *Lettres*. Quand je vous parle de quelqu'un, soyez persuadé que je l'ai étudié pour le connoître, et que je ne prens que la justice et la vérité pour motifs et pour règles du bien que je vous en dis, sans me laisser gouverner ni conduire par la complaisance, par la timidité, ou par l'intérêt. Quand j'assure par exemple que Monsieur l'Arch..... de P. fonde tout ce qu'il fait sur une piété solide, une piété de bonne foi; que Mr. le Ch. est véritablement digne d'être le Chef de la Justice; qu'une probité ferme et sincère, jointe avec une grande étendue de jugement, et beaucoup de pénétration d'esprit, est (pour ainsi dire) l'ame de toutes les pensées, de toutes les paroles, et de toutes les actions de Monsieur le Duc de Beau.... que c'est avec une grande intégrité et une exacte vigilance, que Monsieur de la Rey.... s'est acquis une si glorieuse réputation, et s'est rendu si nécessaire au Public: je parle de cette sorte sans intérêt; (car je n'ai point l'honneur d'être connu, et n'attens aucune faveur de ces grands hommes) mais seulement parceque je les connois pour être tels que je le dis, et que je croirois faire injure à la Vérité, dont je prendrai toute ma vie le parti, si je ne leur rendois pas cette justice.

Je vais à présent vous parler d'un Livre, contre lequel il y a, à peu près, autant de gens qui se déchaînent, (r) qu'il y en a de prévenus en faveur des Lettres Provinciales. Le Livre est le *Mercure Galant*. Les Esprits précieux se persuadent qu'il est du bon goût de le mépriser, et de le renvoyer bien loin hors de Paris,

(r) se déchaînent, losziehen, schimpfen.

ris, comme un Ouvrage qui ne convient qu'à des Provinciaux. (1) C'eſt en vain qu'on leur repréſente, qu'outre un grand nombre de faits qui regardent l'Hiſtoire du Tems, et qui ſont dignes de la curioſité des plus honnêtes gens, il contient encore pluſieurs Pièces faites par des perſonnes de réputation, et pour qui eux-mêmes ont de la conſidération et de l'eſtime: tout cela ne les fait point rentrer en raiſon, (2) ils le mépriſent, parcequ'ils n'oſeroient l'eſtimer. Tel prétend qu'on en devroit ôter les Généalogies, qui dans la ſuite (comme je l'ai remarqué) eſt bien aiſe d'y voir la ſienne, ou d'y chercher celle d'un autre dont il a beſoin. Enfin quelque choſe que diſent ces Critiques, ils ne ſe ſentent point portés à rejetter ce Livre, quand ils prennent la peine d'en conſidérer ſéparément la plûpart des morceaux. Pour moi, j'avoue (quand je devrois leur faire la plus grande pitié du monde) que j'en eſtime et ces morceaux, et la maniére naturelle avec laquelle ils ſont liés enſemble. Je ne ſuis pas le ſeul qui recherche depuis le premier Mercure juſqu'au dernier, pour en faire un corps complet, comme un



(1) qui ne convient qu'à des Provinciaux, welches ſich nur für Leute, die vom Hofe entfernt leben, ſchickt.

(2) ne les fait point rentrer en raiſon, bringt ſie nicht wieder zur Vernunft.

* Cette Lettre eſt pleine de déciſions fauſſes, et de mauvais goût: il faut n'en point avoir, pour louer, comme on y fait, des Auteurs généralement décriés et les confondre avec ce que nous avons de plus excellent. Mais le Lecteur doit être ſur ſes gardes quand il voit le nom de Bordeloir à la marge, tout le monde ſait que c'eſt un Compilateur ſans genie et ſans jugement, un fat qui décide à tort et à travers, ſans y rien connoître, qui deshonore en louant, parcequ'il ne loue guères que ce qu'il y a de plus mauvais. Cette Lettre peut ſervir à faire briller les autres, comme on met des ombres dans un tableau.

Recueil très-curieux de ce qui regarde l'Hiſtorie de notre Tems. On me vient d'apprendre que le premier Tome a été imprimé au commencement de 1672. deux mois avant la mort de Moliére, dont il eſt parlé dans le Tome troiſiéme. Cet Ouvrage fut continué environ trois ans, puis il recommença en 1677.

Adieu. Je n'ai plus rien à vous dire pour aujourd'hui. Je ſuis, &c. etc.

LET-

# LETTRES
## Qui accompagnent un Préſent.

## *REFLEXIONS*
### SUR LES
# LETTRES
## Qui accompagnent un Préſent.

*On marque qu'on craint que le Préſent qui ſe fait, ne ſoit à la confuſion de la perſonne qui l'envoye; car il ne mérite point d'être envoyé, de ſorte que s'il agrée, on en aura toute l'obligation à la bonté qui regardera plûtôt le cœur de celui qui donne, que la choſe donnée, à la faveur de laquelle on n'a ſeulement ſongé, qu'à témoigner ſon eſtime, et ſon reſpect.*

*L'on a bien peur de gâter par un mauvais compliment ce qu'on envoye, et que la liberté qui ſe prend, ne faſſe moins eſtimer le donneur; mais comme ce qui s'envoye eſt eſtimé, l'on eſpère que la perſonne à qui il ſe donne, étant juſte, conſidérera que ce qui ſe fait, n'eſt que pour lui plaire, et lui marquer la paſſion avec laquelle on eſt ſon très-humble et très-obligé Serviteur.*

*Il ne ſe pouvoit rien faire de plus raiſonnable que d'envoyer à Monſieur *** ce qu'on lui envoye, parceque cette choſe lui convient extrêmement, et que s'il la fait valoir,*

*loir, comme il le peut, elle le fera particulièrement eſtimer.*

*Il ne ſe peut rien envoyer de moins proportionné au merite, ou à la beauté de Mademoiſelle * * * et l'on auroit honte auſſi de la maniere qu'on en uſe, ſi l'on n'eſpéroit ſe ſauver bien-tôt par un Préſent plus raiſonnable, et dont elle pourra ſavoir plus de gré.*

## A MONSIEUR
## CHEURIER.

*Patru lui envoye ſes Plaidoyers.*

Je vous envoye mes Plaidoyers; (1) mais Monſieur, je crains que ce ne ſoit à ma confuſion. Les louanges que vous me donnez. me font peur, et mon Livre en vous détrompant vous et beaucoup d'autres, me va couvrir de honte. La haute réputation eſt un lourd fardeau, et le plus ſouvent on ne la conſerve qu'en gardant le cabinet. Là nos amis ſeuls nous voyent de près; et le monde ne nous eſt favorable, que ſur leur récit, qui nous eſt toûjours avantageux: mais quand le Public nous examine lui-même, et nous voit de ſes propres yeux, l'amitié ne le corrompt point; et il en juge ſans miſéricorde. Combien de tems a-t-on attendu des Ouvrages, qui ont été dans le mépris preſque auſſi-tôt qu'ils ont vû le jour? Si l'Eſprit en ſoi ne dépend point de la fortune, il en dépend au moins en ce qui regarde le dehors, et les divers ſentimens des gens. Ronſard eſt mort dans une paiſible poſſeſſion de ſa gloire. Jamais Poëte ne fut plus fameux; les Rois l'ont admiré. Toute la Cour de Charles IX. en étoit charmée. On a même oſé le comparer à Homere et à Virgile; pourquoi tout cela? Parceque l'aveuglement de ſon Siècle a duré autant que lui. Marot a toûjours tenu, et tient encore ſon rang; mais à peine connoiſ-

ſons-

(1) mes Plaidoyers, meine Reden, ſo ich für Gericht gehalten.

ſons-nous Villon, l'un des plus beaux Eſprits, dont la France ſe puiſſe vanter. Vous voyez par-là, Monſieur, que le ſort régne ſur le Parnaſſe auſſi bien que ſur le reſte des choſes. Quoiqu'il en ſoit, et quelque ſuccès que puiſſe avoir mon Ouvrage, je ne regrette ni le tems, ni le travail qu'il m'a coûté, puiſqu'il me donne occaſion de vous témoigner l'eſtime et le reſpect que j'ai pour vous.

## A MADAME D. V.

Le Chev. d'Her...

*En lui envoyant un More et un Singe.*

L'Afrique s'épuiſe pour vous, Madame, elle vous envoye les deux plus vilains animaux qu'elle ait produits; rien ne manqueroit à mon préſent, ſi je vous donnois auſſi un crocodile. Voilà le plus ſtupide de tous les Mores, et le plus malicieux de tous le Singes. Je vous aſſure qu'il y a une de ces Bêtes-là qui reſpecte fort l'autre, et qui en admire tons les traits d'eſprit. Vous jugez bien que l'Admirateur eſt le More. Outre que tous ceux de ſa Nation croyent fermement que les Singes ont autant d'eſprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler; ce More-ci a conçû une eſtime particuliére pour le Singe, par la longue habitude qu'il a eue avec lui, et il n'a de raiſonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je ſuis bien aiſe que vous ayez toûjours en votre préſence un Eſclave qui me repréſentera. Il n'eſt pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois beſoin de quelques coups de bâton, qui l'avertiſſent de ſon devoir; il m'arrive ſouvent auſſi de ne vous pas ſervir trop volontiers, et d'être tenté de me révolter. Pour le Singe, ne ſoyez pas ſurpriſe ſi vous l'entendez ſoûpirer; ſi vous lui voyez paſſer des nuits ſans dormir; s'il a des inquiétudes continuelles quand il ne vous verra pas; s'il mange peu; s'il ne ſe divertit à rien; il ne ſe peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choſes-là à me les voir faire.

MADE-

## MADEMOISELLE **.

## A SA CADETTE.

Ma chere Sœur, on vient de m'apporter un tour blond (1) que je ne trouve pas indigne de vous, je vous l'envoye pour vos étrennes. (2) Comme vous avez le tour du visage fort beau, (3) il vous viendra merveilleusement bien. (4) Et puis vous savez donner un certain tour non seulement à toutes les choses que vous dites; mais encore à toutes celles que vous vous mettez, qui réussit admirablement. J'espère que votre adresse n'empêchera pas que vous ne m'ayez quelque obligation des douceurs qu'il vous attirera des Amans qui sont autour de vous, et quelque petit que soit mon présent, je ne crains point que vous le tourniez en ridicule. Au contraire, je vous crois l'esprit assez bien tourné (5) pour juger de l'empressement que j'ai à vous servir, par la promptitude avec laquelle j'ai pris l'occasion aux cheveux, pour vous témoigner combien je suis votre. . .

## A MADAME ***.

*En lui envoyant un miroir, après avoir cassé le sien.*

Je vous fais plûtôt une restitution qu'un présent: encore que ce que je vous envoye ne paroisse presque rien, si vous y regardez de bien près, vous y verrez

(1) un tour blond, eine blonde Haartour.

(2) étrennes, Neujahrsgeschenk.

(3) Comme . . . beau, da Sie ein sehr schönes Gesicht haben.

(4) il vous viendra merveilleusement bien, so wird sie Ihnen fürtreflich wohl anstehen.

(5) je vous crois l'esprit assez bien tourné pour . . . halte ich Sie für so billig, daß . . .

rez pourtant la plus belle choſe du monde. Sans davantage faire le fin, (1) je vous dirai que c'eſt le portrait de ma Maîtreſſe. Je n'aurois garde de le dire à une autre; mais à vous, je crois que je le puis, ſans paſſer pour indiſcret. Je vous avertis que vous y verrez des yeux; mais des yeux qui en valent plus de cent autres. A la vérité, ils ſont bien méchans, mais auſſi c'eſt à eux à faire. (2) Je ſai que vous les gouvernez abſolument, et que vous en faites ce que vous voulez. C'eſt pourquoi je voudrois bien vous prier de faire en ſorte qu'ils ne me faſſent plus tant de mal.

## A MADAME DE....

MADAME,

Je vous envoye des pruneaux de Tours, que je vous ai fait choiſir les plus excellens, et les plus beaux qu'on ait pû trouver. Je ne vous dis pas cela pour vous obliger à m'aimer. Je ſai bien qu'on n'a pas votre affection pour des prunes, (3) et qu'il n'y en a point qui coûte plus, ni qui ſoit à ſi haut prix; et véritablement elle eſt ſi rare, et tant d'honnêtes gens en ont envie, que je ne m'étonne point de ſa cherté. Vous ſavez, Madame, que je vous en ai ſouvent offert corps et ame, tout ce que j'ai, tout ce que j'eſpère, tout ce que je ſuis, ſans que vous me l'ayez voulu donner pour cela. Il eſt vrai, et c'eſt ma ſeule conſolation, que vous en avez autant refuſé d'une infinité d'autres; de tout âge, de toute taille, de toute humeur et de toute condition. Quelques-uns s'en ſont rebutés; pour moi, quoiqu'il en arrive, les étoiles veulent que je m'opiniâtre dans ce deſſein, et que

(1) ſans davantage faire le fin, ohne mich noch weiter zu verſtellen.

(2) mais auſſi c'eſt à eux à faire, aber ihnen kommt es auch zu.

(3) pour des prunes, um geringen Preis.

que je vous renouvelle de tems en tems les mêmes offres, pour voir si la fantaisie ne vous viendra point quelque jour de me prendre au mot. Que sait-on, Madame, il n'est pas dit que vous ayez toute votre vie les mêmes sentimens, ni moi la même fortune.

La mauvaise n'est pas moins inconstante que la bonne, et rien sous le Ciel ne demeure en un même état. S'il arrive donc jamais que vous changiez comme le reste des choses, et que l'humeur vous prenne de vouloir donner votre amitié à celui qui en sera le moins indigne; je vous supplie très-humblement de vous vouloir souvenir de moi en cette occasion. Je vous en donnerai tout autant qu'un autre, un cœur aussi bon, et une volonté aussi entière que qui que ce soit. Ma prière n'est point incivile: je ne vous demande pas meilleur marché, je vous demande seulement la préférence.

Le Chev. d'Her **.

## A MONSIEUR ***.

*En lui envoyant du Quinquina.*

Je vous envoye le Remède Anglois, il n'y a point de Fièvre à présent qui ose tenir contre lui, (1) et s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne serez guères à la mode. Je ne sache point d'honnête Homme, qui, s'il avoit pris du Quinquina (a) sans effet,

(1) qui ose tenir contre lui, so wieder solches bestehen könne.

(a) Le Quinquina est une écorce qui vient des Indes Occidentales, et c'est un remède admirable pour les fièvres intermittentes. L'Arbre d'où on la tire croît au Pérou dans la Province de Quito proche de la Ville de Loxa. Cet Arbre est de la grandeur à peu près d'un Cérisier, ses feuilles sont rondes, dentelées, sa fleur est longue, de couleur rougeâtre. Il y en a deux espèces, un cultivé et l'autre sauvage: le cultivé est beaucoup meilleur que l'autre. Il n'est connu en Europe que depuis l'année 1640. Bien des gens ne vouloient point au commencement s'en servir. Chiflet et Plempius en furent les plus grands ennemis. Mais une infinité d'expériences qui ont été faites dans toute l'Eu-

ſe, eût la hardieſſe de le dire. Cependant comme votre fièvre, à ce que j'ai appris depuis peu, eſt d'une nature particulière, je ne ſai s'il la chaſſera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad... vous a fait une trahiſon. Etes-vous fou? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parcequ'on eſt abandonné d'une Femme? Cela eſt-il de ce ſiècle-ci? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plûtôt que vous n'avez fait, avec les talens de fidélité et de conſtance que vous poſſédez. Je vous jure que ſi le Quinquina ne ſervoit qu'à guérir les Fièvres qui ſont cauſées par des chagrins d'amour, le Médecin Anglois qui gagne ici tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puiſque vous voulez être un Malade extraordinaire, il faut vous traiter ſur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre votre remède. Il ne vous ſervira de rien, s'il n'eſt précédé de quelques réflexions mûres et ſolides ſur le caractère de la plûpart des Femmes, et même ſur le caractère de l'amour. Vous demandez de la fidélité à votre Maîtreſſe; vous ſeriez peut-être bien fondé ſi elle n'avoit jamais aimé que vous, et ſi vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des paſſions qui ont fini, et malgré une expérience ſi convaincante, vous vous imaginez que la paſſion que vous lui inſpirez, ne finira point. Et quel privilége avez-vous, s'il vous plaît, par deſſus les autres? D'ailleurs, ſi vous avez déja aimé, vous devez ſavoir qu'on aime plus d'une fois; pourquoi la Belle ſera-t-elle à ſon dernier attachement? Vous n'avez qu'un ſujet légitime de vous plaindre d'elle, c'eſt qu'elle vous a prévenu, et qu'en matière de commerces amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut lui pardonner de s'en être ſaiſie, une autre fois vous vous en ſaiſirez ſur quelque autre. Vous en ſerez plus appliqué



l'Europe, et les effets ſurprenans qu'on en voit tous les jours, ont convaincu les plus opiniâtres que c'étoit un des plus excellens remèdes de la Médecine. De ſorte qu'il n'y a à préſent qu'un fort petit nombre de gens entêtés, ou ignorans, qui faſſent difficulté de s'en ſervir.

à ne vous pas laisser surprendre par une infidélité très prompte. Malheur à la première Femme que vous aimerez. Enfin ce n'est pas l'intention de l'Amour, que les attachemens durent si long-tems, il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif, et ensuite pour renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, et il seroit triste que l'on commençât une fois, pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec votre Quinquina; et j'espère que vous vous guérirez. Quand vous serez un peu tiré d'affaire, (1) nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entièrement votre santé.

## A MONSIEUR
## DU CHASTELET,
### Conseiller d'Etat.

*Césarion lui fait tenir des Ouvrages d'esprit.*

Vous trouverez, Monsieur, dans ce paquet les papiers, que je vous avois promis. Si j'étois sage, vous n'y trouveriez que cela; car j'ai peur de gâter par un mauvais compliment tant d'excellentes choses, et de diminuer le prix du présent que je vous fais. Je crains même que ma libéralité ne me ruine auprès de vous, et que pour estimer le don, (2) vous n'en estimiez moins le donneur. S'il venoit de mon génie, et que ce fût de mes biens, je ne serois point en cette peine. Ce qui la soulage, c'est que vous êtes juste. Ce que je prendrai dans votre esprit, je le regagnerai dans votre cœur, et vous m'en aimerez davantage, quand vous considérerez ce que je fais pour vous plaire, et vous marquer la passion avec laquelle je suis

Votre très-humble...

A MA-

(1) Quand vous serez un peu tiré d'affaire, wenn Sie etwas besser sein werden.

(2) pour estimer le don, wenn Sie das Geschenk hochschätzen

## A MADAME
## LA COMTESSE DE TESSE.

*Coſtar lui envoye des Vers.*

Quand j'eus l'honneur de vous voir, vous me demandâtes, Madame, des Stances; et depuis, voici la première fois que j'ai pû vous les envoyer, quelque deſir que j'en euſſe. Vous me ferez bien la faveur de le croire; et lorsque vous ſongerez à ce que vous êtes, vous n'aurez point de peine à vous imaginer qu'il n'y a guères de plus grand ſupplice à un honnête homme qui vous a vûe, que de ne pouvoir faire ce que vous lui commandez. L'Auteur de ces Vers les a compoſés pour une Dame qui vaut beaucoup, mais s'il vous voit jamais, il aura honte de ſon idolatrie. Il avouera qu'il n'y a que vous ſeule qui les méritiez; et qu'il auroit eu de plus nobles penſées, s'il eût été inſpiré par une perſonne auſſi belle et auſſi pleine de charmes que vous. Le connoiſſant comme je fais, j'eſpère voir quelques Poëſies de ſa façon, dont vous ſerez le ſujet. Car à votre retour à Paris, il n'y aura point de cœurs bien faits, ni de beaux eſprits, qui ne vous rendent les hommages qui vous ſont dûs. Cependant, Madame, à deux cens lieues d'un ſéjour ſi agréable, je continuerai à me réjouir de votre gloire, et à faire des vœux pour la conſervation d'une beauté qui eſt l'ornement de mon ſiècle; je les ferai ſi haut, que le bruit en pourra aller juſqu'à vous. Si cela eſt, vous m'accorderez la grace que je vous demande, d'oſer prendre la qualité,

MADAME,

De votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSIEUR LE MARQUIS DE SILLERY.

*Coſtar lui fait préſent d'un Recueil de Lettres.*

Ce n'eſt pas ſans un peu de honte, Monſieur, et même ſans quelque crainte que je prens la liberté de vous faire préſenter mes Lettres. Elles ſont infiniment au deſſous de votre eſprit, et ſi vous les examinez avec cette ſubtilité, qui vous fait découvrir des taches, où les plus éclairés n'appercoivent que des beautés, en penſant vous rendre du reſpect, je me ſerai rendu un mauvais office. Néanmoins, Monſieur, quand ma réputation de bon Ecrivain y courroit fortune, (1) je ne ſaurois me défendre de m'acquiter de ce que je crois vous devoir; et il faut que je ſatisfaſſe la paſſion que je me ſens (2) pour les qualités de votre ame. Si vous n'approuvez ma façon d'écrire, vous approuverez au moins ma façon d'agir: et elle vous obligera peut-être de trouver bon, que je ſois votre admirateur déclaré; et que je m'en vante par-tout où vous m'avez permis de me dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

Madame de Saintonge.

## A MADAME LA PRESIDENTE.

*Ce qu'on devroit envoyer à ſes amis le jour de leur Fête.*

C'eſt, en verité, un grand abus d'envoyer des fleurs à ſes amis le jour de leur Fête. (3) Je m'imagine qu'on

(1) y courroit fortune, dabey Gefahr laufen würde.
(2) que je me ſens, die ich bey mir empfinde.
(3) le jour de leur Fête, an ihrem Nahmens-Tage.

qu'on mettroit peut-être en usage, une galanterie plus utile, qui conviendroit mieux au goût du siécle.

*En effet ne pourroit-on pas,*
*Au lieu de fleurs et de corbeilles,*
*Envoyer de bons Cervelas,*
*Des Saucissons et des Bouteilles?*

Vous serez, je croi, de mon sentiment; et vous demeurerez d'accord avec moi, que le Cervelas fait trouver le vin admirable; et que le vin produit des choses fort plaisantes. Il ôte le souvenir de tous les chagrins, il donne du bien à ceux qui n'en ont pas; de la franchise aux plus dissimulés; il éveille les plus endormis, et endort les plus éveillés.

*Je n'entreprendrai point de dire*
*Tout ce que le vin a d'appas.*
*Je croi que vous n'ignorez pas,*
*Que c'est lui seul qui nous inspire*
*Tous les bons mots dans un repas.*

C'en est assez, ce me semble, afin d'autoriser la mode que je veux introduire:

*Pour commencer, mon aimable Cutin,*
*Puisque c'est aujourd'hui ta Fête,*
*Je te fais porter du bon vin,*
*Qui ne donne point dans la tête.*
*Je t'embrasse, et je suis mille fois plus à toi,*
*Que je ne suis à moi.*

## A MADAME **.

*Le Chevalier d'Her** lui envoye du vermillon* (1).

Vous m'honorez beaucoup, Madame, de m'avoir choisi pour me confier les petites choses, dont le teint de Mademoiselle ** a besoin. Je vous envoye, pour cela, le meilleur vermillon de Paris; et je souhaite de tout mon cœur, qu'elle en soit contente; et



(1) du vermillon, rothe Schminke.

que Monsieur le Marquis ** y soit trompé. Mais si l'on vous voit sans cesse toutes deux ensemble, le vermillon sera assez inutile à votre amie. Votre teint gâte plus le sien que mon rouge ne l'embellira. Si vous vouliez être généreuse, vous prendriez un peu de ce que je vous envoye, afin d'avoir le teint moins beau, et de n'effacer pas celui de Mademoiselle ** avec tout le brillant qu'il aura. Peut-être même le devriez-vous faire pour votre propre intérêt. Comme vous avez un incarnat infiniment plus vif que celui de votre amie, on croira le vôtre emprunté, et le sien naturel. A la première rencontre, je jouerai si bien mon personnage là-dessus, que je serai le premier à admirer ce que j'ai acheté, et c'est tout dire pour vous assurer que je garderai fidélement le secret que vous me recommandez, et que je suis,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur **.

Le Paya. A MARGOTON.

*Il lui envoye Chelle.*

Vous me faites plaisir de me demander des Romans. Mais vous m'en feriez bien davantage de me dire que vous les voulez lire plûtôt pour apprendre à aimer, qu'à parler et à écrire. Quand vous parleriez, et que vous écririez aussi spirituellement que la célèbre Sapho, vous n'en seriez pas plus belle à mes yeux, si vous ne saviez aimer avec autant d'ardeur que moi. Dès que vous aimerez, vous parlerez, et écrirez: il n'est point de si grand Maître que l'Amour. Pour peu qu'on l'écoute, l'esprit s'éveille, et se purifie. Ce petit Dieu vous fera d'agréables leçons dans l'Ouvrage que je vous envoye. Prenez la peine de le lire pour en tirer le profit que je souhaite; et soyez persuadée que j'aime bien mieux que votre cœur ait quelque chose

de

de rendre que de voir que vous écrivez, ou que vous parliez plus poliment que vous ne faites.

Je suis,

MARGOTON.

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

## A MONSIEUR N***.

Lettres de Mademoiselle N**.

*On lui dit qu'il envoye d'un air galant.*

Quoique la bague que vous m'avez envoyée soit admirablement bien faite, et n'est point parla, Monsieur, que je la considère; et je l'estimerai toujours beaucoup plus à cause de la personne de qui elle vient qu'à cause de son prix. Il n'est rien de si galant que la Lettre que vous m'écrivez là-dessus, et votre manière de donner est quelque chose de plus que le don, quelque considérable qu'il puisse être: je n'entends point parler de celui que vous me faites de vous-même, rien ne le peut égaler; et je le chérirai toujours autant qu'il le mérite, et que le doit

Votre très-humble Servante.

## A MADEMOISELLE ***.

Le Chev. d'Her**

J'ai couru un grand péril, Mademoiselle; mais enfin mon Ennemi est défait, et je vous l'envoye en pâte. Je l'ai fait bien saler et épicer, pour conserver la mémoire de mon triomphe, en montrant ce cadavre. Si j'avois eu le secret des anciens Egyptiens, je l'eusse embaumé, et j'eusse fait de mon Sanglier, une Momie; cela eût duré une infinité de Siècles; mais par malheur nous autres Modernes, (1) nous n'avons point d'autre secret que la Pâtisserie. Figurez-vous, Made-



(1) nous autres Modernes, wir Neuern.

moiselle, que comme j'étois à la Chasse avec Monsieur le Baron de... l'Animal que vous voyez, ne trouva point bon que je le tuasse. Il fuyoit, et tout d'un coup il retourna vers moi avec fureur. Là-dessus je m'arrêtai pour délibérer. Je ne savois s'il n'étoit point envoyé de votre part contre moi; car tout ce qui me paroît bien redoutable, je croi aussi-tôt qu'il vient de vous. Je savois bien qu'en ce cas-là, mon devoir de parfait Amant étoit de me laisser manger; mais quand j'eus bien examiné le Sanglier, je ne trouvai pas qu'il eût l'air si aimable, que l'ont vos rigueurs et vos cruautés. Il restoit encore une grande difficulté à savoir, si je ne devois pas mourir, pour finir les tristes destinées que vous me faites; mais ce sentiment me parut trop interessé pour le suivre; et je crus qu'il y alloit de votre honneur, (1) qu'un Amant, qui vous est aussi fidèle que moi, vécût, quoiqu'il n'y trouvât pas son compte. Le zèle que j'ai pour votre gloire, coûta donc la vie au pauvre Sanglier, qui ne croyoit pas avoir affaire à un homme animé par un motif si puissant. Je le perçai d'un coup de mouſqueton, et je ne croi pas qu'une autrefois des Sangliers osent se jouer à ceux (2) qui conservent leur vie pour vous. Je serai trop hûreux, Mademoiselle, si vous mangez de celui-ci avec quelque sentiment de vengeance, sur ce qu'il m'a osé mettre en peril, et si cela vous en relève le goût.

## A MADAME ***.

Je fus plus surpris de la galanterie de votre billet, que vous ne l'êtes de celle de mon présent. Vos paroles payeroient des Diamans; et c'est être prodigue que de les employer à remercier un homme qui ne vous envoye que du verre. Quant aux douceurs que vous avez mises sur la fin, n'attendez pas

(1) qu'il y alloit de votre honneur, daß es Ihrer Ehre anklame.

(2) osent se jouer, sich unterstehen werden sich an diejenigen zu reiben.

pas que j'y réponde, je ne donne pas si facilement dans le panneau. Je trouve à tout cela deux visages, (1) et je ne me laisse pas tellement emporter au plaisir que j'ai en voyant le beau côté de la médaille, que je ne me défie du revers. (2) Il est bien vrai que quelquefois il me souvient,

*Qu'un Esclave amoureux d'une jeune Princesse,*
*Obtint d'elle son cœur avec sa liberté,*
*Qu'ils furent dès ce jour plus qu'ils n'avoient été,*
*Lui Serviteur, elle Maîtresse.*
*Et qu'en France aujourd'hui, comme autrefois en Grèce,*
*On peut voir réussir une témérité.*

Mais je ne demeure pas si long-tems sur un si beau songe. En verité, Madame, vous avez trop de qualité, de charmes, et de mérite, pour abaisser les yeux jusqu'à moi. Il n'étoit pourtant pas besoin de me tant recommander que je ne fisse point voir vos Lettres; dans l'incertitude où je suis si vos bontés sont fausses ou véritables, je n'ai garde de hazarder la chose. Ne craignez rien de moi, Madame, il n'est discrétion que d'étourdis quand ils s'en mêlent. (3) Vous me commandez si absolument dans la dernière ligne, de vous déclarer précisément, ce que je vous trouve le plus, ou inégale ou capricieuse, ou folle, que je n'ose vous désobéir. Je franchirai donc le mot, (4) Madame, je vous trouve la plus aimable Femme du monde.

## A MADAME **. Montreuil.

Vous n'avez que faire de me dire que je ne perde pas votre dernière Lettre, elle a en elle-même



(1) je trouve à tout cela deux visages, ich finde dieſes alles zweydeutig.

(2) que je ne me défie du revers, daß ich nicht auf die andere Seite ein Mißtrauen ſetzen ſolte.

(3) il n'est ... mêlent, wenn unbeſonnene Leute einmahl beſcheiden ſind, ſo ſind ſie es im höchſten Grad.

(4) je franchirai donc le mot, ich will es alſo nur heraus ſagen.

de quoi se faire garder. (1) Je vous la rendrai pourtant si vous le désirez absolument, quelque répugnance que j'y sente; vos vingt-cinq pistolles, quoique légères, m'ont servi au jeu comme bonnes, et vous ne voudriez pas que je gagnasse avec une belle Femme comme vous. J'ai mis vingt-cinq Louis d'Or au lieu dans une boëte de babioles, (2) que vous recevrez Lundi prochain avec mes Livres. Vous croyez peut-être me faire une civilité en me rendant l'argent; je vous avertis très-sérieusement que vous me ferez une injure. Quelle différence y auroit-il entre un homme que vous n'aimez point, si vous ne vouliez bien vous contraindre à recevoir ces bagatelles? Si vous m'en dites seulement grand merci, je ne vous verrai d'un mois. Un autre croiroit peut-être que vous en serez bien aise, et que c'est pour vous une promesse: mais j'ai trop bonne opinion de mon mérite, et je veux espérer que c'est une menace. Je sai bien que vous trouverez cela un peu dur à digérer; mais j'ai bien enduré d'autres caprices de vous. Vous ne savez pas de quel prix sont vos remercimens, gardez-les pour quelque service de conséquence: je vous donne avis que vous en aurez besoin au premier jour. Donnez ce que vous voudrez des fioles de Rossoli (3) à votre ennuyeuse Parente, mais non pas la moitié: vous avez raison de dire qu'il faut que le Diable ait son cierge aussi-bien que le S. Michel; mais il ne seroit pas juste qu'il fût aussi gros. Je ne puis vous dire précisément quand la Cour quitte la Fére, et quand je pourai vous aller faire la mienne: mais je sai bien (et je croi que vous le savez bien aussi) que je n'aurai point de plaisir jusqu'à ce jour-là.

*Dans*

(1) de quoi se faire garder, etwas, weswegen man ihn aufzuheben Ursache hat.

(2) boëte de babioles, Büchse, worinn man allerhand Kleinigkeiten so nicht viel wehrt, thut.

(3) fioles de Rossoli, gläserne Flaschen mit einer Art köstlichen Brantwein, Rossoli genannt.

*Dans les Lettres de Remercimens, on trouvera auſſi des Réponſes à ceux qui ont fait des préſens; et l'on peut voir ces Lettres.*

# LETTRES
## Où l'on demande, et où l'on prie.

# *REFLEXIONS*
## SUR LES
# LETTRES
## Où l'on demande, et où l'on prie.

*Il y a diverſes manières de prier d'une grace, et en voici quelques-unes, qui peuvent ſervir à en imaginer d'autres, ou à en faire de plus belles.*

*On pourra dire à la perſonne à qui l'on demande, qu'elle nous a ſi particuliérement obligés, qu'on eſpére qu'elle aura la bonté de nous continuer ſes graces, parceque la très-humble demande qu'on oſe lui faire, eſt fort juſte; et qu'on aura toute ſa vie un véritable reſſentiment de la bonté qu'elle aura pour nous; et de la juſtice qu'elle nous rendra.*

*Si c'eſt à un Ami que la Lettre s'adreſſe, on lui dira, que la grace que l'on eſpére de lui et dont on le prie inſtamment, lui ſera plus glorieuſe qu'elle ne ſera utile à celui qui la recevra; qu'ainſi on la lui demande avec plus de hardieſſe, parceque dans la très-humble priére qui lui eſt faite, on conſidére particuliérement ſes intérêts.*

*Sur l'aſſurance qu'un honnête homme a l'humeur bien faiſante, on le ſupplie très-humblement d'une grace, l'aſſurant que s'il a la bonté de nous l'accorder, on tâchera*

*chera ſans ceſſe de la reconnoître par mille très-humbles ſervices, qui ne lui ſeront pas deſagréables.*

## A MONSIEUR
# LE PRESIDENT
# DE NESMOND.

***Balzac lui demande ſa protection contre un chicaneur.*** (1)

Vous m'avez, Monſieur, obligé avec tant de bonté dans les affaires d'autrui, que je compte ſur votre aſſiſtance dans mes plus chers intérêts. Je ſuis, je l'avoue, honteux de ne paroître jamais devant vous, qu'avec un viſage de ſuppliant; et je voudrois de tout mon cœur vous rendre mes très-humbles devoirs d'une autre ſorte. Mais il y auroit de l'orgueil à ne vouloir pas vous être entiérement redevable. Votre protection eſt ſi charmante, que je ſuis ravi de vous être tous les jours obligé par quelque nouvelle faveur. Qui invoquerons-nous en nos maux, que celui qui nous écoute efficacement? et à qui adreſſerons-nous nos vœux, qu'à notre protecteur particulier? Préſervez-nous, M., des derniers efforts de la Chicane: *Elle* nous perſécute; et après nous avoir fait perdre ce que notre bon droit n'a pû conſerver, elle nous peut ravir ce que le remords des Juges nous a laiſſé. Je n'accuſe pas leur intégrité, quoique je ne me loue point de leur jugement. Ce que je dis pour leur décharge, (2) c'eſt que le faux eſt ſouvent vraiſemblable; et que les ſubtilités des Normands ſont très-difficiles à démêler. Si vous vous étiez entretenu là-deſſus avec quelqu'un de nos Commiſſaires, il ſeroit inſpiré d'une parole que vous lui diriez: il recevroit un eſprit nouveau pour le bien

(1) un chicaneur, einer der im Proceß allerhand betrügliche Weitläuftigkeiten macht.

(2) pour leur décharge, zu ihrer Entſchuldigung.

bien de notre affaire, et l'effet en passeroit à sa Compagnie. Le respect qu'on doit à votre vertu, feroit considérer de plus près notre cause; et vous seriez le premier Auteur de la consolation que nous attendons. Je vous conjure avec passion de nous vouloir faire cette grace; et de me croire sans réserve,

MONSIEUR,

Votre très-humble, et très-obéissant Serviteur, B.

*Les Peuples de chaque Province du Royaume de France ont chacun une qualité de cœur, ou d'esprit qui les distingue les uns des autres. La Normandie s'appelle le Pais de Sapience, et Messieurs les Normans, gens sages, adroits, rusés et chicaneurs au delà de ce qu'on peut s'imaginer. La Chicane, à ce qu'on dit, a pris naissance dans leur contrée, et un Normand en matiere de chicane, est un Diable incarné. Au reste, si les Normans sont chicaneurs, ils ne sont pas moins légers. Car ils promettent bien, mais c'est un miracle quand ils tiennent. Ils ont, comme le marque le Proverbe, leur dit et leur dédit,* (1) *de sorte que sur ce chapitre, l'un de leurs Poëtes qui s'étoit engagé de paroles avec une personne considérable, lui écrivit,*

Sache, mon cher Ami, que je ne t'obéis,
Qu'afin de mieux sauver l'honneur de mon Pais.

*Boisrobert, Epit. 8. T. 1.*

## A MONSIEUR LE MAIRE (2) D'ANGOULESME.

*Balzac le conjure de faire raccommoder un chemin.*

J'espére, Monsieur, que vous aurez agréable la priére que je vous fais. Elle regarde l'intérêt public aussi bien

(1) ils ont leur dit et leur dédit, sie sagen bald ja bald nein.
(2) Maire, oberster Bürgermeister.

bien que le mien particulier : et vous êtes si pensif dans les fonctions de votre charge, que de vous découvrir un mal, c'est presque y avoir remédié. A l'entrée du Fauxbourg N... il y a un chemin très-difficile, et plus dangereux qu'un labyrinthe. Il apprendroit à jurer à un homme qui ne dit qu'*en vérité*. Il desespere tous ceux qui vont à Angoulesme; et je faillis hier à m'y perdre (1) dans de la boue. Trois mots d'ordonnance, que je vous demande, remettront les choses en meilleur état, et obligeront toute la Campagne. Ajoûtez, Monsieur, les Bénédictions de dehors à celles que vous recevez dans la Ville; ne souffrez point que la face du Public, à l'embellissement de laquelle vous travaillez avec tant de bonheur en d'autres endroits, soit défigurée en celui-ci; et ayez, s'il vous plaît, la bonté de considérer une personne qui n'est pas ingrate. Des gens disent davantage : et ils vous assûreront que vous avez un moyen d'étendre votre réputation hors des bornes de l'Angoumois; et de faire durer longtems l'année de votre Mairie. Je saurai par le retour de celui qui vous rendra cette Lettre, si ces gens disent vrai; et si vous me faites la grace d'estimer le remerciment que je vous ferai, et l'assurance que je vous donne d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur **.

## AU ROI.

SIRE,

Marseille, prosternée à vos pieds, ne vient pas demander à VOTRE MAJESTE des graces qui regardent la fortune de ses Citoyens; le bonheur qu'ils ont d'être au rang de vos Sujets, leur tient lieu de toutes choses. Elle

(1) je faillis à my perdre, ich wäre schier darein ums Leben gekommen.

Elle penſe à ſa gloire, SIRE, parceque cette gloire vous a pour objet. Ce n'eſt pas aſſez que votre Portrait ſoit imprimé dans nos cœurs, et qu'il doive paſſer avec notre ſang juſqu'à nos derniers Neveux. Nous oſons nous propoſer de faire le principal ornement de cette Ville, d'une Statuë équeſtre de VOTRE MAJESTE', s'il lui plaît de nous permettre de laiſſer à la poſterité cette preuve éternelle de l'amour et de la vénération que nous vous devons.

Si notre éloignement nous prive de la ſatisfaction de contempler votre Perſonne ſacrée; ce Monument, SIRE, y fera ſuccéder pour nous la conſolation de pouvoir du moins révérer votre auguſte Image. L'avenir le plus éloigné y verra une marque de notre bonheur, et de nos reſpects, dont il n'y aura que la durée qui puiſſe avoir quelque rapport avec vos Vertus immortelles. Et à l'égard de tant de Nations de l'ancien et du nouveau Monde qui abordent à Marſeille, cette Statue renouvellera dans leurs Eſprits l'idée des merveilles de votre vie, dont elles ont ſenti ou admiré les effets.

Nous demandons, SIRE, avec une ſoûmiſſion très-profonde cette permiſſion ſi ardemment et ſi juſtement deſirée. Nous l'eſpérons comme une des plus grandes faveurs, que nous puiſſions recevoir; et nous tâcherons de l'exécuter comme une choſe qui doit rendre témoignage à tous les Peuples, et à tous les Siécles, du zéle avec lequel nous ſommes,

SIRE,

De V. MAJESTE', etc.

## A MADAME DE SEVIGNY.

*Coſtar la ſupplie de l'aider à reconnoître les bons offices de Monſieur ****.*

On me mande, Madame, que Monſieur **** a tâché à me rendre de bons offices auprés de ſon Eminence.

sence. Il est de vos plus grands et de vos plus précieux Amis. Aidez-moi, Madame, je vous en supplie, à reconnoître sa générosité: et mettez sur votre compte tout ce qu'il fera pour moi. Il ne vous en coûtera que quelques témoignages d'estime; et vous ne plaindrez point cette dépense. Vous n'en sauriez faire qui vous acquiere plus d'honneur: quand vous n'y trouveriez pas votre intérêt, j'oserois me flater, que la considération du mien suffiroit pour vous obliger de m'accorder la grace que je vous demande avec respect; et vous ne m'en jugeriez pas indigne, si je pouvois vous marquer à quel point je suis,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

## A MADAME *.

*Costar la conjure de lui vouloir du bien.*

Quand vous m'auriez tout-à-fait oublié, Madame, je croirois toûjours que vous auriez raison: et encore que je n'en puisse deviner la cause, je ne laisserois pas de m'imaginer qu'il y en auroit une très-bonne: et rien ne m'empêcheroit d'estimer les qualités que vous possédez. Mademoiselle*** l'une de vos plus chéres amies, est si fort persuadée là-dessus, de la sincérité de mes sentimens; et elle m'en sait tant de gré, que si elle pouvoit les reconnoître, elle le feroit de tout son cœur. Mais il n'y a que vous, Madame, qui ayez de quoi payer pour vous-même: et qui puissiez acquitter des dettes de cette nature. Cela ne vous coûtera pas beaucoup, s'il ne vous coûte beaucoup de me vouloir un peu de bien. J'espére que vous n'y aurez point de répugnance lorsque je vous aurai fait connoître de quelle sorte je suis,

Votre très-humble.

A MON-

## A MONSIEUR *.

*Coſtar lui demande une place dans ſon eſprit.*

Vous dites, Monſieur, mille mots en ma faveur. Ces bons mots ſont de bons offices, et ne témoignent pas moins votre généroſité, que votre eſprit. Je ſavois qu'il étoit très-agréable; et que vous aviez pris ſoin de l'embellir de toutes ſortes de connoiſſances par le commerce des excellens Livres, et des Nations les plus polies: mais je ne ſavois pas que cet eſprit fût auſſi bien faiſant, que bien fait, et qu'il eût toutes les qualités qu'il faut pour me charmer, et me faire déſirer avec ardeur qu'il vous plût de m'y recevoir. A cette heure que je le connois, il n'y auroit rien, Monſieur, que je ne fiſſe pour obtenir cette grace, ſi je la croyois mériter; et qu'en échange je vous puſſe donner quelque choſe qui fût du poids de celle que je ſouhaite paſſionnément. Je ſuis

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur. C.

## A MADAME LA MARQUISE DE CASTELNAU.

*Coſtar lui mande qu'il ſouhaiteroit de recevoir des marques de ſon eſtime, et de ſa bienveillance.*

Vous ne feriez, Madame, pas tant mal d'envoyer quelquefois apprendre de mes nouvelles. Je ſuis aſſez malade, et aſſez votre très-humble Serviteur pour mériter ces petits ſoins. Ce procédé, il eſt vrai, n'eſt point autrement dans l'ordre: et c'eſt une choſe un peu nouvelle; que de mendier des civilités, et des témoignages d'affection: mais, Madame, puiſque j'ai oſé vous demander de la Ciutat, il me ſemble que je ſuis bien fondé à vous ſupplier très-humblement de me donner une partie de mes autres néceſſités. Celles-ci ſont preſſantes, et je ne ſaurois vivre davantage ſans rece-

voir des marques de votre eſtime, et de votre bienveillance. J'avois crû m'en pouvoir paſſer plus aiſément; mais comme j'éprouve le contraire, je m'efforcerai de m'en rendre plus digne, et de vous obliger à devenir ſenſible aux maux

De Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSIEUR
## LE COMTE DE SAINT-AIGNAN.

*Coſtar lui demande ſes bonnes graces.*

On tâche, Monſieur, à me mettre la vanité dans la tête, et à me perſuader que ſi j'ai la hardieſſe de vous demander l'honneur de vos bonnes graces, vous aurez la généroſité de me les accorder. Une prétention ſi haute, et ſi mal fondée a quelque choſe de chimérique: et je ne puis, ſans témérité, ſuivre les ſentimens de ceux, que l'affection aveugle en ma faveur. Ainſi, Monſieur, je ferai mieux de ne rien hazarder, et de prendre plûtôt la liberté de m'adreſſer à vous, pour voir comment il faut que je m'y conduiſe. Depuis quinze ans j'admire la beauté de votre eſprit, et ſuis vivement touché des autres qualités qui accompagnent celle-là. Mais apparemment je vous ſerai toûjours inutile: et je ne prévois pas que je vous puiſſe être fort agréable. Prononcez là-deſſus, Monſieur, et ayez, s'il vous plaît, la bonté de me dire franchement ſi je dois élever mes deſirs juſqu'à la gloire d'être aimé de vous; ou s'il faut que je continue à les borner à la petite étendue de ce que je vaux; et que je me contente d'honorer votre vertu, et d'être avec peu de bruit,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MA-

## A MADAME *.

*Coſtar la prie de ne point faire Monſieur N** ſon confident.*

Trouvez bon, Madame, que je trouve un peu mauvais que vous montriez mes Lettres au Gentilhomme, dont vous me parlez ſi ſouvent. A cette heure que j'y penſe, il ne ſeroit point tant mal à propos de m'en fâcher un peu: et ſi vous me vouliez promettre de prendre ſoin de ne me pas laiſſer long-tems en mauvaiſe humeur je m'y mettrois tout préſentement: (1) mais, Madame, vous êtes une vraye Femme à ne vous en ſoucier pas plus que de raiſon: et quand je voudrois me radoucir, il faudroit que j'en euſſe toute la peine. J'aime donc mieux me contenter de vous repréſenter très-humblement, que vous ne faites rien qui vaille, (2) de chercher un Confident comme celui-là. Je me connois en phyſionomie, et quand j'y ſerois moins ſavant, je ne juge point trop mal des gens, lorſque je les ai entendu parler. Si vous ouvrez votre cœur à ce galant homme, il s'y jettera à corps perdu, (3) et y entrera ſi avant, que vous ne l'en tirerez pas quand vous voudrez: il fera bien plus que d'y dérober vos ſecrets; il a l'air d'y vouloir être abſolu, et quoique je n'occupe en un ſi bon lieu (tant vous êtes méconnoiſſante) qu'un petit coin à ne donner guères de jalouſie, je ſuis trompé s'il m'y veut ſouffrir. Je ſerois pourtant fort marri d'être obligé de haïr un homme, qui m'a paru ſi aimable au premier abord; et que j'aimerai, pourvû qu'il ne vous aime point trop. Prenez y garde l'un et l'autre, ſi vous êtes ſages; car on ne trouve pas à toute heure un ami ſi fidèle, ni un galant ſi commode, que

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur, C.



(1) je m'y mettrois tout préſentement, ſo wollte ich gleich ito damit anfangen.

(2) que vous ne faites rien qui vaille, daß Sie nichts gutes fürnehmen.

(3) à corps perdu, aus allen Leibeskräften.

# A MESDEMOISELLES DE VILSE, CHANOINESSES DE MONS, ET DE MAUBEUGE.

*Marigny les ſupplie de l'appuyer dans le deſſein qu'il a d'être Directeur et Aumônier de quelques Chapitres de Chanoineſſes.*

L'eſpérance que vous m'avez donnée, Mesdemoiſelles, de me procurer un emploi dans les Chapitres de Mons et de Maubeuge, m'eſt ſi glorieuſe, que vous ne devez pas trouver étrange, que je vous faſſe reſſouvenir de ſolliciter toutes les perſonnes, dont les ſuffrages peuvent vous aider à établir ma fortune. Les Charges auxquelles vous trouvez bon que je prétende, ſont briguées (1) par beaucoup de gens; mais ſi vous appuyez mes intérêts, je me flate d'obtenir la grace que je vous demande; et j'ai la vanité de croire que je ſuis juſtement l'homme qu'il vous faut:

*Je ne ſuis point de ces Porteurs de Mitres,*
*Dont l'importune auſtérité*
*Pourroit troubler la gayeté,*
*Qu'on voit régner dans vos Chapitres.*

Non, Mesdemoiſelles, ne craignez pas cela: je ne veux rien innover: et ſi j'ai la direction de vos conſciences, je n'y jetterai aucun ſcrupule qui les embarraſſe. Je ne vous demanderai qu'une dévotion aiſée, et vous aurez en moi un Directeur commode. Les leçons que je vous ferai, vous laiſſeront toute la liberté que vous ſauriez ſouhaiter. Je ſai ce que vous pouvez faire, et ce qu'il ne faut pas exiger de vous. Il ne faudra pourtant point, Mesdemoiſelles, que vous trouviez mauvais, que je vous avertiſſe qu'il ne ſeroit pas honnête qu'à votre âge vous euſſiez la conſcience trop large.

(1) ſont briguées, werden eyfrig geſucht.

large. Il y a, en toutes choſes, des meſures à garder, et lorſque vous me rendrez compte de vos actions. (Car vous ne devez avoir rien de caché pour votre Directeur) je vous dirai ſincérement à quoi vous devez vous en tenir. (1) Cependant vous pouvez aſſurer toutes les jeunes Capitulantes des deux Colléges, que je ne ſuis point d'humeur à réformer l'uſage de leurs Bréviaires, ni de leurs ſervices.

*Je ne prétendrai pas que leurs yeux ſe contiennent,*
*Lorſqu'ils verront entrer de jeunes Curieux.*
*Au contraire, en ce cas, je veux que leurs beaux yeux*
*Se détournent pour voir ceux qui vont et qui viennent,*
*Je ne ſuis point homme capricieux:*
*Et ne veux point en Directeur critique,*
*Condamner la vieille pratique*
*De regarder, de dire, et de parler.*
*Toutes ces libertés entrent dans vos myſtères:* (2)
*Et je ſai bien, que vos Breviaires*
*Sont votre pis aller.* (3)
*Non, je ne prétens pas réformer ces manières,*
*Et je ſerai content, pourvû*
*Que je ſache comment dans tous les Oratoires,*
*On fait, en méditant ſur ce que l'on a vû,*
*Les Oraiſons jaculatoires.* (4)
*Car il y va de mon devoir,*
*De m'en inſtruire, et de ſavoir,*
*Ce que font les jeunes Novices*
*Dans leur chambre au ſortir du Chœur:*
*Afin de leur montrer, comme un bon Directeur,*
*A bien faire leurs Exercices.*



(1) à quoi vous devez vous en tenir, woran Sie ſich hierinnen halten ſollen.

(2) entrent dans vos myſtères, haben an Ihren Geheimniſſen Theil.

(3) ſont votre pis aller, in der Noth Ihnen zur Zuflucht dienen.

(4) les Oraiſons jaculatoires, die Stoßgebethgen.

Il ſeroit fort difficile de rencontrer un Directeur qui eût plus de complaiſance, et lorſque je vous aurai expliqué de quelle façon je prétens en uſer, ſi je ne ſuis le plus malhûreux des hommes, je me flate que malgré les autres prétendans, j'aurai les voix des deux Collèges. Ce n'eſt pas aſſez, Mesdemoiſelles, de vous avoir dit comment je règlerai vos conſciences, j'oſe vous aſſurer que je ſerai auſſi bon Aumônier que Directeur; et que je ſai bien diſtinguer ceux dont il faut avoir pitié, de ceux qui n'en méritent point; et cela n'eſt pas peu. Car aujourd'hui il y a tant de tromperie, qu'on rencontre à toute heure des demandes indiſcretes, de qui il faut extrêmement ſe donner de garde.(1) Surtout, que la vanité de voir beaucoup de languiſſans à ſa ſuite, ne faſſe point faire ſans diſtinction, la charité à toutes ſortes de perſonnes. Car il y en a pluſieurs qui demandent plûtôt par habitude que par néceſſité.

*Il faut connoître, ſi les plaintes,*
*Qu'on fait aupres d'une jeune Beauté,*
*Sont ou veritables, ou feintes.*
*Si celui qui les fait, reſſent en vérité*
*De la douleur les cruelles atteintes.*
*S'il ſe plaint par coutume; ou par néceſſité.*
*Et lorſque ſa langueur eſt un mal véritable,*
*Il eſt bon d'être pitoyable;*
*Et d'avoir de la charite:*
*En ce cas une douce œillade*
*Fait bien du plaiſir au malade.*

Mais comme c'eſt une faute de faire indifféremment la charité à tout le monde, c'en eſt une auſſi de renvoyer indifféremment ceux qui la demandent; et il faudra que vous vous corrigiez de ce défaut; car il règne aſſez dans Maubeuge:

*Je remarque, à mon grand regret,*
*Que j'ai beau me plaindre en ſecret*

*Du*

(1) de qui . . . garde, für welche man ſich äuſſerſt hüten muß.

*Du cruel tourment que j'endure,*
*J'ai beau dire qu'il eſt mortel;*
*La Chanoineſſe d'Inerſek*
*A pour mon mal, l'ame ſi dure;*
*Que ſi j'implore ſa pitié,*
*Me repouſſant d'une façon cruelle,*
*Amour vous aſſiſte, dit-elle,*
*Je ſuis indifférente, et n'ai point d'amitié.*
*Hélas! Ce procedé n'eſt-il pas bien étrange?*
*Choque-t-il pas l'humanité?*
*Je n'euſſe jamais crû, qu'un Ange*
*Pût n'avoir point de charité.*

Ces manières de traiter ceux qui ont beſoin de ſecours, décrient terriblement les gens. (1) Si j'ai l'honneur d'être Aumônier de vos Chapitres, j'empêcherai qu'on ne vous faſſe des reproches ſur cet article; et je diſtribuerai de telle ſorte, vos libéralités, que perſonne ne s'en plaindra.

*Pour faire plaiſir aux Humains,*
*Vous avez des yeux et des mains,*
*Des doux propos, (2) des complaiſances,*
*D'aimables ſouris, des deſirs,*
*De ſecrettes correſpondances,*
*Du chagrin qui vient des abſences;*
*Des petits ſoins, des bracelets,*
*Des baiſers, des portraits et de la jalouſie,*
*Et s'il vous en prend fantaiſie,*
*Vous pouvez donner des poulets. (3)*
*C'eſt un fort grand ſecours dans une maladie;*
*Et l'Hiver comme au renouveau,*
*Pour rendre à qui languit, une nouvelle vie,*
*Un poulet de Chapitre eſt un friand morceau.*



(1) decrient terriblement les gens, bringen die Leute in einen ſehr ſchlimmen Ruf.

(2) des doux propos, angenehme Unterredungen.

(3) vous pouvez donner des poulets, Sie können Liebes-Briefgen ſchreiben.

Ayant tant de libéralités à faire, vous seriez bien cruelles de n'être pas touchées de la misère de ceux qui vous demanderont quelques graces. Il est du devoir de votre Aumônier de les distribuer: et je vous jure que je m'en acquitterai en honnête homme. Ne vous étonnez pas pourtant,

*Quand vos cœurs deviendront humains,*
*Si je ne fais point de scrupule,*
*Tant de trésors me passant par les mains,*
*De vous ferrer un peu la mule;* (1)
*Je pècherois contre la charité,*
*En m'oubliant dans la nécessité.*
*Ce discours ne part point d'un cœur plein d'avarice,*
*Car je vous fais ici serment,*
*Si vous agréez mon service,*
*De vous servir toutes fidélement.*

Je vous supplie très-humblement, Mesdemoiselles, de faire valoir ces considérations dans l'Assemblée où vous élirez l'Aumônier et le Directeur qui vous manquent; et d'assurer que j'ai, graces à Dieu, un tempérament assez fort pour les fatigues de ces emplois. J'ose dire que je m'en acquiterai avec honneur six mois dans l'un, et six mois dans l'autre des Chapitres. J'offre même de faire un Noviciat en l'un et en l'autre; afin qu'on juge si je suis digne des Charges auxquelles j'aspire, et dont la possession me rendra glorieux comme un coq de Chapitre. Je suis, Mesdemoiselles, avec passion et avec respect,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

MA-

(1) de vous ferrer un peu la mule, etwas Unterschleif zu machen.

## MADAME **.

## A MONSIEUR **.

*Elle ſouhaiteroit qu'il fût auprès d'elle.*

Mon Dieu, que n'êtes-vous ici, Monſieur, nous ſerions hûreux, s'il eſt vrai que vous m'aimiez autant que vous le dites. Tout le monde eſt à Paris pour quinze jours; et je ſuis ſeule avec mon petit Laquais. Quand je ſonge aux douces heures que nous paſſerions enſemble, j'en ai de très-mauvaiſes: et je ne puis m'empêcher de vous vouloir un peu de mal à force de vous vouloir trop de bien. (1) C'eſt une choſe étrange, Monſieur, d'avoir toûjours un homme dans l'eſprit; et de ne l'avoir que là. Si vous étiez ici, je vous aurois ſouvent en mes allées, où je jouirois du plaiſir de vous voir et de vous entendre, et c'eſt ce que je ſouhaite de tout mon cœur. Car je vous aime avec paſſion; et mille fois plus que vous ne m'aimez. Au reſte je ſuis au deſeſpoir d'apprendre que vous vous conſoliez de mon abſence avec votre ancienne Inclination: j'ai penſé dire *vieille:* (2) mais je n'ai garde: elle prétend n'avoir que vingt ans; toutefois vous verrez que ce ſont les mêmes vingt ans qu'elle avoit lors qu'elle fut à SaintGermain voir Louis XIII. dans ſon lit de parade. Je ris, mais c'eſt de rage, comme on chante de crainte en préſence des voleurs. Je ſuis,

Votre tres-humble Servante *.



(1) à force de vous vouloir trop de bien, dadurch daß ich Ihnen gar zu viel Gutes wünſche.

(2) ancienne Inclination, vormahlige Liebſte. J'ai penſé dire *vieille*, ich hätte ſchier alte geſagt.

## MADEMOISELLE N*.

## A MONSIEUR N*.

*Elle le prie de lui rendre un bon office.*

Je vous ſupplie, Monſieur, de me ſecourir contre un créancier incommode. C'eſt un certain Monſieur N*. de vos amis, qui m'a fait donner aſſignation (1) pour un baiſer, dont il dit qu'il a une promeſſe de moi en bonne forme; et paſſée devant des gens encore plus croyables que des Notaires. Il eſt vrai qu'il y a quelques jours qu'en préſence de pluſieurs Dames, je lui promis de le baiſer au cas qu'il nous voulût dire une Hiſtoriette, et il nous la dit. Hé bien, Monſieur, eſt ce qu'il faut que je le baiſe? Il a fait un Rondeau pour m'y contraindre par corps. (2) Donnez-moi, s'il vous plaît, des défenſes, (3) vous ferez bien, et vous obligerez

Votre très-humble et très-obéiſſante Servante.

## A MONSIEUR *.

*Scaron lui demande la continuation de ſon procédé.*

Je perds beaucoup, Monſieur, à n'être pas connu de vous, autant que je vous connois; vous ne douteriez point que je n'euſſe pour votre généroſité tous les ſentimens qu'elle mérite; et pour les obligations que je vous ai, toute la reconnoiſſance dont je ſuis capable. Vous vous prenez d'une manière tout-à-fait honnête à me faire du bien: et les obligeans procédés que vous avez en ma faveur, ſont hors de ſoupçon de tout intérêt. Je vous ſupplie, Monſieur, de me les continuer: et d'achever un Ouvrage qui ne pouvoit être entre-

(1) qui m'a fait donner aſſignation, welcher mich hat vor Gericht laden laſſen.

(2) pour m'y contraindre par corps, um mich durch gefängliche Haft dazu zu zwingen.

(3) des defenſes, einen Schutz-Brief.

entrepris que par un homme, qui eût l'ame comme vous. Je ſuis, etc.

## A MONSEIGNEUR
## L'EVÊQUE DU MANS.

*Scaron lui demande un Bénéfice.*

Je ne ſuis point mort, Monſeigneur, comme les huit Chanoines dont vous avez depuis peu donné les Prébendes; et cependant vous avez auſſi donné la mienne. Je ſerois fâché qu'ils ne fuſſent pas plus morts que moi. Ce n'eſt point que je n'aime aſſez mon prochain; mais s'ils n'étoient pas morts, Monſieur Coſtar et Monſieur * qui ſont peut-être encore de mes amis, ne ſeroient ni Archidiacres, ni Chanoines. Je ne ſai comment, j'ai mis ce mot, *peut-être*. Je ne l'aurois point mis ſi j'y euſſe bien ſongé. Si jamais j'ai l'honneur de vous écrire, je ferai un brouillon, (1) afin de ne rien mettre dans mon Billet contre ma conſcience. Pour revenir à ma Prébende, vous m'en devriez bien donner une autre quand ce ne ſeroit que pour me r'acquiter du tems que j'ai perdu à me fier aux promeſſes de feu votre Oncle d'hûreuſe mémoire, et de peu de parole. Vous ſavez ce que vous avez à faire: mais ſi j'étois en votre place, je donnerois un Bénéfice à une perſonne qui ſeroit en la mienne. Auſſi bien ſans rien faire contre les bonnes mœurs, vous avez un coup ſûr pour en faire vaquer comme faiſoit un Châtré que l'on appelloit *Mortier*. Ce Maître Moine empoiſonna dans un dîné une vingtaine de Prieurs; et là-deſſus on fit un Livre qui avoit pour titre, *la Méthode de faire vaquer les Bénéfices, miſe en lumiére par le Révérend Pere en Dieu N* *. Je vieillis, puiſque je ſuis conteur d'Hiſtoriettes. Mais il eſt minuit ſonné, et

(1) un brouillon, ein Concept, (Papier worauf man etwas entworfen.)

et les Lavardins n'aiment pas les gens qui parlent autant qu'eux. Ainſi je finis ma Lettre, et vous demande mille pardons d'avoir oublié d'y mettre par-ci par-là, autant de *Monſeigneur* qu'il en faloit. Je ne tomberai plus dans cette faute, et encore un coup, je ne vous écrirai de ma vie, que je ne faſſe un broüillon. Je ſuis,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur et plus Chanoine,

SCARON.

## A MADAME **.

*Le Chevalier de Méré lui demande de ſes nouvelles.*

Le lendemain que je vous eus quittée, je ne manquai pas de vous écrire, et je vous aſſure, Madame, que ſi je vous écrivois auſſi ſouvent, qu'il m'en prend envie, il ſe paſſeroit bien peu de jours, que je ne vous demandaſſe de vos nouvelles. Je n'en ai point eu depuis que je ſuis ici: et cela me met en peine; mais ce qui me donne cette inquiétude, n'eſt qu'une délicateſſe de ſentiment. Car quelle apparence y a-t-il qu'une perſonne qu'on aime, ſoit malade, parcequ'on a été cinq ou ſix jours ſans recevoir de ſes Lettres? Néanmoins, Madame, je ne laiſſe pas de craindre, et vous me ferez un extrême plaiſir de m'apprendre, que vous vous portez, comme le deſire paſſionnément,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MA-

## A MADAME **.

*Elle lui feroit plaiſir de lui envoyer une mouche.*

Je vous conjure, Madame, de donner à mon Laquais une mouche. N'allez pas vous imaginer que ce ſoit pour avoir un air plus galant, ni pour gagner au ſervice d'une autre, ce que j'ai perdu auprès de vous. Non, Madame, j'ai, il y a long-tems, renoncé aux cœurs, et la dureté du vôtre m'a rebuté de faire des conquêtes. La mouche que je vous demande, n'eſt que pour dérober aux yeux du monde, une élevûre (1) fort déſagréable. Quand vous n'en auriez qu'une ſeule, j'entens une mouche, ne laiſſez pas de me l'envoyer: elle m'eſt abſolument néceſſaire. Et pour vous, Madame, il vous eſt impoſſible d'en mettre ſur aucun endroit de votre viſage, que vous ne cachiez quelque choſe de beau.

## A MONSIEUR L'EVEQUE DE MANDE.

MONSIEUR,

La civilité a auſſi-bien ſes inconvéniens, que le reſte des choſes du monde, et pour le moins a-t-elle celui-ci, qu'elle attire les importunités. Si vous en doutez, mon imprudence va vous le faire connoître. Il plut à Monſeigneur le Cardinal, il y a quelques jours, de me promettre qu'auſſi-tôt que Monſieur Deffiat ſeroit de retour, il me feroit payer de ma penſion, et y ajoûta encore qu'il feroit mes petites affaires. Ce témoignage de ſa bonté fut grand, comme véritablement il n'y a rien de petit en lui; mais ce qui le rend plus glorieux, c'eſt qu'il prévint ma Requête, et ne voulut pas que j'euſſe la peine de lui demander une choſe dont il

(1) une élevûre, eine Blatter / Hitzblaſe.

il peut connoître le besoin. Aujourd'hui que Monsieur Deffiat est arrivé, il est question de faire ressouvenir Monseigneur le Cardinal, tant de l'assistance qu'il m'a offerte en cette occasion, que de celle qu'il m'a promise en l'Office de Trésorier de France dont il a plû au Roi de me gratifier. C'est chose que vous pouvez faire, et je prends la hardiesse, Monsieur, de vous prier de me vouloir faire ce bon office, et de l'accompagner de quelque parole de recommandation sur l'une et l'autre de ces affaires. La monnoye dont les petits payent les bien-faits des Grands, c'est la gloire. J'espère que de ce côté-là on ne m'accusera jamais d'ingratitude. Je suis en un âge où il est vraisemblable que ces Muses, qui sont Femmes, ne font pas grand compte de moi, et que pour le mieux elles ne me donneront que quelque brin de Lavande, quelque Tulipe, et quelqu'autre de ces chétives fleurs, (1) qui ne sont bonnes que pour le chapeau d'un nouveau Marié de * Clamar ou de Vaugirard. Mais quand je les conjurerai au nom de ce demi-Dieu, je m'assûre qu'elles n'ont point de jardin qui ne me soit ouvert, et qu'il n'y a œillets ni roses, qu'elles-mêmes ne prennent la peine de me cueillir. Elles sont retirées dans les solitudes, il est vrai : mais c'est sur des Montagnes si hautes, que sans être au monde, elles ne laissent pas de savoir tout ce qui s'y fait. Et parcequ'elles savent bien que nous sommes en un Siècle où il n'y a point d'appui pour elles que celui de cet admirable Prélat, elles ne sont pas si mal avisées que de refuser un Protecteur qui leur est si nécessaire. Je fus dernièrement trouver un homme pour quelque petite affaire, et je crois que, sans offenser sa conscience, il lui étoit aisé de me satisfaire ; la peur que j'ai d'être refusé, me fait toûjours prendre garde de ne jamais rien demander qui ne soit raisonnable, et d'ailleurs j'avois quelque sujet de croire que cet homme aimât les vers. Je le trouvai toutefois si peu courtois, et si fort résolu de *ne me* point

(1) chétives fleurs, elende, armſeelige Blumen.

* Villages près de Paris.

point gratifier, que je m'en revins avec un déplaiſir de lui avoir jamais rien demandé, et avec une proteſtation de ne lui demander jamais rien. Je ſuis encore en cette même opinion. La néceſſité eſt forte; mais, à ce que je vois, elle ne l'eſt pas aſſez pour me faire faire une pièce à un homme, à qui une première n'a de rien ſervi. Il me pouvoit faire du bien; je lui pouvois donner des louanges, il me ſemble que ce qu'il eût eu de moi, valoit bien ce j'euſſe reçû de lui. Puiſqu'il ne l'a pas voulu, il le faut laiſſer là. Me voilà déchargé d'une grande peine.(1) Auſſi bien ſuis-je fort aiſe de n'avoir autre objet que celui de ce grand Cardinal. C'eſt un ſujet où il n'y a que trop de matiere. Ma fortune eſt un monſtre qui ne mourra jamais, ou mourra de la main de cet Hercule. C'eſt lui ſeul et de lui ſeul que je veux parler. Pour vous, Monſieur, en la peine que vous prendrez de le faire ſouvenir de moi, vous aurez ce déplaiſir, d'avoir obligé un homme incapable de toute revanche: mais vous vous conſolerez, s'il vous plaît, du contentement de vous être acquis un très-humble et * très-affectionné ſerviteur.

## A MONSIEUR SCARON.

*Mainard lui demande de ſes nouvelles, et lui en écrit des ſiennes.*

Je tremble, Monſieur, lorſque l'ordinaire arrive ſans m'apporter des marques de votre ſouvenir. L'amitié que nous avons faite à Rome, vous donne-t-elle de la peine? Votre ſanté eſt-elle ſi ébranlée, que les Médecins vous défendent de faire la moindre choſe? Ecrivez-

(1) Me voilà déchargé d'une grande peine, itzt bin ich einer groſſen Sorge los.

* Le mot affectionné ne ſe met plus à préſent que quand on écrit à un inferieur. Il étoit autrefois indifferent de s'en ſervir en écrivant à ſes égaux, et même à des ſuperieurs. Cet uſage ſeroit très-blamé aujourd'hui.

vez-moi, s'il vous plaît, une fois le mois, quand vous ne me devriez dire que, *je me porte bien, et je vous aime toûjours.* Cela empêchera que votre silence n'irrite les maux que j'endure, et qui depuis six semaines, me font penser au grand départ. Je fais ce qu'il m'est possible pour le différer; et je regle si sobrement mes repas, que les abstinences d'un homme qui prétend être *Béat*, (1) ne sont pas plus régulières. Cependant je ne laisse point d'envoyer mon esprit sur le Parnasse, et d'y chercher quelque nouveau laurier. Je n'eus jamais tant d'envie d'écrire, et vous ne sauriez vous imaginer le nombre infini de pensées Poëtiques, qui m'empêchent de dormir: mais pas une ne peut entrer dans l'Epigramme. La Morale m'occupe tout entier, et de votre vie, Monsieur, vous ne vîtes des Vers plus sages (*a*) que ceux que va publier

Votre très-humble Serviteur.

MAINARD.

A MON-

(1) être Béat, ein Heiliger zu ſeyn. Mot peu uſité.

(*a*) Il entend parler de cette belle Ode qu'on trouve dans ſes Poëſies, et qui commence,

*Alcipe, reviens dans nos bois,*
*Tu n'as que trop ſuivi les Rois, etc.*

Il fut Poëte juſqu'à la mort, et on trouve dans les Recueils de Poëſies des Madrigaux et des Sonnets que Mainard compoſa la veille de ſa mort.

# A MONSIEUR BERTIER, PREMIER PRESIDENT AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

*M. de la Chambre le conjure de l'appuyer dans une affaire.*

Je ne devrois prendre les témoignages de la bienveillance, dont vous m'honorez, que pour des effets de votre civilité; néanmoins, Monſieur, j'oſe me flater, que vous avez un peu d'affection pour moi; et qu'entre les paroles obligeantes que vous me dites toûjours, il y en a quelques-unes qui partent du cœur, et qui me doivent faire croire, que vous avez deſſein de m'obliger. Ainſi, Monſieur, dans la rencontre, qui s'offre, je prens la liberté de vous faire reſſouvenir des ſentimens favorables que vous avez pour moi; et de vous ſupplier très-humblement de me vouloir faire une grace; elle dépend de vous, et de l'auguſte Compagnie, dont vous êtes le Chef. Si bien que ſi vous avez la bonté de favoriſer mes interêts, perſonne ne pourra réſiſter à votre autorité, ni à votre adreſſe, et j'aurai ſujet de tâcher à mériter, toute ma vie, cette faveur par mille très-humbles ſervices.

# LETTRES DE RECOMMANDATION.

## *REFLEXIONS* SUR LES LETTRES DE RECOMMANDATION.

*La Lettre de Recommandation eſt facile: elle roule toute ſur le mérite de la perſonne qu'on recommande, et ſur la juſtice de la choſe qu'elle déſire: on dit que l'obliger, c'eſt faire plaiſir à tous les honnêtes gens; et que l'on regardera les bons offices qui lui ſeront rendus, comme s'ils nous étoient rendus à nous-mêmes.*

*C'eſt recommander quelqu'un, que de dire que ſon affaire eſt très-juſte; qu'on la regarde comme la ſienne propre: Qu'ainſi l'on ſupplie ardemment de l'appuyer, et d'ouvrir les yeux ſur ce que demande la perſonne qui nous eſt chere, aſſurant que de pluſieurs graces qu'on nous a faites, celle de faire rendre juſtice à notre ami, ſera la plus grande.*

Let. premiere.

### A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE NANTES.

*Balzac le ſupplie pour un de ſes Parens.*

Celui qui vous rend ce Billet, et mon proche Parent; mais, Monſeigneur, notre amitié eſt encore plus étroite que notre Alliance: ainſi je vous conjure très-hum-

humblement de lui témoigner que les choſes qui me ſont chères, ne vous ſont pas indifférentes; et de faire pour l'amour de moi ce que vous feriez en ſa conſidération, s'il avoit l'honneur d'être connu de vous. Je ſuis, Monſeigneur, avec un profond reſpect,

Votre très-humble....

## A MONSIEUR LE PRESIDENT DE NESMOND.

*En faveur d'une Amie.*

Il ne tient qu'à Madame * que je ne me faſſe porter à Paris pour être ſon Solliciteur auprès de vous: mais, Monſieur, elle ne veut pas uſer de tout le pouvoir qu'elle a ſur moi: elle ſe contente de me demander une Lettre. Je la lui accorde comme une grace qu'elle me fait; et je vous l'écris, avec autant de paſſion, que ſi ma bonne fortune dépendoit du ſuccès qu'elle ſe promet de votre juſtice. Ce n'eſt donc plus ſon affaire que je vous recommande: ce ſont mes intérêts que je mets entre vos mains; et de pluſieurs obligations que je vous ai, celle-ci ſera la plus conſidérable. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur *.

Let. pt. L. 7. Let. 45.

## A MADAME DU FOS.

*Balzac prie pour un Ami.*

Sur l'assurance, Madame, que vous persuadez fortement, je n'ai pas promis à Monsieur ** que vous solliciteriez en sa faveur: je l'ai assuré, que vous lui gagneriez son procès: et je suis garant de tout ce qui vous en arrivera. Je vous pourrois dire pour rendre cet honnête homme plus considérable, qu'il vous remerciera en cinq ou six Langues, et qu'il est illustre par son mérite; mais, Madame, je vous dirai seulement qu'il est mon ami, qu'il vous loue par-tout; et que si ma recommandation, et votre gloire vous sont chères; vous le renverrez bien-tôt avec un entier contentement. Je l'espére, et suis,

Votre très-humble...

## A MONSIEUR D'AIGUEBONNE.

*Pour Monsieur Arnaud le Fils.*

Ne craignez point, Monsieur, que je fasse ce tort à notre amitié, de vous recommander celui qui vous rend ce Billet: il suffit que vous sachiez que c'est mon fils, pour le traiter comme s'il avoit l'honneur d'être le vôtre; et je n'ai par avance qu'à vous remercier des faveurs que vous lui ferez. Je suis,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur...

A MON-

# A MONSIEUR PELOT, INTENDANT DE POITOU.

*Le Chevalier de Meré le supplie de rendre de bons offic à une Dame.*

J'ai quelques amis qui ne m'écrivent plus sans n parler de votre Chère délicate,(1) de votre agréab entretien, et de l'adresse, Monsieur, que vous av à faire aimer la justice dans votre Intendance. Tou le monde vous y regarde comme un parfaitement hon nête homme: et à l'envi,(2) les Dames tâchent à vou y consoler de ne plus voir celles de Paris. Ce qui m plaît davantage, on me mande que j'ai toûjours pa à votre amitié. Je songe, Monsieur, depuis long tems à vous en témoigner ma joie; et je n'en sauro avoir une plus favorable occasion. Une belle Dame et d'un mérite extraordinaire, m'ordonne de vous em ployer: vous n'aimez rien tant qu'à faire plaisir, e jamais personne ne s'y est pris de meilleure grace.(3 Mais ce qui vous doit sensiblement toucher, c'est Ma dame Scaron qui veut bien vous être obligée, et elle ne fait cet honneur, qu'à fort peu de gens, quoiqu les mieux faits de la Cour s'empressent auprès d'elle Si vous êtes si hûreux, que de pouvoir la servir, vous me remercierez de vous en avoir prié. Je vous conjure donc, Monsieur, de ne vous point corriger dan cette rencontre d'être un ami violent; et de me croire avec toute l'affection que je vous dois,

Votre très-humble et très-
obéissant Serviteur.



(1) de votre Chère délicate, von Ihrem köstlichen Essen und Trinken.

(2) à l'envi, um die Wette.

(3) jamais . . . grace, niemahls hat solches jemand mit einer bessern Art gethan.

## A MADAME ***.

*Montreuil lui recommande l'affaire d'un ami.*

Si vous recevez auſſi mal les ſollicitations que je vous fais pour mes amis, que celles que je vous ai faites pour moi, je tiens l'affaire du pauvre Chevalier perdue. Mais, Madame, ſongez que c'eſt l'un des plus vaillans et des plus ſpirituels du Royaume: et ne perdez pas l'occaſion de faire voir que vous vous connoiſſez en mérite. Gagnez le Frère, et le Couſin que vous avez dans le Parlement. Si vous l'entreprenez, il n'y a rien, dont vous ne puiſſiez venir à bout. Depuis le tems que la Juſtice porte un bandeau, il eſt ſi uſé, la toile en eſt ſi claire, que les yeux des Juges verront au travers, et ils ne pourront réſiſter aux vôtres. Je conſens que ce jeune Gentilhomme reçoive par-là, toute la récompenſe des ſervices que je vous ai rendus, et de ceux que je vous dois rendre. Ils ſeront en grand nombre, ſi je vis long-tems, car j'ai fait vœu d'être juſqu'à la mort,

Votre très-humble, et très-obéiſſant Serviteur,

## A MONSIEUR...

*Balzac lui marque, qu'il a fait ce qu'il a pû pour Mademoiſelle N.**.

Je n'ai pas manqué, Monſieur, de faire tout ce que vous m'avez ordonné, ſans oublier la moindre choſe dont je me ſuis pû aviſer moi-même. Vous ne ſauriez vous intéreſſer en rien, qui ne me touche ſenſiblement; et j'eſtime beaucoup la charmante Mademoiſelle N... Je ne ſouhaiterois auſſi pour lui plaire, que d'avoir autant de bonheur à la ſervir, qu'elle a de graces en ſes manières. J'ai parlé de ſon affaire à Monſieur le Gouverneur, et il m'a promis de la termi-

ne

ner dans peu de jours, et comme vous le demandez. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très....

## A MONSIEUR DE REVOL, EVEQUE ET COMTE DE DOL.

*Costar lui mande qu'il ne sauroit faire voir la passion qu'il a de le servir; parceque la chose recommandée est trop facile.*

J'eusse bien voulu, Monseigneur, qu'il se fût trouvé quelque difficulté au premier commandement dont vous m'avez honoré. Mon obéissance mériteroit davantage; et elle pourroit m'aider à reconnoître les graces que j'ai reçûes de votre bonté dans le tems qu'il m'a été permis de vous approcher. Mais vous m'ordonnez une chose si fort selon mon cœur, qu'étant obligé de la faire pour l'amour de moi, la passion que j'ai de vous plaire, n'y peut ajoûter beaucoup. Si bien, Monseigneur, que ce ne sera point pour cette fois que je vous témoignerai, comme je le désire, l'absolu pouvoir que vous avez sur mes volontés. J'en attendrai avec impatience une plus favorable occasion; et cependant je serai toute ma vie avec toute l'ardeur et tout le respect que je dois,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

## A MONSIEUR **.

*Coſtar lui mande qu'il appuyera l'affaire qu'il lui recommande.*

J'ai toûjours eu pour vous, Monſieur, un zèle particulier; et ma plus grande ſatisfaction, c'eſt de vous le témoigner: mais je n'aurai pas cet avantage, quand j'appuyerai avec chaleur, comme je vous le promets, l'affaire que vous me recommandez; elle eſt trop juſte: et je crains que vous ne ſoyez d'humeur à faire ſans ceſſe de ces prêres: elles me donnent lieu de vous eſtimer: mais, Monſieur, ce qui me fâche, elles ne m'en donnent point de vous faire voir combien je ſuis.

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADAME...

Monſieur de... a voulu, Madame, que je lui donnaſſe une lettre de recommandation auprès de vous. Je ne ſai s'il ne préſume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'expoſer pour lui à vos refus; jugez par-là combien j'entre dans ſes intérêts.(1) Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ſes affaires; et moi, je vous prie ſeulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y ſonge plus guère quand il vous aura vûe. Il cherche un accès chez vous, et je vous conjure d'avoir dans l'occaſion la bonté de le chaſſer de votre chambre, pour l'envoyer chez ſon Avocat, et chez ſon Rapporteur. Je vous recommande, non pas ſon Procès, mais ſa liberté; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien auſſi perdre l'autre. Surtout je vous ſupplie, Madame, de vouloir

(1) combien j'entre dans ſes intérêts, wie ſehr ich an ſeinem Nutzen Antheil nehme.

loir bien ne ſourire jamais devant lui, je connois ſon cœur et vos ſoupirs, il n'y réſiſteroit jamais. De grace, laiſſez-lui faire ſes affaires, il ne va point à . . . pour vous aimer. Ne prenez point avec lui ce tour de converſation badine et enjouée, que vous entendez ſi bien, il n'y répondroit que trop; mais entretenez-le de l'importance d'un grand Procès, des caractères de ſes Juges, de la vigilance qu'il faut avoir; enfin de choſes ſolides, et non dangereuſes. Je ſai qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque choſe de plus difficile, que ſi je vous priois de ſolliciter tout le Parlement en ſa faveur, vous n'auriez pas beſoin d'effort pour être très-bonne amie, et vous en aurez beſoin pour paroître moins aimable, que vous ne l'êtes naturellement. Mais auſſi que ma vanité ſeroit flatée, ſi vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter!

## A MONSIEUR ***.

### Préſident au Parlement de...

*On lui recommande le Procès d'un Ami.*

Vous m'avez, Monſieur, donné juſqu'ici d'aſſez grands témoignages de vos bontés pour m'autoriſer à vous en demander de nouvelles marques. Un Ami, de qui les intérêts me ſont chers, a un Procès en votre Parlement pour un Décret, où l'on m'aſſure que la Juſtice parle en ſa faveur: et comme il y a peu d'hommes, qui la rendent avec tant de plaiſir que vous, vous ſouffrirez bien, Monſieur, que je m'en faſſe un d'offrir de la matière à votre équité; étant ſûr que l'ami pour qui je prens la liberté de vous écrire, a trop de vertu et trop d'honneur pour chercher à gagner un Procès, qui lui ſembleroit injuſte. La confiance qu'il a en ſon bon droit, dont je ſai, Monſieur, que vous vous déclarez l'appui, eſt tout ce qui le porte à ſouhaiter la recommandation que je lui donne: et pour lui faire avoir un heureux préſage de la juſtice qu'il attend de

vous, je l'ai assuré que vous ne m'aviez jamais refusé celle de me croire avec beaucoup de passion et de respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur, B^m.

## A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE SAINTES.

*Costar lui recommande un Ami opprimé.*

On est, Monseigneur, dans ce Voisinage, fort persuadé de la part qu'il vous a plû de me donner en l'honneur de vos bonnes graces. Vous l'avez dit à tant de gens, et j'ai trouvé tant de gloire à m'en vanter, que je ne connois personne, qui ne le sache. Celui qui vous rend cette Lettre, est l'un de ceux qui le croit plus fermement; et qui s'est imaginé que je lui rendrois un grand service, si je prenois la hardiesse de vous dire qu'il est de mes amis, et que je lui ai de particulières obligations. Il est troublé dans son Bénéfice par un de vos Archiprêtres, et comme il m'a conté son affaire, c'est injustement. On desireroit bien tirer quelque argent de lui; mais je vous avoue, Monseigneur, qu'il a cette petite imperfection de n'en avoir jamais guères, et que même il est sujet à ne garder pas long-tems le peu qu'il en a. Je m'assure que, pour un défaut si leger et si commun, vous ne le jugerez pas plus indigne de votre protection; et que vous ne permettrez point qu'il soit opprimé par un plus puissant que lui. J'ose aussi me promettre quelque chose au delà de cette exacte et ponctuelle justice que vous gardez si religieusement à tout le monde; et quand il implorera votre autorité, peut-être vous plaira-t-il de vous souvenir que celui qui vous a supplié de le vouloir favoriser, est plus que tous les hommes du monde,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

LET-

# LETTRES DE REMERCIMENT.

## *REFLEXIONS* SUR LES LETTRES DE REMERCIMENT.

*Si c'eſt d'un préſent qu'on remercie, on loue ce préſent. On parle de ſa beauté; et on aſſure que la manière dont il a été donné, nous obligera d'être toute notre vie à la perſonne qui nous fait ſentir de ſi agréables marques de ſon honnêteté.*

*Vous pouvez dire qu'on ne remercie des graces ordinaires que par des paroles; mais que la faveur que vous avez reçûe, étant extraordinaire, vous ne prétendez la reconnoître que par votre reſpect et par vos ſervices.*

*L'on peut dire que la faveur reçûe étant au deſſus de tous les ſervices, et de toutes les paroles, on aura toûjours un cœur auſſi plein de reconnoiſſance, que celui de la perſonne liberale eſt plein de généroſité.*

*La façon de remercier, mais qui ſemble à de certaines gens, un peu uſée,* (1) *c'eſt de dire à celui qui nous a donné, qu'il n'étoit nullement beſoin qu'il eſſayât de nous gagner par ſes libéralités, à cauſe que nous étions entierement à lui; mais que néanmoins toute notre vie nous tâcherons de les reconnoître en toutes rencontres.*

A MON-

(1) un peu uſée, etwas abgenutzt, veraltet.

Coſtar Tom. I. Lett. 70.

## A MONSIEUR ROSES, SECRETAIRE DE MONSEIGN. LE CARDINAL MAZARIN.

MONSIEUR,

J'ai un Médecin le plus barbu de tout ce Païs, et qui eſt impérieux et abſolu à proportion de ſa barbe. Il m'a expreſſement défendu d'écrire de plus de huit jours, ſous peine de prendre trois apozèmes de ſuite, (1) les plus déteſtables qui ſe ſoient faits de mémoire d'homme. (2) Néanmoins, Monſieur, à tout hazard, (3) et quoi qu'il m'en puiſſe arriver, je ſuis réſolu de vous rendre dès ce voyage les complimens que je vous dois Un remercîment gardé ne vaut pas de la moitié tant, et je ſuis ſi ſenſible au bien qui me vient de vous, qu'il n'eſt pas poſſible que je m'en taiſe. Les Lettres de recommandation qu'il vous a plû de m'envoyer ſeront toutes puiſſantes, je n'en doute point, mais au moins je vous réponds, qu'elles ont déja produit dans mon eſprit tout l'effet que vous pouviez déſirer. Il eſt tel, Monſieur, que vous qui concevez mieux les choſes que je ne ſai les exprimer, ne l'imaginerez jamais qu'imparfaitement. Car afin que je me déclare, vous ſaurez, Monſieur, que j'ai vû ici Monſieur l'Abbé Quillet, qui eſt pénétré juſqu'au vif et au plus tendre de ſon ame, de la belle, noble, adroite et ingénieuſe manière dont vous l'avez tiré du péril qui le menaçoit Cette action eſt une des plus hardies et des plus rares que l'on ait vues à la Cour depuis longtems; et je ſuis aſſuré que tout le Miniſtère de Monſieur

(1) trois apozèmes de ſuite, drey Kräuter-Tränke nacheinander.

(2) de mémoire d'homme, ſeit Menſchen Gedenken.

(3) à tout hazard, auf ein Gerathe wohl.

sieur le Cardinal de Richelieu n'en fourniroit pas un seul exemple. Elle a si bien achevé de vous gagner mon cœur, que j'ose dire qu'il n'en est pas un sur la terre que vous possédiez plus entier. Je meurs d'envie de vous le faire paroître, et à l'heure que je vous parle, je ne sens point de passion plus violente que de vous pouvoir témoigner que je suis d'une façon extraordinaire,

MONSIEUR,

Votre tres-humble etc.

Je pense qu'il ne vous déplaira pas que je vous fasse souvenir d'un passage de Tacite, que vous trouverez peut-être lieu de montrer quelque jour à son Eminence, lorsqu'elle *se fera peindre*, c'est sur le sujet de la clémence héroïque qu'elle a exercée envers notre ami. *Carmina Bibaculi et Catulli referta contumeliis Cæsarum, legantur. Sed ipse Divus Julius, ipse Divus Augustus et tulere ista et reliquere: haud facilè dixerim moderatione magis an sapientia, namque spreta exolescunt: si irascare, agnita videntur.* Voici comme j'ai traduit autrefois ces belles paroles. *Les Poësies de Bibaculus et de Catulle, qui sont toutes pleines de médisances outrageuses contre les Césars, se voient encore entre les mains de tout le monde. Mais le Dieu Jule et le Dieu Auguste souffrirent ces insolences sans en témoigner de l'émotion, et ne daignérent pas s'abaisser jusqu'à prendre le moindre soin de les supprimer. Et certes, j'aurois de la peine à dire laquelle des deux ils firent éclater davantage, ou leur excellente modération, ou leur profonde sagesse: car ces choses-là sont d'une nature que le mépris les anéantit, et que si l'on témoigne de s'en offenser, cette colére semble être comme un aveu de leur verité.*

Le même Tacite ajoute au même lieu à propos de Cremutius Cordus, qui dans ses Histoires avoit laissé échapper quelques louanges de *Cassius et de Brutus*, qui avoient blessé la délicatesse de Tibere. *Libros per Ædiles cremandos censuere Patres: sed manserunt occultati*

*et editi. Quo magis ſocordiam eorum irridere libet, qui præſenti potentia credunt extingui poſſe etiam ſequentis ævi memoriam. Nam contra punitis ingeniis gliſcit auctoritas: neque aliud exterui reges aut qui eadem ſæuitia uſi ſunt niſi dedecus ſibi, atque illis gloriam pepere.* LE SENAT *fut d'avis que les Livres de Cremutius fuſſent brulés par les mains des Ediles: mais ils ne laiſſerent pas de ſe débiter ſecretement et en cachette. Ce qui me fait mieux comprendre le mauvais ſens des gens de faveur, qui ſe figurent que la puiſſance et l'autorité qu'ils ſe ſont acquiſe, s'étendra juſqu'aux Siècles avenir et qu'ils auront la force d'abolir la mémoire des choſes qui leur ont déplu; car au contraire en puniſſant la témérité des Ecrivains, ils les mettent en crédit et en réputation, et j'ai remarqué que les Favoris qui ont voulu reprimer la licence des eſprits par la ſévérité des ſupplices, n'y ont rien gagné, que de rendre plus illuſtres les ennemis de leur gloire, et de s'attirer une honte et une confuſion éternelle.*

Il paroît, Monſieur, que ſon Eminence ſe propoſe de plus beaux Patrons (1) à copier et de plus riches modèles à ſurpaſſer que ceux des Hiſtoires modernes. J'en loue Dieu et toute la France avec moi. *Clementiam quamvis pœna digni invocent, etiam innocentes colunt.*

## A MADAME...,

*Balzac la remercie des fromages qu'elle lui a envoyés.*

Je ne veux pas, Madame, manger votre bien ſans vous en témoigner ma reconnoiſſance. Vous me faites des Feſtins depuis quatre jours; et le goût n'a rien d'excellent, que l'on ne trouve dans vos fromages. Ce n'eſt point de la crême; c'eſt un merveilleux je ne ſai quoi, qui pique agréablement la langue, et qui a une bonté qu'on ſent, mais qu'on ne peut exprimer. Je ne ſaurois auſſi croire; quoique vous puiſſiez dire, que de tels fromages ſoient de vos Villageoiſes. Non, Madame, des mains ſi groſſières n'ont point

(1) Patrons, Vorbilder, Muſter.

point travaillé à des choſes ſi délicates: les Nymphes de la Vienne s'en ſont mêlées, et les fromages que vous m'avez fait la grace de m'envoyer, ſont, ſans doute de leur façon. Ainſi, Madame, je ne puis vous remercier aſſez d'un ſi précieux préſent, ni vous aſſurer combien je ſuis

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur, B.

## A MONSEIGNEUR BOUTHILLIER, SURINTENDANT DES FINANCES.

*Balzac lui écrit qu'[illegible]ir dont il donne, augmente [illegible] faveurs.*

La manière, Monſeigneur, avec laquelle vous me donnez, eſt ſi peu commune, que je l'eſtime quelque choſe de plus que le préſent même: et je vous dois un remerciment tout nouveau pour une faveur toute nouvelle. Je vous le ferois, Monſeigneur, s'il étoit poſſible, que ma reconnoiſſance fût auſſi ingénieuſe que votre bonté; et que j'euſſe le don d'embellir les paroles, comme vous avez le ſecret de rendre l'Or plus riche. Il eſt précieux de ſa nature: mais il reçoit un plus haut prix de votre civilité; et parcequ'il m'eſt venu de vos propres mains, j'y trouve des attraits que je n'y aurois point apperçûs, ſi j'euſſe été payé par un Tréſorier. Vous vous êtes aviſé de ce moyen (1) pour me donner plus, en ne me donnant pas davantage; et multiplier quatre mille livres juſqu'à l'infini. Une honnêteté ſi extraordinaire et ſi glorieuſe m'obligera auſſi d'être toute ma vie.

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MON-

(1) vous vous êtes aviſé de ce moyen, Sie ſind auf dieſes Mittel gefallen.

## A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

*Arnaud d'Andilly le remercie des bons ſentimens qu'il a de lui.*

Le Billet dont Votre Eminence m'a honoré, eſt ſi obligeant, que ce ſeroit, Monſeigneur, mal connoître les honnêtetés qu'elle me fait, que de croire pouvoir l'en remercier. On témoigne, par des paroles, ſon reſſentiment des graces ordinaires; mais il n'y a que le cœur qui puiſſe répondre aux faveurs du cœur. Ce ſont les ſeules que j'eſtime. Votre Eminence ne me pouvoit auſſi attacher d'une façon plus particu[illegible] qu'en jugeant favorab[illegible]ement de mon peu d'amo[illegible]r mes intérêts; et de l'ardente et reſpectueuſe paſſion, avec laquelle je ſuis, Monſeigneur, de votre Eminence, le très-humble et très-obéiſſant Serviteur,

Coſtar Tom. I. Lett. 96.

## A MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE ***.

MONSEIGNEUR,

J'ai paſſé pluſieurs bonnes heures à ſonger à l'obligation que je vous avois des favorables témoignages qu'il vous a plû rendre de moi, mais auſſi j'en ai paſſé ce matin de bien mauvaiſes à chercher par où je commencerois le remercîment que je vous en dois. Il eſt étrange, Monſeigneur, que lorſque nous avons à traiter avec vous autres Heros,

*Car il eſt des Héros d'une douce manière;*
*Il en eſt de Juſtice, il en eſt de Bréviaire;*

nous ne saurions nous empêcher de vouloir mieux re que nous ne pouvons. Nous mettons à la tort nos pauvres esprits, comme s'ils nous cachoient le tresors, et qu'ils nous refusassent ce qu'ils ont de p beau et de meilleur: et cependant, j'ai souvent épr vé que d'un esprit mis à la gêne, (1) nous n'en tir rien d'ordinaire qui nous satisfasse. Il est vrai, M seigneur, qu'à le bien prendre il n'est point néces en cette occasion que je sois satisfait de moi-mêm c'est assez que vous le soyez: et il me semble que n'est pas une chose bien mal aisée; car le Magnani n'est pas fort difficile en remercimens, et les premi venus valent mieux pour lui, parcequ'ils viennent plus droit du fond du cœur. Le vôtre, Monseigne est un des meilleurs qui se soient faits de mémo d'homme; et je ne sai rien au monde qui lui soit co parable que votre esprit. Si vous croyez que j'aie bi compris ces vérités-là, je croi aussi que vous compre drez sans beaucoup de peine jusqu'où vont mes re sentimens, puisque l'admiration produit presque to jours l'amour, et que l'amour ne doit jamais de reco noissance qu'il ne la rende à grande mesure. Con nuez, Monseigneur, d'être bon et généreux, et prendre la protection d'une innocence persécutée: soyez assuré que vous défendez une cause qui est dé bonne, et que je rendrai meilleure de jour en jour. Q si vous n'en êtes pas assez payé par vos propres main c'est-à-dire par les voluptés que les belles ames pre nent à bien faire, je m'offre, Monseigneur, de vo en payer par ma bouche, et par ma plume, et de pu blier part-tout où je pourrai parler et écrire, que n'ai pas moins de sujet d'avoir de la tendresse, de passion et du zèle pour votre chère personne, que d respect et de la vénération pour les éminentes vertu que vous possédez et qui vous rendroient un gran Homme, quand même vous ne seriez pas un grand A chevêque. *Det tibi Deus ætatem quam mereris, et ſervu animum quem dedit.* Ce sont les vœux de toute l



(1) mis à la gêne, der auf die Folter geſpannet.

France, et vous me ferez bien l'honneur de croire que je les fais avec toute l'ardeur dont je suis capable, étant au point que je le suis pour toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble etc.

## A MADAME ***.

Vous m'envoyez une phiole pour mes yeux, et vous êtes cause que je m'en vais les perdre : car elle est si jolie et si galante, que je ne saurois m'empêcher de vous écrire pour vous en remercier. Mais c'est la coûtume de celles qui vous ressemblent, on les remercie même du mal qu'elles font. Si votre eau avance autant ma guérison qu'elle vient de la reculer, il faudra qu'elle soit bien souveraine. Sans mentir, Madame, je ne l'oserois espérer. Pour l'ordinaire ce qui guérit n'est pas si agréable, et le remède est trop beau pour être bon. Il y va pourtant, ce me semble, de votre interêt, qu'elle réussisse; et je ne sai si vous pouvez sans honte souffrir, qu'autre chose que vous, ait le pouvoir de me faire mal aux yeux.

## A MADAME
## LA COMTESSE DE TESSE.

*Sur ce qu'elle lui avoit promis une place dans son cœur.*

Il y a trois semaines, Madame, que je me donnai l'honneur de vous écrire. Quand j'aurois pris tout ce tems-là pour faire une réponse à votre belle et obligeante Lettre, je ne m'y serois pas encore assez préparé. Avec tout votre esprit, vous y seriez vous même, Madame, bien empêchée: (1) et si vous étiez en ma place, et qu'une personne aussi charmante, que vous l'êtes, vous eût promis un des premiers rangs dans le

(1) vous y seriez vous même bien empêchée, et würde Ihnen selbst solches sehr sauer fallen.

le cœur du monde le mieux fait, je doute si po remercier, vous trouveriez des paroles qui vous tentaſſent. Ce ſeroit pour moi une folle entre d'en chercher: et il vaut mieux employer mes à trouver les occaſions de vous plaire, et de vous vir. Je ſuis, Madame, votre très-humble et très-ob ſant Serviteur.

## A MADAME. LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

*Coſter la remercie de ſon ſouvenir.*

L'honneur que vous me faites, Madame, de ſouvenir de moi, et les belles paroles que employez à m'en donner des aſſurances, me touc ſenſiblement. Je voudrois vous pouvoir remercier d bonne ſorte, de cette faveur que je la ſai reconnoître reſpect. Mais, de ma vie, Madame, il ne me ſera ſible de dire là-deſſus ce que je penſe; et je ne éviter, qu'en cette rencontre mon eſprit ne tra mon cœur, et ne me faſſe eſtimer ingrat; parcequ ne pourrai jamais vous marquer juſqu'où va ma connoiſſance; ni avec combien de raiſons je ſuis gé d'être,

MADAME,

Votre très-humble et obéiſſant Serviteur.

## A MADAME DE LA POPELINIERE.

Coſta pren

*Sur la penſée qu'elle avoit de lui rendre viſite.*

J'ai reçû, de votre part, de ſi obligeantes civi Madame, que je ne ſaurois rien faire pour les r

ter, ni rien dire pour vous en remercier. C'eſt une faveur au-deſſus de mes ſervices, et de mes paroles, qu'une ſi charmante perſonne que vous, ait eu la penſée de me venir voir; et je n'aurois oſé me promettre cette grace: néanmoins, Madame, puiſqu'on dit les malades, que Dieu les viſite, il n'y eût point eu, à me ſemble, tant de préſomption, en l'état où je me trouvois, de prétendre à l'honneur que vous m'avez voulu faire; mais je l'aurois acheté trop cher, et dans un tems où j'avois la fièvre, j'euſſe couru fortune de *tomber de fièvre en chaud mal.* (1) Selon que vous êtes faite, on eſt ſujet après vous avoir vûe, à ne déſirer rien, avec plus d'ardeur, que de vous revoir: et pour cela, il eſt plus ſûr de vous aimer de loin que de près. Cependant, Madame, quoi qu'il m'en puiſſe arriver, je ferai à votre retour dans la Province, tous mes efforts pour me traîner juſques chez vous, et vous aller proteſter que je veux vivre et mourir,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSIEUR ***.

Je ſuis confus des deux ſortes de parfums que vous m'envoyez, et je ne ſaurois trouver des Compliments dignes des louanges, et des Eſſences dont vous m'êtes ſi prodigue. N'eſt ce point que comme vous faites communauté de biens avec Madame... vous croyez être obligé de l'acquiter envers moi, (2) et de me récompenſer des ſervices que je lui ai rendu deux ans devant qu'elle fût votre Femme? Il ſeroit bon que chacun payât ſes dettes, et quand elle eût pris la peine de m'écrire un petit mot, elle n'eût pas, ce me ſemble, fait

(1) tomber de fièvre en chaud-mal, aus dem Kalten ins hitzige Fieber fallen, d. i. übel dran machen.

(2) de l'acquiter envers moi, ihre Schuld an mich zu bezahlen.

fait grand tort à ſa qualité de Marquiſe, non plus c
celle de fière. Malgré le juſte ſujet de mon dépit
ne puis m'empêcher de vous dire que cette Ville
roît deſerte ſans elle. Je ne ſai ſi Nantes eſt emb
de ſa préſence; mais je ſai bien que ſon abſence a l
ſé Rennes tout déparé. Nous ne lui pardonnerions
mais le tort qu'elle nous fait, ſi votre mérite et vo
bonne mine ne rendoient ſa faute excuſable.

## A MONSIEUR **.

*Madame . . . Je remercie de quelque choſe qu'elle a reçû de lui.*

Je paſſai hier au ſoir une bonne heure à regarder
préſent que vous m'avez fait. Mais, Monſieur, j'
ai paſſé de bien mauvaiſes ce matin, quand je me ſ
miſe à ſonger de quelle façon je m'y prendrois, (1) a
de vous en remercier. Comment! Pour deux gran
pièces de beau drap d'Or, n'avoir que des parol
Ah! Cela me fait mourir. Je devrois, il eſt vr
m'être accoûtumée, depuis le tems que vous m'hono
de vos préſens, à vous en témoigner ma reconnoiſſ
ce de mauvaiſe grace. Ma honte devroit être tourn
en habitude, et ne me plus faire de peine. Cepe
dant, il n'en eſt pas ainſi; et j'ai tant de depit, de
que mon pauvre eſprit ne me ſert pas en cette oc
ſion, comme je le voudrois, que je puis dire, que j
chette bien cher les choſes que vous me donnez. Vo
pouvez croire que je ne laiſſe pas de vous en ê
tout-à-fait obligée, et qu'elles me ferone toûjours ſ
venir que je dois être toute ma vie.

MONSIEUR,

Votre très-humble Servant



(1) de quelle façon je m'y prendrois, *wie ich es anfangen ſollte.*

## A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

*Elle avoit eſtimé des Ouvrages de Coſtar, et il l'en remercie.*

Je n'ai, Madame, jamais eu l'honneur de vous voir, ni de vous ſervir; et cependant je vous dois de très-humbles actions de graces. Des complimens d'une ſi excellente perſonne à un homme inconnu, et inutile comme moi, me font quelque choſe de plus que des complimens: et je n'en connoîtrois point le prix, ſi les reſſentimens que j'en ai n'étoient qu'ordinaires. Je ſuis, Madame, ſenſiblement touché de votre civilité, et je le dirois mieux, ſi je l'étois moins. Après ce qu'on m'a dit de votre eſprit, et de vos autres aimables qualités, il eſt impoſſible que je ne me tienne hâreux de votre approbation. J'y trouve dequoi ſatisfaire ma vanité, ſi je m'eſtime beaucoup; et ſi je m'eſtime peu, j'ai ſujet d'admirer des manières ſi honnêtes, que les vôtres: de ſorte que l'obligation que je vous ai, eſt extrême; et je ne puis que je ne ſois toute ma vie avec un profond reſpect, Madame, votre très-humble et très-obligé Serviteur.

## A MADAME ***.

Je ſai bien qu'il n'y a point de faveurs ſi ſolides, que deux groſſes Perdrix rouges: mais avec tout cela, comme l'Amour n'eſt qu'un enfant auſſi bien que moi, j'aimerois bien mieux avoir reçû un petit poulet de votre main, j'aurois pû en faire un ſecret, ou le montrer, et par-là contenter ma vanité ou ma diſcrétion. Ce ſont deux grands plaiſirs, chacun en leur genre. Si vous en euſſiez uſé de la ſorte, j'aurois ſeul joui de votre préſent, au lieu que mon Frère voudra manger de vos deux animaux, et qu'il prétendra peut-être que c'eſt lui qui me donne à ſouper, bien que ce ſoit moi qui lui en donne. Bafio c'en eſt fait, il n'y faut plus pen-

penſer. Bien loin de m'en plaindre je vous en remercie, auſſi bien que de votre livre. Sans mentir vous ne pouviez mieux choiſir, ſi vous aviez deſſein que je gardaſſe quelque choſe juſqu'à ma mort pour l'amour de vous. Si vous me l'euſſiez envoyé en Latin, je l'euſſe lû, car il eſt fort ſpirituel: mais en François il n'eſt que très-devot, et quiconque vous a vûe ne l'eſt plus guères. Je vous envoye quatre petites bouteilles à peu près de votre taille, je vous prie de ne pas traiter mon préſent comme je ferai le vôtre: au contraire bûvez-les tout à la fois, afin qu'au moins une fois en votre vie je vous puiſſe ôter ce que vous m'avez ôté pour tout le reſte de la mienne. Si j'avois eu d'auſſi belles armes que vous pour me vanger, je n'aurois eu que faire d'avoir recours à Bouſſingaut, mais qu'y ſerois-je? tout le monde n'a pas une belle bouche et de beaux yeux.

## A MONSIEUR SCARON.

Coſtar, Tom. II. lett. 304.

MONSIEUR,

Vous vous mocquez de moi, et de ma Lettre. Ce lui eſt trop d'honneur de vous avoir plû; mais ſi vous lui vouliez faire celui de la donner au Public, vous n'en recevriez que de la honte. Ce Public, Monſieur, ne m'aime pas depuis vingt ans, comme vous m'aimez, et je n'ai pas ſujet d'eſpérer qu'il me fût ſi favorable, et ſi indulgent que vous me l'avez été. Mon nom eſt en ſa vraye place, quand il eſt tout au bas des Lettres que je vous écris, et au deſſous de *Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur*. S'il avoit l'effronterie d'oſer paroître au commencement d'un de vos Ouvrages, *Loco ignominiæ eſſet apud indignum dignitas*. Dieu garde Touſſaint Quinet d'un tel malheur; cela ſeroit capable de le ruiner malgré l'hûreux génie que vous avez de faire la fortune de tous vos Libraires. Je ne ſai

qui étoit ce galant homme de Philoſophe qui fit peindre la Déeſſe des Fleurs, les Ris, et les Graces, à l'entrée de ſon Ecole: vous prendriez, Monſieur, tout le contrepied, car on peut dire de votre Roman,

*Hic Cytherea Chores ducit Venus imminente Luna:*
*Junctæque Nymphis Gratiæ decentes,*
*Alterno terram quatiunt pede....*

Et cela étant, penſez vous qu'il ſeroit beau voir Platon et Saint Chryſoſtome que j'ai allegués, faire des gambades avec ces Divinités folâtres, et n'avoir point de honte de mener le branle, (1) *Reſtim ſaltantes ducitare*, afin de parler dans le même jargon que j'ai commencé? Tout de bon, Monſieur, c'eſt l'approbation des Balzacs, des Chapelains, et des Ménages, qui donne le prix aux belles choſes; ce ſont eux qui en ſont les Juges, et les Arbitres Souverains: nous autres Provinciaux ne ſommes que des ſubalternes dont on caſſe tous les jours les Jugemens, comme on fait les Sentences des petits Préſidiaux; mais après tout cela, vous ferez, Monſieur, ce qu'il vous plaira de ma Lettre, pourvû que vous faſſiez qu'elle plaiſe, et que vous y ajoûtiez les agrémens qui lui manquent. Mais je ne vous conſeille pas de l'entreprendre, quoique juſqu'ici vous ayez tout entrepris avec ſuccès; ce puiſſant Démon de la Renomée, par lequel Martial jure quand il veut faire un ſerment inviolable, *Juro potentis per genium famæ*, ſe laſſeroit peut-être de vous favoriſer, comme il a fait: et d'ailleurs, il vous ſera plus aiſé de faire encore trois ou quatre Livres des Avantures de *Deſtin*, ou d'achever votre Eneide, qui ne me ſemble pas moins divine, comme vous l'avez traveſtie, qu'elle me paroiſſoit dans ſa première pompe, et dans ſa majeſté naturelle; et en effet, Momus et le Dieu du Ris, dont on on célébroit ſi ſolemnellement la Fête en je ne ſai quelle Ville de Theſſalie, et tous ces bons Compagnons d'Immortels qui ſouhaitoient d'être en la place de Mars, quand ils le virent pris au filet avec Venus:

*Atque*

(1) de mener le branle, den Reyhen zu führen.

*Æque aliquis de Diis non triſtibus optat Sic fieri turpis,* ne ſont pas moins Dieux que la ſérieuſe Minerve, et qu'Apollon même, lorſqu'il exerce ſa Charge de Préſident du Parnaſſe, ou qu'il rend des Oracles à Delphes; mais je m'emporte trop loin, et ſi je m'engageois davantage, je n'arriverois d'aujourd'hui,

MONSIEUR,

à Votre très-humble, etc.

Feu Monſieur de Vaugelas auroit fait une vilaine grimace à la fin de cette lettre, et ſe ſeroit plaint avec beaucoup de raiſon, de voir ſes loix ſi mal obſervées dans le Maire. Notre cher Monſieur de Roſteau s'y ennuye fort, dont je ſuis bien fâché pour l'amour de moi, et dont je ſuis bien aiſe pour l'amour de vous. Vous êtes cauſe que j'ai commencé à l'aimer avant que de le connoître. Mais a cette heure que je ſai comme il a le cœur, et l'eſprit bien fait, je penſe qu'il ſera cauſe que je vous aimerai encore davantage, pour m'avoir donné une ſi agréable connoiſſance: je pourrois ajoûter, et ſi utile, car il me comble de bienfs, et m'a donné de la poudre, de la pommade, des gands, des bourſes, des ſachets, et tout cela mieux parfumé que ne fut jamais, *le linge de Dom Carlos chez la Princeſſe Porcia.*†

## A MONSIEUR
## L'ABBE' DE TALLEMANT.

MONSIEUR,

Je ne ſai ſi je dois dire que je me fuſſe bien paſſé de l'honneur (1) que vous me faites de vous ſouvenir



† L'Auteur fait une alluſion à un certain endroit de l'hiſtoire de l'Amante inviſible inſerée dans le Roman Comique de Mſr. Scaron.

(1) que je me fuſſe bien paſſé de l'honneur, daß ich gerne der Ehre entbehret hätte.

de moi d'une manière si obligeante. Je commençois à m'accoûtumer à la Province, et à force de raisonnemens, j'étois presque parvenu à ne regretter plus Paris; et vous êtes venu troubler tout cela, et ruiner un Ouvrage qui étoit déja si fort avancé. Néanmoins, Monsieur, je ne saurois m'empêcher de vous savoir beaucoup de gré d'un mal que vous ne m'avez point fait à mauvais dessein, et que je ne souffre que parceque vous êtes fort honnête homme; et veritablement, quoi qu'il m'en coûte, je ne saurois trop acheter la joie que j'ai de me voir encore aimé d'une personne si aimable, et pour qui j'ai toûjours eu tant d'estime et tant de tendresse. J'ai sû, Monsieur, les sujets que j'ai eus depuis notre séparation, de me confirmer dans ces sentimens, et Monsieur du Mans m'a appris avec quelle chaleur vous avez embrassé mes intérêts en toute sorte d'occasions. Je vous supplie de croire que j'en ai tous les ressentimens que je dois avoir, et qu'encore que mon Prélat m'attache ici par les plus belles chaînes qu'il peut, je les trouve pesantes et incommodes toutes les fois que je pense qu'elles m'arrêtent loin de vous, et qu'elles m'ôtent les moyens de vous témoigner avec quelle passion je suis pour toûjours,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

Scaron Lettres.

## A MONSIEUR FOUQUET.

*Sur une faveur qu'il en a reçûe.*

La grace que vous m'avez faite, Monseigneur, de ne point mépriser mon petit présent, m'engageoit, assez à me donner à vous, sans que vous m'y obligeassiez davantage par une nouvelle faveur. C'est, Monseigneur, en quelque façon, vous en remercier, que de vous avouer que je ne le puis; et je vous exprime mieux

mieux ma reconnoiſſance par cet aveu, que par toutes les paroles du monde. Je ſuis votre très-humble, et très-obligé Serviteur.

## A MADAME ***. Montreuil. Lettres.

*Elle lui avoit écrit obligeamment, et il l'en remercie.*

Vous m'avez, Madame, envoyé une lettre ſi obligeante, que je n'oſe la montrer à perſonne; et ſi pleine d'eſprit, que je devrois la faire voir à tout le monde. Je voudrois bien vous en remercier de la bonne ſorte: (1) Mais, Madame, je ſuis ſi peu accoûtumé à me voir obligé, que je me trouve tout interdit, quand il faut que je témoigne ma reconnoiſſance. S'il faloit vous rendre quelque ſervice, je ne ſerois pas dans la même peine; et vous connoîtriez véritablement que je ſuis, votre très-humble Serviteur.

*Remercîment pour des Vers.*

Je vous remercie de vos Vers, et je vous avoue que je les regarde comme ces Eſprits ſéducteurs qui tentent les Solitaires dans leur déſert. Ils m'ont donné envie de retourner dans un monde qui produit de ſi belles choſes; mais il faut que je réſiſte à cette tentation, et que la conſidération de mon honneur me retienne encore à la campagne. Je vous irois donner un moyen de vous deſabuſer; car, à vous parler franchement, je ne me regarde que comme une perſpective qui doit toute ſa beauté à la diſtance des lieux. Il vaut mieux, mon cher Monſieur, que je conſerve par mon éloignement la bonne opinion que vous avez de moi, que de l'aller détruire par ma préſence. Je croi, que vous ne me reconnoîtriez plus, et qu'après m'avoir trouvé, vous me chercheriez encore. Le Tems eſt un étrange faiſeur de métamarphoſes; on a mis autrefois juſques ſur les Autels certaines Belles qui n'ont plus

(1) de la bonne ſorte, auf eine gehörige Art.

plus de place qu'au coin d'une cheminée. Je ne veux pas être traité de la sorte, et j'aime bien mieux vous protester de mon Hermitage, que de vous aller dire à Paris, qu'il n'y a personne au monde qui soit plus absolument à vous que je suis.

# LETTRES D'APOLOGIE.

## A MONSIEUR

## ARNAUD.

## ABBE' DE S. NICOLAS.

*Costar se justifie auprès de lui.*

J'ai, Monsieur, appris avec beaucoup de douleur, que vous aviez condamné ma retraite; et que vous aviez passé plus avant que tous les autres, dont j'ai l'honneur d'être connu, qui se sont contentés de s'en étonner. Je pensois n'avoir pas fait inconsidérément une chose que j'avois méditée deux ans durant; mais puisque mon action vous a déplû, je me tiens coupable. J'en ai de la honte, et je m'en repens de tout mon cœur. Je n'appellerai point de vous à un autre; vous êtes la personne de qui j'estime davantage le jugement. Je n'appellerai point aussi de vous à vous-même; car je ne puis m'imaginer, qu'un esprit si sage se soit laissé prévenir; et quand je n'aurois pas cette déference pour tout ce qui vient de vous, et que vous auriez été capable de vous tromper une fois; vos erreurs dans la réputation où vous êtes, seroient suivies comme vos plus saines opinions; et il vaut autant avoir tort, que d'avoir raison, qui ne soit pas raison pour vous. D'ailleurs, Monsieur, j'aime mieux perdre ma cause, que de la gagner en la plaidant: et dans de semblables occasions, il y a moins d'infamie d'être vaincu, que de se défendre. Je ne vous demanderai donc point qu'il vous plaise de m'ouïr, et de revoir le Procès. Je ne vous représenterai point, que n'ayant rien fait

fait jusques ici, qui ait paru bizarre, il y a quelque apparence que je n'ai pas perdu tout d'un coup le sens; et que je n'ai pas commencé à faillir par une imprudence considérable. Je ne vous dirai point, qu'il y a beaucoup de causes occultes dans la Nature; et beaucoup de raisons secrettes dans la conduite des hommes; qu'il faut quelquefois paroître ingrat pour ne l'être pas; et s'exposer aux reproches d'une bassesse pour en éviter l'effet. Je vous supplierai seulement, Monsieur, et avec toute l'affection qu'il m'est possible, de ne m'ôter point, à cause de cela, vos bonnes graces, et de croire, que je me tiendrois indigne de vivre, si vous jugiez, que je le fusse d'un si grand honneur. Il n'y eut jamais de vertu plus aimable que la vôtre ni qui se sentît moins de nos foiblesses, et qui sût mieux s'y accommoder. Vous haïssez les vices sans haïr les hommes; et quoique vous ne vous pardonniez rien, vous êtes indulgent à nos fautes, comme si vous aviez besoin, que l'on vous fît grace; votre vie est austère, mais elle n'a des épines que pour vous seul; vous ne reprenez personne, et vous réformez tout le monde. Enfin, Monsieur, ce n'est pas proprement votre vertu, qui vous fait aimer de tous ceux qui vous connoissent: C'est vous qui faites aimer la vertu, tant elle est belle en votre personne, et tant elle y a de charmes. Après cela, quelle affliction me seroit-ce, si vous ne vouliez plus me souffrir auprès de vos, ni m'avouer, Monsieur, pour votre très-humble, et très-obéissant Serviteur?

## A MONSIEUR **.

### *Costar justifie la lecture des Romans.*

Je ne suis point, Monsieur, de l'avis de votre Savant; et je m'empêcherai bien de croire avec lui, qu'il soit indigne d'un homme grave d'employer quelques heures à la lecture des Romans. Il ne se souvient pas qu'Aristote dit, que les Philosophes aiment les Fables; et que ce n'est point une chose incompatible avec la profession qu'ils font, de passer leur vie à la recherche

des

des verités importantes. Il a oublié, ce Docteur malheureuse mémoire, ces paroles d'un Poëte favori de Mécénas. „ J'ai relû, dit-il, soigneusement Homére; et „ à mon gré, il apprend beaucoup mieux, que tous les „ Philosophes, en quoi consiste le solide honneur, et „ le véritable bien.„

*Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non; Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.*

Si un excellent Roman se peut appeller une *Philosophie d'exemples*, et que des deux chemins qui conduisent à la Sagesse, celui des Préceptes, et celui des Exemples, le dernier soit le plus court et le plus aisé; qui pourra nier, que les Romans ne soient d'un merveilleux service pour régler les mœurs? Ils nous présentent de si belles idées des plus héroïques vertus, qu'il n'est point d'ame si dure, qui n'en soit épriſe, et qui ait le courage de s'en défendre. Les bonnes actions y sont toûjours couronées; et les mauvaises n'y sont jamais impunies. Si la fortune a la malignité d'y combattre le mérite, elle a la honte d'en être vaincue, et de servir de matiére à ses triomphes. Enfin, les Romans sont des écoles des bienséance et d'honnêteté; mais des écoles où les Graces sont peintes, où ne cherchant que du plaisir, nous trouvons de l'instruction; et où l'esprit ne se voulant que délasser, se purifie, se renouvelle, s'embellit, et se rend meilleur. Si votre Docteur est d'un autre sentiment, je me renfermerai dans l'opinion que j'ai conçûe il y a long-tems, que la science n'affine pas toûjours le bon sens: (1) et que ceux qui raisonnent le plus, sont quelquefois les moins raisonnables. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, et très-obéissant Serviteur,

LET-

(1) n'affiné pas toûjours le bon sens, nicht allezeit die gesunde Vernunft neben sich hat.

# LETTRES D'EXCUSES.

## *REFLEXIONS* SUR LES LETTRES D'EXCUSES.

*Il y a diverſes manières de s'excuſer; mais en général, l'on peut dire, qu'on s'excuſe ordinairement de n'avoir pas fait une choſe ſur l'impoſſibilité qu'il y avoit d'en venir à bout; ſur le peu d'importance dont cette choſe étoit; ou ſur les fâcheux embarras qu'on avoit, et qui n'ont point permis qu'on ſongeât à d'autres affaires qu'aux ſiennes propres.*

### AU ROI HENRI IV.

*Le Maréchal de Biron lui écrit que dans deux jours il ira trouver Sa Majeſté.*

Je l'avoue, Sire, le ſervice de ma Maîtreſſe m'éloigne trop long-tems de mon Maître; mais, ſi je l'oſe dire, eſt-ce à vous (1) à manquer d'indulgence pour les Amans: et ne m'avez-vous pas dit cent fois, qu'il y avoit mille rencontres, où vous ne vous ſouveniez ni de l'Etat ni de vous? Encore deux jours, Sire, et je parts en poſte pour vous aller donner des marques de la continuation de ma très-humble obéiſſance.

A MON-

(1) eſt-ce à vous? ſteht es Ihnen wohl an?

## A MONSIEUR **.

*Balzac lui mande que ſes affaires ſont cauſe, qu'il ne lui a point écrit.*

Ne trouvez pas, s'il vous plait, mauvais, Monſeigneur, que je vous faſſe reſſouvenir d'un Homme, à qui vous avez fait l'honneur de témoigner de la bienveillance. S'il s'eſt mal acquité de ſon très-humble devoir envers vous, (1) c'eſt qu'il ſait que vous n'avez point de tems à perdre. Vous faire lire des paroles inutiles, ce ſeroit ignorer l'emploi que le Prince vous a donné; et je n'ai garde auſſi de vous préſenter des amuſemens peu agréables dans l'aſſiduité de votre travail, ni d'attendre de réponſe de vous parmi les ordres que vous avez à donner. C'eſt aſſez pour moi, que vous me faſſiez la grace de jetter les yeux ſur la proteſtation que je vous fais d'être toute ma vie, Monſeigneur, votre très-humble, et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADAME LA COMTESSE DE BRIENNE.

*Balzac lui écrit qu'il ne ſauroit aller la voir.*

Il n'y a, Madame, au Village que moi, qui n'aille point faire ſa Cour à la ville; mais il m'eſt impoſſible de m'acquiter de ce devoir. Le plaiſir ne m'en empêche pas, c'eſt la douleur. Les miſérables le ſont partout. Voilà dequoi me juſtifier devant tous les hommes; mais, Madame, auprès de vous, je n'ai pas beſoin de cela. Comme vous ſavez de quelle manière je vous eſtime, je me flatte que vous me ferez la faveur de ne point douter que je ne ſouffre autant de n'avoir pas le bien de vous voir, que d'avoir du mal qui

(1) s'il . . . vous, wenn er ſeine Schuldigkeit gegen Sie übel beobachtet.

qui me prive de ce bien-là. Je ſuis, Madame, votre très-humble Serviteur.

## A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

*Coſtar s'excuſe d'avoir trop tardé à lui écrire.*

Il y a huit jours que je vous dois une réponſe, mais Madame, il y en a huit que je ſuis diſpenſé de faire ce que je dois. J'ai eu une longue fièvre, qui m'eſt ſurvenue à la ſuite d'un grand rhume, et d'une fluxion ſur les yeux; et quoique je ſois à demi guéri de tous ces maux, je ne le ſerai de long-tems des remèdes. J'avois ſupplié Monſieur l'Abbé de prendre la peine de vous le mander; mais il ne s'en eſt pas ſouvenu, et je ne m'étonne point que vous entretenant, il n'ait pû penſer qu'à vous; et que dans un tems où vous occupiez ſa mémoire, il n'y ait eu aucune place pour moi. Cependant, Madame, tant de fâcheux effets de l'hiver ſont de mauvaiſes choſes; mais elles ſont de bonnes excuſes; et vous manqueriez de bonté, ſi après les avoir ſûes, vous ne croyiez plûtôt me devoir plaindre, que de vous plaindre de moi. Je ſuis, Madame, votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSIEUR L'ABBE' TUBEUF.

*Coſtar s'excuſe d'avoir été pareſſeux à lui écrire.*

Il y a, Monſieur, près d'un an, que je ſuis parti de Paris; et je ne m'en ſuis apperçû que par le regret que j'ai de ne vous plus voir, et de n'apprendre point de vos nouvelles. Cela, Monſieur, vous fera ſavoir deux choſes; que je vis content, et que je vous honore infiniment. Je ne m'amuſerai pas à vous faire

des excuſes d'avoir paſſé tant de tems ſans vous écrire. Il faut être pareſſeux au dernier point pour avoir été capable d'une telle faute, mais il faut être parfaitement votre ſerviteur, afin de ne pas continuer. On le pratique ainſi d'ordinaire: et j'en uſerois de la ſorte, ſi je ne vous regardois point, comme une perſonne, qui a des qualités particulières; et de qui l'on met les bonnes graces au nombre des biens utiles et agréables. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADAME de B**.

*Coſtar s'excuſe de ne point écrire, ſur ce que celle qui lui écrit, a trop d'eſprit.*

Je vous déclare, Madame, que je ne ſuis pas aſſez hardi pour vous faire voir de mes lettres. Si vous les déſiriez ſi abſolument, vous ne deviez point m'en écrire une ſi ſpirituelle et ſi galante. Vous vous ſervez-là d'un aſſez mauvais moyen pour obtenir ce que vous voulez. Vous prétendez de moi un ſervice, et vous m'ôtez le courage de vous le rendre. Ne valoit-il pas mieux cacher un peu vos forces, que de me donner de la jalouſie de votre eſprit; et conſidérer que je vaux mieux que mes lettres? Mais, Madame, je fais inſenſiblement ce que je ne veux point faire: et l'on auroit raiſon d'appeller ceci une réponſe, ſi j'y ajoûtois trois ou quatre lignes. Je me hâte donc de vous aſſurer, que ſi vous n'écrivez avec moins de politeſſe, vous ne devez pas eſpérer, que je vous écrive de ma vie à quel point je ſuis à vous. Il eſt vrai que vous n'y perdrez rien: car ſi vous ne le liſez dans mes billets, vous le verrez par mes actions.

A MA-

## A MADAME ***.

*Coſtar lui mande qu'il a été pareſſeux malgré lui.*

J'avois crû, Madame, que vous me plaindriez d'avoir été ſi long-tems ſans vous écrire; mais j'avois mal crû; car vous aimez mieux vous en plaindre. Ce n'eſt pas que je penſe que vous ſoyez ſi injuſte, que de me blâmer d'avoir été malade. Vous le ſavez, et il me fâche que vous le ſachiez, cela ne dépend point de nous, et vous ne me l'aviez pas défendu. Ce n'eſt point auſſi que vous vous entendiez mieux à gronder vos amis, qu'à les conſoler. Cette grande bonté, et cette admirable douceur, que j'ai toûjours remarquées en vous, ne ſont nullement, ce ſemble, des qualités propres à faire des réprimandes: et je ſuis trompé, ſi vous y avez toute la grace qui accompagne le reſte de vos actions. Mais, Madame, j'ai découvert votre deſſein. Vous êtes extrêmement adroite à obliger ceux qu'il vous plaît; et je jurerois qu'en me reprochant ma pareſſe, vous n'avez point eu d'autre intention, que de me perſuader que vous avez trouvé mes lettres à dire. (r) Je n'ai pas aſſez de vanité pour le croire; mais j'ai aſſez de fineſſe pour en faire ſemblant, afin d'avoir prétexte de m'entretenir plus ſouvent avec vous: je vous ai tant preſſé de m'en donner la liberté, et je me ſuis tant réjoui de l'avoir obtenue, que ſi j'ai paſſé quelques ſemaines ſans m'en ſervir, vous devez juger que le mal qui m'empêchoit de jouir d'un ſi grand bien n'étoit pas petit. Je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.



(r) que vous avez trouvé mes lettres à dire, daß Sie meine Briefe vermiſt haben.

plus de cent fois, et je ne vous en aimerai pas moins. Voyez-vous, Mademoiselle, j'aime tellement mes amies, que j'en suis honteux; mais il y a quelques petites incommodités à supporter avec moi. Je suis paresseux en diable, et pour montrer que je dis vrai, c'est que de pure paresse je ne puis encore me résoudre à vous choisir des vers dans ma cassette, quoique j'en aie plus d'envie que vous; et c'est tout ce que vous pourrez m'obliger de faire, lorsque vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les souffrirai; et par-là vous jugerez que si je ne suis bon à rien, je suis bon, au moins, à être gourmandé. (1) Votre Neveu n'a guères à faire (2) de nous vouloir brouiller; nous nous brouillerons assez tous seuls, sans que personne s'en mêle; mais nous nous raccommoderons bien vîte aussi: et ce sera à recommencer de plus belle. Adieu, Mademoiselle, je suis votre Serviteur, ou Apollon m'emporte.

## A MADEMOISELLE **.

*Gombaud s'excuse de ne lui avoir point écrit.*

Ne vous mettez point en peine de m'excuser. Mon silence, Mademoiselle, me fâche assez. Les lettres, je le sai, ne sont pas la chose la moins nécessaire, ni la moins agréable du commerce. Mais sitôt qu'on s'est acquis la réputation de s'exprimer avec grace, il semble qu'on ne s'en doive mêler, que pour faire des chefs-d'œuvres. J'aime mieux ne dire mot, que de courir fortune de me démentir. (3) La seule difficulté qui se rencontre à bien faire, me rend paresseux, et la nécessité de répondre, me fait appréhender les lettres. Je ne suis point avare des miennes, quand elles valent des services. Mon affection alors est

(1) à être gourmandé, tapfer ausgemacht, ausgeschoolten zu werden.

(2) n'a guères à faire, hat nicht sonderlich nöthig.

(3) de me dementir, meinen vorigen Ruhm zu verdunkeln.

eſt plus forte que ma pareſſe ; mais je me diſpenſe volontiers de beaucoup de complimens inutiles. Ce ſont les excuſes de celui qui tâche à devenir tous les jours plus honnête homme, et plus digne d'être,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSIEUR.***.

Il eſt vrai que je ne vous ai point écrit depuis que je ſuis parti de Paris, mais, il m'eſt arrivé un accident qui m'en a empêché ; c'eſt que je ſuis tombé dans une épouvantable pareſſe, et je n'ai pas le cœur de faire la moindre choſe qui me donne de la peine. Mais, vous qui écrivez avec tant de facilité, qui faites des lettres, des Poulets, des Billets, des Elegies, des Sonnets, des Chanſons, etc. pourquoi ne m'écrivez-vous point, et pourquoi ne m'envoyez-vous rien de tout cela? Je vous ſoutiens que vous êtes une eſpèce de mauvais riche, et que vous m'avez mépriſé comme un pauvre Lazare. Quand vous m'auriez envoyé deux ou trois de vos lettres, ce quelques-uns de vos vers par charité, vous n'en ſeriez pas plus mal à votre aiſe ; (1) et tout au moins ſi je n'avois eu aſſez d'eſprit pour vous le rendre en ce monde, j'aurois prié Dieu qu'il vous en donnât la récompenſe en Paradis. Mais peut-être que vous n'êtes pas en état de diſpoſer de vous-même, et qu'il n'y a rien à quoi vous puiſſiez penſer de bon cœur, qu'à une perſonne de qui vous me dîtes tant de bien quand je partis de France, que je ne la voulus point voir pour m'épargner le regret que j'aurois eu de ne la voir plus. Si cela eſt, je vous pardonne pour l'amour de moi, car je ſuis trop pareſſeux, pour prendre la peine de penſer ſeulement à me vanger.



(1) vous n'en ſeriez pas plus mal à votre aiſe, ſo würden Sie deswegen nicht ärmer ſeyn.

## A MADAME
## DE MARILLAC.

*Le Chevalier de Meré lui mande qu'il eſt excuſable de n'avoir pas vû en paſſant par une Ville où elle étoit.*

J'ai vû dans une Lettre qui m'a bien donné de la joie, que vous m'honorez de votre ſouvenir; et quoi, Madame, que ce ne ſoit pas de la manière que j'aimerois le mieux, je vous en ſuis pourtant fort obligé. Cela m'a plû de telle ſorte, que je puis dire ſincérement, que de très-belles perſonnes m'ont ſouvent remercié des ſervices que je leur avois rendus; et que je n'en étois pas ſi aiſe, que des reproches que vous me faites: et je ne connois que bien peu de Dames, qui ſachent gronder comme vous. Je ne voudrois pas toutefois vous y accoutumer; et je ſens que vos careſſes ſeroient encore plus agréables. Je ne ſai, Madame, comment vous y diſpoſer, ni par où me juſtifier d'être paſſé par une Ville, où vous étiez, ſans vous rendre mes très-humbles reſpects. Ce qui me juſtifie en cela, eſt, que j'ai une horrible averſion à vous dire la cauſe de mon incivilité. Mais il n'importe, j'aime mieux que vous me croyiez mal dans mes affaires, (1) que mal-honnête homme. Vous ſaurez donc, Madame, qu'il y avoit une foule de créanciers, qui m'attendoient; et que je ne pouvois les ſatisfaire. La mauvaiſe fortune qui m'accompagne ſouvent, ne m'a jamais donné tant de chagrin, qu'en cette rencontre; et ſi vous ſaviez la violence que je me fis pour ne vous pas voir, vous me plaindriez; et vous ſeriez perſuadée que perſonne n'eſt avec plus de paſſion que moi,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MA-

(1) que . . . affaires, daß Sie mich für einen halten, deſſen Sachen übel ſtehen.

## A MADAME **.

*Combaud lui marque qu'il eſt marri de lui avoir déplû.*

Après vous avoir irritée, que vous dirai-je, Madame, pour vous appaiſer? C'eſt que je n'ai pû vous offenſer, que pour votre gloire; car mon malheur a fait éclater en vous de nouvelles beautés. J'y ai vû une colère aimable, et qui ſembloit n'être excitée que par les Graces. Le dédain s'eſt emparé de vos beaux yeux, et s'eſt mis à la place de l'Amour; ou plûtôt l'Amour même, tout environné de feux, et d'éclairs, eſt tout prêt à me réduire en cendres. Mais, Madame, votre voix qui n'eſt faite que pour charmer, prononceroit bien mieux une grace, ſi vous étiez auſſi diſpoſée à me l'accorder, qu'à me faire mourir. Vous m'avez tant de fois outragé quand j'étois innocent, qu'il eſt juſte que vous me pardonniez quand je me trouve coupable. Je ne le ſuis devenu, que pour vous juſtifier des peines que vous m'avez faites, avant que de les avoir méritées; et me faire voir de toutes vos qualités, celles qui m'ont été les plus cachées, la douceur et la pitié. J'attends de vous cette bonté, et ſerai toute ma vie ce que je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble, et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADAME **.

*Montreuil lui écrit qu'il ne partira plus ſans lui dire adieu.*

Je ſuis bien aiſe, Madame, d'avoir fait une incivilité. Sans cela je ſerois encore à ſavoir (1) ce que je vaux. Ce ne fut ni pareſſe, ni oubli; mais timidité qui m'empêcha de vous voir à mon départ. Je crus que c'étoit faire le grand garçon; et qu'il n'y a que ceux dont on



(1) je ſerois encore à ſavoir, würde ich noch nicht wiſſen.

compte l'abſence pour quelque choſe, qui doivent avertir quand ils s'en vont. J'aurai à l'avenir meilleure opinion de moi; et puiſque vous m'avez fait l'honneur de trouver mauvais que je ne vous aie point dit adieu, vous ſerez la première, à qui je le dirai lors que je ſerai de retour. Je ſuis, Madame, votre très humble Serviteur.

## A MADEMOISELLE **.

*Le Ch. d'Her** s'excuſe d'avoir tant différé à lui dire qu'il l'aimoit.*

Mon devoir m'oblige, Mademoiſelle, à vous parler d'une choſe qu'il y a long-tems que je vous cache. Je ſuis bien fâché de ne vous la pouvoir plus diſſimuler, et d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être; mais enfin, je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas; et ma conſcience en murmureroit. Il y a aujourd'hui juſtement un mois, que je vous aime. Vous prendrez cela, Mademoiſelle, comme il vous plaira; vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colère: pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conſcience; (1) après cela je ne m'inquiéte de rien. Je tiens que rien n'eſt plus injuſte, que de voir une auſſi aimable perſonne que vous ſans l'aimer: *l'amour eſt le revenu de la beauté, et qui voit la beauté ſans amour, lui retient ſon revenu d'une manière qui crie vengeance.* Je ne pourrois pas dormir ſi je me ſentois l'ame chargée de ce peché-là. Vous me direz que je dois vous aimer ſans vous le dire; j'entens bien votre expédient, Mademoiſelle, mais vous ſavez que quand on paye on eſt fort aiſe d'en tirer quitance ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois: mais je déclare au même tems que je m'en acquitte. Que ſai-je, vous viendriez peut-être quelque

(1) je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conſcience, ich habe nur mein Gewiſſen befreyen wollen.

que jour m'inquiéter là-dessus : il n'est rien tel que de prendre ses suretés. (1) Vous auriez beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, l'on ne sait ce qui peut arriver, vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il est sûr que quand vous saurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté. †

## A MONSIEUR DE JUSSE.

*Montreuil s'excuse de ne pouvoir sortir, sur la crainte de tomber malade.*

Vous m'avez promis pour ce soir à une Belle comme l'on promet les Marionnettes. Je suis fâché, Monsieur, de vous faire manquer de parole. Le Médecin dit, que si je sors, et si je soupe aujourd'hui, ce sera pour la dernière fois. Les plus difficiles trouveroient cette excuse assez bonne : et si vous en voulez une meilleure, il faut que vous la fassiez faire exprès. Aussi-tôt que je serai mieux, je réparerai ma perte, j'irai rendre visite à cette Dame, qui a tant d'envie de me voir. Je ne doute point que ce ne soit une femme grosse ; à moins que cela, elle ne pourroit pas avoir le goût si dépravé. Si malgré l'intention que j'ai de guérir, il arrivoit faute de moi, (2) avertissez bien tout le monde, que c'est un rhume qui m'a étouffé. Madame la Sénéchalle seroit femme à se vanter, que l'amour que j'ai pour elle, m'a fait mourir. Cela me feroit un dépit étrange, et j'ai reçû d'elle assez d'autres déplaisirs durant ma vie, sans lui donner lieu de me jouer encore ce méchant tour après ma mort.

A MA-

(1) il . . . . suretés, nichts ist besser als wenn man sich auf alle mögliche Art vorsieht.

† On trouve un extrait de cette lettre dans le premier Tome de ce récueil p. 14.

(2) il arrivoit faute de moi, ich in der Welt fehlen sollte.

## A MADAME LA COMTESSE DE COUSAGE.

*Montreuil ne lui écrit point parcequ'il eſt tout-à-fait pareſſeux.*

Par vos deux belles pages je vois bien, Madame, où vous en voulez venir. (1) Vous n'êtes pas la première, qui avez deſiré d'avoir avec moi quelque commerce d'amitié, de nouvelles, de beaux ſentimens. Mais je vous ſupplie très-humblement de croire, que jamais Chartreux n'a ſi abſolument renoncé aux vanités du monde, que moi à la réputation de Bel-Eſprit. J'eſtime mille fois davantage le plaiſir de me repoſer, que la gloire de bien écrire; et la pareſſe eſt ma paſſion dominante. J'ai laiſſé perdre une fois des faveurs d'une fort belle Demoiſelle, faute de lui avoir fait réponſe. Il n'y a qu'un moyen de me faire réſoudre à cela; c'eſt de me donner de l'amour, vous le pouvez mieux que perſonne. Prenez donc la peine d'y travailler; mes Lettres ſont à ce prix. Si vous en voulez, vous en aurez; autrement trouvez bon que je demeure toute ma vie avec un profond ſilence,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADAME **.

*Montreuil s'excuſe d'être parti trop promptement.*

Je gage que vous êtes femme à gager que c'eſt par négligence que je ne vous ai point dit adieu: et que Mademoiſelle des B**, fera ſi hardie qu'elle en ſera de moi-

(1) où vous en voulez venir, wo Sie hinaus wollen.

moitié. Ne vous y jouez pas, (1) Madame, je vous en avertis en ami, et même en Amant; vous perdriez, ce n'eſt point ma faute. L'occaſion d'un caroſſe à ſix chevaux m'a fait partir deux jours plûtôt que je ne penſois. Je n'ai point apperçû Monſieur votre mari à la ſuite de la Cour. Je prévois qu'il aura de la peine à quitter Paris; et que je le retrouverai auprès de vous à mon retour. Le pis de tout ceci eſt, que comme la ſaiſon s'avance, il ne ſe trouvera bien-tôt plus d'emplois, et que durant tout l'Eté, il n'en aura point que celui de vous perſécuter.

## A MONSEIGNEUR GODEAU.

*Boileau lui témoigne qu'il eſt marri de ne lui avoir pas fait réponſe.*

Vous êtes, Monſeigneur, très-civil, et votre Aumônier eſt très-éxact. C'eſt moi qui ſuis l'incivil, et le négligent. Il y a près de trois mois, qu'on m'a rendu une lettre de votre part; et j'ai reſſenti, comme j'y ſuis obligé, l'honneur que j'en ai reçû. J'ai eu la meilleure intention du monde d'y faire réponſe; et je ne ſai pas encore trop bien ce qui m'en a pû empêcher. J'en ai, Monſeigneur, la dernière honte, et je vous en demande pardon de ſi bon cœur, que vous ne ſauriez avoir celui de me le refuſer. Je ſuis né pareſſeux, et confirmé tel par plus de cent lettres des plus honnêtes gens de France; mais je ne me ſervirai jamais de mon privilège envers vous, et je m'en vais, à votre conſidération, renoncer à tous les droits de la fainéantiſe. Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MON-

(1) Ne vous y jouez pas, wagen Sie es nicht, vergreifen Sie ſich nicht daran.

Madame de Brigi.

## A MONSIEUR N***.

*Elle ne lui fait point de réponſe, de crainte de l'ennuyer.*

Si je ne répons pas ponctuellement à vos lettres, ne m'accuſez point d'être pareſſeuſe. C'eſt, Monſieur, un effet de la peur que j'ai de vous ennuyer; et je me prive du plaiſir que j'aurois de vous écrire, pour vous épargner le chagrin que vous auriez à lire de mauvaiſes choſes. A tout hazard, ſi ce n'eſt pas là votre ſentiment; et ſi l'eſtime que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi, vous oblige à trouver ſupportable ce qui ne l'eſt point; afin de m'acquiter de toutes mes dettes, je vous écris aujourd'hui la première; et cela vaut mieux que dix réponſes. Ce bon mouvement pour vous m'eſt venu de la promenade que nous fîmes hier au ſoir. Je ne ſai comme vous la trouvâtes; mais il m'en eſt demeuré une idée ſi agréable, que je n'oublierai de ma vie un ſi ſenſible divertiſſement.

## A MADEMOISELLE *.

*Montreuil lui mande qu'il ne la verra qu'à ſon retour.*

J'ai ſi peu de mérite, que peut-être ne ſongez-vous pas ſeulement que je vous ai promis d'être chez vous aujourd'hui à deux heures. En tout cas, Mademoiſelle, de peur que vous ne m'attendiez, je me ſens obligé de vous avertir, que je pars pour ne revenir qu'après demain, de la Campagne. Si vos yeux ſont auſſi dangereux, qu'ils me le parurent la première fois, je retarde ma perte de vingt-quatre heures. C'eſt toûjours cela. (1) Vendredi j'aurai le plaiſir de vous voir pour la ſeconde fois, et peut-être tous les autres jours de ma vie, le déplaiſir de vous avoir vûe. Je ſuis votre très-humble. . . .

RE-

(1) c'eſt toûjours cela, et ſi immer einerley.

# REPONSE AUX LETTRES D'EXCUSES.

## A MONSIEUR N...

*Balzac lui témoigne qu'il ne ſauroit écrire, quand il n'a rien à dire.*

Recevez de moi, Monſieur, les mêmes excuſes que vous me faites; et ne jugez point de mon affection par mes complimens. Je ſuis quelquefois ſi pareſſeux à écrire, qu'un voyage de cinquante lieues me coûteroit moins, qu'une lettre de vingt-cinq lignes. Oui, Monſieur, tout foible que je ſuis, j'aimerois mieux prendre la poſte pour aller trouver mes amis, que de mettre la main à la plume; et leur mander de mes nouvelles. Ce n'eſt pas une petite affaire de parler, et de n'avoir rien à dire; de manquer de choſes, et de remplir de mots une feuille de papier. Je ſuis honteux de retomber trop ſouvent dans la répétition des mêmes termes, et d'être toûjours réduit à paraphraſer le très-humble Serviteur.

LET-

# LETTRES
## QUI REGARDENT
# L'ABSENCE.

## *REFLEXIONS*
## SUR LES
# LETTRES
## QUI REGARDENT
# L'ABSENCE.

*On marque à la perſonne aimée, que l'on ſouffre de l'abſence, tout ce qu'on peut jamais ſouffrir : que la ſienne eſt tres-longue, et tres-dure, et qu'elle nous fera ſans doute ſuccomber, ſi le Ciel ne nous renvoye bientôt l'objet que nous aimons tendrement, et que nous reſpectons véritablement.*

## A MADAME
## LA COMTESSE DE TESSE'.

*Coſtar lui écrit qu'il ſe ſait bon gré de ne s'être point accoûtumé aux charmes de ſa converſation, puiſqu'il n'en devoit pas jouïr long-tems.*

Lorſque vous étiez ici, Madame, je me voulois mal de vous faire ſi peu la cour, (1) et de laiſſer perdre tant de bonnes heures, que je pouvois employer à vous voir et à vous ouïr. Mais à cette heure que vous vous êtes laſſée de Paris, et que vous l'avez quitté pour vous

(1) de vous faire ſi peu la cour, daß ich Ihnen ſo wenig meine Aufwartung machte.

vous aller deſennuyer à la Campagne ſept ou huit mois ſeulement; je trouve que je n'ai pas eu trop de tort de m'accoûtumer à me paſſer des douceurs de votre converſation, et de ne m'être point rendu ſi néceſſaire un bien que je devois perdre, et qui m'eût dégoûté de tous les autres qui valent moins, mais qui étoient plus durables et plus aſſurés. Où en ſerois-je, (1) Madame, ſi je n'euſſe ſû me modérer en cela; puiſqu'avec toutes ces belles précautions, il n'y a guères que notre excellente Marquiſe qui me puiſſe conſoler de ce que je perds en votre éloignement. Elle me fait l'honneur de me venir prendre preſque tous les ſoirs pour me mener au Cours, et c'eſt en cet aimable lieu, où ſi je n'ai la joie de vous voir, j'ai du moins le contentement d'ouïr parler de vous avec toute l'eſtime et toute l'affection que vous méritez. Je ſuis, Madame, votre très-humble....

## A MADAME **.

*Le Chevalier de Meré lui mande qu'il eſt touché de ſon abſence.*

Je vois bien, Madame, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me conſoler de votre abſence, ou du moins pour adoucir le dépit que j'ai contre vous, de nous avoir ſi durement abandonnés. Auſſi j'ai reçû votre lettre avec une joie très-ſenſible: et d'abord j'ai crû qu'elle alloit diſſiper mon chagrin, et que je vous en voudrois moins de mal; mais ce bon effet n'a pas duré long-tems. Vous écrivez d'un air à vous faire étrangement ſouhaiter; et parmi tant de jolies choſes qui brillent dans votre lettre, je trouve je ne ſai quoi qui repréſente ſi vivement ce que j'ai perdu, que je ſuis encore plus triſte que je ne l'étois. Je vous avoue auſſi, Madame, que ma colère n'eſt pas tout-à-fait appaiſée; et que j'en aurai juſqu'à votre retour.



(1) Où en ſerois je, wie würde es mit mir werden.

Le Chevalier de Meré.

## A MADAME LA MARECHALE **.

*Sur son départ.*

Je suis encore à Paris, Madame, et je ne croyois pas y pouvoir demeurer deux jours quand je vous dis adieu. Je ne sai ce qui m'empêche d'en partir, si ce n'est le regret de m'éloigner des lieux, où je me plaisois tant auprès de vous. Je vous cherche dans tous ces endroits, comme si j'espérois de vous y trouver; et que je ne fusse pas où vous êtes. Cela m'a rendu si triste, que pour écrire quelque chose, qui vous réjouît, j'attendois que je fusse un peu remis de votre absence; mais mon mal empire de jour en jour, et le tems qui d'ordinaire console de tous les autres déplaisirs, ne sert qu'à mieux faire connoître qu'on est malheureux de vous avoir perdue.

## A MONSEIGNEUR LE MARECHAL D'ALBRET.

*Scaron lui marque qu'il est touché de son absence.*

A d'autres, (1) Monseigneur le Maréchal; vous n'êtes point tant à plaindre que vous le dites: vous quitteriez la campagne, si vous ne vous y trouviez pas bien; mais quelques beaux yeux de Saintonge ont mérité l'adoration des vôtres; ou peut-être voulez-vous faire voir dans vos trophées amoureux, des cales, et des bavolets, mêlés avec des couronnes, des cornettes de point des Veniſe, et des coëffures à grandes boucles. Je vous le répète, vous n'êtes pas tant à plaindre, que vous le dites, puisque votre éloignement, votre exil, ou comme vous le voudrez appeller, n'est point involontaire. Vos amis, qui vous trouvent fort à dire, font

(1) à d'autres, das machen Sie andern weis.

ſont plus à plaindre que vous. J'en ſuis, pour moi, tout déconcerté. Lorſque vous me faiſiez l'honneur de me venir voir, je m'en vantois avec joie. Vos Livrées rendoient ma petite porte vénérable à tous les Habitans de ma rue, et pluſieurs Portes cochères lui portoient envie. Le ſeul caroſſe de **. retient encore mes voiſins dans le reſpect; mais ils le perdront ſi quelques Meſſieurs de la cour ne reviennent bientôt à Paris, et ne ſoutiennent un peu juſqu'à votre retour notre gloire déja beaucoup ébranlée; mais quand elle tomberoit à n'en jamais relever, (1) on s'en pourroit conſoler avec un peu de Philoſophie. Il n'en eſt pas de même de perdre ſeulement pour ſix mois les perſonnes pour qui l'on a de la tendreſſe; car ſans la bonté que vous avez d'adoucir quelquefois par vos lettres le déplaiſir que me cauſe votre abſence, je ferois bientôt connoître par un fameux deſeſpoir, que je ne puis vivre ſans avoir l'honneur d'aſſurer de bouche mon Héros, que je ſuis ſon très-humble, et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADEMOISELLE de J... Le Chev. d'Her**.

Je demande pardon au Roi et à ma patrie, du regret que j'ai de partir pour les Païs-Bas, et d'aller trouver mon régiment; mais en vérité, Mademoiſelle, vous êtes bien aimable, et je vous laiſſe avec un rival. Dès que vous ne me verrez plus, vous oublierez combien je vous ai aimée, et vous croirez que mon rival vous aime aſſez; mais prenez, je vous prie, un état (2) de mon amour, pour le pouvoir toûjours comparer au ſien. Hélas! Il va repréſenter ſur votre cœur tout ce que nous allons faire dans les Païs-Bas, aſſauts, embuſcades, ſurpriſes, etc. Que ſera-ce, s'il réuſſit, comme nous réuſſirons ſans doute? Quand nous aurons bien



(1) à n'en jamais relever, daß ſie niemals wieder davon aufkommen ſollte.

(2) un état, h. l. einen Aufſatz.

pris des villes, j'y fuis peut-être pour la vingt-millième partie de la gloire; (1) mais quand à mon retour je retrouverai votre cœur pris, j'y fuis pour tout. (2) Je tâcherai à mériter que la gazette parle de moi, pour vous faire ſouvenir de mon nom, mais le malheur eſt que je ne pourrai pas faire mettre mes ſoûpirs dans la gazette, et mon nom ſans mes ſoûpirs, c'eſt bien peu de choſe. Il me ſemble qu'il y a un fort mauvais ordre pour les Amans qui vont à la guerre. Le Roi donne à ceux qui ont des affaires et des dettes, de certaines Lettres d'Etat, par leſquelles les pourſuites que leurs créanciers feroient contr'eux, ſont arrêtées, tandis qu'ils ſont en campagne pour le ſervice de Sa Majeſté; autrement il ſeroit bien cruel qu'ils trouvaſſent à leur retour, qu'on ſe ſeroit ſervi de leur abſence pour renverſer tout chez eux. Et ne devroit-il pas y avoir auſſi pour les Amans des Lettres d'Etat, qui empêcheroient pendant qu'ils ſont à l'armée, qu'on profitât de leur éloignement, pour leur enlever le cœur de leurs Maîtreſſes? On revint chez ſoi, après avoir expoſé ſa vie pour ſon Prince, et on trouve une infidèle de la façon d'un homme de Robe, ou d'un citadin. C'eſt là un grand deſagrément dans le ſervice, et quand Meſſieurs les Miniſtres y auront penſé, je croi qu'ils y remédieront. Il n'y aura que les Belles qui voudront peut-être s'y oppoſer, à cauſe de la trop grande fidélité qu'on exigeroit d'elles, ou de l'inutilité de vie où elles ſeroient réduites pendant toutes les campagnes; mais il n'importe, le bien public le doit emporter ſur tout; le Roi ſeroit aſſurément mieux ſervi. Je vais tâcher d'inſpirer cette penſée à ceux qui approchent les Puiſſances, et ſi je puis, je vous obligerai bien à m'être fidèle en vertu d'une Déclaration du Roi, puiſque vous ne voulez pas l'être naturellement.

A LA

(1) j'y ſuis . . . gloire, ſo habe ich vielleicht den zwanzigtauſendſten Antheil an dem Ruhm.

(2) j'y ſuis pour tout, ſo geht es mich allein an, oder: ſo verliere ich alles.

## A LA MEME.

Ne ſavois-je pas bien que l'abſence étoit contraire à la tranquilité de mon cœur? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce ſoit, et ſur le chemin même, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontrai perſonne, et je ne pus faire autre choſe que ſemer toute la route des ſoupirs qui retournoient ſur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air et la bonne mine me firent eſpérer qu'il ſeroit homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuiſé les lieux communs des Voyageurs, je lui demandai d'où il venoit; il venoit de.... auſſi bien que moi. J'eſpérai beaucoup. Je le mis en termes généraux ſur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une ſeule qui pût paſſer pour belle: et cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, et à vous nommer; mais mon homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il eſt vrai qu'il me parloit toûjours agréablement, et avec beaucoup de politeſſe. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, (1) je lui nomme comme une belle perſonne Mademoiſelle de V... et lui demande s'il la connoiſſoit. Il me dit qu'il l'avoit vûe; me voilà plein d'eſpérance. Je vous nomme; il ne vous connoiſſoit point, et il me dit pour ſes raiſons, qu'il n'avoit fait que paſſer par.... et n'avoit vû que par hazard Mademoiſelle de V... Alors je donne un coup d'éperon, et le laiſſe là. Il vint dîner à la même hôtellerie où j'étois déja arrivé; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de ſa converſation, (2) quelque agréable qu'elle fût, puiſqu'il ne parloit point de vous. J'ai été plus hûreux à ma campagne. J'ai trouvé dans ces déſerts éloignés le Baron de.... que vous connoiſſez un peu. Je lui ai fait croire qu'il



(1) de venir à mes fins, meine Abſichten zu erreichen, auf meinen Zweck zu kommen.

(2) j'avois bien affaire de ſa converſation, ich frug nichts nach ſeiner Unterhaltung.

étoit amoureux de vous, pour avoir occaſion de lui en parler ſouvent. Je lui porte votre ſanté avec un ſoûris fin et malicieux, et il la reçoit de même. J'avoue que j'achète un peu cher le plaiſir de parler de vous. Tout le mérite de cet homme-là conſiſte à ſe connoître en bêtes. (1) Il n'a dans l'eſprit que ſes chiens et ſes chevaux, et je vous aſſure que j'ai ſouvent peine à lui faire quitter cette matière-là, pour le mettre ſur votre chapitre. Auſſi, je ne lui demande preſque pas de réponſe; il me ſuffit qu'il m'écoute, et au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un autre ſourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes allées ſombres, qui ſont extrêmement dangereuſes pour un Amant; elles inſpirent des réveries pernicieuſes, et c'eſt une choſe mortelle que le ſouvenir de votre beauté fortifié de ces allées-là. Il y eſt encore venu des roſſignols, avec qui aſſurément vous vous entendez. Vous me les avez envoyés, afin qu'ils m'enfonçaſſent encore la tendreſſe dans l'ame par leurs chanſons. Ils les chantent ſi bien, qu'il faut qu'ils les ayent appriſes de vous. Je ſuis d'une foibleſſe étrange; je n'oſerois plus entendre un ruiſſeau qui gazouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée, je la tutaie, et je dis, *Quand te reverrai-je? Quand m'aimeras-tu?* N'en ſoyez point ſcandaliſée. Votre idée m'eſt devenue extrêmement familière, et d'ailleurs on vit librement à la campagne.

## A MADEMOISELLE **.

*Scaron lui mande qu'il eſt fachè de ſa maladie, et de ſon abſence.*

Je ſai que vous êtes malade; mais je ne ſai ſi l'on a de vous tout le ſoin qu'on en doit avoir; et c'eſt ce qui augmente le déplaiſir que j'ai de voir que je vous ſuis inutile:

*Tandis*

(1) à ſe connoître en bêtes, buß er ſich auf unvernünftige Thiere verſteht.

*Tandis que la cuisse étenduë,*
*Dans un lit toute nuë,*
*Vous reposez votre corps blanc et gras*
*Entre deux draps,*
*Moi, malheureux pauvre homme,*
*Entre deux draps aussi*
*Je veille en grand souci.*

Tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. La male-peste que je vous aime! Et que c'est une sottise que d'aimer tant! Comment vertu de ma vie! A tous momens je suis prêt d'aller en Poitou, et par le froid qu'il fait! Ha! Revenez donc de par Dieu, puisque je suis assez fou pour me mêler de regretter des beautés absentes. Je me devois mieux connoître, et considérer que je souffre plus qu'il ne faut d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la tête, sans avoir encore ce mal endiablé qu'on appelle l'*impatience de vous revoir.* C'est un maudit mal. Ne vois-je pas bien comme il prend au pauvre M**. de ce qu'il ne vous voit point aussi souvent qu'il voudroit? Il nous écrit là-dessus en desespéré: et je vous le garantis ame damnée, non point à cause qu'il est hérétique; mais parcequ'il vous aime, et c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, (1) laisser le genre humain en paix;

*Et commander à vos œillades,*
*De faire un peu moins de malades.*

Vous êtes bien-hûreuse de n'avoir pas à faire à moi, je vous roserois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces; mais sachez, Beauté fière, qu'on ne manque point d'amis dans une affaire où le public est intéressé. Comment! N'y auroit-il qu'à faire mourir de la sorte les gens? Hé! Dites-moi, ma Mignonne, êtes vous Chrétienne? Vous êtes Turque, sur mon honneur, et même des plus méchantes. Ainsi, vous ne valez rien, quoique vous soyez toute faite



(1) Vous . . . conquêtes, Sie sollten es indessen bey Ihren Eroberungen, die Sie schon gemacht, bewenden lassen.

de quantité de bonnes et de belles choſes. Vous autoriſez plus que perſonne le Proverbe qui dit : *Tout ce qui reluit, n'eſt pas or :* Et enfin, vous êtes auſſi âbleſſe que vous êtes blanche. Avec tout cela, voyez ce que c'eſt que d'être belle! je ſuis plus que jamais,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADAME N**.,

*Montreuil lui écrit que ſon abſence eſt cauſe qu'il n'a aucun plaiſir.*

Ne croyez point, Madame, que le mauvais tems me chaſſe de la campagne. C'eſt vous qui me rappellez à Paris. J'éprouve mieux que jamais, que le plus honnête homme du monde ne vaut pas une aimable femme ; et que la joie que donne l'amitié, eſt fort au deſſous de celle que donne l'amour. La chaſſe, la belle converſation, le jeu, les violons, et la bonne chère devroient ici m'amuſer aſſez doucement ; mais votre abſence me rend tout inſupportable. Je vous ſupplie, Madame, de ſuivre en cela mon exemple, et puis-qu'à cauſe de vous, je hais les choſes qui m'ont toûjours été agréables, ſouffrez-en d'autres, à cauſe de moi, pour leſquelles vous avez juſqu'ici témoigné tant d'averſion : je le ſouhaite de tout mon cœur : toutefois je n'oſe l'eſpérer ; et il me ſemble que je ne verrai de ma vie le jour où vous m'aimerez en corps et en ame. Je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MA-

## A MADEMOISELLE **.

*Montreuil lui mande qu'il ne peut supporter son absence.*

Je penſois, Mademoiſelle, avoir fait une bonne proviſion de votre vûe pour être en état de ſupporter votre abſence. Mais j'avois mal pris mes meſures. Je me doutois aſſez que je pourrois m'ennuyer à N**. Cependant je n'euſſe jamais cru, que mon chagrin me dût prendre avant que d'y arriver. Pour vous dire le vrai, vous commencez à devenir un peu trop importune. N'eſt-ce pas aſſez qu'on ſoit inquiété de la peur d'être tué en traverſant une grande forêt, ſans que vous veniez encore vous aſſocier avec les voleurs, afin de troubler le repos de ceux qui voyagent. Quand toutes les femmes qui paſſent le mérite ordinaire; c'eſt-à-dire, quand vous, et vos ſemblables, s'il y en a, ſeroient enfermées entre quatre murailles, ce ne ſeroit pas la plus mauvaiſe règle de police qu'on pût faire; et le public n'en ſeroit que plus à ſon aiſe. Quel moyen de durer avec vous?(1) Je penſe deſcendre dans une hôtellerie pour dîner; et je trouve que j'y ſuis deſcendu pour vous écrire. Vous me direz à votre tour que je vous importune par mes lettres: mais encore n'eſt-ce pas comme vous, à toute heure et ſans relâche.

## MONSIEUR ***.
## A MADEMOISELLE **.

*Il lui dit qu'il eſt méconnoiſſable, parcequ'il ne la voit plus.*

Adorable capricieuſe! Souvenez-vous de la cruelle façon dont vous me traitâtes en partant. Vous demeurez d'accord que vous méritez bien ce nom,



(1) quel moyen de durer avec vous? wie will man es mit Ihnen aushalten?

j'entens celui de *Capricieuſe;* car pour le nom d'*Adorable*, mon cœur et mes yeux vous le donnent. Je ne ſai pourtant ſi vous le méritez. Je ne ſai qui me tient.... mais, non, je ne le rayerai pas, puisqu'il eſt écrit. Comment ferai-je pour être deux mois ſans vous, et comment font vos autres amans, qui ſont abſens ſix ſemaines? Il n'y a que huit jours que je ſuis en cette Ville, et je me vois déja ſi pâle, et ſi maigre, que perſonne ne me conçoit. Ce qui me conſole, j'eſpère que vous me prendrez auſſi pour un autre à mon retour: et que comme vous aimez toûjours le dernier venu, ne croyant plus que ce ſoit moi, vous me préférerez à quelqu'un de ceux qui depuis mon départ, vous en content.(1) Je n'ai vû perſonne dans ce païs; car je ſuis ſi plein de vous, et de votre idée, que j'aurois peur de faire, ou de dire quelque extravagance. Vous êtes continuellement entre tous les objets, et mes yeux: et je n'ai auſſi rien vû que vous. J'y ai ſongé le jour: j'y ai revé la nuit; et ce jeune Seigneur qui faiſoit mettre lorsqu'il couroit la poſte, le portrait de ſa Maîtreſſe au dos de ſon valet de chambre, ne l'avoit pas plus préſente que vous me l'êtes. Je ne dis point cela en riant, je vous aime plus que tout ce que j'ai jamais aimé. Je le dis ſans exception; car je vous aime plus que moi, et c'eſt beaucoup dire. Je ne ſai pas comment vous en uſerez; (2) mais je ſais que ſi j'étois à la place d'une fille faite comme vous, j'aimerois un garçon fait comme moi, et qui eſt votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADEMOISELLE DE C*.

*M. le Chevalier d'Her**, lui écrit que l'abſence redoublera l'amour qu'il a pour elle.*

Je vais m'éloigner de vous pour quelque tems, Mademoiſelle; c'eſt-à-dire, que je vais vous aimer plus

(1) vous en content, Ihnen verliebte Sachen fürſchwatzen.
(2) comment vous en uſerez, wie Sie verfahren werden.

plus que je n'ai encore fait. L'abſence a pour moi cette propriété-là, qu'elle n'a, je croi, pour perſonne; elle m'attendrit. Je me figure toûjours les gens que je ne vois point, les plus aimables du monde; et je ne manque point à être content d'eux. Vous vous préſenterez à moi ſenſible, reconnoiſſante. Je m'imaginerai que ſi je vous voyois, vous auriez cent petites bontés pour moi: je ſerai plus charmé de votre idée ſur cet article-là, que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiez par votre ſévérité vous établir chez moi un caractère d'Héroine, vous perdriez en verité bien votre peine. Dès que je ne vous vois plus, il ne me ſouvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce, qui ne s'accoûtume point à ſe les repréſenter; il faut que je les voie pour les croire. Je ſai qu'à mon retour vous travaillerez fortement à redreſſer le mauvais pli que mon imagination aura pris; (1) mais toûjours j'aurai eu malgré vous un peu de plaiſir durant l'abſence. Je ſerai trop hûreux, ſi je ne fais point la folie de revenir le plûtôt que je pourrai. Si vous voyez ma fidélité avec quelque contentement, je vous promets de vous être encore plus fidèle abſent, que préſent. Je ne puis rien voir de ſi aimable que votre idée ſans vos défauts, et je n'aurai qu'elle dans la tête. Mais quand je vous vois rigoureuſe au dernier point, je puis voir quelque choſe qui par cet endroit vaut mieux que vous. Je ne veux point vous tromper; je ne vous aime que parceque je ne connois rien de plus digne d'être aimé; et dès que j'aurai découvert ailleurs plus de mérite, je ne comptez plus ſur moi. J'ai bien exactement calculé, ſi ce que vous avez d'eſprit et de beauté par deſſus les autres, recompenſoit le moins de tendreſſe que vous avez. J'ai trouvé qu'il le récompenſoit, et ſur cela je me ſuis mis à vous aimer. Je ne ſai pourtant s'il ne ſe pourroit point rencontrer quelque perſonne qui aimât aſſez bien pour regagner par-là les autres avantages

(1) à redreſſer . . . pris, meine verdorbene Einbildungskraft wieder zurechte zu bringen.

tages que vous auriez sur elle: En ce cas-là je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous. Car enfin, il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté et l'esprit qui touchent. La tendresse vaut encore son prix, et il est écrit en grosses lettres sur mon cœur comme sur la Pomme de Discorde, *à la plus aimable*. Je suis, Mademoiselle, votre très-humble Serviteur.

# REPONSE A DES LETTRES SUR L'ABSENCE.

## MADEMOISELLE **. A MONSIEUR **.

*Réponse à un Amant qui écrit la veille de son départ.*

Consolez-vous, mon Cher, si ma douleur vous soulage, elle est au point où vous la pouvez souhaiter. Je ne vous la saurois mieux faire voir, que quand je vous assure, que je souffre autant que j'aime. En doutez vous, venez me trouver: mais venez de bonne heure, afinque je sois long-tems avec vous, et que je me recompense un peu de l'absence que je vais souffrir Adieu, mon Cher, soyez en repos de mon amour: il sera au moins aussi grand que le vôtre.

A MA-

## A MADAME de B*.

Votre lettre, Madame, m'apprend les meilleures nouvelles du monde; et je ne pouvois rien attendre du lieu où vous êtes, qui flatât davantage ma paſſion. Vous dites que le changement de Province a ſoulagé vos maux; et qu'il ne vous reſte de déplaiſir que celui de mon abſence. Si cela eſt, je ne connois perſonne ſi tranquille, que vous; et je ſuis ſûr que le regret que vous témoignez, n'eſt pas ſi vivement imprimé dans votre cœur, qu'il l'eſt délicatement dans votre lettre. Ainſi, Madame, tandis que vous n'aurez point d'autre affliction, n'attendez pas que je vous conſole. Encore que mes paroles ne ſoient d'aucun prix, je ſuis fâché quand je les perds; et puis ce ſeroit faire contre moi, que de vous adoucir le ſentiment d'un mal dont je me trouverois bien, s'il vous preſſoit un peu davantage. Car n'ayant d'autre remède que ma préſence, ou vous reviendriez bientôt ici, ou vous me commanderiez d'aller me rendre auprès de vous. Un homme qui prend la poſte, et qui fait cent lieues en deux jours pour faire paroître comme il ſait aimer, n'en fera pas moins pour aller marquer combien il ſe ſent hûreux d'être aimé d'une perſonne qu'il honore parfaitement, et de qui il fait gloire d'être par-tout, Madame, le très-humble, et très-obéiſſant Serviteur.

LET-

# LETTRES DE PLAINTES.

## *REFLEXIONS* SUR LES LETTRES DE PLAINTES.

*On dira qu'on a long-tems ſouffert ſans ſe plaindre; mais qu'enfin le mal eſt devenu ſi grand, qu'il force de le faire connoître; Qu'on n'en uſe néanmoins qu'avec regret; mais qu'il y a eſpérance que quand le Ciel aura fait voir qu'on ne mérite point d'être traité ſi cruellement, ceux qui nous tourmentent prendront de plus douces manières à notre égard; et qu'ils ſoulageront les peines qu'on endurera toûjours pour l'amour d'eux avec une patience pleine d'amour et de reſpect.*

LeCheval. d'Her**. A MADEMOISELLE de T. **.

Les terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiſelle! Vous allez épouſer mon rival. Vous dites que vous voulez me detromper de l'opinion que j'avois conçûe de votre tendreſſe, ſur ce que vous aviez parlé de moi pendant le ſommeil. Ah! Ne valoit-il pas mieux me laiſſer dans mon erreur? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'aviez donnée? Helas! La faute, et la réparation ne ſont pas de la même eſpèce. Parlez

la

la nuit de Monſieur de . . . ſi vous voulez, je me réſous à en paſſer par-là; mais ne vous enfermez pas ſeule avec lui dans une chambre, cela va au delà des douces reveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'eſpère que j'en ſerai vangé par vous-même, et qu'en dormant vous parlerez de moi à ſes oreilles; mais auſſi je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laiſſer guères dormir, de peur de vous entendre parler de moi. Vous voyez, Mademoiſelle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon eſprit; j'ai des eſpérances, et des craintes; mais en vérité la partie n'eſt pas égale entre elles. Quelquefois je me conſole dans la penſée que mon rival ne vous a pas tant aimée que moi. Il a vû que ſes ſoins n'approchoient pas des miens; que ſa vivacité ſur tout ce qui vous regarde, étoit moindre que la mienne; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que de ſentimens, je l'emporterois ſur lui, et quand il a été pouſſé à bout par ma tendreſſe, il a été implorer le ſecours de Monſieur votre Curé; or franchement je ne m'attendois pas que Monſieur le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'eſt pas là un procedé bien galant, je ne ſai ſi vous qui êtes délicate, en êtes contente. On fait venir l'egliſe contre moi, je n'ai rien à dire à l'egliſe. Je ne vous euſſe pas fait ordonner en cérémonie de m'aimer, auſſi n'euſſai-je pas crû que quatre paroles d'un Prêtre vous appriſſent ce que tous mes ſoupirs n'ont pû vous apprendre. Mon rival triomphe de moi à préſent; mais j'ai bien envie de voir comment lui réuſſiront les moyens dont il ſe ſert pour votre conquête. Il vous trouvera obéiſſante à la vérité, mais bien neuve; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut ſeulement qu'on ſe laiſſe aimer. Votre obéiſſance même lui devra être ſuſpecte, et votre vertu ſera cauſe qu'il ſe défiera de votre cœur. Les perſonnes auſſi raiſonnables que vous, ne ſont point naturelles; il vaut mieux vivre avec des folles, on ſait ce qu'elles penſent. Je ſouhaite qu'il ait ce ſcrupule plus d'une fois, et qu'il ſente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux et de plus agréable, il aura toûjours quelque choſe à démêler avec le Curé. Pour

moi,

moi, tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toûjours bien mince, mais en récompenſe je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicateſſe ſi infinie qui pût y trouver la matière d'un ſcrupule ſur le devoir, ou ſur l'obligation.

Le même.

## A MONSIEUR ***.

Vous avez décidé pour la tromperie, et j'ai tâché à ſuivre votre déciſion; mais je ne croi pas que je faſſe rien de plus que les premières tentatives. La Dame a donné ſi naivement dans ce que j'ai commencé à lui dire ſur ſon prétendu Bel-Eſprit, qu'il ne m'eſt pas poſſible de continuer. Ma ſincérité a trop pâti, j'aime mieux qu'elle ne m'aime point que de la rendre ſi ſotte. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicateſſe de conſcience que moi, et qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertirai bien que tous ceux qui la loueront ſur le Bel-Eſprit, la tromperont, et qu'elle ne ſouffre pas qu'on lui tienne de pareils diſcours. Vous qui m'avez conſeillé, vous en parliez bien à votre aiſe, vous ne ſauriez croire quel ſupplice c'eſt, que de tromper une perſonne qui n'y apporte aucune réſiſtance. Si elle veut ſe contenter d'être belle, je vais en être fou, mais je la prierai de borner là ſon mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une viſion qu'elle y auroit toute ſa vie, et je ſuis ſûr que je ne l'aimerois pas, auſſi long-tems que la viſion dureroit. Il ne ſeroit pas d'un honnête homme (1) de faire une folle pour la laiſſer là. Je n'ai pas voulu faire faire des vers pour elle par un de mes amis qui me fournit tous ceux dont je puis avoir beſoin dans mes petites affaires; car je ſai combien les vers ſont dangereux pour ſon mal. Enfin ſi elle ſavoit les obligations qu'elle m'a, il me ſemble qu'elle devroit m'aimer paſſionnément. J'ai un ſoin extrême de la raiſon

(1) Il ne ſeroit pas d'un honnête homme, es würde wider die Pflicht eines rechtſchaffenen Mannes ſeyn.

ſon qui lui reſte; je ne ſai ſi elle la portera encore loin, (1) mais enfin je ne veux pas l'altérer le moins du monde, ce peu-là lui eſt d'une trop grande importance. Adieu, je ſuis aſſuré que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon deſintéreſſement.

## A MADEMOISELLE **.

*Coſtar ſe plaint de ce qu'elle ne s'eſt pas ſouvenue de lui.*

Je vous remercie très-humblement, Mademoiſelle, de m'avoir tout-à-fait oublié. Depuis votre départ d'ici, j'ai vû de très-obligeantes choſes dans les lettres que vous avez écrites à vos amies; mais je n'y ai apperçû aucun mot, qui me marquât que vous m'honoriez de votre ſouvenir. Un procédé ſi mépriſant me conſole un peu de votre abſence; car le mal qu'elle me faiſoit, ne pouvoit être adouci par un autre remède. Je m'imagine auſſi, Mademoiſelle, que ce n'eſt que par pitié, que vous en avez uſé de la ſorte; et que vous avez crû me faire miſéricorde que de me tuer tout d'un coup. Je me tiens donc pour mort; et ne me ſoucie point de l'être en effet, puiſque je le ſuis dans votre eſprit qui eſt le plus beau lieu du monde, et où s'aimoit davantage votre très-humble, et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADAME **.

*Coſtar ſe plaint de l'avoir attendue.*

Je paſſai hier deux mauvaiſes heures; car je les paſſai à vous attendre. Vous ne ſauriez vous imaginer combien je ſouffris: et il faudroit pour cela que vous puſſiez vous aimer auſſi paſſionnément que je vous aime. Deux jours ſemblables à ces deux heures, feroient



(1) ſi elle la portera encore loin, ob ſie ſolche noch lange behalten wird.

roient vieillir un pauvre amant; et quatre tout au plus le feroient mourir. Je ſuis votre très-humble ſerviteur.

## A MADEMOISELLE **.

*Coſtar ſe plaint de ſa pareſſe, et de ſon peu d'amitié.*

C'eſt dommage, Mademoiſelle, que vous ſoyez pareſſeuſe, vous y perdez de l'eſtime, et moi j'y perds de bonnes heures. Car vous m'écrivez d'un air ſi ingénieux, que vous ne me ſauriez dire votre affection, qu'il paroît que vous me la diriez agréablement, ſi vous le vouliez; et qu'il n'y a rien que vos paroles ne puiſſent exprimer. Elles ne vous manqueroient pas, ſi vous aviez les ſentimens que vous déſirez que je voie. Le cœur eſt toûjours aſſez éloquent, quand il aime; et il n'abandonne jamais la langue, ni la plume. Néanmoins, Mademoiſelle, je veux m'imaginer une partie de ce qu'il vous plaît de m'écrire; et je vous promets de croire l'autre, pour peu que vous tâchiez de me la perſuader. Je ſuis crédule aux choſes que je ſouhaite; et ma plus grande paſſion c'eſt d'être aimé de vous.

## A MADEMOISELLE *.

*Le Chevalier de Meré ſe plaint de ſon ſilence, et lui dit que malgré cela, il ſera toûjours à elle.*

Vous ſouvenez-vous, Mademoiſelle, que dès votre plus jolie enfance, vos petites façons me plaiſoient; et que vous me promîtes de m'aimer toûjours. Encore depuis, vous m'avez ſouvent fait la grace de m'en aſſurer. Cependant, à conſidérer votre conduite à mon égard, je pourrois un peu me défier de mon bonheur; ou du moins, vous accuſer d'une extrême négligence. Je vous écrivis à mon retour en ce païs, et vous donnai l'adreſſe pour m'apprendre ſeulement de vos nouvelles. Peut-être, Mademoiſelle, ne vous a-t-on pas rendu ma lettre; et c'eſt tout ce que je dois le plus ſouhaiter. Car ſi vous l'avez reçûe, c'eſt un fort mau-

mauvais ſigne, que vous ne m'ayez point fait de réponſe. Quelque peu de tendreſſe qu'il vous reſte pour moi, ſi vous vouliez penſer à quel point je vous eſtime, et combien vous m'êtes chère; vous ne refuſeriez jamais de m'écrire, quand ce ne ſeroit que pour me dire, *Ne m'écrivez plus.* Peut-être croyez-vous me le faire entendre aſſez clairement par un ſi cruel ſilence; mais j'aime bien mieux être un peu groſſier, que trop ſubtil à connoître une choſe qui me mettroit au deſeſpoir. Quoi qu'il en ſoit, gardez-vous de vouloir rompre avec moi. Outre que vous feriez paroître beaucoup d'inconſtance, et tant ſoit peu d'ingratitude, vous prendriez une peine fort inutile, parceque je ne ſaurois m'empêcher d'être à vous; Non, Madémoiſelle, je vous le jure: dûſſai-je être toute ma vie, comme je ſuis, à cent lieues de votre aimable perſonne.

## A UN RIVAL DE QUALITE'.

*Plainte ſur la conduite d'une Maîtreſſe.*

Voici la première fois que Mademoiſelle N**. a pitié de moi. Elle ne veut point, Monſieur, que je l'accompagne à Chantilly, de peur que je ne ſois témoin du plaiſir qu'elle recevra dans votre converſation, des amitiés qu'elle vous fera: et que cette vûe ne me rende malhûreux. C'eſt une étrange bonté; et je m'en paſſerois bien. Encore ſi je me pouvois flater que votre qualité, votre grand' chère, et votre ſuperbe équipage ſont complices de ſa perfidie, j'aurois un peu de conſolation. Mais, helas! Il n'y entre rien de tout cela; (1) et votre mérite, tête à tête, l'emporteroit infiniment ſur le mien. (2) Il n'importe cependant; comme il faut eſtimer la vertu dans nos ennemis, et que nos rivaux ſont les plus grands;

(1) il n'y entre rien de tout cela, alles dieſes hat nicht Theil daran.

(2) votre mérite ... le mien, Ihr Verdienſt allein würde über das meinige die Oberhand behalten.

grands; quelque mal que vous me faſſiez, je ne vous en voudrai jamais; et je ſerai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble, et très-obéiſſant Serviteur.

# REPONSE A DES LETTRES DE PLAINTES.

## A MADAME **.

*Les plaintes qu'elle fait, ſont obligeantes.*

Je vous ſuis obligé de m'avoir hier grondé une heure toute entière, parceque j'avois été quelque tems ſans vous aller voir. Mais, Madame, comment vous en êtes vous apperçûe, vous qui paſſez inſenſiblement vos plus beaux jours dans la compagnie de Monſieur... J'avois crû, que vous ne penſiez qu'à lui ſeul. Je ſuis ravi de m'être trompé là-deſſus, et d'appercevoir que s'il poſſède tout votre cœur, il y a encore quelque place pour moi dans votre ſouvenir. Je vous rends donc, Madame, très-humbles graces de vos plaintes, et de votre mauvais accueil d'hier, (1) à la charge que je tâcherai à l'avenir de n'en mériter jamais un ſemblable. Une perſonne qui reçoit, de cette ſorte, les injures, ne ſeroit pas indigne de recevoir des faveurs. Vous y ſongerez, s'il vous plaît, et croirez que je ſuis, plus que qui que ce ſoit, Madame, votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

MA-

(1) de votre mauvais accueil d'hier, wegen Ihrer geſtrigen üblen Begegnung.

## MADEMOISELLE **.
## A MONSIEUR **.

*Elle lui dit qu'il ſe plaint toûjours; et que cela l'ennuye.*

Vos billets, et vos converſations ſont, Monſieur, éternellemens ſur le ton plaintif; (1) et cela me donne de l'ennui. Très-humble Servante à quiconque fait le Jérémie. Vous voulez pourtant le faire. Hé bien: j'y conſens; mais allez vous plaindre ailleurs. Si, pour vous empêcher de me continuer vos plaintes, il ne tient qu'à vous rendre votre cœur; je vous le renvoi. Un cœur gai comme le mien ne s'accommode point d'un cœur auſſi dolent que le vôtre. Adieu.

## A MONSIEUR
## MITON.

*Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de le plaindre d'être quelque tems hors de Paris.*

Je ne pouvois, Monſieur, ſouhaiter un tems plus agréable, que celui qu'il a fait depuis que je vous ai dit adieu, et je ne crois pas qu'on puiſſe goûter plus ſenſiblement que moi, les plaiſirs de l'Automne. J'aime durant cette belle ſaiſon à conſidérer ce qui ſe paſſe dans le ciel. Un beau jour; une douce nuit me charme; et principalement lorſque je le puis dire à des perſonnes qui me ſont chères. Cependant vous me plaignez ſi tôt que je m'éloigne de Paris: et vous penſez que par tout ailleurs les honnêtes gens ſont à faire pitié. Mais, Monſieur, je vous plains à mon tour d'être confiné dans le jeu, (2) et de ne ſoûpirer qu'après la fortune. Je ſuis, pour moi, touché de tout ce qui plaît aux perſonnes de bon ſens; mais j'aime à chan-



(1) ſont éternellement ſur le ton plaintif, gehen beſtändig aus einem Klage-Thon.

(2) d'être confiné dans le jeu, daß Sie zum beſtändigen Spielen gleichſam verurtheilt ſind.

ger de vie et d'objets. Il me ſuffit d'avoir été trois mois à Paris pour déſirer la campagne. Auſſi, lorſque j'ai quelque tems rêvé dans les bois, je ſuis bien aſe de revoir la cour, et ceux que j'eſtime. Je ne ſa, ſi vous êtes de mon ſentiment; mais la diverſité des choſes délaſſe: et un peu d'abſence r'anime l'amour, et renouvelle l'amitié. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

# LETTRES DE CONSOLATION.

## *REFLEXIONS* SUR LA MANIERE DE CONSOLER.

*Quand on conſole quelqu'un, on lui peut dire ces choſes, ou autres pareilles: Que la perte qu'il vient de faire, eſt très-grande, et que la douleur qu'il a, eſt auſſi très-juſte; mais qu'il faut pourtant donner des bornes à cette douleur, et ne point ſouffrir que le tems faſſe ſur ſon eſprit, ce que la raiſon y doit faire toute ſeule.*

*On pourra auſſi dire à la perſonne que l'on conſole, qu'étant aimée de tous les honnêtes gens, il n'y en a point qui ne partage ſa triſteſſe, et que cela doit la lui rendre moins ſenſible; mais qu'entre ceux qui ſont véritablement touchés de ſes déplaiſirs, perſonne, ſans faire tort à qui que ce ſoit, ne le ſauroit être autant qu'on l'eſt.*

*Si vous conſolez quelqu'un de la mort d'un ami, vous pourrez, ſi le ſujet le demande, faire un ingénieux, mais ſuccinct, Panégyrique de la vie de celui que vous regrettez, et conclurre adroitement, que l'on ne doit pas ſe*

*plaindre de la perte des jours d'une perſonne qui les paſſés ſi glorieuſement; et qu'en cette occaſion, ce qu'il ut faire, eſt de lui donner une place particuliere dans tre ſouvenir et dans notre cœur.*

## A MONSIEUR ***. Le Chev. d'Her *.

Vous vous plaignez de la perſécution de Monſieur votre Père, qui par les affaires qu'il vous fait, et ar les chicanes où il vous embarraſſe, vous met hors l'état de vous marier de long-tems. Mais pour moi, non cher Couſin, je trouve que vous lui devez être ort obligé, il favoriſe votre amour et votre raiſon. Vous allez être par cet obſtacle plus amoureux, et plus tendrement aimé, et peut-être par la longueur du tems deviendrez-vous plus raiſonnable. Ou votre paſſion ſe fortifiera, ou votre bon ſens aura le loiſir de renaître. Ou vous vous marierez avec plus de joie et plus de tranſports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque manière que l'affaire tourne, Monſieur votre Père vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il ſeroit à propos de garder pour le plus tard qu'il ſe pourroit les plaiſirs du mariage, qui ne vous manqueront pas, et de faire durer ceux que vous goûtez à préſent, car vous ne les recouvrerez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit poſſible, ne le placer que vers la fin de ſa vie. Je ne ſai quels ſouhaits je dois faire pour vous; ſi je vous en conſultois, je ne balancerois pas à ſouhaiter qu'on vous aimât toûjours avec beaucoup de tendreſſe; mais il me ſemble qu'une infidélité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriez auprès des Dames le mérite d'avoir été homme à mépriſer quinze mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, et vous auriez réellement le profit de les avoir conſervées. Si votre Maîtreſſe vous aime, j'eſpère que ſon amour diminuera peu à peu au bout d'un certain tems, ſelon la deſtinée de toutes les paſſions,

et qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guérira; mais ſi elle ne vous aime pas, et qu'elle ne faſſe que jouer un perſonnage d'amante, elle aura aſſez d'eſprit pour le jouer toûjours. Ainſi prenez garde à n'être pas la dupe d'une conſtance que vous aurez lieu de ſoupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Couſin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le ſentez peut-être pas aſſez. On diroit que votre deſtinée vous a fait exprès une ſituation la plus embaraſſante qu'on puiſſe imaginer. Vous n'êtes ni aſſez gueux, ni aſſez riche. Si vous étiez plus gueux, vous n'auriez aucune matière de ſoupçons du côté de l'Amour, vous ſeriez ſûr qu'on n'aimeroit que votre perſonne; et ſi vous étiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du côté de la fortune.

## A MONSIEUR
## LE COMTE DE VAUGUYON.

*Sur la mort de ſon Fils.*

Votre douleur eſt juſte, Monſieur, et perſonne n'oſe vous conſeiller de ne vous point affliger. Un Fils eſtimé de toute la France, qui alloit droit aux premières charges, et qui les avoit méritées, eſt un trop digne ſujet des pleurs d'un Père tel que vous. Toutefois, Monſieur, trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous diſe que comme Dieu ne deſaprouve pas l'uſage de pareilles larmes, il en condamne l'excès. Votre triſteſſe a juſqu'ici été innocente; mais elle ne le ſeroit plus, ſi elle continuoit. Ce ſeroit trouver à redire à la conduite du Ciel, et s'oppoſer à ſes ordres. Une affliction inconſolable eſt une eſpèce de révolte contre Dieu; et en lui ſacrifiant votre perte, vous obtiendrez le moyen de la bien ſupporter. C'eſt, Monſieur, ce que ſouhaite de toute ſon ame,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

A MON-

## A MONSIEUR **.

*Sur la mort d'un ami.*

Celui que vous pleurez, ne ſauroit, Monſieur, être aſſez eſtimé; et il eſt très-digne de vos larmes. Mais les Rois ſont morts; et l'on doit regarder les hommes comme perdus, ou comme prêts à être perdus. Tenons ces heures de notre vie pour les dernières, et ſoyons ſûrs que le ſeul moyen de n'être pas affligé, c'eſt de n'être point de ce monde. Il faut voir périr les autres, ou périr ſoi-même: et c'eſt une délicateſſe blâmable d'aimer la vie et de ne pouvoir ſouffrir les choſes qui l'accompagnent. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A OLINDE. M. Patru.

*Sur la mort d'un Parent.*

Je ne prétends pas, belle Olinde, vous conſoler de la perte que vous regrettez. S'il y a de légitimes ſujets de pleurer, le plus légitime eſt de pleurer ce qu'on aime. Comme le monde n'a rien de ſi doux que l'amitié, il n'y a rien de ſi douloureux que cette ſéparation éternelle que la mort met entre nous et nos amis. On peut être raiſonnable ſans être de fer; et les larmes ne nous ſont guères moins naturelles, que les autres infirmités de la vie. Mais, charmante Olinde, la douleur a ſes bornes. Laiſſons au peuple ces pleurs ſans fin. Ce cher Parent que vous regrettez, n'eſt point à plaindre. Sa carrière qui pouvoit être plus longue, ne pouvoit être plus belle, ni plus hûreuſe. Il fut hûreux dans ſa naiſſance, et dans ſon mariage, en ſes enfans, et en ſes emplois. Il s'eſt acquis beaucoup d'honneur, et beaucoup d'amis. Il avoit mérité l'eſtime, et l'affection d'Olinde. Un plus long âge eût peut-être corrompu tout ce bonheur.

Maintenant, il eſt dans le port, hors des atteintes de l'injuſtice, et de l'envie. (1) Le pleurer, aimable Olinde, c'eſt outrager ſes cendres, et s'affliger de ſon triomphe. Que les premiers jours de votre deuil ſe ſoient paſſés dans les larmes, c'eſt un tribut qu'on doit, ce ſemble, à la nature. Mais il eſt tems de révérer la memoire de votre Parent, d'une manière plus digne d'Olinde. Ces gémiſſemens, et cette triſteſſe ſur le viſage, ne ſont que de vaines montres de douleur. Que faire donc, me direz-vous? Faites, belle Olinde, pour ce bien hûreux qui eſt dans le tombeau, ce que vous faiſiez pour lui, tandis qu'il étoit en vie. Parlez de lui ſouvent, et avec eſtime; parlez de l'ardeur qu'il eut pour la vertu. Aimez ce qu'il a aimé. Aimez vous vous-même, qu'il aima ſi chèrement: c'eſt à dire, ſi vous ne m'entendez pas, que toutes vos larmes, que tout ce chagrin qui vous dévore, l'offenſe plûtôt qu'il ne l'oblige; et s'il lui reſte quelque ſentiment pour les choſes d'ici bas, vous ne pouvez rien vous imaginer, ni rien faire qui lui ſoit plus agréable que de prendre ſoin d'Olinde, et de conſerver, en la conſervant, ce qu'il a laiſſé dans le monde, de plus précieux et de plus aimable. Je ſuis, Belle Olinde,

Votre très-humble etc.

## A MADEMOISELLE **.

*Coſtar lui témoigne qu'il eſt touché de ſon affliction.*

Je me ſuis, Mademoiſelle, endurci à la plûpart des accidens de la vie; mais je me trouve ſi tendre à ceux qui vous arrivent, que je ne ſai, ſi vous les ſentez plus vivement que moi. Je ſuis au deſeſpoir de vous marquer, dans une rencontre ſi triſte, de l'amitié; et j'aimerois preſque mieux que vous en douta ſſiez un peu. Néanmoins, Mademoiſelle, on n'en choiſit pas les occaſions: et tout ce que l'on peut faire, c'eſt de

(1) hors des atteintes de l'injuſtice et de l'envie, frey von den Anfällen der Ungerechtigkeit und des Neides.

de n'en point laiſſer paſſer de fâcheuſes, non plus que de favorables, ſans en témoigner ſes reſſentimens aux perſonnes qu'on aime. Faites-moi l'honneur de croire les miens véritables; et de ne pas prendre pour un ſimple compliment les proteſtations que je vous fais d'être toute ma vie,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSIEUR DE PINCHENE.

*Sur la mort de ſa Mère.*

*Je vous plains, je me plains; mais que ſervent les plaintes?* Conſolez-vous, je vous en ſupplie, Monſieur; Mademoiſelle votre Mère eſt hûreuſe: et genéreux comme vous êtes, il ſeroit étrange que vous ſuſſiez moins touché de ſa félicité, que de votre perte. Vous avez eu le loiſir de la récompenſer des ſoins particuliers qu'elle a pris de votre éducation, et de l'établiſſement de votre fortune. Elle a eu des joies longues et durables, de vous voir eſtimer comme un homme d'eſprit et de probité. Sa mort a été toute chrêtienne, et elle étoit arrivée à un âge, où les perſonnes raiſonnables n'ont guères d'attachement à la vie. Si ces raiſons n'adouciſſent votre chagrin, le tems en aura la gloire. Mais, Monſieur, il vous ſera plus honorable de le prévenir, et ſi j'étois auprès de vous, je tâcherois de vous y aider, ou plûtôt j'aurois l'avantage de profiter de votre exemple, et de vous témoigner autrement que par des paroles, que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

A MON-

## A MONSIEUR
## D'ELBENE.

*Coſtar lui écrit qu'il eſt touché de ſa douleur.*

Vous m'avez autrefois témoigné que vous n'aimiez pas les louanges; et je penſe que les conſolations ne ſont guères davantage à votre goût. Auſſi, Monſieur, me garderai-je bien de vous écrire ce que je ſai pour le ſoulagement de vos déplaiſirs. C'eſt chez vous que naiſſent les ſages réflexions; et l'eſprit ſe guérit mieux par les remèdes qu'il invente, que par ceux d'autrui. Dans cette penſée je me contenterai, Monſieur, de vous aſſurer qu'en un tems où j'étois malade de plus d'une maladie, je me ſuis trouvé de la conſtance pour mes douleurs; et que j'en ai manqué pour les vôtres. Si j'avois le bonheur d'être aimé de vous, une ſi tendre affection adouciroit votre triſteſſe et combleroit de joie.

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur. C.

## A MONSIEUR
## FELIBIEN.

*Conrart lui marque qu'il prend part à ſon déplaiſir.*

Si j'euſſe plûtôt ſû votre perte, je n'aurois point manqué, Monſieur, à vous témoigner que je la partage. Elle ne ſauroit être que très-ſenſible à un cœur auſſi tendre que le vôtre. Vos plaintes ſont juſtes, et je vous blâmerois ſi vous ne les faiſiez pas. Il faut ſeulement leur donner des bornes; et empêcher qu'elles ne paſſent juſqu'à l'excès. Cela ſeul les peut rendre criminelles. Le tems ſera le Médecin; et votre ſageſſe, le remède d'un ſi grand mal. Conſultez-la, je vous en conjure; et tâchez à recouvrer le repos que

vous

vous avez perdu; et a jouïr des plaiſirs que vous peuvent donner les divertiſſemens du lieu où vous êtes. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MADAME ***.

*Gombaud l'aſſûre qu'il partage ſa douleur.*

Je crains plus, Madame, d'augmenter vos déplaiſirs, que je n'eſpère de les diminuer. Tout le monde pleure l'honnête-homme que vous avez perdu; et il ſemble que la mort ne l'ait enlevé, que pour en affliger pluſieurs. C'eſt à peu-près, ce que l'on vous ſauroit dire ſur une perte ſi ſenſible. Je la partage comme mon devoir m'y oblige, et ſuis plus que perſonne,

MADAME,

Votre très-humble, et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSEIGNEUR FOUQUET.

Procureur Général et Sur-Intendant des Finances.

*Coſtar lui mande qu'il n'y a que ſes grandes occupations, qui le puiſſent ſoulager.*

S'il faut, Monſeigneur, avoir l'eſprit libre pour être en état de conſoler, il n'eſt point d'honnête homme, dont vous deviez attendre de ſoulagement; car il n'eſt nul cœur que vos bontés ne vous ayent acquis, et qui ne ſoit percé de vos déplaiſirs. Ainſi, ſi votre raiſon ne vous aſſiſte puiſſamment, je ne vois pas que vous puiſſiez recevoir grand ſecours de celle des autres: et pour être plaint de tout le monde, vous n'en ſerez que plus à plaindre. Néanmoins, le plaiſir de ſe voir uni-

universellement aimé, est un merveilleux charme à un magnanime; et dans les ames où cette sorte de volupté se peut faire place, elle en écarte la tristesse, et y ramène en peu de tems la sérénité. Vous êtes, Monseigneur, l'homme du monde le plus sensible à ce contentement, et c'est là-dessus que je fonde la première espérance de votre repos, et que j'ose me promettre, que les sentimens d'un bon Magistrat l'emporteront bien-tôt sur ceux d'un bon Père; et que le bien public, remplissant toutes vos pensées, ne vous laissera point le loisir de songer à votre mal. Il effacera promtement les funestes idées qui occupent votre mémoire, et y retraçant les plus agréables images, la joie de servir glorieusement le Prince et l'Etat, ne manquera jamais de produire en vous les effets que vous desirent les fidèles sujets de sa Majesté, et plus ardemment que tous les autres,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

## A MONSIEUR
## ARNAUD,
## ABBE' DE S. NICOLAS.

*Costar lui dit, qu'il ne le peut consoler, parcequ'il a lui-même besoin de consolation.*

Je n'entreprens point, Monsieur, de vous consoler de votre perte. Ceux qui ont l'honneur de vous connoître comme moi, sont si vivement touchés de vos déplaisirs, qu'ils ont besoin eux-mêmes de consolation; et ils savent que ce que vous n'avez pû faire, est impossible à la raison. Néanmoins j'aurois honte que vous ne m'apperçussiez pas parmi la foule de vos serviteurs, et de vos amis, qui vous iront montrer leurs larmes, ou qui vous témoigneront par leurs lettres, la douleur que leur fait la vôtre. La nature vous en a donné

donné d'excellens, et vous vous en êtes acquis de très-aimables, et n'avez pas plus mal choisi, que vous avez hûreusement rencontré. Ce seroit trop présumer de moi, que de me croire digne d'avoir quelque rang dans une si belle et si noble compagnie. Mais il est pourtant vrai, qu'il vous a plû de m'y recevoir, et qu'il y a peu de personnes à qui vous ayez rendu des preuves plus solides de la faveur de votre estime, et de votre bienveillance. J'en connois, Monsieur, le juste prix; et j'en ai le ressentiment que je dois. J'ai long-tems étudié votre vertu: et il est mal-aisé d'en avoir conçû une plus haute admiration. Assurez-vous, Monsieur, qu'un cœur où elle est imprimée bien avant, ne sauroit se défendre d'être percé de vos disgraces. Mon éloignement m'a empêché de savoir celle-ci plûtôt; mais il sera aussi que je la souffrirai plus long-tems. Car si j'étois si hûreux que de me trouver auprès de vous, peut-être que l'exemple de votre constance me fortifieroit: au lieu qu'à cette heure rien ne me soulage, je vous le proteste, sinon que je souffre pour une bonne cause: puisque ce n'est que pour être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

## A MADAME de V*. Le Chevalier d'Her **.

*Sur la mort d'un Singe.*

Le singe est mort, Madame, j'y perds beaucoup, il n'y a plus que le More qui puisse vous faire souvenir de moi. Ce pauvre animal apparemment a pris du chagrin de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter assez bien auprès de vous. Il n'y avoit rien qu'il n'eût pû contrefaire plus aisément, que ma tendresse. Ainsi puissent crever tous ces rivaux que vous m'avez faits, et qui veulent être les singes de mon amour. Peut-être aussi parcequ'il imitoit ma passion, il s'est attiré vos

vos rigueurs, et en eſt mort de deſeſpoir. En ce cas-là, c'eſt à moi à l'imiter, et à mourir après lui. L'on dit que vous le pleurez; il eſt un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avez faits; mais prenez vos meſures là-deſſus, je vous prie, et ne m'obligez point à mourir, ſi vous avez à me regretter après ma mort. Il y a apparence que ſi vous pleurez celui qui ne faiſoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je ſuis un original de tendreſſe, que vous auriez peine à recouvrer; il ne s'en trouveroit que de mauvaiſes copies. Ne deſeſperez point le More parcequ'il me repréſente: il ſeroit fâcheux qu'il eût encore pour cette raiſon la deſtinée du ſinge. Ne ſauriez-vous laiſſer en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidélité, & mon attachement pour vous? Je verſe à cauſe de la mort du ſinge des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'apprend ce que je dois eſpérer. Adieu, Madame, ſongez, s'il vous plaît, que vous ne ſauriez reſſuſciter le ſinge; mais que vous pouvez me conſerver.

# REPONSE AUX LETTRES DE CONSOLATION.

## A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

*Arnaud d'Andilly lui écrit qu'il lui eſt obligé de la part qu'il prend à ſa douleur.*

Il ne m'arrive point d'affliction, que je ne reçoive des preuves de la bienveillance dont vous m'honorez. Il ſemble, Monſeigneur, que votre bonté ſe ſoit obligée à me conſoler dans toutes mes pertes: et qu'elles ne

me ſervent qu'à faire voir combien vous êtes bon et généreux. Mais quelque grandes que ſoient les obligations que vous vous êtes acquiſes ſur moi, je vous ſupplie très-humblement, Monſeigneur, de croire qu'elles ne ſauroient ſurpaſſer le reſſentiment que j'ai, et que je ſuis avec une auſſi ardente que véritable paſſion,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

## A MONSIEUR BOURSAUT.

*M. de Montauſier lui mande que de toutes les lettres de conſolation qu'il a reçûes, nulle ne l'a mieux conſolé que la ſienne.*

De quinze ou ſeize cens lettres qui m'ont été écrites ſur la mort de Madame de Montauſier, je n'en ai point reçû, Monſieur, qui m'ait plus donné de conſolation que la vôtre. Il eſt vrai, comme vous me le mandez, que Madame de Montauſier ſe faiſoit beaucoup de plaiſir d'obliger toutes les perſonnes de mérite: et ſi elle eût vêcu plus long-tems, vous ne devez point douter que vous n'euſſiez été du nombre. C'eſt un malheur pour vous qu'elle ne vous ait pas connu plûtôt. Offrez-moi, je vous prie, des moyens de le réparer; et vous verrez que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

LE DUC DE MONTAUSIER.

## AU REVEREND PERE **.

*Mr. de la Chambre lui marque qu'il eſt ſenſible à la bonté qu'il a de le conſoler.*

Je ſuis ravi, mon Révérend Père, que vous ayez cru que j'avois beſoin de votre conſolation; et que vous ayez pris la peine de me la donner. Elle me confirme dans la penſée que j'ai, que vous avez de l'affection pour moi; et c'eſt la ſeule choſe qui m'empêche de tomber dans l'abattement de cœur, que me pouvoit cauſer ma diſgrace; je vous remercie de cela, et ſuis avec tout le reſſentiment que je dois, votre très-humble et très-obéiſſant Serviteur.

# EPITAPHES.

## EPITAPHE, Patru.

*Pour Sœur Anne Lamagne du Saint-Eſprit Supérieure des Hoſpitalières de Béziers.*

ARRETE QUI QUE TU SOIS.

Apprens ici à mourir: Apprens ici à ne vivre que pour le Ciel. Les précieuſes cendres de Sœur *Anne du Saint Eſprit*, repoſent en ce Lieu ſacré; mais l'odeur divine de ſa vertu toute céleſte dure encore, et durera éternellement dans l'Egliſe. Cette Fille, chérie de Dieu, s'étant détachée de tous les empêchemens du Siècle, au milieu de ſa plus tendre jeuneſſe, choiſit dans Paris pour ſe conſacrer à JESUS-CHRIST, la Maiſon des Hoſpitalières de Saint Auguſtin. Là, ſéparée de tout commerce profane, elle ne penſa qu'à ſervir ſon nouvel Epoux. Là, elle crut achever ſes jours à prier, et dans les douces penſées de l'Eternité. Mais il faloit travailler à la vigne du Seigneur: la Providence qui l'avoit tirée d'entre les bras de ſes Parens, la

tira

tira encore de cette chère ſolitude pour la mettre ſur le Chandelier. Elle vint donc heureuſement en ces lieux : Elle y établit ce ſaint Hôpital qu'elle gouverna juſqu'à la mort, et pendant près de ſeize ans avec autant de ſageſſe, que de piété. Mais ſon zele ne s'eſt pas renfermé dans l'enceinte d'une ſeule Ville. Pézenas, Limours, et Bourg en Breſſe ont ſenti comme Béziers, les favorables influences d'une lumière ſi éclatante. Elle y bâtit des aſyles pour les pauvres, pour les affligés, et par-tout, elle laiſſa d'immortelles marques de cet amour ſans meſure, qu'elle eut toûjours pour ſon Sauveur. Faut-il que ces Aſtres tombent, ou s'éteignent! Faut-il qu'une fleur ſi pure, ſi belle, paſſe comme une ombre! Glorieux nom des *Lumagues ;* Famille trop fortunée, qui avez donné au monde ce grand ornement de la Vie Religieuſe, ſoyez-vous bénie à jamais et du Ciel et de la Terre!

## EPITAPHE

L'Abbé de Ceriſi.

*De Monſieur* BARDIN, *de l'Academie Françoiſe.*

Arrête Paſſant, et pleure. Qui que tu ſois, il t'eſt mort un ami, ſi tu l'es de la Science et de la vertu. C'eſt *Pierre Bardin*, digne de tout autre honneur, que de celui du tombeau ; néanmoins conſole-toi ; tu n'en as pas tout perdu : il te reſte la meilleure partie de lui-même ; je dirois tout, ſi tu avois tout l'Honnête-homme qu'il avoit commencé de former en ſon *Lycée :* il ne manque de lui que ce qui manque à cet ouvrage : Encore peux tu l'achever, tu ſais ſa vie. Hélas! Elle fut terminée au quarante-deuxième an de ſon âge. Je n'oſe dire avec malheur, puiſque ce fût avec gloire, voyant que ſon bienfaiteur ſe noyoit, il ſe précipita pour le ſecourir. Il ſe perdit, et celui pour qui il appréhendoit, ne ſe perdit pas. Le péril fut innocent, et la crainte fut mortelle. Cet accident te ſurprend, il ne le ſurprit pas, il étoit toûjours prêt,

et ſa mort ſoudaine ne fit que lui épargner des douleurs, et que hâter ſa félicité. Mais j'ai tort de t'arrêter pour t'apprendre ſes louanges: Paſſe où tu voudras, il y a peu de lieux ſur la terre, où tu ne la entendes.

*Inſcription pour le Cœur de Madame de* MAREIL.

Patru.

Paſſant, révére ce marbre. Le cœur qu'il enferme, n'eſt point d'une femme ordinaire. Celle-ci ſurpaſſoit de beaucoup le commun de ſon ſexe. Son ame étoit noble, ſon eſprit élevé, ſon courage invincible: Elle portoit la majeſté ſur le viſage, la généroſité au cœur, et l'autorité dans les paroles. Elle eut toûjours Dieu pour objèt; et la vertu pour étude. Elle ſe fit admirer durant ſon mariage, et veuve, elle ſervit de Père à ſes enfans, et de Mère aux pauvres. Juge par une télle vie, de la douleur que les ſiens ont reſſenti de ſa mort. Au lieu de larmes, donne-lui des priéres, et demande à Dieu qu'un exemple ſi parfait ſoit autant imité, qu'il mérite de l'être.

## EPITAPHE

*De Mademoiſelle* NICOLAI.

Ici repoſe très-noble et très-illuſtre Damoiſelle Marie Eliſabeth Nicolaï, diſtinguée par l'éclat de ſa naiſſance et plus encore par l'éclat de ſes vertus, ornée des qualités du corps et de l'eſprit, riche des dons de la nature et de la fortune. Elle pouvoit choiſir une alliance digne de ſon nom; mais touchée d'un bonheur plus ſolide, elle préfera les ſaintes occupations d'une vie tranquille et retirée. Dans la pratique continuelle de la piété, de la charité et des autres vertus chrétiennes, elle conſerva toûjours cette grandeur d'ame et cette nobleſſe de ſentimens naturelle aux perſonnes de ſon rang. Attentive à remplir tous ſes devoirs ſelon

Dieu

Dieu et ſelon le monde, elle fut le modelle de ſon état, la conſolation de ſa famille et l'honneur de ſon ſexe. Au milieu d'une maladie longue et douloureuſe, ſa patience et ſa réſignation la diſpoſerent à faire de ſa vie un ſacrifice agréable au Seigneur. Elle mourut de la mort des Juſtes, à l'âge de 53. ans, le 16. de Février 1708.

# RECUEIL
## DE QUELQUES LETTRES,
## QUI PAR LEUR BEAUTE' MERITENT ENCORE UNE PLACE DANS CE LIVRE.

## LETTRES AMOUREUSES.

### MADAME DE M***.
### A MONSIEUR DE R***.

*Elle lui refuſe ſon amour, mais l'aſſure de ſon amitié.*

Je ne ſai, ſi vous vous ſouvenez que nous n'avons lié enſemble qu'un commerce d'amitié; je vous ai promis la mienne de bonne foi, et je ſerois fachée qu'en me demandant ce que je ne puis vous donner, vous m'obligeaſſiez à vous refuſer ce qui depend de moi. Quoique jeune, vous devez croire que je ſuis inſtruite, et qu'un Mari doit m'avoir appris ce que ce peut être qu'un amant. (1) Mes réflexions, l'exemple, les conſeils de quelques perſonnes éclairées m'ont donné ce que les autres n'acquierent que par l'experience; en tout cela ſans avoir le chagrin des épreuves. Je ſai donc, à vûe de pais, (2) comment ſont faits les amans, et je meurs de peur que vous n'en ſoyez un.



(1) ce que ce peut être qu'un amant, **was ein Liebhaber bedeutet.**

(2) à vûe de pais, **dem äuſſerlichen Anſehen nach.** On ſe ſert de cette expreſſion, en parlant d'une choſe dont on n'a pas une aſſez exacte connoiſſance.

Vous m'avez écrit presque ſans beſoin, et je crois découvrir dans les termes dont votre amitié ſe ſert, quelque choſe qui ſemble appartenir à l'amour. Peut-être me trompai-je; mais on m'a rendu votre lettre avec miſtere; on craignoit qu'elle ne tombât entre les mains de mon Mari; elle étoit écrite avec deſordre, et rien n'y étoit bien exprimé, que ce que je n'aurois pas voulu entendre. Toutes ces choſes ſuppoſent de l'amour ou de l'envie d'en montrer. Pourquoi vous ſeriez-vous caché de mon Mari? Il vous connoit depuis longtems; il ne lui paroitroit pas extraordinaire que vous euſſiez eu occaſion de m'écrire; c'eſt une action innocente, et vos ſeules démarches peuvent la rendre criminelle. Mais, que m'importe, après tout, que vous m'aimiez, ſi je ſuis ſûre de ne vous aimer jamais? Je ſuis cependant fachée, ſachant l'envie que vous avez de vous conſoler de l'infidelité de Madame de H***. de ne pouvoir vous aider, et je ſuis infiniment ſenſible à l'honneur que vous me faites de me choiſir pour la remplacer dans votre cœur. Mais, penſez-vous que je fiſſe mon bonheur de vous être toûjours fidelle? Je ſuis trop defiante pour le faire, et je craindrois avec raiſon que, trahi par une femme, vous ne fuſſiez occupé avec une autre, que du deſir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne ſongerois qu'à vous prevenir, et j'entrevois que nous formerions un commerce où la confiance ne ſeroit pas trop bien établie. Je ne trouve pas d'ailleurs que la conſtance ſoit un plaiſir ſi vif, qu'il puiſſe tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes genans, vous autres hommes! Vous voulez qu'on ne ſoit jamais rempli que de vous; un moment de diſtraction ſur un autre objet vous paroît un crime: et en effet, vous êtes ſi tendres, ſi fideles, qu'il n'eſt pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une femme. Je ne me ſens pas capable d'une ſi grande reflexion: je n'aurois pas pour votre merite tous les égards qu'il faudroit: vous me trouveriez diſſipée, folle, badine; vous ne m'aimeriez pas longtems, et je ſerois peut-être aſſez ſotte pour en être fachée. Peut-être auſſi l'amour m'ôteroit ma gayeté:

té: car pour ſa dignité il faut qu'il ſoit triſte; du moins vous le commencez d'une façon lamentable, et je ſerois obligée de prendre votre ton. On peut ſe diſpenſer d'aimer un Mari, mais un amant, cela devient grave. Il faut ſe conformer à ſes caprices, être fachée quand il l'eſt, ne rire que quand il le veut, n'oſer regarder perſonne; et je vous avertis que je ſuis grande lorgneuſe, que j'ai des fantaiſies, que je hais la contrainte, et que mon Mari me laiſſe fort libre. C'eſt un facheux article que celui-là pour un amant; il n'a point à eſperer ce deſir de tromperie et de curioſité que la gêne inſpire. Voilà, comme vous voyez, de fortes raiſons contre les vôtres; mais il ne m'en faloit pas tant: deux mots ſont la valeur de tout ce que je vous écris; et ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ne me coûteront rien à dire, *je ne veux point aimer*. C'étoit même l'unique réponſe qu'il dût y avoir à votre lettre, mais je n'avois rien à faire quand je l'ai reçûe, et je me ſuis amuſée à vous écrire. Adieu, Monſieur, je ne vais point aujourd'hui à l'Opera, je reſte chez moi, je ſuis malade, et je ne vois perſonne. Je me ſens même tant de gout pour la ſolitude, que je ne ſai pas encore quand l'envie de réparoître me prendra. (1) J'avoue que pour un cœur auſſi bien enflammé que le vôtre, l'abſence doit être un ſupplice bien rigoureux; mais ſi je ne débutois pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce auroit quelque choſe de trop languiſſant. A propos, vous me priez de vous dire ſi vous devez eſperer; je me ſuis conſultée, je crois que non.

*Elle ſe plaint des maux que lui cauſent ſon amour, et le prie de ne la plus revoir.*

Que l'amour nous rend tous deux malhûreux! J'ai encore avec mes chagrins, à ſouffrir de ceux que je vous cauſe; d'autant plus à plaindre qu'il ne m'eſt



(1) quand l'envie de *reparoître* me prendra, wenn mir die Luſt, mich wieder ſehen zu laſſen, ankommen wird.

pas permis de vous consoler, et que je ne puis resister à l'envie que j'ai de vous revoir. Est-ce donc ainsi que j'ai triomphé? Nous nous étions juré de ne nous revoir jamais. Helas! devois-je compter sur des sermens que vos transports et mes larmes démentoient à tout moment? Pouvions-nous nous dire mieux que nous nous aimerions toûjours? Pourquoi avez-vous retardé mon depart, que ne me laissiez-vous m'affermir dans mon devoir? Je vous aurois peut-être oublié; mon interêt, mon honneur le veulent, et quelques soupirs qu'il m'en eût coûté, je leur aurois enfin obéi. J'aurois éteint une passion que votre vûe et vos discours augmentent sans cesse. Ayez pitié de l'état où je suis. Si vous m'aimez, respectez-le; ne me revoyez plus: que mon exemple vous serve à detruire un amour qui ne peut avoir que des suites funestes pour moi. Envisagez les malheurs qui seroient inséparables de notre commerce; la perte de ma reputation, celle de l'estime de mon Mari, peut-être pis encore. Quelqu'épurés que soient nos sentimens; car je veux bien croire que les vôtres sont conformes aux miens: croyez-vous qu'on leur rende justice, et qu'on ne saisisse pas avec malignité l'occasion de me perdre dans le monde? Votre mérite même serviroit à me condamner. Les femmes, jugeant de moi par elles, ne croiroient pas que je m'en fusse tenue avec vous à l'amitié. (1) Les plus décriées seroient les prémières à blamer ma conduite, et je n'ai pas comme elles, le front (2) de soutenir des discours injurieux. L'unique moyen de me delivrer de tant de craintes, est de m'éloigner de vous; tant que nous serons dans le même lieu, je ne serai pas sûre de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma foiblesse. Vous voulez que je vous revoye encore, dois-je m'y exposer? Ce rendez-vous aura-t-il le succès du dernier? Aurai-je encore assez de fermeté pour

(1) que je m'en fusse tenue avec vous à l'amitié, daß ich mit ihnen es bey der bloſſen Freundſchaft hätte bewenden laſſen.

(2) je n'ai pas, comme elles, le front... ich bin nicht, wie ſie, ſo unverſchämt...

pour vous dire que je vous quire? Si vous m'en croyez, vous ne me verriez pas. Consultez-vous là dessus; je ferai, quelque chose qu'il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je ferai à midy chez Madame de *** Que de larmes cette journée me coute!

## BILLET.

*Elle l'invite à diner.*

Je ne sai si je fais bien de vous avertir que je suis seule, mais je m'ennuye, et je voudrois vous voir; peut-être ne le devrois-je pas dans l'état où les belles descriptions du Marquis vous ont mis. Je lui suis obligée du soin qu'il prend de me vanter avec tant de zèle. S'il en est si content, jugez combien le seroit un homme que j'aimerois, et qui jouiroit de mes transports. Un Mari ne voit que la statue, l'ame n'est faite que pour l'amant. Je ne doute point du plaisir que vous auriez à verifier ses discours: quoi qu'il en soit, mon Mari ne dine pas avec moi, et quand vous viendrez remplir une place qu'il laisse vuide, je ne vois pas ce qu'on aura à me reprocher. J'aurois bien envoyé chercher des femmes, mais il me semble que vous m'amusez davantage, et je hais par dessus tout à m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai pour vous rendre la mienne agréable, et Dieu veuille que ce soit assez pour vous du plaisir de me voir.

## BILLET.

*Elle lui donne un rendez-vous.*

A l'Opera, sur un mot que vous m'avez dit, j'ai soupiré, même mes yeux ont accompagné ce soupir. Je croyois, puisque vous m'en avez remercié, que vous m'aviez entendue; cependant, vous m'en demandez aujourd'hui l'explication. Ce que je vous dirois à pre-

ſent, ne rendroit pas (1) ce que je vous diſois dans ce moment-là. L'eſprit n'imite pas toûjours les expreſſions du cœur; et peut-être que le mien n'eſt plus dans la diſpoſition où vous le trouvâtes hier, ou du moins voudrois-je m'en flater. Vous me demandez, ſi je reſte chez moi, je voudrois bien vous répondre, non; mais vous ne méritez pas ce menſonge. Vous voulez ſavoir, ſi j'y ſerai ſeule, je pourrois bien vous le dire; mais ne voulez-vous rien deviner?

*On lui reproche ſa jalouſie, et l'invite à dîner.*

Je ne ſai ce qui arrivera de tout ceci, mais je ne crois pas que depuis qu'on ſe mêle d'aimer, l'amour ait uni deux perſonnes plus folles que nous. Il y a huit jours que j'étois jalouſe, et ſi je crois ce qu'on m'a dit, je ne manquois pas de raiſon pour l'être. Aujourd'hui, vous l'êtes, apparemment pour me copier; mais à parler ſans vanité, je ne ſuis pas un auſſi bon modele que vous pourriez vous l'imaginer. Vous dites que je ſuis coquette, cela peut-être vrai. Que j'aime à plaire, dois-je renoncer à tout le genre humain? Vous ſeriez cependant bien étonné, ſi je vous diſois, que dans tout ceci j'agis par raiſon. Cela va vous paroître bien étrange, rien n'eſt pourtant plus certain. J'ai remarqué, car quoique je vous aime, je remarque quelquefois, ou pour mieux dire, je remarque, parceque je vous aime. J'ai remarqué, dis-je, qu'il eſt bon d'eveiller votre amour. Helas! quand il eſt content, il eſt ſi ſombre; un peu de jalouſie vous anime. Quand vous craignez un rival, vous me dites les plus jolies choſes du monde, vous oubliez que vous êtes hûreux, et vous vous remettez dans le moment dans le cas d'un homme (2) qui voudroit le devenir. Sommes nous bien enſemble: aſſis non chalamment dans un fauteuil, vis à vis de moi, vous ne me dites rien; et quelquefois, je crois, vous n'en penſez pas davantage. Vous me

(1) ne rendroit pas, würde nicht ausdrücken.

(2) dans le cas d'un homme, an die Stelle eines Menſchen.

me faiſiez, il y a quelque tems, une petite careſſe qui avoit la mine d'être fort tendre; point, vous n'y penſiez pas; juſtifiez-moi cette diſtraction. En verité vous êtes un Amant ſingulier, plaiſant même par cette ſingularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi. Vous ſortites hier d'un air brusque, vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais; je parierois que vous ne ſavez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d'être jaloux de R***. enfin vous ne voulez pas qu'il faſſe des Madrigaux pour moi. Il eſt cependant bien touchant de voir ſous le tendre nom de Silvie ſa reputation courir l'Univers entier. Laiſſez-moi jouir du plaiſir de l'immortalité, ſes vers me la promettent, et vous ne me donnez que les momens dont vous ne ſavez que faire, (1) y a-t-il compenſation? J'avoue encore qu'il m'amuſe dans ma ruelle, lorsque vous la laiſſez vuide; il me montre à faire des vers. Quel charme pour vous, lorsque dans les accès de mon amour mon eſprit animé vous adreſſera de tendres Elegies, vous apellera Corïdon, vous retracera, enfin, ces momens enchanteurs où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté. A u reſte il n'eſt pas tems encore que votre jalouſie éclate. Vous voyez qu'on ſe plaint de mes rigueurs, attendez du moins, pour vous fâcher les remercimens. Il vous ſied mal de vous brouiller avec moi, quel tems choiſiſſez-vous? Mon mari eſt à la campagne, que voulez-vous que je devienne? (2) J'ai réſolu, pour punir votre froideur, que nous dinerions aujourd'hui tête à tête, et que nous reſterions enſemble toute la journée. Vous penſez bien que je pourrois mieux faire, mais ſi vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas vûe. Je ne puis vous faire plus de peine qu'en vous donnant tout ce tems pour me demander pardon. N'y manquez pas au moins, cela devïendroit ſerieux.

*Elle*

(1) dont vous ne ſavez que faire, womit Sie nicht wiſſen, was Sie anfangen ſollen.

(2) que voulez-vous que je devienne? was wollen Sie, daß ich anfangen ſoll.

*Elle lui dépeint le ridicule d'un vieux rival.*

Vous gagnez votre procès, et vous acquerez un rival ! est-il homme au monde plus hûreux que vous ? Je passe sur les galanteries de votre Raporteur, ainsi que sur les obligations que vous m'avez ; mais j'ai fait des merveilles auprès de vos Juges. Croiriez-vous bien que le vieux Marquis de *** paralitique, etique, asthmatique, s'est mis en tête d'être amoureux de moi, et qu'il a profité de votre absence, pour me faire sa déclaration ? Il a commencé par m'envoyer mille sucreries, car c'est l'allure (1) de tous ces vieux seducteurs-là. Le présent étoit accompagné d'un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Hier, enfin, qu'il avoit diné chez moi, il se debarassa de mon mari pour venir me trouver dans mon apartement, où il savoit que j'étois seule, sûr, que fait comme il est, il remporteroit aisément la victoire. Il s'aprocha de moi, plus tremblant de vieillesse que de timidité, me prit la main, et me la baisa, en me la serrant. Cette politesse me déplut. Il crut, que pour me disposer plus favorablement pour lui, il devoit me faire le détail nombreux de ses bonnes fortunes ; (2) il me nomma quinze ou vingt Dames de la vieille Cour, me fit bien autant de vieux récits très propres à échauffer l'imagination, et pousa tout au moins autant de soupirs. Voyant qu'il ne retiroit aucun fruit de toutes les peines qu'il se donnoit, il se jetta à mes genoux et me jura que j'avois tout effacé de son cœur, que rien n'étoit impossible à mes beaux yeux, qu'ils avoient rallumé chez lui des feux auxquels la bienséance, plus que la nature, ne lui permettoit pas de s'abandonner ; que depuis plus de trois mois, il soupiroit, sans oser me le dire ; qu'il avoit craint le ridicule que se donne un homme amoureux, lorsqu'il n'est plus dans cette première jeunesse qui fait pardonner les écarts ; mais que

(1) c'est l'allure, das sind so die Schliche.

(2) de ses bonnes fortunes, seiner Liebes-Händel.

que je l'avois emporté (1) sur toutes ses réflexions: enfin, qu'il me prioit d'avoir égard à ses souffrances, et qu'il étoit le plus discret de tous les hommes. Jusques là je n'avois rien dit, et il présumoit deja de mon silence, que je ne serois pas insensible, lorsqu'à la fin de sa harangue, jettant les yeux sur lui, je ne pûs retenir le plus prodigieux éclat de rire qui me soit jamais échapé. Rien n'étoit plus plaisant que de voir à mes génoux ce Vieillard chancelant, me tenant tendrement une main, sa bequille à mes pieds, (hommage que me faisoit sa passion,) un œil égaré, caché sous un sourcil épais, et par dessus tous ces agrémens, le plus ridicule bégayement, dont jamais ait été affligé quelqu'un. Plus il me parloit de son amour, plus je riois. Il commençoit à se fâcher, et moi à rire de plus belle, (2) lorsque mon Mari entra. Le vieux Marquis fit à son aspect des efforts étonnans pour se lever, et fut contraint de rester dans la même situation. Ah! parbleu, lui dit le Marquis, vieux scelerat que vous êtes, je crois que vous en contez à ma femme. (3) Donnez-lui donc la main, ajouta-t-il, en parlant à moi, ne voyez-vous pas, qu'à cause de son rhumatisme, il resteroit à vos pieds jusqu'à demain. Croyez-moi, lui dit-il, ne vous adressez plus à elle, elle est plus maligne que vous, et je pourrois bien n'être pas toûjours si débonnaire, (4) allons, prenez congé. Le vieux Marquis outré me fit une grave reverence, et sortit. Je suis pourtant bien fâchée qu'il n'ait pas valu une infidelité; en tout cas ce n'est que partie remise, (5) et je saurai bien, quand il me plaira, me venger de votre froideur, et même de votre inconstance. Les perfidies des amans ne sont aux jolies femmes que des prétextes pour d'autres passions.

*La*

(1) que je l'avois emporté, daß ich die Oberhand behalten hätte.

(2) à rire de plus belle, ſtärker zu lachen.

(3) que vous en contez à ma femme, daß Sie meiner Frau eine Liebes-Erklärung thun.

(4) si debonnaire, ſo from.

(5) ce n'est que partie remise, iſt es nur aufgeſchoben.

*La Dame ſe plaint tendrement de ſon abſence.*

Que vous vous plaignez froidement de mon abſence! Quand votre cœur vous dit ſi peu de choſe, que n'empruntez-vous le ſecours de votre imagination! Si vous pouviez ſavoir, comment vous m'aſſurez d'un amour éternel, vous rougiriez d'exprimer ſi mal, ce que vous devriez ſi bien ſentir. Vous n'avez que de l'eſprit. Vous m'avez écrit la plus jolie lettre du monde, vous racontez agréablement; mais que m'importent les avantures de Paris, à moi, qui ne veux être informée que de l'état de votre cœur? Vous me mandez que vous vous portez bien, voila la ſeule choſe flateuſe que vous m'ayez dite; mais, me témoignez-vous ſeulement la moindre inquietude ſur ma ſanté, me plaignez-vous d'être ſi long-tems éloignée de vous? Avez-vous la force d'être gai, quand vous ne me voyez pas? Eſt-ce pour m'inſulter que vous avez tant de légéreté dans l'eſprit? Eſt-ce ainſi que vous me payez de ma triſteſſe, et que vous ſoulagez ma ſolitude? Vous me dites encore, que vous m'aimez, mais c'eſt avec une froideur.... vous ne le ſentez pas! Quoi! ne ſerai-je donc jamais ſûre de votre cœur? L'abſence, qui pour les vrais amans eſt un ſupplice inſupportable, n'eſt-elle pour vous qu'un repos? Que je vous plains de ſavoir ſi mal aimer! Que vous y perdez de plaiſir! Dans le tems même que je connois toute votre indifférence, je jouis d'un bonheur que vous ne ſentirez jamais. Je ſens que je vis du moins; et que, tout ingrat que vous êtes, j'ai la ſatisfaction de ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaiſirs, et ce ſouvenir me cauſe une joie plus ſenſible que celle que vous avez pû ſentir dans les plus tendres momens. Mon ſommeil même eſt plus animé que ne l'a jamais été votre cœur dans les tranſports les plus vifs. Lors même que votre froideur me déſeſpere, j'ai un ſecret plaiſir à penſer que vous aimez moins que moi; mais je mourrois de douleur, ſi vous ne m'aimiez point du tout. Pourquoi vous fais-je des reproches? Votre tiédeur ne vous rend-elle pas aſſez mal-

malhûreux? Je veux bien croire, que ſi vous pouviez aimer davantage, tous vos tranſports ſeroient pour moi, et je ne ſaurois m'empêcher d'être contente, quand je ſonge que vous n'aimez que moi. Que vous n'aimez que moi! Quelle folle eſperance me ſéduit! Si vous n'aimiez que moi, vous auriez déjà abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous rétracer l'image cruelle d'une felicité dont vous ne jouiſſez plus: vous fuiriez avec ſoin l'occaſion de m'être infidele. Je ne vous connois que trop, vous ne voulez que des agrémens: par tout où vous en trouverez, vous oublierez qu'on vous aime, et qu'il y a au monde une infortunée qui ne reſpire que pour vous, et qui fait conſiſter tout ſon bonheur dans la tendreſſe que vous lui avez marquée. Cette idée me tue; j'ai beau vouloir aſſurer ma tranquilité ſur les ſermens que vous m'avez faits, je crains toûjours votre inconſtance. Jalouſe ſans objet, mon cœur n'en eſt pas moins déchiré. L'amour que j'ai pour vous, vous rend ſans ceſſe préſent à mon idée; mais au milieu du plaiſir que votre ſouvenir me cauſe, je ne ſaurois vous imaginer fidele. Serois-je aſſez hûreuſe pour me tromper? Tachez du moins de m'épargner des chagrins; c'en eſt aſſez pour moi que d'être eloignée de vous, et pour comble de malheurs, je ne ſuis point ſûre du tems de mon départ. La maladie de ma Mère m'arrête, et, je ne ſais pourquoi, les ordres de mon Mari. Comtez-vous comme moi les effroyables jours de notre abſence? Songez-vous qu'il y a un mois que je ne vous ai vû? Songez-vous que je ſerai encore quinze jours ſans vous voir, (plaiſe au ciel que je mette les choſes au pis) que peut-être pendant ce tems-là je ne recevrai point de vos nouvelles? Adieu, mon aimable Comte. Quelque choſe que vous puiſſiez faire, je ſens que je vous aimerai toûjours; puiſſiez-vous, content de cette aſſurance, ne la rechercher jamais ailleurs. Que ne m'eſt-il permis de vous en écrire davantage! Sans la poſte qui me preſſe, je crois que je ne finirois point. Mes lettres ſont ennuyeuſes, et je doute que vous ayez aſſez de patience pour les achever.

Si,

Si, comme vous, j'aimois foiblement, elles seroient plus courtes que les vôtres, et je les trouverois encore trop longues. Adieu.

## BILLET.

*Elle lui accorde un rendez-vous.*

Madame de *** selon vos désirs, vous prête sa maison, et consent que vous en fassiez demain les honneurs, puisque vous le voulez absolument. Saint Fer*** y viendra avec nous; et plût à Dieu que j'eusse des témoins plus sévères, et aussi incommodes que je crains qu'ils ne le soient peu. Je vais revoir des lieux où je vous ai donné les prémières marques de ma foiblesse, et je ne sai que trop que vous en exigerez encore. Votre lettre est remplie d'amour, je connois vos transports, et je me défie de moi-même. Pourquoi m'annoncez-vous des momens que je voudrois pouvoir éviter toûjours? Cette idée est-elle la seule qui vous occupe? Que j'ai des reproches à vous faire et que j'aurois de satisfaction à me brouiller avec vous, si je n'avois pas encore le racommodement à craindre.

*Elle lui fait l'histoire de sa vie.*

Je ne sai, quand finiront vos fantaisies, ou quand cessera mon indulgence pour elles. Je commence à être lasse de l'une, et je ne me sens pas disposée à être long-tems la dupe de l'autre. Depuis que nous nous aimons, ou pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m'aviez point tourmentée au point où vous le faites il y a quatre jours: et jamais il ne vous est venu dans la tête des idées si déraisonnables! Que vous importe que j'aye aimé quelqu'un avant vous? Quel droit aviez-vous sur mon cœur avant que je vous connusse? Ai-je crû, lorsque j'ai commencé à vous aimer, que vous n'aimiez rien vous

même

même, jusqu'au moment qui a fait naître votre passion pour moi? Mais, que me fait à moi, si, vous m'aimez bien, que vous en ayez aimé d'autres? J'avoue qu'il m'eût été plus doux d'avoir allumé en vous les prémiers désirs; mais, quoique fort jeune alors, il y avoit long-tems que vous ne vous souveniez plus de votre prémière amourette. Me convenoit-il de vous en faire un crime? Et, si je vous avois marqué une jalousie si extraordinaire, ne m'auriez-vous pas répondu: mais, Madame, pouvois-je deviner que vous m'étiez destinée, et devois-je renoncer, aux conquêtes qui se presentoient de tous côtés, pour en meriter mieux une personne que je ne connoissois pas? Eh bien, Monsieur le Comte, je n'aurois que cela à vous répondre. Si j'étois dans le cas où vous me supposez, je n'aurois pas pû penser que j'aurois un jour le bonheur de recevoir les hommages de Monsieur le Comte de *** et que je le trouverois bon: et si, avant lui, quelqu'un s'étoit présenté, et m'avoit plû, je n'aurois pas crû faire une infidelité au Comte de . . . d'aimer le soupirant actuel. Avouez la verité, vous ne cherchez qu'une raison pour justifier l'infidelité que vous méditez. Je suis assez malicieuse pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir à l'ennui qui vous accable, et voila l'unique source de toutes les mauvaises querelles, que vous me faites. Vous exigez de moi un détail sincere de ma vie, et de l'état de mon cœur, avant et après que je vous ai connu, et des impressions que vous avez faites sur lui. Vous ne voulez vous en servir que pour y trouver des raisons de mépris pour moi, ou de vanité pour vous. Je devrois vous le refuser, mais ce seroit vous confirmer dans votre erreur; et quoique peut-être vous ne soyez pas disposé à croire ce que je vous dirai, la verité n'en sera pas plus alterée dans mon récit. Je vous suis obligée du détail que vous me voulez faire, je ne suis pas curieuse. D'ailleurs vous le pourriez faire aussi faux que celui que je voulois vous donner, pour vous punir de vos extravagances; et puis je crois qu'il vaut mieux

ignorer mille choſes ſur une matiere ſi délicate que l'en trop apprendre. Je commence.

Figurez-vous que dans cet âge où les filles ſentent qu'elles doivent plaire, et qu'elles le veulent, je ne le ſentois ni ne le voulois; une éducation priſe au milieu du grand monde, un peu de raiſon, beaucoup de fierté, et de bons avis m'avoient éclairée ſur le ridicule des hommes, je les voyois ſans plaiſir, et les entendois avec dégoût: les jeunes me paroiſſoient impertinens, et les vieux incommodes ou vicieux. Je réfléchiſſois ſur leurs façons avec les femmes, et j'y trouvois toûjours de quoi les craindre ou les méſeſtimer. Un ſeul pourtant, et je vais vous le nommer, de peur que vous ne fafliez de ce ſilence un ſujet de jalouſie, un ſeul, (c'étoit le Marquis de P***. il eſt mort, vous le ſavez,) m'avoit ſû plaire. Ses manières polies es enſſées, ſon eſprit plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire dans l'extrême jeuneſſe, ſes empreſſemens pour moi, ſa façon naïve et vraye de m'exprimer ſon amour, avoient fait naître dans mon cœur une inclination très forte; mais contrainte par mon état, inſtruite par ma raiſon, je ne lui dis rien du progrès qu'il avoit fait ſur moi. Dans ces diſpoſitions on me maria ſans que je le vouluſſe, ou que je m'y oppoſaſſe. Le Marquis en penſa mourir de douleur, mes chagrins, furent auſſi vifs que les ſiens, mais j'avois de la vertu, et je parvins à les ſurmonter. Mon Mari m'aimoit, mais occupée d'une paſſion que ſes malheurs me rendoient encore plus chère, je ſouffrois de ſes ſoins, et ne les voyois qu'avec froideur. Le Marquis s'éloigna: fortifiée par ſon abſence je fus plus en état d'ouvrir les yeux ſur le merite de mon Mari. J'étoufai des ſoupoirs criminels pour moi, et je me fis enfin un plaiſir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s'étoit fait dans mon ame, je ſentis que j'aimois, et j'en eus d'autant plus de joie que je n'avois point cet amour à me reprocher. Je paſſois deux ans dans cet état tranquile: j'aimois, j'étois aimée, je jouiſſois d'une grande liberté, j'employois les momens que mon amour ne rempliſſoit pas, à la lecture, à la muſique, en un mot à toutes

tes ces occupations qui amuſent en inſtruiſant. Mon ſort changea bientôt, les infidelités de mon Mari éclaterent, mais quand la voix publique ne me les eût point appriſes, ſon indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connoître; je tombai dans le plus affreux deſeſpoir, je pleurai, je gemis, je me plaignis à lui de mes tourmens, je n'en fus pas moins malhûreuſe; j'eſſayai vainement de le ramener, ſa froideur pour moi n'en devint que plus éclatante; de la froideur il paſſa au mépris, à la dureté. Je ſuis fière, on ne m'outrage pas impunement; je pris tant de ſoin d'éteindre mon amour, il m'en donnoit tant d'occaſions qu'enfin j'y réuſſis Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confirmée que jamais dans l'horreur que j'avois eue pour eux, vous concevez ſans peine que je ne cherchois pas un amant. J'étois même parvenue à une ſi grande inſenſibilité, que tous les diſcours ſéduiſans de ceux à qui je plaiſois, ne produiſoient d'autre effet que celui de m'ennuyer. Je me ſouciois trop peu de mon Mari, pour daigner m'en venger; et d'ailleurs, la vengeance qu'on me propoſoit, et les vengeurs qui s'offroient, me deplaiſoient également. Je ſuis ſi peu ſenſible, que je n'avois pas même beſoin de penſer à mon devoir pour m'y retenir. Charmée du répos qui regnoit dans mon ame, aſſez hûreuſe pour ne pas haïr mon Mari, m'amuſant même de ſes infidelités: je vivois dans un bonheur parfait, lorsque le Marquis lui-même vous amena chez moi. Votre vûe me frappa, vos diſcours me plûrent, je remarquai que vous m'aimiez, j'eus beſoin de toute ma vertu pour tâcher d'en être fâchée, je ne le fus pas aſſez apparemment, puiſque vous ne vous en apperçûtes pas. Je crûs pour mon malheur que ce n'étoit qu'une impreſſion foible que celle que vous aviez faite ſur moi, e me livrai trop à cette idée; je badinai avec vous même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous n'écrivîtes, je crûs, en vous repondant avec ſeverité, ue vous ceſſeriez de me tourmenter. Peut-être que exprimai mal mes intentions; vous continuates à m'écrire, et pour vouloir vous donner trop bonne opinion

de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimois pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimois. Je vous l'ai prouvé. Ingrat! Je vous le prouve tous les jours, vous mépriſez à préſent ma paſſion, je commence à me repentir d'un égarement que votre indifference me fait ſentir aujourd'hui auſſi criminel que je voudrois qu'il m'eût toûjours paru. De jour en jourje me repens de plus en plus, et j'eſpere que bientôt je me repentirai ſi bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, Monſieur, voila tout ce que j'avois à vous dire, et peut-être plus que vous n'en vouliez ſavoir.

*Son Mari veut renouer avec elle.*

Il vient, mon cher Comte, de m'arriver la choſe du monde la plus cruelle: nous allons être les plus malhûreuſes perſonnes du monde. Mon Mari, ah! mon preſſentiment n'étoit que trop vrai! n'aime plus votre Couſine; il vient de ſe jetter à mes pieds, m'a demandé pardon de ſes égaremens, m'a juré, les larmes aux yeux, un amour éternel. Dans la ſurpriſe où un pareil coup m'a jettée, je n'ai pas eu la force de l'interrompre, ni de lui marquer à quel point ſon retour m'eſt odieux. Il a interpreté mon ſilence à ſon avantage, et pour mieux me prouver que ſa demarche eſt ſincère, il veut, dit-il, paſſer tout l'été avec moi en Bretagne. Comment parer cet effroyable départ? Dois-je abandonner le ſoin de ma réputation? Que penſera ma famille, ſi je réfuſe de partir? Que penſeroit-il lui-même de cette reſiſtance à ſes volontés? Quel ſeroit mon malheur, s'il alloit demêler la cauſe de mon indifference pour lui! Mon cher Comte, nous ſerions ſéparés pour jamais. Vous ne connoiſſez point ſes fureurs; le moindre de mes maux ſeroit un exil éternel. Que vais-je devenir! Quelles reſſources puis-je trouver contre lui? Ma Mère, temoin de mes pleurs et de ſes infidelités, elle qui me conſoloit autrefois, regardant cette reconciliation comme ce qui peut m'arriver de plus hûreux, joindra ſes perſecutions à celles de mon Mari. Blamée, abandonnée, ſi je ne pars pas

mon-

nourante de deſeſpoir ſi je m'éloigne de vous, ſi je vais paſſer mes jours infortunés loin de la ſeule perſonne qui me faſſe aimer la vie, tourmentée ſans ceſſe par ſon amour, devorée du mien, trahie par ma douceur, ou forcée de la contraindre; interrogée à tout moment ſur ce qui peut la cauſer, ne répondre que par mes ſoupirs, et me trouver enfin expoſée à tout ce que la jalouſie peut imaginer de plus funeſte. Hûreuſe cependant, au milieu de tous les maux que je prévois, ſi je vous ſuis toûjours chère! Si vous n'abandonnez pas une infortunée, qui ne l'eſt que parcequ'elle vous aime: il n'y a point de tourmens, de perſécutions que la certitude d'être aimée de vous ne me faſſe ſupporter avec joie! Conſtamment à vous, je ſerai trop payée de mes maux, ſi votre ſenſibilité les partage. Adieu, venez ce ſoir chez la Ducheſſe, que je vous voye, que je jouiſſe encore du ſeul plaiſir qui me reſte!

*Elle lui mande l'indifference de ſon Mari.*

Ne craignons plus d'être ſéparés, mon cher Comte; le même caprice qui avoit pouſſé mon mari à renouer avec moi, (1) l'a ramené dans ſes anciennes chaînes; votre couſine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui faſſe autant de plaiſir qu'à moi? Nous n'avons dû tant d'allarmes qu'à la jalouſie qu'il avoit conçûë contre elle, et c'étoit pour lui faire croire qu'il étoit abſolument guéri, qu'il étoit revenu à moi. Ma Mere eſt ſi ſurpriſe d'un changement ſi prompt, et ſi indignée en même-tems, qu'elle me fait ſans y penſer, des ſermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne ſe ſouvient preſque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à ſon ordinaire, avec un peu plus de circonſpection cependant, en un mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois; mais que m'importe, pourvû qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi. Que nous allons nous aimer, mon cher Comte, et qu'après avoir craint de nous per-



(1) à renouer avec moi, ſich mit mir auszuſöhnen.

dre pour toûjours, notre amour va reprendre de vivacité! Je n'avois pas besoin de tant d'allarmes, mon cœur se soutenoit assez sans elles, mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au Marquis de l'amour que vous m'avez temoigné; je vous ai vû des mouvemens (1) dont je ne vous croyois pas capable: la premiere fois de votre vie je vous ai vû répandre des larmes, elles ne m'étoient pas suspectes. Je sentois que l'amour seul en pouvoit exciter d'aussi tendres. Qu'elles me sont précieuses, et que j'en garderai cherement le souvenir! Nous ne sommes pas faits pour être un moment désunis, nous languirions si nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je, hélas! si je venois à vous perdre! (2) Pourrois-je vivre un instant sans vous? Que vous même seriez à plaindre, si vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour... Je n'ose y penser. Cette idée me fait frémir; des pressentimens dont je ne puis être la Maîtresse, me remplissent l'ame de troubles et de terreurs. Sans doute la situation où je me suis trouvée les a fait naître, quoique rassurée sur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en est tant pour moi! (3) Qui sçait si dans le tems que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût subit; fruit ordinaire d'une passion longue et tranquile? Qui sçait si mon mari, entraîné par son inconstance naturelle, ne me rendra pas quelque jour aussi malhûreuse que je viens d'éviter de l'être? La mort, peut-être.... Ah! Plût au Ciel qu'elle seule nous séparât. Adieu, soyez sûr que je vous adore, et que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous; pas même votre indifférence.

*Plaisir*

(1) je vous ai vû des mouvemens, ich habe bey Ihnen Bewegungen gesehen.

(2) si je venois à vous perdre, wenn ich Sie verlieren sollte.

(3) il en est tant pour moi, *au lieu de:* il y en a etc. es sind deren sich so viele für mich.

*Plainte de son peu d'amour.*

Pourquoi supposez-vous que je vous veux du mal? J'avois hier un air froid et contraint, est-ce ma faute, et ne seroit-ce pas à vous à dissiper les nuages qui n'obscurcissent l'ame? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne saviez que me dire, et vos yeux en me regardant, n'exprimoient qu'un ennui, et un dédain qu'il paroissoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime? Il a été un tems que j'aurois crû qu'une passion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux; mais je vous connois trop pour vous faire cette injustice. Votre cœur vous joüe quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il est: il ne sent rien, que voulez-vous qu'il exprime? Vous avez reçû de la nature une insensibilité que l'usage corrige; mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toûjours Maître de vous, vous n'êtes jamais que spectateur des transports que vous faites naître. Je vous vois pensif et rêveur dans les momens qui ne sont faits que pour éteindre la raison, et où sans cesse vous me rapellez à la mienne. Vous vous passionnez pour des plaisirs que vous ne ressentez pas, et si quelquefois vous feignez des désirs, ce n'est que par vanité, ou par ennui. Vous me dites souvent les choses du monde les plus animées, et vos yeux immobiles ou distraits, démentent toûjours votre bouche. Vous ne connoissez ni l'amour ni l'amante. Vous faites l'un, parce que c'est le bel air, et vous ne voyez l'autre, que pour joüir de la vûë d'un objet dont vous êtes le Maître, et que vous avez le plaisir de rendre la victime de vos caprices et de vos froideurs. Vous vous plaisez à faire des épreuves. Occupé sans cesse à me tourmenter, vous essayez tour à tour les absences, les mépris, la fausse jalousie, rien ne vous touche, et lorsque, par le moindre de vos soins, vous pourriez me rendre hûreuse, que par les miens je mérite tous vos empressemens, que je languis, en attendant cet hûreux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence, et si vous êtes attentif à quelque

choſe, c'eſt à me faire verſer des larmes. Il me ſemble que je ſoufrirois moins de me voir une rivale, et d'atribuer vos refroidiſſemens à votre paſſion pour elle, que de vous éprouver ſi différent de ce que vous devriez être, lorsqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'eſt-il point jaloux? La néceſſité de tromper ſes ſoins vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos deſirs croîtroient par la peine que vous auriez à les ſatisfaire; votre paſſion plus vive et plus ingénieuſe, tâcheroit de ſurmonter les obſtacles que ſa bizarrerie feroit naître; je vous verrois moins ſouvent, mais plus tendre et plus attentif à me plaire. Que je ſuis folle, bon Dieu, de me ſouhaiter tant de maux! Il faut que je vous aime bien éperdûment, pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Tout votre tendreſſe pourroit-elle me dédomager des tourmens que celle de mon Mari me feroit ſoufrir, et ne vaudroit-il pas mieux pour moi, que profitant de votre indifférence, je me dégageaſſe d'une paſſion qui vous ennuie, et qui me devient odieuſe? Adieu. Je ſuis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, et de ne pouvoir changer. Hélas! je n'aurai encore que trop long-tems ce reproche à me faire.

*Elle badine ſur un rival.*

Je le ſavois bien moi, qu'à force de chercher (1) à faire une conquête, je ferois ſoûpirer quelqu'un. On eſt épris de mes charmes, on m'adore; ce ſont bien d'autres empreſſemens que les vôtres. Vous autres guerriers, qui croiez avoir ſur les belles des droits inconteſtables, vous nous traitez avec la même barbarie qu'une ville priſe d'aſſaut, et ne laiſſez pas même à notre vertu chancellante la gloire d'une courte réſiſtance. Les petits ſoins vous ennuient, et vous attendez tout de votre mérite et de notre foibleſſe. Que les armes cedent à la Magiſtrature; faites retraite, Monſieur

(1) qu'à force de chercher, daß, wenn ich recht eyfrig ſuchte.

ſieur le Colonel, je viens de faire emplette d'un petit Magiſtrat, (1) ſi doux, ſi reſpectueux, qu'en un beſoin (2) il effaceroit feu Céladon: il m'a même aſſûrée que, s'il étoit aſſez hûreux pour me plaire, il auroit, pour moi, malgré le feu qui le conſume, un reſpect éternel. L'aimable petit homme! Il n'a pas encore oſé me regarder en face. Il ne faloit pas moins qu'un rival auſſi dangereux, pour vous bannir de mon cœur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter toûjours; voyez pourtant, ce que c'eſt que le cœur d'une femme: le mien s'eſt rendu à la prémière menace. Comment auſſi le refuſer à un homme qui promet de ne jamais manquer de reſpect? Eſt-il rien de ſi ſéduiſant? Il me dit ſi modeſtement, je vous aime, et rougit tant après me l'avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, et la timidité de mon Magiſtrat, on me prendroit pour l'agreſſeur. C'eſt d'ailleurs un garçon doüé de talens très-eſtimables. Croyez-vous que comme vous, il ſe tienne à ma toilette les bras croiſés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer ſa critique ſur mes rubans, ou pour rendre vains, par ſes folies, les ſoins qu'on prend pour l'arrangement de mes cheveux? Ce n'eſt pas pour cela qu'il y vient. Oh! pour un Sénateur, il y a un plaiſant emploi: il n'y a point de Preſident dans quelque Chambre que ce puiſſe être, qui friſe mieux que celui-ci: Il tourne une boucle comme une déclaration d'amour; c'eſt tout dire. Il eſt mon conſeil dans mes emplettes; il a le goût merveilleux et, s'il vouloit tirer avantage de ſes talens, il pourroit ſe vanter d'avoir fourni des deſſeins merveilleux (3) pour les étoffes. En vérité, c'eſt une grande école que le Palais, pour façonner au beau monde. (4) Vous ne devez pas douter qu'avec de ſi



(1) je viens de faire emplette d'un petit Magiſtrat, ich habe mir eine kleine Magiſtrats Perſon angeſchaft.

(2) en un beſoin, im Fall der Noth.

(3) des deſſeins merveilleux, wunderſchöne Muſter.

(4) pour façonner au beau monde, ſich eine artige Aufführung zu verſchaffen.

hûreuſes diſpoſitions, il ne renverſât la cervelle à toutes les femmes, et n'éteignît les vertus les plus farouches, ne fit quitter priſe aux ſoûpirans les plus tenaces, ne briſât les liens les plus affermis, ne fît naître enfin de la jalouſie dans le cœur des amans les plus ſûrs de leur mérite, s'il ne bornoit ſon ambition au plaiſir d'entendre dire, Madame la Marquiſe eſt bien coëffée! (1) Qu'elle eſt de bon goût. Je vous inſtruis de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puiſſiez mieux comprendre que ma bleſſure eſt ſans remede, et que vous vous défaſſiez d'un malhûreux amour, que je ne favoriſe plus. Croyez-moi, ne pouſſons pas les choſes plus loin; n'épuiſons point nos cœurs, nous nous verrons avec plus de plaiſir, ayant encore quelque deſir à ſatisfaire; plus d'une fois le dégoût a penſé rompre notre union; nous avons en vain tâché de le ſurmonter, il nous en eſt reſté des impreſſions de triſteſſe, qui nous rendent plus malhûreux que ne le ſont les gens qui n'aiment rien. Je le ſens, nous ne nous voyons plus que par pareſſe. Laiſſez-moi, pour éveiller nos cœurs, profiter de votre abſence. Un peu de perfidie eſt un rafinement d'amour; quand on ne craint pas de ſe perdre, on s'aime avec trop de langueur.

## BILLET.

*On lui fait grace de ſes emportemens.*

Tenez, abſolument nous nous brouillerons; je n'y puis plus réſiſter, cela devient inſuportable. Qu'eſt-ce donc qu'un amant? Pendant que j'y ſuis, duſſiez-vous vous en plaindre, je veux le définir: c'eſt quelque choſe de ridicule. Encore, ſi j'avois eu l'eſprit de voir cela d'abord; mais il eſt bien tems de faire des réfléxions quand on eſt devenue folle, et que ce ſoit quelque choſe de ridicule qui vous renverſe la cervelle; voilà ce qui n'eſt pas concevable. Ce n'étoit pas la peine de me gronder tant hier, pour me demander pardon

(1) bien coëffée, wohl aufgeſetzt.

pardon aujourd'hui. Le Comte de*** m'a parlé à l'oreille, ſavez-vous bien ce qu'il faiſoit là? Il me diſoit une impertinence. Voulez-vous ſavoir ce que c'étoit, il me faiſoit confidence de.... Oh pour cela, je ne puis l'écrire, je vous le dirai. Vous voulezvous raccomoder avec moi, n'eſt-ce pas? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien; mais je ne ſai pas ſi j'aurai le tems de vous voir. J'ai envie d'être piquée: Oui, oui, venez, je n'ai rien à faire, peut-être votre preſence m'amuſera t'elle. Que je ſuis ſotte d'être ſi bonne. Cela eſt inoui! Il eſt cependant vrai qu'un raccomodement eſt une jolie choſe.

*Elle ſe deſeſpere, étant menacée de ſe ſeparer de lui.*

Les voilà donc confirmés ces cruels preſſentimens, que nous avions l'un et l'autre! Notre malheur n'eſt que trop certain, l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur! il a enfin obtenu ce qu'il deſiroit, et il m'entraine dans un païs qui, quelque beau qu'il puiſſe être, ne ſera jamais qu'un païs barbare. Je ſuis enfin parvenue à tout ce qu'une paſſion malhûreuſe peut donner de tourmens. La crainte de votre inconſtance m'occupoit autrefois toute entiere; mais je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux vous voir inconſtant, et vous voir toûjours que de vous perdre fidéle. Sentez-vous bien toute l'horreur de ma ſituation? Je vous aime, mais que dis-je, aimer! Ah que ce terme eſt foible pour ce que je ſens! et je vous quitte pour jamais! et ce qui acheve de me deſeſperer, hélas, vous m'aimez auſſi! Comment pourrons nous vivre éloignés l'un de l'autre? Nous, qui nous plaignions d'un ſeul moment paſſé ſans nous voir, qui ne connoiſſions pas d'autres plaiſirs. Je vous quitte pour jamais! Pour jamais! Grand Dieu! Puis-je écrire ce mot ſans mourir? Avons-nous pû mériter d'être ſi malhûreux? C'eſt donc moi qui trouble tout le repos de votre vie. Moi! qui pour la rendre hûreuſe voudrois ſacrifier la mienne. C'en eſt donc fait, nous

ne

ne nous reverrons plus ! nous ſerons pour jamais ſéparés ! Seroit-il poſſible que les adieux que nous nous fîmes, il y a ſi peu de tems, fuſſent pour nous les derniers ? Cette idée m'accable, me tue. Quoi ! toutes les heures, tous les momens vont nous éloigner l'un de l'autre. Occupés ſans ceſſe à nous regreter, ne nous retrouverons nous jamais ? Chacun de mes jours ne ſera donc pour moi qu'un jour malhûreux ? Je ne vivrai donc que pour ſouhaiter la mort ! Je les verrai s'écouler ces jours afreux, ſans jouir un ſeul moment de votre preſence ! Je ne vous verrai plus. Mes yeux vous chercheront vainement ! Encore s'il me reſtoit dans un malheur auſſi cruel l'eſpérance de vous revoir un jour. Toute remplie de ce moment hûreux qui vous offriroit à moi, que l'eſpoir de vous retrouver et de vous revoir fidèle ſoulageroit mes tourmens ! Un ſi grand plaiſir ne pourroit être acheté par trop de larmes. Mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez que me plaindre, et qui ſait, après tout, ſi vous me plaindrez long-tems ? Hélas ! je ne ſerai peut-être pas arivée au lieu de mon exil que je ne ſerai plus préſente à votre cœur, et que notre amour ne vous paroîtra qu'un ſonge, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rapeller le ſouvenir. Seroit-il vrai que vous pûſſiez me rendre ſi malhûreuſe ? Pourriez-vous oublier combien je vous ai aimé, combien je vous aime encore ? Plaignez-moi du moins quelquefois, ſouvenez-vous, et c'eſt la ſeule grace que je vous demande, que mon amour a cauſé les malheurs de ma vie et qu'il l'a terminée. Oui, mon cher Comte, je ne ſurvivrai point à votre perte, je n'ai point de courage contre de ſi grands malheurs. Adieu, je croirois vous faire injure, ſi je vous diſois de preſſer votre retour, vous voyez combien j'ai beſoin de votre préſence. Je vois faire des préparatifs qui me tuent, dans huit jours peut-être je ne vous verrai plus ; on pouſſe la barbarie juſques à vouloir me priver de mes larmes, et, dans le tems ou je meurs de douleur, il faut montrer

trer un visage ouvert à ceux qui viennent me féliciter sur cette funeste dignité, qui me prive de vous pour toûjours. Adieu, que je vous voye, que je puisse du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je sais, en souhaitant votre vûe, toutes les peines que je me prépare; mais que je serois hûreuse d'expirer entre vos bras!

*Elle lui donne en mourant les dernieres marques de son amour.*

Il n'est plus tems de se flater, le moment approche, je vais vous quiter pour jamais, je sens que je me meurs. Ce n'est plus une femme foible, emportée par sa passion qui vous écrit; c'est une infortunée, qui se repent de ses fautes, qui les voit avec horreur, qui en sent tout le poids, et qui cependant, ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de son attachement. Triste reste de ma foiblesse; qui, au milieu des horreurs de la mort et de la crainte, me force encore à penser à vous. J'ai brûlé vos lettres, et c'est par ce sacrifice, que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidelles; et plût à Dieu qu'avec lui j'eusse perdu tout souvenir de vous! Que mon ame seroit tranquile! Et que je quiterois avec douceur une vie dont vous n'auriez pas rempli tous les instans. Objet d'horreur pour moi même, quelle sera mon infortune, si je ne suis pas un objet de pitié! Que je supporterois avec joye mes malheurs présens, si je n'en voyois pas de plus affreux pour moi! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux! Que de tourmens à essuyer avant que de finir! Que j'en ai encore, et que j'aurois peu de regret à la vie, si mes maux se terminoient à sa perte! Mais, grand Dieu! que serai-je? que deviendrez-vous? Je vois dans un avenir, dont je ne jouirai pas, des malheurs qui achévent de me tuer. Je vous vois, j'entens vos regrets, je partage votre désespoir, je le sens. Ah, funeste idée! Mes larmes ont déja prévenu les vôtres. Je ne puis plus supporter ma douleur. Adieu. Puis-

sent

ſent vos jours être plus fortunés que les miens! Puiſſent mes vœux être éxaucés. Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi, mais ne vous rappelez pas mes foibleſſes. Aſſurez Saint Fer *** que je meurs ſon amie. Prenez ſoin de lui; qu'il ne vous abandonne pas. Sait-il, combien je partage ſon déſeſpoir? Aimez-vous toûjours. Mes pleurs et mon ſaiſiſſement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez-moi, mais conſervez-vous. Je ne ſerai peut-être plus quand vous recevrez cette lettre. Adieu. Il faut ſonger à profiter des momens qui me reſtent. Je ſuis parvenue au dernier de mes jours, et je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu, adieu, adieu pour jamais.

## LETTRES MÊLÉES.

*Lettre de réconnoiſſance de la Reine* MARIE *Epouſe de* JAQUES II. *Roi d'Angleterre, au Roi de France.*

SIRE,

Une Reine fugitive et baignée dans ſes larmes, n'a pas eu de peine à s'expoſer aux grands périls de la mer, pour venir chercher de la conſolation, et un azile chez le plus grand et le plus généreux Monarque du monde. Sa mauvaiſe fortune lui procure un honneur, que les Nations les plus éloignées ont cherché avec avidité: la néceſſité n'en diminue point le prix, puiſqu'elle fait choix de cet azile, préférablement à celui qu'elle pouvoit chercher ailleurs. Elle croit lui marquer aſſez l'eſtime ſinguliére qu'elle fait de toutes ſes grandes qualités, en lui confiant le Prince de Galles, qui eſt tout ce qu'elle a de plus cher au monde. Il eſt encore trop jeune pour partager avec elle la réconnoiſſance qu'elle a de la protection qu'elle eſpére. Cette réconnoiſſance eſt toute entière dans le cœur de ſa Mere, qui au milieu de tous ſes chagrins, ſe fait un plaiſir de vivre à l'abri des Lauriers d'un Prince,

qui

li ſurpaſſe tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand de plus rélevé ſur la terre.

# LETTRE DU ROI DE FRANCE.

## A MONSIEUR LE MARECHAL DUC DE BERWICK.

Mon Couſin, j'ai reçû l'Ecrit imprimé que vous m'avez envoyé, qui a pour titre, *Déclaration de Sa Majeſté Catholique, etc.* du 27. Avril 1719. Et comme vous me marquez qu'on en a répandu pluſieurs exemplaires dans mes Armées, je vous écris cette Lettre pour vous inſtruire de mes ſentimens ſur ce qu'il contient.

La Guerre que je ſuis obligé de porter en Eſpagne, n'a pour objet ni ſon Roi, qui m'eſt uni de ſi près par les liens du Sang, et à qui j'ai donné juſqu'ici les preuves de l'amitié la plus ſincère, ni la Nation Eſpagnole, que la France a ſi conſtamment ſécourue de ſon Sang et de ſes Tréſors pour lui conſerver ſon Roi, mais ſeulement un Gouvernement étranger qui opprime la Nation, qui abuſe de la confiance du Souverain, et qui n'a pour but que le rénouvellement d'une Guerre générale. Tout ce que mes Armes prétendent, c'eſt que le Roi d'Eſpagne conſente malgré ſon Miniſtre, à être unanimement réconnu par toute l'Europe, Souverain légitime de l'Eſpagne et des Indes, et qu'il ſoit affermi pour jamais ſur ſon Trône.

C'eſt au ſeul Miniſtre d'Eſpagne, ennemi du repos de l'Europe, que j'impute les réſiſtances du Roi Catholique à la Paix! les conſpirations tramées en France, et tous ces Ecrits également abſurdes dans leurs principes, et injurieux à mon autorité dans la perſonne de mon Oncle le Duc d'Orleans qui en eſt le dépoſitaire.

Les ſentimens de la Nation Françoiſe ſur cet Ecrit, ſont aſſez connus par la prompte condamnation que mes Parlemens en ont portée, en qualifiant de crime de lèze-Majeſté, la ſeule lecture de ces ouvrages ſéditieux,

gnole, et sur-tout cette Noblesse si fameuse par sa rare valeur, et par sa fidélité héroïque pour ses Rois, la démandera avec moi, et qu'elle s'unira aux François pour obtenir de son Roi qu'il la délivre, et se délivre lui-même d'un joug étranger, si préjudiciable à sa gloire et à ses interêts. C'est ainsi qu'il lui convient de prouver son affection aux Espagnols et aux François. Ses ennemis sont prêts à sacrifier leur ressentiment au repos public, et à jurer avec lui la paix la plus ferme, dès qu'il leur en donnera pour garands, non la parole d'un Ministre, qui compte pour rien la foi publique et les traités les plus solemnels, et qui n'a que trop fait entendre qu'on n'obtiendroit jamais de lui qu'une paix simulée: mais sa parole Royale, et la foi d'une Nation qui, quand elle n'auroit pas un Roi de mon Sang, s'attireroit toûjours de moi une estime particulière. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte et digne garde. Ecrit à Paris le 20. Mai 1719. *Signé*, LOUIS. *Et plus-bas*, LE BLANC.

Et au dos est écrit: *A mon Cousin le Duc de* BERWICK, *Pair et Maréchal de France, Commandant en Chef mon Armée en Espagne.*

## A LA REINE D'ANGLETERRE.

*Monsr. de Voltaire lui dédie la Henriade.*

MADAME,

C'est le sort de Henri IV. d'être protégé par une Reine d'Angleterre; il a été appuyé par *Elizabeth*, cette grande Princesse qui étoit dans son tems la gloire de son sexe. A qui sa memoire pourroit-elle être aussi bien confiée, qu'à une Princesse, dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'*Elizabeth?*

*Votre Majesté* trouvera dans ce livre des verités bien grandes et bien importantes; la Morale à l'abri de la superstition; l'esprit de liberté, egalement éloigné de la revolte et de l'oppression; les droits des Rois toûjours assurés, et ceux du peuple, toûjours defendus.

Le

Le même esprit, dans lequel il est écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse Epouse d'un Roi, qui parmi tant de Têtes couronnées jouit presque seul de l'honneur, sans prix, de gouverner une Nation libre, et d'un Roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, et sa gloire à être juste.

Notre *Descartes*, le plus grand Philosophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parût, a dédié ses principes à la célèbre Princesse Palatine *Elizabeth*; non pas, dit-il, parcequ'elle étoit Princesse; car les vrais Philosophes respectent les Princes et ne les flattent point; mais parceque de tous ses lecteurs, il la regardoit comme la plus capable de sentir et d'aimer le vrai.

Permettez-moi, *Madame*, (sans me comparer à Descartes) de dédier de même la *Henriade* à *Votre Majesté*, non seulement parcequ'elle protége les sciences et les arts, mais encore parcequ'elle en est un excellent Juge.

Je suis, avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu, et au plus haut rang,

Si *Votre Majesté* veut bien le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-respectueux et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

## AU ROI DE PRUSSE. Voltaire.

*Soleil pâle flambeau de nos tristes hyvers,*
*Toi qui de ce monde es le Père*
*Et qu'on a crû longtems le Père des bons vers,*
*Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire:*
*Soleil, par quel cruel destin*
*Faut-il que dans ce mois où l'an touche à la fin,*
*Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin?*
*C'est là, qu'est mon Héros, dont le cœur et la tête*
*Rassemblent tout le feu qui manque à ses états.*

*Mon Héros qui de Neisſ achevoit la conquête,*
*Quand tu fuyois de nos climats :*
*Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le Pole Antartique?*
*Quels charmes ont pour toi les Negres de l'Afrique?*
*Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,*
*Imite mon Héros, viens éclairer le Nord.*

C'eſt ce que je diſois, SIRE, ce matin au ſoleil votre Confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirois bien davantage au compte de *Votre Majeſté*, ſi j'avois cette facilité de faire des vers que je n'ai plus, et que Vous avez. J'en ai reçû ici que Vous avez fait dans Neisſ tout auſſi aiſément que Vous avez pris cette ville. Cette petite Anecdote, jointe aux vers que votre Humanité m'envoye immediatement après la victoire de Molvits, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'Hiſtoire du ſiècle.

*Louis* XIV. prit en hyver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon. Ceux que *Votre Majeſté* a faits dans Neisſ reſſemblent à ceux que Salomon faiſoit dans ſa gloire, quand il diſoit après avoir tâté de tout, *tout n'eſt que vanité.* Il eſt vrai que le bon homme parloit ainſi au milieu de trois cent femmes et de ſept cent concubines ; le tout ſans avoir donné de bataille, ni fait de ſiége. Mais n'en deplaiſe, SIRE, à Salomon et à Vous, ou bien à Vous et à Salomon, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

*Conquerir cette Sileſie,*
*Revenir couvert de lauriers*
*Dans les bras de la Poëſie,*
*Donner aux Belles, aux Guerriers,*
*Opéra, Bal et Comédie ;*
*Se voir craint, chéri, reſpecté,*
*Et connoître au ſein de la gloire*
*L'eſprit de la ſociété,*
*Bonheur ſi rarement goûté*
*Des favoris de la victoire ;*
*Savourer avec volupté*

*Dans*

*Dans des momens libres d'affaire*
*Les bons vers de l'Antiquité,*
*Et quelque fois en daigner faire*
*Dignes de la Poſterité:*
*Semblable vie a dequoi plaire*
*Elle a de la réalité,*
*Et le plaiſir n'eſt point chimere.*

*Votre Majeſté* a fait bien des choſes en peu de tems. ſuis perſuadé qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus upé qu'Elle, et plus entrainé dans la varieté des ires de toute eſpece. Mais avec ce genie devorant, met tant de choſes dans ſa ſphere d'activité, Vous ſerverez toûjours cette ſuperiorité de raiſon qui us éleve au deſſus de ce que Vous êtes, et de ce que us faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que Vous ne veniez à mépriſer les hommes. Des millions d'animaux plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, ſont ne diſtance immenſe de Votre Perſonne, par leur ame ime par leur état. Il y a un beau vers de Milton:

*Among ſts unequalt no ſociety.*

y a encore un autre malheur, c'eſt que *Votre Ma-* peint ſi bien les nobles friponneries des Politiques, ſoins intereſſés des Courtiſans etc. qu'Elle finira par éfier de l'affection des hommes de toute eſpece, et Elle croira, qu'il eſt demontré en Morale, qu'on ne point un Roi pour lui-même. SIRE, que je me auſſi la liberté de faire ma démonſtration. N'eſt-as vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour même un homme d'un eſprit ſuperieur, qui a bien talens, et qui joint à tous ces talens-là celui de re? Or s'il arrive que par malheur ce Génie ſupe-r ſoit Roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aime-on moins, parcequ'il porte une Couronne? Pour je ſens, que la Couronne ne me refroidit point du

Je ſuis etc.

Voltaire.

## AU ROI DE PRUSSE.

SIRE,

Pendant que j'étois malade, *Votre Majeſté* a fait plus de belles actions que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvois répondre aux dernières bontés de Votre Majeſté. Où aurois-je d'ailleurs addreſſé ma lettre? A Vienne? A Presbourg? A Temeswar? Vous pouviez être dans quelques unes de ces villes; et même, s'il eſt un Etre qui puiſſe ſe trouver en pluſieurs lieux à la fois, c'eſt aſſurement Votre Perſonne, en qualité d'image de la Divinité, ainſi que le ſont tous les Princes et d'image très penſante et très agiſſante. Enfin, SIRE, je n'ai point écrit parceque j'étois dans mon lit quand *Votre Majeſté* couroit à cheval au milieu des néges et des ſuccès.

*D'Eſculape les favoris*
*Sembloient même me faire accroire,*
*Que j'irois dans le ſeul païs*
*Où n'arrive point Votre gloire;*
*Dans ce païs dont par malheur*
*On ne voit point de Voyageur*
*Venir vous dire des nouvelles;*
*Dans ce païs où tous les jours*
*Les ames lourdes et cruelles*
*Et des Hongrois et des Pandours*
*Vont au Diable au ſon des tambours*
*Par Votre ordre et par Vos querelles:*
*Dans ce païs dont tout Chrétien,*
*Tout Juif, tout Muſulman raiſonne,*
*Dont on parle en Chaire, en Sorbonne,*
*Sans jamais en deviner rien;*
*Ainſi que le Pariſien*
*Badaut crédule et ſatirique*
*Fait des Romans de Politique,*
*Parle tantôt mal, tantôt bien*
*De Bellisle et de Vous peut-être;*

*Et dans ſon leger entretien*
*Vous juge à fond ſans Vous connoître.*

Je n'ai mis qu'un pied ſur le bord du Stix; mais je ſuis très fâché, SIRE, du nombre des pauvres malhûreux que j'ai vû paſſer. Les uns arrivoient de Scharg, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, Vous et les Rois Vos Confrères, de ravager cette terre, que Vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre hûreuſe?

*Au lieu de cette horrible guerre*
*Dont chacun ſent les contre-coups,*
*Que ne Vous en rapportez-vous*
*A ce bon Abbé de Saint Pierre?* *

Il Vous accorderoit tout auſſi aiſement, que Licurgue partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux Moines. Il établiroit les quinze Dotations de Henri IV. Il eſt vrai pourtant que Henri IV. n'a jamais ſongé à un tel projet. Les Commis du Duc de Sully, qui ont fait ſes memoires en ont parlé; mais le Secretaire d'Etat Villeroy, Miniſtre des affaires étrangeres, n'en parle point. Il eſt plaiſant qu'on ait attribué à Henri IV. le projet de deranger tous les Trônes, quand il venoit à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, SIRE, que la Diette Europienne, ou Europaine, s'aſſemble pour rendre tous les Monarques moderés et contents, *Votre Majeſté* m'ordonne de Lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du ſiecle de Louis XIV, car Elle a le tems de lire, quand d'autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir les Papiers de Bruxelles; je les ferai tranſcrire, pour les mettre aux ordres de Votre Majeſté. Elle verra peut-être,



* L'Abbé de St. Pierre a écrit une vingtaine de volumes ſur la Politique. Il envoyoit ſouvent au Roi de Pruſſe, et à d'autres Princes, des projets d'une pacification generale. Le Cardinal Fleury appelloit ſes ouvrages les rêves d'un homme de bien.

être, que j'embraſſe un trop grand terrain: mais je travaillois principalement pour Elle, et j'ai jugé, que la ſphere du monde n'étoit pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, SIRE, d'envoyer dans un mois à *Votre Majeſté* un enorme paquet qui La trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne ſai, ſi Vous êtes plus hûreux dans toutes ce fracas de gloire, que Vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

*Cependant, grand Roi, je Vous aime,*
*Tout autant que je Vous aimai*
*Lorsque Vous étiez renfermé*
*Dans Remusberg et dans Vous même;*
*Lorsque Vous borniez Vos exploits*
*A combattre avec eloquence*
*L'erreur, les vices, l'ignorance,*
*Avant de combattre des Rois.*

Recevez, SIRE, avec Votre bonté ordinaire, mon profond reſpect, accompagné de cette tendre veneration qui ne finira jamais.

Voltaire.

## AU ROI DE PRUSSE.

*Le Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre;*
*Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi!*
*Vos ennemis doivent apprendre*
*Qu'il faut que les Guerriers prennent de Vous la loi,*
*Comme on vit les ſavans la prendre!*
*J'aime peu les Héros, ils ſont trop de fracas;*
*Je hais ces Conquerans fiers ennemis d'eux mêmes;*
*Qui dans les horreurs des combats*
*Ont placé le bonheur ſuprême,*
*Cherchant par tout la mort, et la faiſant ſouffrir*
*A cent mille hommes leurs ſemblables.*

Plus

*Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.*
*O Ciel! que je dois Vous haïr!*
*Je Vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,*
*Dont Vous avez ſouillé les champs de nos Germains,*
*Malgré tous ces Guerriers que Vos vaillantes mains*
*Font paſſer au ſombre rivage.*
*Vous êtes un Héros; mais Vous êtes un ſage:*
*Votre raiſon maudit les exploits inhumains,*
*Où Vous força Votre courage,*
*Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,*
*Affrontant le trépas, et fixant la victoire,*
*Du ſang des malheureux cimentant Votre gloire;*
*Je vous pardonne tout, ſi Vous en gémiſſez.*

Je ſonge à l'humanité, SIRE, avant de ſonger à Vous-même; mais après avoir en Abbé de St. Pierre pleuré ſur le genre humain dont Vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne Votre gloire. Cette gloire ſera complette, ſi Votre Majeſté force la Reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemans à être hûreux. Vous voila le Héros de l'Allemagne, et l'Arbitre de l'Europe; Vous en ſerez le Pacificateur, et nos Prologues d'Opera ſeront pour Vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui Vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavois bien, que Vous feriez de grandes actions; j'étois ſûr du beau ſiècle que Vous alliez faire naître; mais je ne me doutois pas, quand le Comte du Four alloit voir le Marechal de Broglie, et qu'il n'en étoit pas trop content, qu'un jour ce Comte du Four auroit la bonté de marcher avec une Armée triomphante au ſécours du Marechal, et le delivreroit par une Victoire. Votre Majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des relations: mais Votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence

que Vous avez montré. Ils ajoutent que mon Héros eſt toûjours ſenſible, et que ce même homme qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de Mſr de Rotembourg. Voila ce que Vous ne mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choſes qui Vous ſont toutes naturelles.

Continuez, SIRE, mais faites autant d'hûreux au moins dant ce monde que Vous en avez ôté; que mon Alexandre redevienne Salomon le plûtôt qu'il pourra; et qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet; de celui qui viendroit paſſer ſa vie à Vos pieds, ſi l'amitié plus forte que les Rois et les Héros, ne le rétenoit pas, et qui ſera attaché à jamais à Votre Majeſté avec le plus profond reſpect et la plus tendre veneration.

TABLE

# TABLE
## DES
# LETTRES

*Contenues dans le TOME II.*


LETTRES DE CONSEIL.

REFLEXIONS sur les Lettres de Conseil. 1

A Monsieur d'A... 2

A Madame de.. *Costar pense qu'elle ne doit point renouer avec Monsieur..* 4

A Monsieur de Moncreuil. *Costar lui conseille de se partager entre la peine et le plaisir.* 5

A Madame.. *Costar veut qu'elle quitte la Campagne.* 6

Lettre à un jeune Homme, pour le porter à l'Etude. 7

A Monsieur de d'O... 7

Au même. 9

A Monsieur du Moulin, Gentilhomme ordinaire de Monsieur. *Costar lui découvre la conduite qu'il doit tenir envers les Grands.* 11

A Monsieur.. *Le Chevalier de Meré lui mande qu'il n'est point d'avis qu'il imite.* 13

A Madame.. *Le Chevalier de Meré lui conseille de s'épurer le cœur et l'esprit.* 14

A Monsieur.. *Le Chevalier de Meré ne conseille l'éclat qu'aux Grands.* 15

A Monsieur.. *Gombaud lui écrit qu'il ne doit pas être sensible aux injures d'un misérable.* 17

A Mademoiselle.. *Mademoiselle des Jardins lui conseille de faire mystère de son amour.* 18

A Mademoiselle.. *Le Chevalier d'Her... est d'avis qu'elle n'apprenne point point à jouer du Tuorbe.* 19

A Monsieur.. 20

A Monsieur le C. D. L. R. 33

Au même. 35

A Monsieur **. 37

A Monsieur le M. de V. 38

A Monsieur de F... 39

A Monsieur de Montauban, Avocat au Parlement. *Costar lui conseille d'amasser du bien.* 41

A Monsieur.. *Monsieur le Chevalier d'Her**. *lui demande s'il*

*s'il se fera Bel Esprit, pour être aimé d'une Belle, qui n'aime que ces gens-là.* 42

LETTRES DE NOUVELLES.

REFLEXIONS sur les Lettres de Nouvelles. 44

A Monsieur d'Ablancourt. *Patru lui mande de ses nouvelles.* 44

Au R. Père du Bosc, Cordelier. *Patru lui écrit de ses nouvelles.* 45

A Madame.. *Costar lui mande, qu'il a mal aux yeux, et qu'il ira la voir malgré tout cela.* 46

A Monsieur le Comte de Vivonne. *Scaron lui écrit des nouvelles du Mariage de Louis XIV. et de ce qui se passe à Paris.* 46

A Monsieur. *Le Chevalier de Meré lui mande des nouvelles, et les accompagne d'une agréable morale.* 48

A Madame la Maréchale... *Le Chevalier de Meré lui conte l'avanture plaisante et amoureuse d'un Voleur.* 49

A Monsieur Colletet. *Mainard est mal satisfait de l'Italie, et des Muses.* 51

A Monsieur Flote. *Mainard lui écrit des nouvelles; et lui témoigne la passion qu'il a de le revoir.* 52

A Monsieur Flote. *Particularités de l'humeur des Italiens, et de la Cour de Rome.* 53

A Monsieur Flote. *Nouvelles d'Italie.* (Mainard) 54

A Monsieur Flote. 55

A Monsieur Flote. *Mainard lui mande de ses nouvelles, et lui en écrit quelques-unes du Pape, des Cardinaux et des Prélats François.* 56

A Monsieur **. 57

A Monsieur *. 59

A Mademoiselle... *Montreuil lui écrit des nouvelles d'un voyage qu'il a fait par une partie de la France.* 60

A Monsieur ***. 64

RELATIONS.

REFLEXIONS sur la Rélation. 66

A Monsieur d'Ambeuille. *Rélation de Rome.* 66

A Monsieur Ménage. *C'est un récit en vers semés, où l'on conte ce qui se passa au Parnasse à la nouvelle de la mort de Voiture.* 68

A Madame de Montausier. *Rélation en vers semés. Saraxin lui*

*lui conte ce qui se passe à Chantilly, et l'ordre qu'il a eu de s'acquitter de ce devoir.* 86
Madame de L. S. 92
Monsieur... *Rélation de la Haye.* 93
Monsieur... *Rélation d'Amsterdam, et de la manière dont on y rend la Justice.* (Mademoiselle des Jardins.) 95
A Monsieur d'U.. (le Chev. d'Her**.) 96
A même. 98
A Monsieur d'A.. 99
A Madame **. 100
A Monsieur.... *Rélation de la Cour de Bruxelles.* (Mademoiselle des Jardins.) 102
Histoire de la Matrone d'Ephése. (Le Comte de Bussi Rabutin) 104
Voyage de Bachaumont, et de la Chapelle, par quelques endroits de France. 107
A Philis, sur le premier voyage de l'Isle d'Amour. *A Licidas.* 124
Le second Voyage de l'Isle d'Amour, *A Licidas.* 172
A Monsieur... (le Chev. d'Her***.) 196
A Monsieur l'Abbé Tubeuf. *Coslar lui fait une petite Rélation d'un Lieu appellé Saint-Ligaire.* 197
A Madame... *Le Chevalier d'Her***. lui raconte de quelle sorte s'est rompu le dessein de représenter une Mascarade.* 198
A Monsieur... (le Chev. d'Her***.) 200
A Mademoiselle.. *Montreuil lui raconte ce qui se passe au mariage de Louis XIV.* 203
A Monsieur de B.. 222
A Monsieur de B.. 224
A Monsieur... (M. Bordelon.) 226

LETTRES QUI ACCOMPAGNENT UN PRESENT.

REFLEXIONS sur les Lettres qui accompagnent un Présent. 235
A Monsieur Cheurier. *Patru lui envoye ses Plaidoyers.* 236
A Madame D.V. *En lui envoyant un More et un Singe.* 237
Mademoiselle... à sa Cadette. 238
A Madame... *En lui envoyant un miroir, après avoir effacé le sien.* 238
A Madame de... 239
A Monsieur.... *En lui envoyant du Quinquina.* 240

A Mon-

A Monſieur du Chaſtelet, Conſeiller d'Etat. *Coſtar lui fait tenir des Ouvrages d'eſprit.* 242
A Madame la Comteſſe de Teſſé. *Coſtar lui envoye des Vers.* 243
A Monſieur le Marquis de Sillery. *Coſtar lui fait préſent d'un Recueil de Lettres.* 244
A Madame la Préſidente. *Ce qu'on devroit envoyer à ſes amis le jour de leur Fête.* (Madame de Saintonge.) 244
A Madame... *Le Chevalier d'Her**. lui envoye du vermillon.* 245
A Margoton. *On lui envoye Clélie.* 246
A Monſieur N.. *On lui dit qu'il envoye d'un air galant.* (Lettre de Mademoiſelle N..) 247
A Mademoiſelle... 247
A Madame... 248
A Madame.. 249
LETTRES OÙ L'ON DEMANDE, ET OÙ L'ON PRIE.
REFLEXIONS ſur les Lettres où l'on demande et où l'on prie. 251
A Monſieur le Préſident de Neſmond. *Balzac lui demande ſa protection contre un chicaneur.* 252
A Monſieur le Maire d'Angoulême. *Balzac le conjure de faire raccommoder un chemin.* 253
Au Roi. 254
A Madame de Sevigny. *Coſtar la ſupplie de l'aider à reconnoître les bons offices de Monſieur....* 255
A Madame... *Coſtar la conjure de lui vouloir du bien.* 256
A Monſieur... *Coſtar lui demande une place dans ſon eſprit.* 257
A Madame la Marquiſe de Caſtelnau. *Coſtar lui mande qu'il ſouhaiteroit de recevoir des marques de ſon eſtime, et de ſa bienveillance.* 257
A Monſieur le Comte de Saint-Aignan. *Coſtar lui demande ſes bonnes graces.* 258
A Madame... *Coſtar la prie de ne point faire Monſieur N**. ſon confident.* 259
A Mesdemoiſelles de Vilſe, Chanoineſſes de Mons et de Maubeuge. *Marigny les ſupplie de l'appuyer dans le deſſein qu'il a d'être Directeur et Aumonier de quelques Chapitres de Chanoineſſes.* 260

Mada-

Madame... à Monsieur... *Elle souhaiteroit qu'il fût auprès d'elle.* 265
Mademoiselle N.. à Monsieur N, *Elle le prie de lui rendre un bon office.* 266
A Monsieur.. *Scaron lui demande la continuation de son procedé.* 266
A Monseigneur l'Evêque du Mans. *Scaron lui demande un Bénéfice.* 267
A Madame... *Le Chevalier de Meré lui demande de ses nouvelles.* 268
A Madame.. *Elle lui feroit plaisir de lui envoyer une mouche.* 269
A Monsieur l'Evêque de Mande. 269
A Monsieur Scaron. *Maynard lui demande de ses nouvelles, et lui en écrit des siennes.* 271
A Monsieur Bertier, prémier Président au Parlement de Toulouse. *M. de la Chambre le conjure de l'appuyer dans une affaire.* 273

LETTRES DE RECOMMANDATION.

REFLEXIONS sur les lettres de recommandation. 274
A Monseigneur l'Evêque de Nantes. *Balzac le supplie pour un de ses Parens.* 274
A Monsieur le Président de Nesmond. *En faveur d'une Amie.* 275
A Madame du Fos. *Balzac prie pour un Ami.* 276
A Monsieur d'Aiguebonne. *Pour Monsieur Arnaud le Fils.* 276
A Monsieur Pelot, Intendant de Poitou. *Le Chevalier de Meré le supplie de rendre de bons offices à une Dame.* 277
A Madame... *Montreuil lui recommande l'affaire d'un Ami.* 278
A Monsieur... *Balzac lui marque, qu'il a fait ce qu'il a pû pour Mademoiselle...* 278
A Monseigneur de Revol, Evêque et Comte de Dol. *Costar lui mande qu'il ne sauroit faire voir la passion qu'il a de le servir; parceque la chose recommandée est trop facile.* 279
A Monsieur... *Costar lui mande qu'il appuyera l'affaire qu'il lui recommande.* 280
A Madame.. 280
A Monsieur.. Président au Parlement de... *On lui recommande le Procès d'un Ami.* 281

A Mon-

A Monſeigneur l'Evêque de Saintes. *Coſtar lui recommande un Ami opprimé.* 282
LETTRES DE REMERCIMENT.
REFLEXIONS ſur les Lettres de Remerciment. 283
A Monſieur Roſes, Sécretaire de Monſeigneur le Cardinal Mazarin. 284
A Madame... *Balzac la remercie des fromages qu'elle lui a envoyés.* 286
A Monſeigneur Bouthillier, Sur-Intendant des Finances. *Balzac lui écrit que l'air dont il donne, augmente ſes faveurs.* 287
A Monſeigneur le Cardinal de la Valette. *Arnaud d'Andilly le remercie des bons ſentimens qu'il a de lui.* 288
A Monſeigneur l'Archevêque de.. 288
A Madame... 290
A Madame la Comteſſe de Teſſé. *Sur ce qu'elle avoit promis à Coſtar une place dans ſon cœur.* 290
A Madame la Ducheſſe de Chevreuſe. *Coſtar la remercie de ſon ſouvenir.* 291
A Madame de la Popeliniére. *Sur la penſée qu'elle avoit de lui rendre viſite.* (Coſtar Let. prém.) 291
A Monſieur... 292
A Monſieur... *Madame... le remercie de quelque choſe qu'elle a reçûe de lui.* 293
A Madame la Marquiſe de Lavardin. *Elle avoit eſtimé les Ouvrages de Coſtar, et il l'en remercie.* 294
A Madame... 294
A Monſieur Scaron. 295
A Monſieur l'Abbé de Tallemant. 297
A Monſieur Fouquet. *Sur une faveur que Scaron avoit reçûe de lui.* (Scaron.) 298
A Madame... *Elle avoit écrit obligeamment à Montreuil, et il l'en remercie.* 299
*Remerciment pour des Vers.* 299
LETTRES D'APOLOGIE. A Monſieur Arnaud Abbé de S. Nicolas. *Coſtar ſe juſtifie auprés de lui.* 300
A Monſieur... *Coſtar juſtifie la lecture des Romans.* 301
LETTRES D'EXCUSES.
REFLEXIONS ſur les lettres d'excuſes. 303
Au Roi Henri IV. *Le Maréchal de Biron lui écrit que dans deux jours il ira trouver Sa Majeſté.* 303

A Mon-

Monsieur... *Balzac lui mande, que ses affaires sont cause qu'il ne lui a point écrit.* 304
Madame la Comtesse de Brienne, *Balzac lui écrit, qu'il ne sauroit aller la voir.* 304
Madame la Marquise de Lavardin. *Costar s'excuse d'avoir trop tardé à lui écrire.* 305
Monsieur l'Abbé Tubeuf. *Costar s'excuse d'avoir été paresseux à lui écrire.* 305
Madame de B. *Costar s'excuse de ne point écrire, sur ce que celle qui lui écrit, a trop d'esprit.* 306
Madame... *Costar lui mande qu'il a été paresseux malgré lui.* 307
Monsieur de Nancelles. *Costar lui témoigne qu'il est marri de ne s'être pas acquitté de son devoir envers lui, et il s'en excuse.* 308
Madame la Comtesse de Tessé. *Costar lui marque qu'il ne lui a point écrit, parcequ'il n'avoit que les mêmes choses à lui mander.* 309
Mademoiselle... *Scaron lui écrit, qu'on doit supporter sa paresse* 309
Mademoiselle... *Gombaud s'excuse de ne lui avoir point écrit.* 310
Monsieur.. 311
Madame de Marillac. *Le Chevalier de Méré lui mande qu'il est excusable de ne l'avoir pas visitée en passant par une Ville où elle étoit.* 312
Madame... *Gombaud lui marque, qu'il est marri de lui avoir déplu* 313
Madame... *Montreuil lui écrit, qu'il ne partira plus sans lui dire adieu.* 313
Mademoiselle... *Le Ch. d'Her**. s'excuse d'avoir tant différé à lui dire, qu'il l'aimoit.* 314
Monsieur de Justé. *Montreuil s'excuse de n'être pas sorti sur la crainte de tomber malade.* 315
Madame la Comtesse de Cousage. *Montreuil ne lui écrit point, parcequ'il est tout à fait paresseux.* 316
Madame... *Montreuil s'excuse d'être parti trop promptement.* 316
Monseigneur Godeau. *Boileau lui témoigne qu'il est marri de ne lui avoir pas fait réponse.* 317

A Monsieur N.. *Elle ne lui fait point de réponse, de crainte de l'ennuyer.* (Madame de Brigi.) 318
A Mademoiselle... *Montreuil lui mande, qu'il ne la verra qu'à son retour.* 318
REPONSE AUX LETTRES D'EXCUSES. A Monsieur N. *Balzac lui témoigne qu'il ne sauroit écrire, quand il n'a rien à dire.* 319
LETTRES QUI REGARDENT L'ABSENCE.
REFLEXIONS sur les Lettres qui regardent l'Absence. 320
A Madame la Comtesse de Tessé. *Costar lui écrit, qu'il se soit bon gré de ne s'être point accoutumé aux charmes de sa conversation, puisqu'il n'en devoit pas jouir long tems.* 320
A Madame.. *Le Chevalier de Meré lui mande qu'il est touché de son absence.* 321
A Madame la Maréchale... *Sur son départ,* (le Chev. de Meré.) 323
A Monseigneur le Maréchal d'Albret. *Scaron lui marque, qu'il est touché de son absence.* 322
A Mademoiselle de J... 323
A la même. 325
A Madame N... *Scaron lui mande, qu'il est fâché de sa maladie et de son absence.* 326
A Madame N... *Montreuil lui écrit, que son absence est cause qu'il n'a aucun plaisir.* 328
A Mademoiselle... *Montreuil lui mande qu'il ne peut supporter son absence.* 329
Monsieur.... à Mademoiselle... *Il lui dit qu'il est méconnoissable, parcequ'il ne la voit plus.* 329
A Mademoiselle de C... *M. le Chevalier d'Her.. lui écrit que l'absence redoublera l'amour qu'il a pour elle.* 330
REPONSE A DES LETTRES SUR L'ABSENCE. Mademoiselle... à Monsieur... *Réponse à un Amant qui écrit la veille de son départ.* 332
A Madame de B. 333
LETTRES DE PLAINTES.
REFLEXIONS sur les Lettres de Plaintes. 334
A Mademoiselle de T**. 336
A Monsieur.... 336
A Mademoiselle.... *Costar se plaint de ce qu'elle ne s'est pas souvenue de lui.* 337

A Ma-

A Madame... *Coſtar ſe plaint de l'avoir attendue.* 337
A Mademoiſelle... *Coſtar ſe plaint de ſa pareſſe, et de ſon peu d'amitié.* 338
A Mademoiſelle... *Le Chevalier de Meré ſe plaint de ſon ſilence, et lui dit, que malgré cela, il ſera toûjours à elle.* 338
A un Rival de qualité. *Plainte ſur la conduite d'une Maîtreſſe.* 339
REPONSE A DES LETTRES DE PLAINTES. A Madame... *Les plaintes qu'elle fait, ſont obligeantes!* 340
Mademoiſelle.. à Monſieur.. *Elle lui dit qu'il ſe plaint toûjours, et que cela l'ennuye.* 341
A Monſieur Miton. *Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de le plaindre d'être quelque tems hors de Paris.* 341
LETTRES DE CONSOLATION.
REFLEXIONS ſur la maniére de conſoler. 342
A Monſieur... 343
A Monſieur le Comte de Vauguyon. *Sur la mort de ſon Fils.* 344
A Monſieur.. *Sur la mort d'un Ami.* 345
A Olinde. *Sur la mort d'un Parent.* (Patru.) 345
A Mademoiſelle... *Coſtar lui témoigne qu'il eſt touché de ſon affliction.* 346
A Monſieur de Pinchene. *Sur la mort de ſa Mere.* 347
A Monſieur d'Elbene. *Coſtar lui écrit, qu'il eſt touché de ſa douleur.* 348
A Monſieur Felibien. *Conrard lui marque qu'il prend part à ſon déplaiſir.* 348
A Madame.. *Gombaud l'aſſure qu'il partage ſa douleur.* 349
A Monſeigneur Fouquet, Procureur Général et Sur-Intendant des Finances. *Coſtar lui mande qu'il n'y a que ſes grandes occupations, qui le puiſſent ſoulager.* 349
A Monſieur Arnaud, Abbé de S. Nicolas. *Coſtar lui dit, qu'il ne le peut conſoler, parcequ'il a lui-même beſoin de conſolation.* 350
A Madame de V.... *Sur la mort d'un Singe,* (le Chevalier d'Her**.) 351
REPONSE AUX LETTRES DE CONSOLATION. A Monſeigneur le Cardinal de la Valette. *Arnaud d'Andilly lui écrit qu'il lui eſt obligé de la part qu'il prend à ſa douleur.* 352

A Monſieur Bourſault. *M. de Montauſier lui mande que de toutes les Lettres de Conſolation qu'il a reçûes, nulle ne l'a mieux conſolé que la ſienne.* 353

Au Reverend Pere. . . *M. de la Chambre lui marque qu'il eſt ſenſible à la bonté qu'il a de le conſoler.* 354

EPITAPHES.

EPITAPHE pour Sœur Anne Lumague du Saint-Eſprit, Superieure des Hoſpitalières de Béziers. 354

EPITAPHE de Monſieur Bardin, de l'Académie Françoiſe. 355

INSCRIPTION pour le Cœur de Madame de Marcil. 356

EPITAPHE de Mademoiſelle Nilolaï. 356

LETTRES AMOUREUSES.

*Madame de M***. à Monſieur de R.*

Elle lui refuſe ſon amour, mais l'aſſure de ſon amitié. 357

Elle ſe plaint des maux que lui cauſent ſon amour et le prie de ne la plus revoir. 358

BILLET. Elle l'invite à dîner. 361

BILLET. Elle lui donne un rendez vous. 361

On lui reproche la jalouſie, et l'invite à dîner. 362

Elle lui dépeint le ridicule d'un vieux rival. 364

La Dame ſe plaint tendrement de ſon abſence. 366

BILLET. Elle lui accorde un rendez-vous. 368

Elle lui fait l'hiſtoire de ſa vie. 368

Son Mari veut renouer avec elle. 372

Elle lui mande l'indifference de ſon Mari. 373

Plainte de ſon peu d'amour. 375

Elle badine ſur un rival. 376

BILLET. On lui fait grace de ſes empreſſemens. 378

Elle ſe deſeſpere, étant menacée de ſe ſeparer de lui. 379

Elle lui donne en mourant les dernieres marques de ſon amour. 381

LETTRES MELE'ES.

Lettre de reconnoiſſance de la Reine Marie Epouſe de Jaques II. Roi d'Angleterre, au Roi de France. 382

Lettre du Roi de France à Monſieur le Maréchal Duc de Berwick. 383

A la Reine d'Angleterre. Monſ. de Voltaire lui dédie la Henriade. 386

Au Roi de Pruſſe. (Voltaire.) 388

Au Roi de Pruſſe. (Voltaire.) 390

Au Roi de Pruſſe. (Voltaire.) 392

*FIN DE LA TABLE DU SECOND TOME.*

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01142 9647